00057704

NOT TO BE ISSUED
OUT OF THE LIBRARY.

THE
ASIATIC SOCIETY OF BOMBAY
TOWN HALL, BOMBAY-1.

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 15 June, 2016

00057704

ESSAI HISTORIQUE

SUR LA

LÉGISLATION DE LA PERSE,

PRÉCÉDÉ

De la Traduction complette du Jardin des Roses de SADY.

Par M. l'Abbé GAUDIN, Conseiller Clerc au Conseil Souverain de Corse.

50704

A PARIS,

Chez le JAY fils, Libraire, rue de l'Echelle St. Honoré, 1789.

Avec Approbation & Privilege.

OPT 349.35
S/L
77704

ERRATA ESSENTIEL.

L'article de la Religion ſe trouve tranſpoſé & devroit être placé à la fin de l'Eſſai ſur la Légiſlation des Perſes.

Préface, page 15, ligne 14, les l..mes, *liſez* le ſtyle.

Pag. 35, l. 21, preſſantes, *liſez* promptes.

Pag. 36, l. 19, apothefe, *liſez* apothéoſe.

Pag. 4, l. 3, *liſez* le moindre boſquet.

Pag. 47, l. 4, Boſna, *liſez* Boſtra.

Pag. 62, l. 22, de remords, *liſez* des rem..rds.

Pag. 83, l. 5, portez, *liſez* prêtez.

Pag. 89, l. 8, les vertus, *liſez* ces vertus.

Pag. 97, l. 12, repos, *liſez* repas.

Pag. [illegible]37, l. 16, ne laiſſoient de, *liſez* ne laiſſoient pas de.

Pag. 207, l. 22, Babdad, *liſez* Bagdad.

Pag. 209, l. 8, à terme, *liſez* au terme.

Pag. 229, l. 22, la dextérité, *liſez* ſa dextérit[illegible]

Pap. 260, l. 20, preſcrits, *liſez* proſcrits.

Pag. 266, l. 8, Hitaſpe, *liſez* Hiſtaſpe.

Pag. 273, l. 4, Carimanie, *liſez* Car..manie.

Pag. 296, l. 16, après ſi parfaite, *ncttez* que j'ai tracé.

Pag. 213, l. 10, Apiciens, *liſez* Apicius.

Pag. 239, l. 25, Sur, *liſez* Suſe.

PRÉFACE

DU TRADUCTEUR.

LE nom de Sady eſt généralement connu dans la littérature : il doit ſa réputation à un petit nombre de citations qu'en ont fait des Auteurs célebres ; & ces morceaux, traduits dans notre langue, ont donné l'idée la plus favorable de ſes talens.

Sady étoit Perſan, c'eſt-à-dire, d'une nation qui fut toujours renommée dans l'Orient, autant par ſa politeſſe que par ſa puiſſance. Il floriſſoit à l'époque où les ſciences & les lettres brillerent dans la Perſe & dans l'Arabie avec le plus d'éclat. Nul poëte ne fut plus admiré de ſon temps, & ſes ouvrages n'ont pas ceſſé de jouir parmi ſes compatriotes de la même célébrité.

J'ai cru rendre un ſervice à la littérature, en traduiſant en entier celui de ſes ouvrages auquel l'Auteur ſembloit donner la préférence : c'étoit le ſeul moyen de le faire bien

connoître. Des citations iſolées ne montrent que le goût particulier de celui qui les a choiſis. Mais la maniere de l'Auteur, le développement de ſes idées, ſon goût enfin ne s'apperçoivent bien que dans la contin[illegible] ſe l'ouvrage. Les défauts s'y préſentent alors à côté des beautés, & il n'y a que leur réunion qui nous donne une idée juſte du génie d'un peuple.

Plus ce peuple eſt loin de nos uſages, plus ce tableau peut devenir piquant. Dans notre Europe tous les bons écrivains des différentes nations, formés à l'école des anciens, & ſur le même modele, n'ont à peu près qu'une même forme, ou ne ſe diſtinguent que par de légeres nuances. Mais chez une nation qui n'a eu aucun rapport avec ce modele, l'eſprit, plus abandonné à lui-même, s'eſt ſeul tracé ſa route. S'il a eu moins de ſecours pour s'élever, d'un autre côté plus libre d'entraves, il n'a obéi qu'à ſon impulſion. Chaque Auteur n'a eu d'autre regle que ſon talent. Il eſt agréable, il eſt utile ſans doute

pour l'hiſtoire de l'eſprit humain, de s'étudier juſque dans ſes écarts.

L'eſprit n'eſt que le développement de nos facultés, & il eſt pour un peuple le résultat néceſſaire d'une puiſſance affermie, & d'une bonne civiliſation. Mais mille cauſes, ſoit phyſiques, ſoit morales, ſervent à le modifier, accélerent ou rallentiſſent ſes progrès vers la perfection. Plus ſes rapports ſont multipliés, plus il s'étend. A Rome & dans les républiques Grecques, tous les citoyens rapprochés par le gouvernement, ſe touchoient pour ainſi dire par tous les points; unis entr'eux par un intérêt général, les affaires de la république, celles du barreau, leurs jeux, leurs exercices les mettoient ſans ceſſe à portée de ſe voir & de s'entendre; & de ces communications continuelles réjailliſſoit néceſſairement une plus grande maſſe de lumiere. La forme de la ſociété a produit à peu près chez nous les mêmes effets.

Il n'en eſt pas ainſi dans l'Orient: les familles y vivent iſolées, la fécondité du cli-

mat dispense les hommes de s'associer pour vaincre l'inclémence des saisons & des élémens : les femmes, sous le joug d'une dépendance rigoureuse, sont absentes de la société, & n'y peuvent avoir d'influence. Enfin la force publique ; c'est-à-dire le gouvernement, ayant à régir un Empire immense, s'attache sur-tout à le contenir par la crainte, & tend bien plus à isoler ses sujets qu'à les unir. Dans un pareil État l'esprit ne peut jamais prendre tout son essor, & les idées y sont nécéssairement moins multipliées, que chez un peuple dont l'activité est sans cesse mise en jeu par de continuels rapports.

Moins un peuple a d'idées, plus il les sent vivement & les exprime avec force. L'imagination toujours plus active, à mesure que la faculté du raisonnement a moins d'occasion de s'exercer, s'occupe à les varier, à les embellir ; elle cherche dans la nature tous les rapports qui les lient avec les différens objets physiques. De-là cette variété de tournure, & cette abondance d'images,

qui ne servent en effet qu'à couvrir la stérilité des idées. C'est mal-à-propos qu'on en a voulu faire exclusivement le caractere du style Oriental, puisque ce même style se retrouve à toutes les latitudes, & est le produit nécessaire de la situation que nous avons décrite, sans que le climat y ait d'autre influence que de fournir des métaphores plus ou moins agréables. Sous le ciel délicieux de l'Orient, ce sont des perles, des roses, des parfums, tout ce qui enivre les sens, & ce qui invite l'ame à la noblesse & à la volupté. Dans le nord de l'Ecosse (1) & dans les forêts du Canada ce sont les glaces, les frimats, sur-tout le rajeunissement de la nature à chaque printems, comme le plus beau spectacle des contrées septentrionales.

(1) Je sais qu'on a suspecté avec beaucoup de probabilité l'authenticité des poësies Erses, telles que M. Macpherson nous les a données ; mais il en existoit bien certainement quelques-unes qui ont servi de modele à cet habile Auteur, & cela suffit pour fonder mon assertion.

Ce n'eſt pas que je veuille comparer l'état des lumieres chez les peuples de l'Orient à celui où elles ſe trouvent chez les peuples ſauvages. Chez ceux-ci la ſociété eſt à peine ébauchée ; l'Orient au contraire nous en offre les plus anciens modeles ; mais j'ai voulu montrer ſeulement comment la même cauſe avoit produit cette uniformité dans la maniere de préſenter ſes idées, & comment, faute de communication, l'eſprit ne peut jamais arriver à ſon entier développement. Du reſte cette uniformité eſt le ſeul trait de reſſemblance qu'ils ont entr'eux. Les Orientaux, ſi anciennement policés, & chez qui les Grecs nos premiers maitres prirent preſques toutes leurs connoiſſances, ont d'ailleurs trop d'avantages. Mais pourquoi ces peuples, vifs, ingénieux, ſecondés par le plus beau climat, & la nature la plus riche, ſont-ils toujours reſtés au même point ; & pourquoi pluſieurs de leurs écrits, compoſés à des époques ſi éloignées les unes des autres, portent-ils tous la même empreinte,

dans qu'aucun fasse remarquer de nouveaux pas vers la perfection ? C'est une observation qui a droit de nous surprendre, & dont j'ai cru pouvoir hazarder l'explication.

C'est encore, selon moi, la même cause qui laisse leurs livres, je ne parle que de ceux de littérature, dans l'état d'imperfection où nous les voyons, quoique la plupart décelent dans leurs auteurs un talent réel, & renferment quelquefois des beautés sublimes; mais l'imagination qui a créé ces beautés, travaillant presque toujours seule, a gâté son ouvrage, en prodiguant les ornemens sans regle & sans mesure. On admire les détails, mais on a de la peine à supporter l'ensemble, parce que ce n'est jamais le goût qui s'est chargé de le diriger. Le goût n'est que le résultat de l'art de plaire; mais cet art comment pourroit-il naître dans une société dont les membres ont si peu de rapport ensemble, où il n'existe presque d'autre rapport que celui de maître & d'esclave. L'esclavage peut bien donner

à l'eſprit plus de ſoupleſſe, mais jamais il ne fit éclorre, jamais il ne perfectionna les talens.

Il paroîtra peut-être étrange de trouver une ſemblable critique de la littérature Orientale, à la tête de la traduction d'un de ſes principaux ouvrages; mais le zèle de ce traducteur ne m'a point fermé les yeux ſur ſes défauts, & j'ai cru au contraire que la peine que j'avois priſe me donnoit plus de droit de les dévoiler. Le premier devoir d'un écrivain eſt de ne donner que des idées vraies, ou du moins celles qui lui paroiſſent telles, & de ſe défendre d'un enthouſiaſme qui n'eſt propre qu'à l'égarer avec les lecteurs.

Au reſte je crois devoir avertir que Sady doit à la forme qu'il a choiſie, d'avoir évité pluſieurs de ces défauts. Son ouvrage n'eſt compoſé que de morceaux épars qui n'ont point & ne peuvent avoir de liaiſon enſemble. Ce ſont des traits tirés de l'hiſtoire & de la religion de ſon pays, ſouvent de la vie privée, qui préſentent ordinairement

quelques leçons de morale, & toujours terminés par quelques réflexions qui en déterminent le but. Comme dans toutes les collections les traits sont plus ou moins intéressans; & les beautés des uns doivent racheter les défauts des autres, quand même ce ne seroit qu'un recueil tel à peu près que celui d'Aulu-gelle parmi les Latins, il devroit nous intéresser davantage, parce que les détails en sont plus nouveaux pour nous, que les réflexions sont plus piquantes, & déploient toute la richesse de l'imagination Orientale, dans des images quelquefois sublimes, dont notre poësie elle-même pourroit s'enrichir.

Mais ce n'est pas seulement la partie littéraire qui a droit de nous intéresser. Cet ouvrage est encore un cours de morale qui nous expose toute celle du Mahométisme. Cette religion n'étant venue qu'après la nôtre, & s'étant éclairée de sa lumiere; il n'est pas étonnant qu'elle présente des idées si sublimes & si saines sur la Divinité. Quelques-uns de nos Auteurs, profitant de quel-

ques passages de Sady, nous l'ont représenté comme un Philosophe. Ces sortes de traits sont rares dans son ouvrage, & il en existe un bien plus grand nombre qui les combat-tent. Sady étoit Derviche, & l'on appercevoit trop souvent qu'il en avoit l'intolérance & la crédulité; mais ces défauts eux-mêmes déposent en faveur de son témoignage, pour constater quel étoit l'état de la religion chez ses compatriotes.

Les détails de mœurs que ce même ouvrage contient, ne sont pas moins précieux pour nous faire connoître le caractere & les usages de ces peuples. C'est Sady lui-même qui nous les montre en action, & qui les peint d'autant plus fidélement qu'il n'a point cherché à faire leur portrait. Où pourrions-nous trouver un témoin plus grave, & quelle relation de voyage pourroit avoir autant d'authenticité? En lisant ces divers traits, il ne faut pas oublier qu'ils se rapportent à ces mêmes peuples chez lesquels nos Croisés portoient alors le feu & le fer au nom du

les efforts de l'homme, si tout est réglé ...e ? De-là le goût de contemplation ...lement répandu dans ces contrées. ... point le fruit du climat ; car quel ...au contraire présenta plus l'appareil ...isirs & des fêtes, que l'Asie mineure, ...rsqu'elle étoit animée par la religion & ...e génie de la Grece ? Le changement de caractere ne vient donc que de celui des mœurs : la société en s'isolant est devenue sombre & triste, a communiqué cet esprit au ...tisme qui est né dans son sein, & qui a ensuite fortifié cette même disposition par ses préceptes. De-là cette foule d'observances minutieuses, & cette multitude de Derviches dont je ne fais mention que parce qu'ils jouent en quelque sorte le principal rôle en cet Ouvrage.

Quant à la partie littéraire, c'est la production la plus universellement estimée chez un peuple puissant & éclairé, mais peu connu. C'est en quelque sorte l'empreinte de son génie, qui par conséquent a droit de nous intéresser.

par ses beautés, & même par ses défau[illegible] Je ne m'arrêterai point à en faire l[illegible] ration : le lecteur saura bien les [illegible] sans mon secours : il admirera sûrem[illegible] quefois la délicatesse des idées & des [illegible] mens, plus souvent la noblesse des i[illegible] mais il sera aussi rebuté quelquefois par [illegible] réflexions triviales & minutieuses, par d[illegible] allusions froides ou forcées, sur-tout par le défaut d'ordre & de méthode. Tout y semble jetté au hazard, & quoique l'ouvrage soit divisé en huit chapitres qui p[illegible] des sujets différens, il y a peu d'articles qu'on ne pût déplacer. Comme je ne veux point dissimuler les défauts, je n'ai pas cru devoir les faire disparoître dans ma traduction; je l'ai rendue aussi fidele & aussi littérale que le génie des deux langues a pu me le permettre. D'autres m'ont déja précédé dans ce travail. Il existe une traduction abrégée de cet Ouvrage, par du Ry[illegible] sous le titre du *Gulistan*; je n'en ai point pro[illegible] fité, parce que je n'ai pu me le procurer;

Dieu ; & qu'ils traitoient de barbares. Sady raconte lui-même comment il tomba dans leurs mains, & comment il en fut traité. Il ne fut point distingué des autres prisonniers ; & comment auroit-il pu l'être ? Nos Sauvages aïeux qui ne savoient pas lire, & qui ne connoissoient que la guerre & la chasse, pouvoient-ils se douter de la considération que l'on doit aux talens ? Plus ils étoient ignorans, plus ils se piquoient d'un mépris brutal pour ce qui choquoit leurs [illegible], & sur-tout pour tout ce qui appartenoit à un culte qu'ils venoient exterminer de si loin. Un mot de Sady nous montre combien ce mépris leur étoit rendu par leurs adversaires ; & il faut l'avouer, celui-là étoit plus juste ; car dans la comparaison des peuples, c'est le degré des lumieres qui doit assigner leurs places.

Quand même ce livre ne serviroit qu'à constater cette supériorité, il seroit un monument précieux. Il nous donne encore sur la vie privée des Persans & des Arabes mille

détails qu'on ne trouve point ailleurs ; & nous explique plusieurs points de leur morale, cette morale sublime dans ses préceptes, mais d'ailleurs triste, sévere, peu calculée pour le bonheur des hommes ; en fixant toutes leurs pensées sur l'autre vie, elle les détache trop de celle-ci, arrête le progrès des lumieres & des arts, empêche de fonder des monumens durables, & prive ainsi chaque génération des services qu'elle a droit d'attendre de celles qui l'ont précédée. La religion Mahométane semble n'avoir [illegible] ses partisans que pour la contemplation ou pour la guerre. Le dogme de la prédestination absolue, si souvent recommandé dans ce livre, est sans doute un puissant ressort pour élever le courage à la guerre, le seul peut-être qui, comme nous le voyons aujourd'hui, rappellant une nation de sa décadence, lui fait retrouver au besoin sa premiere énergie. Mais il est en même [illegible] un principe d'inertie dans le cours ord[illegible] de la société ; car à quoi peuvent ab[illegible]

& par conséquent je ne puis en rien dire. M. de Lambert a traduit ou plutôt embelli plusieurs morceaux, & a prêté quelquefois à Sady une philosophie fort supérieure à son siecle & ses lumieres. M. Galand en a pareillement traduit plusieurs traits. Sa version est de la fidélité la plus scrupuleuse ; mais je ne sais pourquoi il n'y a pas joint celle des réflexions qui les terminent, & qui sont presque toujours ce que l'Auteur a de plus piquant. J'ai profité avec plaisir du travail de ces deux Auteurs, quand il s'est rapporté avec le mien. On m'en saura gré, quand j'ai emprunté les larmes de l'illustre chantre des saisons, & d'un autre côté j'ai cru devoir rendre cet hommage à M. Galand, pour ses profondes connoissances dans la littérature Orientale, & pour avoir le premier ouvert la mine où je me suis permis de fouiller.

Je dois aussi rendre compte d'un autre travail. La traduction d'un auteur Persan m'a fait naître l'idée de donner au Public une connoissance plus étendue du Peuple & du

royaume où il prit naissance; & j'ai cru par lui rendre un double service.

La Perse est une des plus anciennes puissances qui nous soit connue. Depuis plus de trois mille ans, elle n'a cessé de dominer dans la haute Asie: &, si l'on excepte l'Egypte & l'Asie mineure qu'elle avoit autrefois conquise, elle a conservé toutes ses autres possessions. Tous les peuples qui ont eu le plus de célébrité dans l'histoire ont eu des rapports avec elle. Les Grecs, les Romains, l'Empire de Constantinople, elle les a vu naître & périr; a survécu seule à tant de ravages; &, quoique soumise elle-même à plusieurs révolutions, elle seule a toujours conservé son nom, ses limites, ses mœurs & son gouvernement.

Ce sont sur-tout ces deux dernieres parties que je me suis attaché à peindre. Un fameux Magistrat (1), aussi célebre par son

(1) Barnabé Brisson, Conseiller au parlement de Paris, qui fut pendu par les Seize, donna un livre intitulé *de regio Persarum statu.*

patriotiſme que par ſes malheurs, en avoit fait, il y a environ deux ſiecles, l'objet de ſes études. Son travail m'a beaucoup ſervi; mais le progrès des lumieres a depuis ouvert beaucoup de nouvelles ſources. Je n'en ai négligé aucunes, ſoit qu'il m'ait fallu puiſer dans les ouvrages religieux de ce peuple, qui ne nous ſont connus que depuis peu, ou dans les relations de nos voyageurs modernes; & par le moyen de ſecours, je crois avoir embraſſé à peu près tous les faits de la durée de cet Empire. On verra avec étonnement comment dans un ſi long intervalle de ſiecles preſque rien n'a varié dans les mœurs & les habitudes de ce peuple, & comment les divers conquérans qui ſe ſont ſuccédés ont été forcés de rétablir le même ordre qu'ils étoient venu détruire. Plus cet effet eſt frappant, plus je me ſuis attaché à en chercher & à en ſuivre la cauſe, & à dévoiler, autant que je l'ai pu, tous les reſſorts du gouvernement, ce qui m'a engagé dans d'immenſes recherches; mais

elles étoient néceſſaires pour donner une idée juſte de ſa conſtitution.

J'ai cru que ce travail pouvoit avoir quelque utilité, lorſque nous-mêmes nous ſommes ſur le point de régénérer la nôtre. Ce n'eſt pas que j'aie voulu préſenter un modele. A Dieu ne plaiſe que nous allions chercher le nôtre dans ces contrées où le deſpotiſme exerça de tout temps ſes fureurs : peindre ſes excès au contraire, c'eſt en inſpirer la haine. Mais l'étendue de cet Empire, ſa longue ſtabilité, ſa population, ſes richeſſes, ſon luxe, ont néceſſairement des rapports avec une Monarchie telle que la nôtre. Il peut & il doit y exiſter des inſtitutions ſalutaires qui ont veillé à ſa durée, & que le deſpotiſme lui-même a été forcé de reſpecter. Il eſt utile ſans doute de les connoître, pour perfectionner ſa légiſlation. Il importe de s'inſtruire de celles des autres peuples, parce que dans cette étude les vices comme les vertus peuvent également ſervir de leçons.

PRÉFACE

DE SADY.

Au nom de Dieu clément & miséricordieux.

LOUANGE éternelle au Dieu incomparable élevé au-dessus de tous les êtres. Exécuter ses commandemens, c'est s'unir à lui; le louer, c'est reconnoître & augmenter les bienfaits dont il nous comble. Il a mis en nous ce souffle principe & conservateur de notre vie, qui aspire & renvoie alternativement l'air qui nous environne. Chaque respiration nous représente donc un double bienfait de sa part, & tout bienfait mérite une action de grace.

Mais quelle langue peut le louer comme il convient? Enfans de David, qui nous vantez sa piété, ne cessez, à son exemple, de lui adresser l'hommage de votre culte. Ce tribut sera encore imparfait; mais com-

ment un misérable esclave peut-il se rapprocher de la souveraine majesté, sinon par l'aveu de son impuissance.

La pluie de sa miséricorde a arrosé toute la terre ; sa bienfaisance a tout fécondé, & préparé par-tout un superbe festin. Il ne se permet pas même de soulever le voile qui cache nos iniquités ; &, en cessant de pourvoir à nos besoins, d'interrompre le cours de nos crimes.

Dieu bienfaisant ! tes trésors inépuisables sont sans cesse ouverts, même aux adorateurs du feu & des idoles. Comment pourrois-tu abandonner tes amis, toi qui défends & conserves jusqu'à tes ennemis ?

Il a dit au zéphir d'étendre sur la terre un tapis d'émeraude. Il a ordonné aux nuages du printemps de déposer dans le sein de la terre les herbes leurs filles, afin de les y faire éclorre. Il a revêtu les arbres d'une robe éclatante de verdure, & les a encore paré de mille couronnes de fleurs. Par sa puissance infinie, le suc de la canne s

changé dans une liqueur délicieuse, & le noyau de la datte est devenu un arbre superbe qui nous nourrit de ses fruits, & nous rafraîchit sous son ombre.

O homme! ainsi les nuages, les vents, la lune, le soleil, le ciel, tout dans la nature est occupé afin que tu puisses trouver ton pain & ne pas le manger avec ingratitude. Tout se meut continuellement à cause de toi, & exécute ponctuellement les ordres du Créateur. Seroit-il donc juste que toi seul fusses rébelle à ses ordres?

Telle est la tradition qui nous a été annoncée par la plus excellente des créatures, celui qui fut la perle de cet univers, l'ami du Tout-puissant, le plus parfait des hommes, enfin par Mahomet, fils de Mustapha: que la paix & la miséricorde soit avec lui! Il est notre intercesseur, notre prophete, le distributeur des graces du Tout-puissant. Quelle chose pourroit manquer à sa gloire? Qui d'entre les fideles pourroit se livrer à la tristesse, lorsqu'il est notre appui? Peut-

on craindre les dangers des flots, quand c'eſt Noé qui conduit l'arche? Par ſa perfection, il a pénétré tous les ſecrets de cet univers; il a diſſipé par ſa lumiere les plus épaiſſes ténebres; il a été comblé de tous les dons. Ne ceſſez de prier pour lui & pour ſa famille.

Lorſqu'un malheureux pécheur, enfin dégoûté de marcher dans les ſentiers du vice, ſent briſer ſon cœur ſous la main de la converſion, & tourne ſes regards vers Dieu, ſi d'abord il n'en eſt point écouté, qu'il inſiſte; s'il en eſt refuſé encore, qu'il ne ſe rebute point, & à la troiſieme ſupplication Dieu lui-même s'écriera: » J'ai honte, il eſt vrai, de ce ſerviteur; mais il n'a point d'autre maître que moi: je reçois donc ſes prieres, je lui pardonne ſes crimes, & je veux pourvoir à tous ſes beſoins, car je ne puis réſiſter à ſes prieres & à ſes gémiſſemens «.

Les hommes pieux qui ne ceſſent de l'adorer dans le temple de la Mecque avouent qu'ils ne lui rendent qu'un culte imparfait

S'ils veulent décrire sa beauté, étonnés de ses perfections, ils s'écrient: ô grand Dieu, quel mortel peut atteindre jusqu'à toi!

Un d'entr'eux, la tête baissée sur son sein, & plongé dans une méditation profonde, se livroit à la contemplation de ses perfections divines; un ami l'aborda & lui dit en riant: vous sortez d'un jardin délicieux, nous apportez-vous quelque présent agréable? Mon dessein, répondit-il, étoit bien de vous apporter des roses; mais j'ai été tellement enivré de leur odeur délicieuse qu'elles ont toutes échappé de mon sein.

Rossignol! cesse de nous vanter tes chants. Le vrai emblême de l'amour est le moucheron qui, ravi de l'éclat de la lumiere, va s'embraser lui-même à son feu, & laisse la vie sans se plaindre. Vouloir étaler ses connoissances sur la Divinité, c'est ne montrer que de la présomption. Quiconque les posséde véritablement les garde au fond de son cœur, &, tout occupé à en jouir, ne cherche point à les répandre. Eh! que peuvent être en-

core ces connoiſſances? Être ſouverain qui ſurpaſſes infiniment toutes nos conceptions & nos foibles penſées, c'eſt en vain que nous avons tout lu & tout appris, que notre vie s'eſt écoulée à contempler ta grandeur; quand ſon terme eſt arrivé, nous ne ſommes encore qu'à la porte & n'avons pu mettre le pied dans ton temple.

Si les écrits de Sady ont trouvé grace aux yeux des nations, ſi ſa plume, plus douce que le ſucre & le miel, fait répandre un charme inconnu ſur tous les ſujets; ſi ſes livres écrits en caractere d'or ſont répandus dans tout l'univers, ce n'eſt point à lui qu'en appartient la gloire. Elle eſt due toute entiere au Monarque du monde, le ſucceſſeur de Salomon, l'appui des fideles, le Roi des Rois, Maſſafer, Eddin, Abubecker, fils de Sady, fils de Sengi, l'ombre de Dieu ſur la terre. Dieu tout puiſſant, récompenſe par tes bienfaits tous ceux dont il m'a comblé! Il a daigné jetter ſur moi un regard de compaſſion, & m'a prévenu par mille marques

de sa bienveillance; le peuple & les grands, à son exemple, se sont empressés de me témoigner leur amour, car chacun veut se régler sur le modele de ses Rois.

Depuis qu'il a daigné jetter un regard sur ma pauvreté, mon esprit s'est ranimé & a pris une nouvelle force. Quoiqu'il n'y ait que des défauts dans son esclave, un défaut qui plaît au Roi devient presque une vertu. Un jour que j'étois au bain, un morceau de terre tomba de la main du favori du Roi, je le ramassai & je lui dis : es-tu du musc? es-tu de l'ambre? car tu m'embeaumes par ton parfum. Il me répondit : je ne suis qu'une terre vile, mais j'ai habité quelque temps avec la rose, & sa vertu a pénétré jusqu'à moi.

Dieu tout puissant, si tu veux le bonheur des enfans d'Hali, daigne prolonger son regne. L'univers a fleuri sous ses loix : puisses-tu les régir encore long-temps! continue de répandre sur lui tes graces; que ses amis croissent toujours en puissance, & tiens ses ennemis humiliés sous ses pieds; laisse

croître & se fortifier sous son ombre cet illustre rejetton dont il est la tige! Avec quelle grace il s'éleve ; ah! dans la nature toute plante tient sa vigueur & sa beauté du germe qui l'a produit.

Daigne, ô mon Dieu, verser tes trésors de justice & de bienfaisance sur l'heureuse ville de Schiras! maintiens-y la paix & l'abondance, jusqu'à la fin des siecles! Hélas! que je regrette le temps que j'ai passé loin de cet heureux séjour. Mais la perfidie des Turcs m'a obligé de m'exiler dans une terre étrangere. Tout étoit alors en proie à la discorde, tout étoit brouillé & pêle-mêle comme les cheveux sur la tête d'un Ethiopien. Les hommes sembloient avoir changé de nature & être devenus des loups. Dans l'intérieur de la ville, les citoyens de la ville avoient toujours conservé leurs [illegible]; mais l'armée des Turcs, répandue au dehors, ressembloit à des lions affamés qui ne respirent que le carnage.

A mon retour, tous ces maux avoient

disparu, & il n'en étoit plus resté de traces; mais l'appareil du bonheur se montroit partout, par les soins & sous les auspices d'Abubecker, fils de Sady fils de Sengi. Ombre puissante de la Divinité, quel calme ont tout-à-coup produit tes loix! Ta cour est devenue l'asyle de toutes les vertus, le port de la tranquillité, la demeure de la bienfaisance : c'est à toi de continuer ton ouvrrge, à nous de t'offrir notre tribut d'éloges, & au Dieu créateur du monde de te rendre tout le bien que tu nous fais. Dieu tout puissant, daigne écarter pour jamais du trône de la Perse le fléau de la discorde, source de tous nos malheurs!

Depuis que j'ai été rendu au repos, j'ai voulu me rappeller le spectacle de ma vie passée. Une nuit que j'étois profondément livré à cette méditation, je vis avec horreur que j'avois consumé le temps, sans l'employer. Je versai des larmes, mon cœur s'attendrit, & ces mots conformes à ma situation, s'échapperent de mon sein.

A chaque moment, l'esprit de vie s'éteint pour jamais, & ce qui me reste est bien peu de choses. Tu sommeilles, toi qui as déja vu s'écouler cinquante ans de ta durée. Oh! si tu avois assez de lumieres & assez de sagesse pour faire un bon usage du peu de jours qui te sont destinés. Il rougit de honte, celui qui est parti sans avoir achevé l'ouvrage que lui imposoit la nature. La trompette a sonné, & il ne préparoit point ses bagages. Un sommeil agréable arrêtoit ce voyageur, long-temps après le lever de l'aurore. Il naît un homme, il commence un édifice, & meurt; il en naît un autre, il commence un édifice, & meurt. Les races se succédent; tout se commence, & rien n'est fini. Ne vous attachez point à ce monde; il est trompeur & indigne de votre amitié. Soit que vous ayez bien ou mal vécu, il faut mourir, & il vous abandonne. Heureux qui a passé sur la terre des jours utiles: sa récompense l'attend dans l'autre vie. Envoyez sur la route ce qui vous est nécessaire.

...r le voyage, personne ne pourra vous ...er ; faites-le partir avant vous ; mon... ...is homme, & partez (1).

...ie, ô Sady ! est comme la neige ; le soleil ...e ...é en a fondu la plus grande partie. Est-ce à toi à te bercer de vaines espérances, & à t'endormir encore dans le sein de la mollesse ? Si tu vas au marché les mains vuides, quel-

(1) Dans cet alinéa, & un autre qui se trouve plus loin, je n'ai fait que copier la traduction de M. Saint Lambert, qui nous a donné une analyse de cette préface à la tête de ses fables Orientales, qui ne sont elles-mêmes qu'une traduction ou une imitation de Sady. J'ai usé de la même liberté pour ces différens morceaux, toutes les fois que M. de Saint Lambert s'est borné à traduire ; car il a souvent ajouté ses idées à celles de l'Auteur Persan, & est ainsi venu facilement à bout de l'embellir. Pour moi je n'ai eu autre projet que de le rendre tel qu'il est ; & lorsque j'en ai trouvé l'expression fidele dans l'illustre Auteur des Saisons, je l'ai employée sans scrupule, & j'ai cru qu'il me pardonneroit de me servir quelquefois de son travail pour en parer le mien.

les provisions pourras-tu apporter ? Quiconque mange son bled en herbe ne trouve rien au temps de la moisson : mets à profit pour toi ces réflexions salutaires.

Je ne tardai pas en effet à les mettre en pratique. Je résolus de me retirer dans un lieu solitaire, éloigné de tout commerce avec les hommes, & de garder un silence absolu. Le sourd & le muet, me disois-je, se tenans à l'écart sans parler, sont sûrement préférables à celui qui ne sait pas régler sa langue. Je persistai dans ma résolution, jusqu'à ce qu'un ancien ami pénétra dans ma demeure : nous avions fait autrefois ensemble le voyage de la Mecque, & vécu toujours depuis dans la plus douce familiarité. Il continua d'user de ses anciens droits ; il employa tour-à-tour & l'innocente plaisanterie & les plus tendres caresses ; mais il ne put arracher de moi une parole ; je restois la tête appuyée sur mes genoux.

Irrité à ce spectacle, ô mon frere ! me dit-il, le don de la parole est un précieux

du ciel ; pourquoi ne pas en user ? Dès demain peut-être l'ange de la mort, le satellite du destin va s'emparer de toi ; tu n'auras alors que trop de temps pour te taire.

Un ami commun, continua-t-il, m'a appris ton étrange résolution, & que, pour mieux honorer Dieu tu t'étois voué à un éternel silence. Mais moi j'atteste ce Dieu tout puissant, & je jure par les nœuds de notre ancienne amitié, que je ne sortirai point de ce lieu sans avoir au moins une conversation avec toi. Il y a des expiations pour les sacrileges ; mais on n'expie pas les offenses faites à l'amitié.

Convient-il que l'épée d'Hali reste inutile dans son fourreau, & que la langue de Sady demeure attachée à son palais. Qu'est-ce que la langue dans la bouche de l'homme éclairé ? c'est la clef qui ouvre un trésor : si la porte reste toujours fermée, on ignore si elle nous cache des pierres précieuses ou les plus viles matieres. C'est, il est vrai, une vertu de garder le silence devant un

sage ; mais souvent aussi pour l'intérêt de la vertu c'est un devoir de parler, & la sagesse consiste à savoir prendre les temps propres à l'un & à l'autre.

Je ne pus tenir plus long-temps ; on peut combattre contre le crédit & la puissance ; mais qui peut résister à l'amitié ? Je lui répondis, je l'embrassai, & nous sortîmes ensemble pour nous égayer par le spectacle de la nature.

Le printemps venoit de renaître ; la terre étoit parée comme un riche dans un jour de fête ; le rossignol chantoit sur les branches des grands arbres ; les gouttes de rosée brilloient comme des diamans sur la pourpre des roses, ou comme les larmes sur les joues d'une jeune fille honnête qui a reçu un léger affront.

Mon ami me conduisit dans un de ses jardins, qui renfermoit plusieurs belles prairies, & des plants d'arbres chargés de fruits & de fleurs. En d'autres endroits on voyoit les fleurs sortir du gazon comme des pierres précieuses étendues sur un tapis verd. On

ruiſſeau couloit dans ce jardin ; l'eau en étoit agréable comme le neĉtar. Le verger étoit rempli d'oiſeaux, dont le ramage étoit touchant, comme une belle muſique ſur des vers tendres (1).

Le lendemain, lorſque nous étions prêts à quitter ce jardin délicieux, je vis mon ami cueillir avec empreſſement des roſes & d'autres fleurs, & en remplir ſon ſein. Je lui dis : ces roſes, tu le ſais, n'ont qu'un éclat paſſager qui ne doit pas durer longtemps, & les ſages nous défendent d'attacher notre eſprit à ce qui n'eſt pas durable. Il me regarda, en me demandant ce qu'il falloit faire. Je lui répondis : il me vient une idée, c'eſt de compoſer, ſous le titre du Jardin des Roſes, une livre qui contienne les préceptes les plus utiles de la vie, d'y répandre toutes les fleurs d'une érudition agréable. *Si je puis* remplir mon projet, ces fleurs n'auront

(1) C'eſt encore la traduction de M. de Saint Lambert.

point à craindre l'inclémence des ſaiſons. Ni le ſouffle brûlant de l'été, ni les rigueurs de l'hiver ne pourront leur porter atteinte : elles feront les délices des hommes ſtudieux, & brilleront d'un éclat qui ſera toujours durable.

Je n'avois pas encore ceſſé de parler, que mon ami laiſſant échapper de ſon ſein toutes les roſes qu'il avoit amaſſées, me ſaiſit la main avec empreſſement. Un homme généreux, me dit-il, ne promet que ce qu'il veut tenir. Il ne m'abandonna pas ; tous mes matériaux étoient prêts depuis long-temps ; je m'appliquai à les mettre en œuvre, & mon travail fut bientôt achevé ; mais il n'atteindra à ſa perfection, que lorſqu'il pénétrera à la cour du plus puiſſant des Rois, que le généreux Muſſafer Eddin daignera jeter ſur lui un regard de bienveillance, & me permettre d'inſcrire ſon nom ſacré au frontiſpice de mon Ouvrage. C'eſt alors ſeulement qu'il ſe produira avec gloire, ſemblable à ces maiſons Chinoiſes ornées à l'extérieur

de mille desseins précieux, ou au fameux livre d'Ersang, si célebre par ses peintures.

De même qu'une épouse modeste attend avec incertitude, au milieu de ses rivales, le signal de préférence que doit donner son époux, son visage n'exprime que sa timidité & sa défiance; elle tient les yeux fixés vers la terre, & ne déploie véritablement les trésors de sa beauté qu'au moment où son époux lui annonce par un baiser le pouvoir de ses charmes : ainsi mon ame reste flottante & incertaine sur le succès de cette production, jusqu'à ce qu'elle soit rassurée par ton suffrage, illustre Abubecker, fils d'Abanzori, choisi par le plus sage des Rois pour soutenir avec lui les rênes de cet Empire : comme lui tu en fais l'appui & la gloire. Tes victoires contre les ennemis, ta sagesse dans l'administration, ta bienfaisance pour le pauvre, ton goût éclairé pour les arts, & tes faveurs toujours pressantes à rechercher ceux qui les cultivent, que de titres pour t'assurer l'amour des Persans. Aussi

jamais Ministre n'en fut également chéri, & ne prêta en même temps à la religion un appui plus solide. Puisse le Tout-puissant prolonger ta vie, toute consacrée à l'utilité publique, & augmenter sans cesse ta puissance & tes richesses, dont tu fais un si noble usage; car quiconque repose sous l'ombre de ta bienveillance n'a plus de malheur à craindre, & n'a point d'ennemis qui ne s'empressent de se réconcilier avec lui.

Je ne craindrai donc point de le dire; oui le ciel, qui savoit d'avance tes hautes destinées, témoigna hautement la joie à ta naissance; l'axe du monde se redressa. (1)

Après le présent d'un bon Roi, le ciel n'en peut faire aux hommes de plus précieux

---

(1) Ce trait de flatterie n'est pas plus étonnant que celui de Lucain, qui supplie Néron de se placer après son apothese bien exactement au centre du ciel, de peur que s'il pesoit sur l'un des côtés, il ne fit incliner l'axe du monde. La ressemblance de ces deux traits est d'autant plus piquante, que l'un n'a point été emprunté de l'autre.

que celui d'un bon Miniſtre ; ſa gloire ſe fonde véritablement ſur ſes bienfaits ; elle va toujours en croiſſant, & n'a pas beſoin de nos vaines louanges.

La cour eſt partagée en pluſieurs rangs, & admet différens ordres de ſervice. Chaque Miniſtre, chaque eſclave y a ſes fonctions particulieres, dont il eſt tenu de rendre compte. Les Derviches ſont chargés de prier Dieu pour les Rois & pour les grands ; mais ils ne ſont point ſoumis à cette ſurveillance. Plus ils vivent dans la retraite, plus leur hommage eſt déſintéreſſé, & moins leur voix eſt ſuſpecte de flatterie.

On m'a beaucoup reproché mon éloignement de la cour, & de lui avoir préféré pendant long-temps les charmes de la ſolitude. Je dois rendre compte de mes motifs. Les ſages de l'Inde, pleins de vénération pour la vertu profonde du grand Buſurchambur ne lui trouvoient d'autre défaut que de faire trop attendre ſes paroles : il le ſut, & répondit : le temps que j'emploie à méditer

mes paroles eſt pris ſur celui où j'aurois à me repentir d'avoir parlé.

Le vieillard qui a de l'expérience, & qui connoît le prix du moment, n'ouvre la bouche qu'après avoir long-temps réfléchi. Toute parole ſuperflue eſt indiſcrete : pourvu que votre réponſe ſoit juſte, qu'importe que vous l'ayez fait attendre ? Ce qui importe, c'eſt que vous inſtruiſiez, & ne laſſiez jamais ceux qui vous entendent. L'homme l'emporte ſur les animaux par le don de la parole, mais l'avantage reſte aux animaux ſi l'homme ne s'en ſert que pour des diſcours inutiles.

Cette circonſpection eſt ſur-tout néceſſaire à la cour. C'eſt le centre de la lumiere, où ſe raſſemblent les eſprits les plus éclairés. Y parler avec trop de confiance, c'eſt décéler ſa préſomption, & ſouvent ne montrer qu'une pierre commune au milieu des pierres les plus précieuſes. Auſſi ne tarde-t-elle pas d'être rejettée. Qui remarque l'éclat d'un flambeau quand le ſoleil nous éclaire de ſa lumiere?

J'ai parlé de la présomption : dès qu'elle ose se produire, on ne tarde pas à s'armer contr'elle ; chacun devient son ennemi, & elle reste bientôt accablée sous tant de traits. C'est pour se dérober à cette attaque que Sady a pris le parti de la retraite ; on ne songe à combattre l'ennemi que quand il est en présence. Il a d'ailleurs voulu observer & réfléchir avant d'écrire. Il faut bien poser le fondement avant d'élever le mur.

On demanda un jour au sage Lockman de qui il avoit appris la sagesse : des aveugles, répondit-il, qui ne posent le pied qu'après avoir sondé le terrein avec le bâton. Avant de rien entreprendre, pensez d'abord à l'issue, & sur-tout apprenez la juste mesure de vos forces. Quelque courage que montre un coq en se battant avec ses semblables, comment pourra-t-il résister à l'épervier, dont les ongles sont armés de fer ? Un chat est un lion pour le rat dont il fait sa proie, mais il n'est plus lui-même qu'un rat quand il est assailli par le tigre.

Je ne me suis hazardé à produire cet ouvrage que parce que j'ai été rassuré par la bienveillance des grands. Je sais quelle est leur indulgence pour ceux que la fortune a placés au-dessous d'eux. En faveur de leurs efforts, ils font aisément grace à leurs défauts, & s'empressent de les couvrir. C'est pour mériter leur suffrage que j'ai tenté de recueillir dans l'histoire & chez les poëtes, les traits les plus illustres & les paroles les plus remarquables de nos Rois & de nos sages, & que j'ai employé à ce travail la meilleure partie de ma vie.

J'ai d'ailleurs considéré la brièveté de cette vie, & que le corps qui me soutient sera bientôt réduit en poussière. J'ai voulu au moins perpétuer mon nom, & laisser un monument qui pût subsister après moi. Puissent les hommes éclairés qui me liront applaudir à mon dessein & bénir ma mémoire. Je n'ai rien oublié pour donner à cet ouvrage le degré de perfection auquel je pouvois atteindre. Je me suis sur-tout attaché à la précision

dans le ſtyle, pour épargner l'ennui & le dégoût à mes lecteurs. (1)

Il a été terminé l'an 656 de l'Hégire. Comme je ne me ſuis propoſé que des vues utiles, j'eſpere que le Dieu tout puiſſant daignera bénir mon travail.

---

(1) L'Auteur fait enſuite l'énumération des huit chapitres qui compoſent cet ouvrage, & dit qu'il a choiſi ce nombre à l'honneur des huit portes qui ſervent d'entrée au Paradis.

LE JARDIN DES ROSES.

CHAPITRE PREMIER.

DES ROIS.

UN Roi avoit condamné à la mort un priſonnier de guerre, & alloit donner le ſignal pour le faire mourir. Ce malheureux n'ayant plus d'eſpoir, dit au Roi, dans ſa langue, toutes les injures qu'il put imaginer; car le déſeſpoir ne garde plus de meſure: le chat terraſſé arrache les yeux au tigre; & quand il ne reſte plus de reſſource pour la fuite, on ſaiſit de ſa main le glaive tranchant de ſon ennemi.

Le Roi ayant demandé ce qu'il avoit dit: ô Roi! dit un courtiſan, cet infortuné s'écrie que le paradis eſt pour ceux qui pardonnent, & il eſpere ſans doute que ces paroles ſeront comme les voiles qui le conduiront au

port de ta clémence. En effet le Roi fut touché, & lui ſauva la vie. Un autre courtiſan, ennemi du premier, dit alors : il eſt indigne de gens comme nous de ne pas dire la vérité devant le Roi : ce priſonnier vient de prononcer contre lui l'outrage le plus ſanglant. Le Prince, le regardant avec indignation, lui répondit : ſon menſonge eſt humain, & ta vérité eſt cruelle ; il vouloit ſauver un malheureux, tu n'as cherché qu'à le perdre. Le menſonge qui apporte le ſalut vaut mieux que la vérité qui enfante la deſtruction. Malheur au favori qui ne donne ſes conſeils que pour nuire !

On liſoit cette inſcriptien ſur l'arc de Feridoun : ô mon frere ! le monde ne reſte à perſonne ; ne mets donc point en lui ta confiance. Combien d'autres t'ont déja devancé ! Ils ont diſparu : qu'importe donc de mourir ſur un grabat ou ſur le trône ?

Un Roi du Choraſan vit en ſonge le fameux Roi Mahmoud qui régnoit cent ans avant lui. Tout ſon corps étoit réduit en pouſſiere ; il n'avoit d'entiers que les yeux qui jettoient continuellement des regards ſur le palais & ſur le trône. Tous les ſages appellés pour l'interprétation de ce ſonge

garderent le silence. Un Derviche seul s'écria : il voit enfin que son royaume & sa puissance sont passés en d'autres mains.

Oh ! combien d'hommes puissans & accrédités gissent maintenant dans la terre, sans avoir laissé de traces. Elle a dévoré jusqu'à leurs os. Mais le nom de Noushirvan reste immortel, parce qu'il fut bienfaisant. Qui que tu sois, fais du bien, c'est le seul vrai usage de la vie ; & n'attends pas cette voix terrible qui bientôt va crier : il n'est plus !

Un Roi avoit plusieurs enfans, tous remarquables par leur beauté & par leur taille, à l'exception d'un seul qui étoit petit & difforme. Il ne put s'empêcher de le regarder un jour avec mépris. Le jeune Prince, qui avoit beaucoup d'esprit, s'en apperçut, & lui dit : ô mon pere, un nain bien instruit l'emporte sur le géant qui ne sait rien. Ce n'est pas par la masse, mais par le prix qu'il faut juger des choses. La brebis se fait aimer par sa propreté, l'éléphant est toujours sale. Sion est la plus petite des montagnes, eh ! c'est sur elle que Dieu a opéré le plus de prodiges.

Le Roi sourit, & les courtisans applaudirent ; mais une haine violente s'alluma contre lui dans le cœur de ses freres.

Tant qu'un homme ne parle pas, sa vertu reste comme ensévelie. Ne méprisez personne sur son extérieur ; car la moindre touffe de bois peut receler un lion ou un tigre.

Le Roi fut attaqué peu après par un ennemi puissant, & les deux armées se trouverent bientôt en présence. Le jeune Prince, poussant le premier son cheval dans le camp ennemi, ô mon pere, dit-il, ne craignez point de lâcheté de ma part : vous me verrez bientôt couvert de sang & de poussiere ; car la guerre est un jeu cruel qui ne se paie qu'avec le sang. Il attaque en même temps les ennemis, & terrasse les plus braves ; puis, revenant vers son pere, il baise la poussiere de ses pieds, & lui dit : vous voyez devant vous ce fils si disgracié de la nature. Puisse-t-il vous avoir prouvé que ce n'est pas la masse du corps qui fait le vrai courage. Dans un jour de bataille, c'est d'un cheval vigoureux & non pas d'un bœuf engraissé qu'on a besoin.

Le combat s'étant engagé, l'armée des ennemis étoit supérieure en nombre ; celle du Roi, déja effrayée, commençoit à plier, lorsque le jeune Prince lui adressant la parole : si vous êtes véritablement des hom-

mes,

mes ; venez combattre avec moi, & n'allez pas faire croire par votre fuite que ce sont des femmes qui sont cachées sous vos vêtemens. Animées par ce discours, les troupes revolent au combat, & remportent la victoire. Le Roi enchanté baise alors la tête de son fils; &, sa tendresse pour lui croissant chaque jour, il partage avec lui le gouvernement du royaume.

Ses freres alors, plus irrités contre lui, forment le complot de l'empoisonner; ils mêlent du poison dans sa coupe; mais sa sœur, qui les avoit apperçus, remue le vase avec affectation, pour avertir le Prince du danger qu'il court. Il comprit le signal, & s'abstint de boire, en disant: ce n'est pas aux gens de cœur à mourir & à céder leurs places aux lâches. Quand même l'aigle n'existeroit pas, qui des oiseaux voudroit se mettre sous la protection de la chouette?

Le Roi fut instruit du complot, & pour punir les coupables, il les dispersa dans divers lieux de son royaume, espérant que, quand ils ne se verroient plus, leur haine s'éteindroit insensiblement. Les Sages ont dit avec raison, que dix pauvres peuvent coucher & dormir dans un même lit; mais

que deux Rois ne peuvent tenir dans le plus vaste royaume. Un homme charitable a-t-il la moitié d'un pain, il s'empresse de le partager avec les pauvres ; mais un Roi qui vient de s'emparer d'un royaume, songe d'abord à la conquête d'un autre.

Une troupe de voleurs s'étoit fortifiée sur la cime d'une montagne, & étoit devenue la terreur de tout le pays. Les gouverneurs des provinces voisines, chargés de s'opposer à leurs brigandages, tinrent conseil entr'eux, & se dirent : si nous laissons affermir cette troupe de voleurs, elle ne cessera de s'étendre, & il ne sera plus en notre pouvoir de la chasser. L'arbre nouvellement planté peut aisément être arraché par un seul homme ; en le laissant prendre racine, les plus grandes forces ne peuvent plus l'ébranler. La main suffit quelquefois pour couvrir la source d'un fleuve, tandis que dans son cours l'éléphant lui-même a de la peine à le traverser.

L'avis unanime des Gouverneurs fut d'envoyer des espions pour examiner les issues de la montagne, & le temps le plus propre à l'attaquer. On choisit des soldats alertes & déterminés, ils se posterent en embuscade, & lorsque sur le soir les voleurs revinrent

fatigués de leur course, & chargés de butin, il suffit du sommeil pour les livrer sans défense aux mains de leurs ennemis. Les guerriers n'eurent que la peine de les enchaîner & de les traîner devant le Roi qui ordonna de les faire tous mourir. Parmi eux se trouvoit un jeune homme dans la premiere fleur de l'âge. Un léger duvet commençoit à peine à ombrager ses joues. Il intéressoit tout le monde par sa beauté & sa jeunèsse. Un Courtisan, embrassant alors le trône du Roi, & prosterné dans la poussiere, le supplia en ces termes : grand Prince, cet enfant n'a encore eu le temps de goûter la vie ; sa jeunesse, comme un tendre bourgeon, va-t-elle se dessécher, sans porter aucun fruit! mon espoir est fondé sur ta clémence ; daigne le sauver du supplice, & l'accorder à ton esclave. Tu t'abuses, dit le Roi, & travailles contre toi-même. Les leçons de la vertu sont sans force sur une race perverse. C'est peu d'en couper le tronc, il faut en arracher jusqu'à la racine. La prudence permet-elle d'éteindre le feu & de laisser subsister l'étincelle, de tuer le serpent, & de conserver ses petits ? Les nuages ont beau verser une pluie bienfaisante, il ne croît

point de fruit ſur le ſaule ; ne perds pas ton temps à former un homme corrompu ; jamais le ſimple roſeau ne produira du ſucre (1).

Le Courtiſan, forcé d'approuver la ſévérité du Prince, eſſaya cependant de le fléchir. Seigneur, dit-il, je reconnois la vérité qui vient de nous éclairer par ta bouche ; mais conſidere que, quand même ce jeune homme auroit contracté la rouille de la perverſité, en vivant avec les méchans, il ſera ſeul déſormais, & ton eſclave ſe flatte que

---

(1) On compare peut-être cette profuſion & cet aſſaut de proverbes à ceux de Sancho Pança ; mais quand même cela ſeroit, ſi ces derniers ont réuſſi, pourquoi ceux de Sady n'auroient-ils pas le même ſuccès, puiſque les vérités qu'ils expriment ne ſont pas moins importantes, & que les images ont communément plus de nobleſſe. Il eſt d'ailleurs intéreſſant de voir ſous quelle enveloppe chaque peuple aime à préſenter ſa morale. Cette méthode d'en lier chaque vérité avec quelqu'effet phyſique doit être bien naturelle, puiſqu'elle ſe retrouve chez preſque tous les peuples, & toujours plus en vogue, à meſure que les mœurs y ont plus de ſimplicité. Ajoutons qu'il n'en eſt peut-être point de plus philoſophique, car parlant à la fois aux ſens & à l'eſprit, cette double ſenſation ſe fortifie l'une par l'autre. Chaque objet dans la nature apporte ainſi une leçon, & l'image ſert à mieux inculquer le précepte.

la converſation des gens de bien va lui inſpirer d'autres mœurs : ce n'eſt encore qu'un enfant. L'habitude du brigandage & le germe du vice n'ont pu jetter de profondes racines dans ſon ame. D'ailleurs c'eſt un point de notre créance que tous les hommes naiſſent dans le Mahométiſme, & qu'il n'y a que l'inſtruction de leurs peres qui en fait dans la ſuite des Juifs, des Chrétiens ou des adorateurs du feu (2).

Les amis du Courtiſan appuyerent ſa priere ; le Roi céda enfin, quoique avec répugnance. Je t'accorde ce jeune homme, dit-il, mais prends garde à toi, & n'oublie ce précepte de l'Athlete Ruſtan à ſon fils : quelqu'humilié que ſoit ton ennemi, ſache qu'il eſt toujours à craindre.

---

(1) Cette doctrine prévient une des plus fortes objections qu'on puiſſe faire contre les Religions excluſives, & l'on doit ſavoir gré aux Mahométans de l'avoir inventée. Après ces paroles, j'ai ſupprimé celles-ci qui ſuivent immédiatement. » La » femme de Loth, en ſe mêlant à la ſociété des méchans » perdit le don de prophétie, héréditaire en ſa famille ; & » le chien des ſept dormans, enfermé avec eux dans la même » caverne, finit par devenir homme ». C'étoient les traditions populaires répandues chez les Juifs & chez les Chrétiens, au temps de Mahomet, & dont il fait mention lui-même dans ſon Coran.

Le Courtiſan enchanté conduiſit le jeune homme à ſa maiſon, l'éleva avec tendreſſe, le livra aux plus habiles maîtres. Le ſuccès parut répondre à ſes ſoins. Un maintien noble, un eſprit juſte & prompt à la répartie, & toutes les autres qualités néceſſaires à ceux qui approchent des Princes, ſe firent remarquer chez lui avec éclat. Son maître ne pouvoit ſe laſſer d'admirer ce changement: il le vantoit un jour devant le Roi. Les leçons des ſages, diſoit-il, ont porté leur fruit & triomphé de la malignité du ſol. Le Roi ne put s'empêcher de ſourire, & lui répondit: le louveteau finit toujours par devenir loup, quoiqu'il ſoit élevé parmi les hommes.

Pluſieurs années s'écoulerent; le jeune homme ſe lia enfin avec un ſoldat du voiſinage, & tous les deux conſpirerent la mort de ſon bienfaiteur. Ils le maſſacrerent avec ſes deux enfans; enleverent toutes ſes richeſſes, & ſe retirent dans cette caverne de voleurs qui avoit été ſa premiere demeure. Bientôt d'autres brigans vinrent les joindre, & ils leverent l'étendart de la rébellion. Le Roi l'apprit & s'écria: comment un être vicié peut-on ſe promettre un excellent

metetre ! Non l'inſtitution ſeule ne peut former un ſage; la même pluie fait croître des raiſins ſur la vigne, & des épines dans un ſol ingrat. Ne ſemez point l'hyacinthe dans une mauvaiſe terre, vous perdriez votre temps & votre dépenſe. Obliger les méchans, c'eſt preſque travailler au malheur des gens de bien.

J'ai vu à la cour du Glumishi le fils d'un Gouverneur de province : dès ſa plus tendre jeuneſſe ſon eſprit & ſa prudence étoient fort ſupérieurs à ſon âge, & donnoient déja à ſa phyſionomie un air de grandeur & de majeſté. Le Roi, admirant ſes belles qualités, en fit ſon favori. Ses compagnons, jaloux de ſa fortune, forgerent alors contre lui mille accuſations, & n'oublierent rien pour le perdre. Le Roi, ſurpris de tant d'animoſité, lui en demanda la cauſe ; ô ! grand Roi, dit-il, à l'ombre de ta puiſſance je me ſuis fait une multitude d'amis, mais je n'ai pu gagner mes rivaux, & leur haine ne s'éteindra que par ma diſgrace. Je puis bien n'offenſer perſonne, mais comment adoucir le cœur de l'envieux ? ſa malheureuſe paſſion ne ceſſe de le déchirer. Meurs, ô envieux ! c'eſt le ſeul remede à tes maux. Les hommes per-

vers & corrompus ne ceſſent de fatiguer le ciel, pour lui demander la mort ou la diſgrace des grands ; mais ſi l'œil de la chauve-ſouris ne peut ſoutenir la clarté du jour, eſt-ce au ſoleil qu'il en faut faire un reproche ? Ne vaut-il pas mieux que tous les yeux de cette eſpece reſtent dans les ténebres, plutôt que le ſoleil ne perde ſon éclat.

On dit qu'un Roi de Perſe, étendant la main de l'iniquité ſur les biens de ſes ſujets, ne ceſſoit de les tourmenter par ſes extorſions. Pluſieurs ne pouvant plus les ſupporter, ſe diſperſerent dans les états voiſins, & chercherent un aſyle dans une terre étrangere. Les revenus du Prince diminuerent avec le nombre de ſes ſujets ; ſon tréſor reſta vuide, & des ennemis acharnés l'attaquerent de toutes parts. Si tu veux être ſecouru dans l'adverſité, achete d'avance ces ſecours par ta libéralité & ta clémence : l'eſclave que tu maltraites s'enfuit avec ſa chaîne, & l'homme libre au contraire devient ton eſclave & reſte enchaîné par ta bienfaiſance.

On liſoit un jour en préſence de ce Prince comment Suhac, le plus puiſſant des Rois, fut chaſſé du trône, & comment Feridoun s'éleva à la royauté. Un Courtiſan s'adreſſant

alors au Roi ; pourquoi, dit-il, Feridoun, qui n'avoit ni trésor, ni possessions, ni esclaves, est-il venu à bout de s'assurer le trône? Tu viens de l'entendre, répondit le Roi; c'est parce que le peuple s'est attaché à lui & a combattu vaillamment pour ses intérêts. Mais, reprit le Courtisan, si c'est l'attachement du peuple qui fait la force des Rois, pourquoi donc fatiguer & disperser le tien? Serois-tu las de régner? Un Roi doit chérir son peuple plus que lui-même, & veiller plus attentivement à ses besoins, puisqu'il ne regne que par son bienfait.

Le Roi demanda à son tour quels étoient les moyens de fixer l'attachement des sujets & des soldats; ces moyens, dit le Courtisan, sont l'équité du Roi, autour de laquelle tout le monde aime à se rassembler, & sa clémence, qui promet la paix & la sécurité à tous ceux qui viennent se reposer sous son ombre. L'homme injuste ne peut pas plus régner que le loup mener paître les brebis. Le Roi qui introduit l'injustice dans ses états travaille lui-même à renverser les fondemens de son royaume.

Ce conseil déplut au Prince; le Courtisan fut chargé de chaînes, & jeté dans un ca-

chot. Peu de temps après les oncles du Roi ayant pris les armes, vinrent demander le royaume de leurs peres ; le peuple se réunit avec empressement autour d'eux ; ceux même qui avoient quitté le royaume accoururent à leur secours, & tous combattirent si vaillamment, que le tyran fut renversé du trône. Un Roi veut-il n'avoir rien à craindre de ses ennemis, qu'il reste en paix avec ses sujets, car alors il n'est pas un citoyen qui ne devienne un soldat pour le défendre.

Un Roi se trouvoit dans un vaisseau avec un de ses pages : ce jeune homme, qui n'avoit jamais vu la mer, fut saisi à sa vue d'une frayeur extrême, & ses cris troublerent tout le monde. On le flatta, on tenta tout pour l'appaiser, mais inutilement : le Roi lui-même ne put lui imposer silence. Un sage se trouvoit par hazard dans le même vaisseau : ô Roi, dit-il, si vous me l'ordonnez, je l'aurai bientôt fait taire. Le Roi ayant répondu qu'on ne pouvoit lui rendre un plus grand service, le sage commande aussi-tôt, de jetter l'enfant à la mer ; on le tient quelque temps par les cheveux submergé sous les flots, & on le remet ensuite dans le navire. L'enfant, devenu

libre, court aussi-tôt se tapir dans un [illegible], & y garde le plus profond silence. Tout le monde étoit surpris ; le Roi lui-même demanda au sage quel étoit son secret ; il est bien simple, répondit-il ; cet enfant manquoit d'expérience ; il ignoroit ce que c'étoit qu'un naufrage ; mais depuis qu'il s'est vu dans l'eau exposé à périr, il connoît le bonheur d'en avoir été sauvé. Il faut avoir éprouvé la peine pour sentir le plaisir d'en être délivré.

Es-tu rassasié, tu dédaignes un pain d'orge ? Mais pour moi affamé, ce pain que tu méprises seroit mes délices. Pour les Vierges du paradis, le purgatoire seroit un enfer ; les damnés au contraire regarderoient le purgatoire comme un paradis.

L'attente du plaisir est presque toujours plus vive que le plaisir lui-même.

Hormouz, fils de Nouschirvan, étant parvenu au trône, fit mettre en prison tous les Ministres de son pere. On lui demanda quel crime avoit attiré leur disgrace. Je n'ai rien, dit-il, à leur reprocher, si ce n'est la crainte que je leur [illegible], & le peu de confiance qu'ils ont en ma parole. J'ai craint qu'ils ne me pr[illegible] le sort qu'ils

redoutoient pour eux-mêmes; j'ai suivi le conseil des sages, qui disent : redoute qui te craint; le chat dans son désespoir se jette sur les yeux du tigre, & le serpent ne mord le pied du berger que parce qu'il craint d'en être écrasé.

Un Roi Arabe épuisé par la vieillesse & par la maladie, touchoit à son dernier moment, & n'avoit pas même l'espoir de prolonger sa vie. Un cavalier se présente alors devant lui; nous venons, dit-il, de soumettre telle forteresse, ses défenseurs sont dans les chaînes, & les habitans se sont soumis à ton pouvoir. Hélas! dit le Prince en soupirant, cette nouvelle ne me regarde plus; portez-là à mes ennemis, c'est-à-dire à mes successeurs.

Je me trouvois une certaine année à Damas, sur le tombeau du bienheureux Jean. Que la paix éternelle soit avec lui! Un Roi Arabe, fameux par ses injustices, vint lui-même visiter ce tombeau, & adressa des prieres ferventes pour obtenir ce qu'il désiroit, ensuite m'ayant apperçu, je rends hommage, dit-il, à la piété des Derviches; je respecte le commerce qu'ils ont avec Dieu; unis donc tes voeux aux miens, assiste-moi, je te supplie, car un ennemi terrible me pour-

fuit & remplit mon ame d'inquietude. Je lui repondis : c'eſt en ſe montrant doux & bienfaiſant pour ſes ſujets qu'on détourne les coups de ſes ennemis.

C'eſt un crime impardonnable d'épuiſer la violence & les tourmens contre un être ſenſible & foible. Si tu ne ſais pardonner les fautes, qui voudra te prêter la main ſi tu viens à tomber toi-même? En ſemant le germe de l'iniquité peut-on ſe promettre de bons fruits? Ceſſe de faire le ſourd, & adminiſtre la juſtice à ton peuple ; ſi tu ne le fais, la juſtice elle-même ne tardera pas à s'élever contre toi. Toute la poſtérité d'Adam ne forme qu'une même famille ; ils ſont tous comme les membres d'un même corps ; or un membre peut-il ſouffrir ſans que les autres s'en reſſentent ? Si tu es inſenſible aux peines des malheureux, tu ne mérites pas le nom d'homme.

Un Derviche de Bagdat avoit une grande réputation de ſainteté : il fut mandé par le Gouverneur Hagiage, qui, le voyant, s'écria : ô ! ſaint homme, accorde-moi le ſecours de tes vœux & de tes prieres. Grand Dieu ! dit alors le Derviche, ſois prompt à prendre ſon ame. Quel vœu viens-tu de prononcer,

dit Hagiage tremblant ? C'eſt ; répondit le Derviche, le plus ſalutaire que j'aie pu trouver pour toi & pour tous les Muſulmans. Quand on n'uſe de ſa puiſſance que pour tourmenter les foibles, quel bonheur peut apporter le ſouverain pouvoir ? & ne vaut-il pas mieux mourir que de vivre ?

Un autre tyran demandoit à un Derviche quelle étoit la meilleure des prieres. La meilleure pour toi, répondit le Derviche, eſt de dormir pendant la moitié du jour ; du moins tes ſujets reſpireront pendant ton ſommeil.

J'ai vu l'injuſte livré au ſommeil à l'heure du midi, & je me ſuis dit : cet homme eſt le fléau du genre humain ; j'aime mieux le voir dormir que veiller, & il vaudroit mieux pour lui mourir que de vivre.

J'ai oui dire qu'un Roi qui paſſoit ſouvent les nuits à boire & dans la débauche, avoit coutume de chanter dans ſon ivreſſe : j'ai joui des momens paſſés, je jouis des momens préſens, & j'attends l'avenir ſans inquiétude. Un pauvre nud & tranſi de froid étoit couché à ſa porte ; en entendant ces paroles il s'écria : ô toi ! qui n'as pas dans ce monde de pareil en puiſſance, ſi tu es ſans inquiétude ſur ton ſort, n'en as-tu jamais ſur le

nôtre ? Ces paroles plurent au Prince, qui étendant la main par la fenêtre, & tenant une bourſe où ſe trouvoient mille pieces d'or, ouvre ton ſein, dit-il. Comment pourrois-je l'ouvrir, répond le pauvre, puiſque je n'ai pas même de vêtement ? Le Roi fut encore plus touché de compaſſion, & ajouta le préſent d'une robe, qu'il lui fit porter avec la bourſe. Cet or fut bientôt dépenſé, car l'or dans les mains d'un Derviche, la patience dans l'ame d'un amant, ſont comme l'eau dans un crible. Il revint donc bientôt après pour ſolliciter de nouveaux dons; on en avertit le Roi, qui ne daigna pas le regarder; le moment d'ailleurs n'étoit pas favorable, & c'eſt le moment qui décide du ſuccès à la cour des Rois. Qu'on chaſſe de devant mes yeux, dit le Prince, ce pauvre impudent & prodigue, qui a diſſipé ſi promptement un bienfait auſſi conſidérable : ne ſait il pas que le pain de l'aumône doit nourrir le pauvre, & non fournir des feſtins aux enfans de la débauche. Si un inſenſé allume ſa lampe en plein midi, il n'aura plus d'huile à l'entrée de la nuit.

Un courtiſan renommé par ſa ſageſſe prit alors la liberté de lui dire : grand Prince,

Il me paroît plus fage de ne fournir à cette efpece d'hommes que les feules néceffités de la vie, & de les leur diftribuer à des temps prefcrits : l'ordre que tu viens de donner de chaffer ce malheureux répugne à notre fenfibilité. Après avoir planté pour lui l'arbre de l'efpérance, faut-il l'arracher tout-à coup ? Un Roi doit ouvrir difficilement la porte de la libéralité ; mais quand elle eft une fois ouverte, la févérité ne doit plus la fermer. Les pélerins de la Mecque, dévorés par la foif, ne s'arrêtent point auprès d'une fontaine falée ; c'eft vers les eaux douces que les hommes, les oifeaux & les infectes aiment à fe raffembler.

Un Roi avare négligeoit fes fujets, nourriffoit & payoit mal fes foldats : il fut attaqué par un ennemi puiffant ; tous fe hâterent de prendre la fuite. J'étois lié avec un de fes fuyards, & je ne pus m'empêcher de lui dire : la honte & l'infamie font le partage de celui qui a pu abandonner fon ancien maître, & oublier dans un inftant tous les fervices qu'il en a reçus. Fort bien ! me répondit-il ; mais n'eft ce pas auffi un crime de laiffer mon cheval fans nourriture, & de m'obliger de mettre fon harnois en gage

pour mon entretien ? Dois-je être libéral de mon ame pour celui dont l'avarice me dérobe ma paie ? Payez le ſoldat ſi vous voulez qu'il s'expoſe au danger. Un brave homme bien nourri a toujours des forces pour combattre ; ſi on lui laiſſe le corps vuide il ſera plus léger pour prendre la fuite.

Un Viſir venoit de perdre ſa place ; il ſe retira chez les Derviches. Cette nouvelle vie lui plut ; la ſaciété des affaires lui fit mieux goûter le repos. Quelque temps après le Roi, ſentant renaître pour lui ſon ancienne inclination, voulut le rappeller au gouvernement. Il n'eſt plus temps, dit-il ; quand on a renoncé au commerce des hommes, & goûté les douceurs de la ſolitude, on ne s'expoſe point de nouveau aux traits & à la calomnie des méchans. Mais, dit le Prince, l'état a beſoin d'un génie élevé qui puiſſe porter le poids des affaires. Le refus de ces honneurs, répondit le nouveau Derviche, eſt la meilleure preuve qu'on en eſt digne.

On demandoit à une belette pourquoi elle s'attachoit à la ſuite du lion, & ſe montroit ſi attentive à le flatter ; c'eſt, répondit-elle, afin que le Roi des animaux me

puiſſe profiter des reſtes de ſa table, & que je puiſſe vivre en ſûreté ſous ſa protection. On lui conſeilla de s'en approcher de plus près, & on lui fit eſpérer qu'elle gagneroit ſa confiance & deviendroit ſon principal Miniſtre. Je n'ai garde, répliqua-t-elle, car alors je ne ſerois pas un moment à l'abri de ſa fureur. L'adorateur du feu a eu beau l'adorer pendant cent ans, il n'en eſt pas moins conſumé dès qu'il vient à y tomber.

Souvent il arrive aux Courtiſans de gagner des richeſſes; ſouvent auſſi il leur en coûte la vie. Défiez-vous de l'inconſtance des Rois, diſent les ſages; quelquefois un ſimple ſalut allume leur colere, & quelquefois une étourderie attire leur faveur. Les graces ſont les vertus du Courtiſan, & preſque un défaut pour le ſage. Le ſage doit ſe faire reſpecter par la gravité de ſes manieres, & laiſſer aux Courtiſans les ſingeries & la ſoupleſſe.

Un compagnon de ma jeuneſſe ſe plaignoit à moi du malheur des temps. J'ai peu de bien, diſoit-il, & une nombreuſe famille; il m'eſt impoſſible de ſupporter plus long-temps le fardeau de la pauvreté. Je ſuis tenté de paſſer dans une terre étrangere; là au moins je puis dérober le ſecret de ma puiſ-

ſance ; vivre & mourir dans la miſere, ſans qu'on s'informe qui je ſuis. Pluſieurs malheureux ſe ſont endormis du ſommeil éternel dans le ſein de l'étranger, & ils ont trouvé quelque douceur à n'être ni mépriſés ni regrettés.

Cependant je ſuis retenu par la crainte de mes ennemis, qui dans mon abſence ne manqueront pas de ſe déchaîner contre moi. Voyez, diront-ils, cet homme lâche & inhumain, il abandonne ſa femme & ſes enfans dans la miſere, & ne cherche des plaiſirs que pour lui ſeul ; l'imprudent ! ah jamais l'aſtre du bonheur ne ſe levera pour lui !

Ces reproches, je l'avoue, me déconcertent. Vous ſavez que je ne ſuis pas ſans talens, & que je ſuis paſſablement inſtruit de l'arithmétique ; trouvez-moi par votre crédit un petit emploi qui puiſſe adoucir une partie de mes peines, & tant que je vivrai je conſerverai la mémoire de ce bienfait.

Je lui répondis : mon ami, les places chez les Rois uniſſent deux choſes bien oppoſées ; elles donnent de l'aiſance, mais il faut l'acheter par des dangers, & la prudence rejette un bien pour lequel il faut expoſer ſa tête. Le

Collecteur n'entre point dans la cabane du pauvre pour exiger le tribut d'un bien qu'il ne poſſède point. Crois-moi, accoutume-toi à ta pauvreté, apprends à te contenter de peu, ou prépare-toi à beaucoup de riſques.

Mon ami me répondit que toute cette morale ne convenoit point à ſa ſituation, qu'il avoit ſur-tout beſoin d'en ſortir ; d'ailleurs, ajouta-t-il, ma probité me raſſure ; la crainte n'eſt que pour le méchant. Quiconque commet la fraude ſent ſa main trembler toutes les fois qu'il faut rendre ſes comptes ; mais la droiture ſe fait aimer, & je n'ai encore vu perſonne périr pour l'avoir ſuivie. Les ſages diſent que quatre eſpèces d'hommes ſont ſaiſis de frayeur à la vue de quatre autres ; le brigand en voyant le Roi ; le voleur le gardien ; le débauché à l'aſpect du philoſophe, & la femme proſtituée à celui de l'officier de police ; mais celui dont toutes les actions ſont éclairées par la probité, pourquoi trembleroit-il en rendant ſes comptes ? Sois ſimple dans tes actions, & n'affecte point de fauſſe gloire, & ſi tu tombes tu renverſes d'avance le triomphe de ton ennemi. Sois pur, ô mon frère, & ne crains

personne. Ne vois-tu pas qu'on frappe les vêtemens impurs contre la pierre afin de les blanchir ?

Mon ami, lui répondis-je, tu me rappelles l'histoire de ce renard qu'on voyoit courir à perte d'haleine. Quelqu'un lui demanda la cause d'une si étrange frayeur. Je viens d'apprendre, dit-il, que les chasseurs sont en campagne pour prendre un dromadaire, & l'obliger à porter leur bagage. Eh bien! insensé, as-tu peur qu'on te prenne pour un dromadaire ? Et quelle ressemblance as-tu avec lui ? Taisez-vous, dit le renard, car si mes ennemis s'avisent de crier voilà le dromadaire ; quand je serai pris sous ce nom, qui s'empressera de me délivrer ? Qui prendra la peine de me faire connoître ? L'homme mordu par un serpent mourut avant qu'on fût chercher la thériaque à Bagdad. Oh! mon ami, je connois ta vertu ; elle est telle que tu la peins ; mais tes ennemis seront cachés pour te tendre des embûches ; quelle que soit ton intégrité, ils la calomnieront auprès du Roi, & tu tomberas sous sa disgrace. Tu vas donc te jeter toi-même sous la griffe du lion ! Et qui osera alors parler pour toi ? Chasse, crois-moi, cette ambition de do-

vaner ; garde avec ſoin le tréſor de la médiocrité. Les ſages ont dit : la mer renferme des biens infinis, mais on ne trouve la ſûreté que ſur le rivage.

Mon ami, aigri par mes conſeils, me répondit avec colere : voila donc tout ce que j'ai à attendre de cet eſprit, de ce jugement, & de toutes ces vaines qualités qu'on admire en vous, de vains conſeils qui ne ſervent qu'à aggraver ma miſere? On a bien raiſon de dire que c'eſt *le malheur qui eſt la pierre de touche de l'amitié.* Dans les feſtins & dans les fêtes comment pouvoir diſcerner l'ami de l'ennemi ? ils vous montrent à peu près le même viſage ; mais le vrai ami accourt vous chercher juſque dans la priſon, & ſe fait un devoir de ſoulager vos peines.

Je ne voulus pas l'irriter davantage ; je le quittai, & fus trouver le Viſir, avec qui j'étois lié depuis long-temps ; je lui recommandai mon ami, & il obtint à ma priere l'emploi qu'il avoit ſouhaité. Après l'avoir exercé quelque temps, ſa dextérité, ſon intelligence, ſa douceur le firent paſſer à un plus conſidérable ; l'aſtre de la félicité brilla chaque jour pour lui avec un nouvel éclat ; il arriva au faîte des honneurs, devint

le favori du Roi; on ſe le montroit au doigt, comme l'homme le plus heureux ; les plus grands ſollicitoient ſa protection, & mettoient en lui leurs eſpérances.

Charmé de ſa proſpérité, je me diſois : ſi le ſort tarde à accomplir tes deſirs, ne te mets point en peine, ô mon frere de miſere; les ſources du bien & du mal ſont cachées, & nous ignorons laquelle s'ouvrira pour arroſer l'eſpace de la vie. Ne te déſeſperes donc point au temps de l'affliction; la patience eſt amere, mais le fruit en eſt doux.

Tandis qu'il étoit au comble des honneurs, j'entrepris avec quelques amis le voyage de la Mecque. A mon retour je rencontrai, non loin de ma demeure, ce même homme plongé dans la triſteſſe, & revétu de l'habit de Derviche. Je lui demandai avec inquiétude la cauſe de ce changement. Hélas ! me dit-il, vos conſeils étoient ſages, & vous avez trop bien deviné ; les Courtiſans, animés par la jalouſie & par la haine, m'ont accuſé d'avoir formé un complot ; le Roi n'a pas daigné examiner la vérité ; mes compagnons & mes amis ont gardé le ſilence, ou rompu avec moi le lien de l'amitié. Tant qu'un homme jouit de la faveur, on ſe tient les bras croiſés ſur

la poitrine pour l'adorer ; vient-il à tomber du faîte des honneurs, l'univers entier leve le pied pour lui écraſer la tête.

On m'a jetté dans un cachot, & déchiré par toutes ſortes de tortures ; enfin, ſur la nouvelle de l'heureux retour des pélerins de la Mecque, il y a deux jours qu'on a briſé mes liens, mais après avoir confiſqué tous les biens que je tenois de mes peres. Eh bien ! lui dis-je, ne vous l'avois-je pas prédit ? Mais vous n'avez pas voulu me croire. Il en eſt de la faveur des Rois comme des voyages ſur mer, les profits s'y trouvent à côté des riſques ; ou l'on amaſſe de grandes richeſſes ou l'on périt victime des tempêtes & de la perfidie des côtes. Le même jour peut ramener au port le marchand chargé d'or, ou jeter ſon cadavre nud ſur le rivage. Je me tus, pour ne pas l'aigrir par une morale à contre-temps, c'eut été répandre du ſel ſur ſes bleſſures, & je me contentai de lui dire ce proverbe : ſi tu ne peux ſoutenir la morſure du ſcorpion, ne t'aviſes pas de mettre la main à ſon trou. (1)

(1) M. de Saint Lambert a traduit cette hiſtoire, & l'a embellie, ainſi que preſque tous les autres morceaux qu'il a choiſis.

Quelques-uns de mes amis formerent entr'eux une société, qui se fit bientôt remarquer par sa piété. Un grand, édifié de leur conduite, fixa une aumône journaliere pour leur entretien ; mais l'un d'eux, étant tombé dans une faute qui causa beaucoup de scandale, il retira ensuite son bienfait. Je tentai alors de le fléchir, & me présentai à la porte de son palais ; le portier me repoussa d'abord en me chargeant d'injures : je m'y attendois & l'excusai facilement, car je savois cette maxime des sages : ne vas point te présenter sans guide à la porte des Courtisans & des Rois ; car si le chien ou le portier te rencontrent, l'un déchirera ta robe & l'autre ton manteau.

Mais les amis de ce Seigneur m'ayant apperçu, m'introduisirent avec mille marques

---

On doit lui savoir gré de s'être permis de retrancher ou d'ajouter des détails, selon que le goût lui a prescrit, puisqu'il en résulte plus d'agrément, & souvent un but plus moral, pour ces especes de fables. Je ne pouvois suivre cette marche ; la tâche que j'ai entreprise m'a fait une loi de suivre rigoureusement le texte : peut-être, au reste, ne sera-t-on pas fâché de savoir les vrais sentimens de Sady, & d'avoir une idée plus juste de sa maniere d'écrire.

de bienveillance, ils veulent me faire asseoir à la premiere place ; mais je pris la derniere, en disant : je ne suis qu'un pauvre esclave ; laissez-moi prendre leur place. Que voulez-vous dire ? répondit le maître ; je connois les agrémens de votre esprit : vous ne pouvez être trop près de moi, afin que je sois plus à portée de vous entendre. Je lui obéis, je traitai par son ordre différens sujets ; & lorsque j'eus fait venir insensiblement celui qui m'amenoit, je m'écriai : ô Seigneur, quel si grand crime a pu attirer votre courroux sur ceux que vous aviez comblés de vos bienfaits ? Il n'y a donc qu'à Dieu seul qu'appartient véritablement le titre de bienfaisant ? car il voit nos crimes, & ne laisse pas de fournir libéralement à nos besoins.

Ma réflexion lui fut agréable. Il ordonna sur le champ qu'on fournît aux solitaires l'aumône qu'il avoit déjà fixée, & qu'on les dédommageât de ce qu'ils avoient perdu. Alors, baisant le seuil de la porte, & lui rendant mille actions de graces, je me retirai, en disant : c'est parce que le temple de la Mecque exauce nos prieres, que tant de milliers d'hommes accourent pour le visiter. Seigneur, il est digne de vous de supporter

les pauvres vos freres: on ne va point chercher du fruit ſous un arbre ſtérile.

Un Prince, en ſuccédant à ſon pere, ſe trouva maître d'un tréſor immenſe. Il ouvrit auſſi-tôt la main de la libéralité, & répandit ſes dons ſur les guerriers & ſur ſes ſujets. Le bois d'aloës n'a point d'odeur, ſi on ne l'approche du feu; mais alors il répand un parfum auſſi agréable que celui de l'ambre. Si vous prétendez au titre de magnifique, verſez vos dons avec abondance. Il faut ſemer le grain, ſi l'on veut recueillir la moiſſon.

Un Courtiſan lâche & ſans cœur voulut arrêter cette libéralité. Vos ancêtres, dit-il au Prince, ont ramaſſé avec beaucoup de peine ce tréſor, & le réſervoient pour des beſoins imprévus. Prenez garde, mille accidens peuvent vous ſurprendre. Votre ennemi n'attend que l'occaſion de vous attaquer. Il ſeroit honteux d'être réduit à la diſette, dans le temps de la néceſſité. En diſtribuant ce tréſor à tout votre peuple, à peine chaque pere de famille en retirera une obole; au lieu qu'en recevant d'eux la plus légere ſomme, vous pouvez vous compoſer à vous-même un immenſe tréſor.

Le Prince n'écouta ce conseil qu'avec indignation, & lui répondit : l'Eternel, qui est la source de toutes richesses, m'a établi Roi pour consommer & pour répandre ; il n'a pas voulu faire de moi un gardien qui ne fût occupé qu'à enfouir des métaux. Coroun (1) fut englouti dans la terre, parce qu'il avoit quarante chambres pleines d'argent ; mais la mémoire de Noushirvan est éternelle, & on se rappellera sans cesse le souvenir de ses bienfaits.

Noushirvan, surnommé le juste, étant un jour à la chasse, voulut manger du gibier qu'il avoit tué ; mais, comme il n'avoit point de sel, on envoya un esclave pour en chercher au village voisin. Noushirvan recom-

---

(1) C'est le même que Coré ; & cette tradition, différente du récit de Moyse, est rapportée dans l'Alcoran : il y est dit qu'avant de périr Coroun s'humilia devant Moyse, & lui demanda pardon jusqu'à quatre fois ; mais qu'il n'étoit plus temps, & que Moyse le laissa périr. Mes frères, ajoute Mahomet, Caroun n'avoit que trop mérité son malheur. Cependant quelques jours après Dieu dit à son Prophète : ô Moyse ! Caroun t'a demandé pardon jusqu'à quatre fois, & tu as été inexorable. S'il se fût adressé à moi, s'il m'eût demandé pardon une fois seulement, je lui aurois pardonné. (Trad. de l'Abbé Blanchet.

manda de le payer exactement ; de peur d'introduire un usage qui seroit dans la suite funeste aux campagnes. Eh ! quel si grand malheur, dirent les Courtisans, peut naître d'une chose si peu importante ? Les commencemens de l'injustice, répondit le le Prince, sont toujours foibles en naissant ; mais elle ne tarde pas à se fortifier, & insensiblement couvre la terre. Qu'un Roi prenne un fruit dans un jardin, ses esclaves voudront arracher l'arbre ; qu'il se permette de prendre un œuf sans payer, ses soldats tueront toutes les poules. L'auteur de l'injustice passe, mais sa mémoire s'est livrée à une éternelle exécration.

Un Trésorier injuste fouloit sans pitié les peuples, pour remplir le trésor du Prince, ignorant cette maxime des sages : si tu braves la puissance de Dieu, pour gagner les bonnes graces d'un seul homme, Dieu armera bientôt contre toi la puissance de cet homme, pour t'exterminer avec ta race. Les larmes & les gémissemens de l'opprimé montent au Ciel plus rapidement que l'incendie ne se communique à une forêt de roseaux desséchés.

On a dit avec raison, le lion est le Roi

des animaux, & l'âne en eſt le dernier ; cependant l'âne qui ſert les hommes vaut mieux que le lion qui les déchire. Le Prince, apprenant la tyrannie de ſon Miniſtre, ordonna de le faire mourir dans les plus affreuſes tortures, car on ne s'aſſure le cœur des Rois, qu'en gagnant celui des peuples. Si vous voulez que Dieu ait pitié de vous, commencez par faire du bien à ſes créatures. Un de ceux qui avoit le plus ſouffert des extorſions de cet homme, paſſant auprès de ſon tombeau, s'écria : malheur à l'homme puiſſant qui dévore la ſubſtance du peuple, car il s'y trouve toujours à la fin un os pour l'étrangler !

Un Officier du Prince jetta une pierre à un Derviche qui lui demandoit l'aumône. Le Derviche, ne pouvant ſe venger, ramaſſa la pierre, & la conſerva juſqu'à ce que le Roi irrité contre cet Officier l'eut fait mettre en priſon. Il fut alors le frapper à ſon tour avec la même pierre. Qui es-tu, dit l'Officier, & pourquoi me frapper? Reconnois, dit le Derviche, ce ſolitaire que tu bleſſas telle année, & la même pierre que tu lanças contre lui. — Mais où t'es-tu caché, pendant ſi long-temps? J'étois, dit le

Derviche, contenu par ta puissance; mais, quand je t'ai vu dans la disgrace, j'ai profité de l'occasion.

Tant que le méchant est en crédit, garde-toi de lui résister, si tu n'as des armes pour ta défense. Que gagnerois-tu à lutter avec un bras de chair contre un bras de fer? Mais attends avec patience: tôt ou tard le temps lui liera les mains, & tu pourras alors l'attaquer impunément.

Un Roi Grec étoit attaqué d'une maladie honteuse & cruelle; ses Médecins lui dirent qu'il ne pouvoit guérir qu'en appliquant sur le mal le fiel tout chaud d'un homme qui porteroit de certaines marques. Le Roi ordonna de le chercher, & on les trouva sur le fils d'un paysan. Le Prince, ayant alors mandé ses parens, obtint d'eux, à force d'argent, qu'ils lui abandonnassent sa vie. Le Juge d'église déclara que la religion permettoit sa mort pour sauver les jours du Prince. Le jeune homme étoit déjà sous la hache du bourreau; prêt à recevoir le coup, il leve les yeux au Ciel, & se met à sourire. Le Roi étonné lui en demanda la cause, & ce qu'il trouvoit de si plaisant dans sa situation. Les enfans, répondit-il, cher-

chent leur refuge dans le fein de leur pere. On foumet au Juge d'églife la difcuffion de fes différens ; on s'adreffe au Roi pour en obtenir juftice ; mais tout fe tourne aujourd'hui contre moi. Mon pere & ma mere ont vendu ma vie par avarice ; le Juge d'églife a prononcé que ma mort étoit jufte, fi vous croyez qu'elle feule peut vous fauver la vie, il n'y a donc que Dieu qui puiffe être mon recours, car à quel autre pourrois-je demander la juftice que vous me refufez ? Le Roi, touché de ces paroles, ne put s'empêcher de répandre des larmes. Il vaut mieux mourir, dit-il, que de répandre le fang innocent. Enfuite, ayant embraffé le jeune homme, il le ferra dans fes bras, & le renvoya comblé de préfens. On dit que dans la femaine il recouvra la fanté, fans avoir recours à aucun remede, & qu'il prononça cette maxime : vous demandez fi la fourmi qui eft fous vos pieds a droit de fe plaindre ? oui, ou vous n'avez pas le droit de vous plaindre, lorfque vous êtes écrafé par l'éléphant.

Un efclave d'Omrouz, fils de Laife, s'étant échappé, fut arrêté dans fa fuite, & ramené à fon maître. Le Vifir, qui étoit fon enne-

mi, excitoit le Roi à le faire mourir, afin qu'il servît d'exemple aux autres. L'esclave s'étant prosterné aux pieds d'Ormouz, tout t'est permis, dit-il; ordonne ce que tu voudras; ton esclave ne contestera point contre son maître. Mais, ayant été élevé dans ton palais, je ne voudrois pas qu'au jour de la résurrection, mon sang s'élevât contre toi. Si tu veux absolument faire mourir ton esclave, donne-toi au moins quelqu'apparence de droit, afin de n'avoir pas à répondre de mon supplice. Le Roi lui ayant demandé ce qu'il entendoit par ce droit, Grand Roi, répondit-il, permets-moi d'abord de tuer ce Visir, & il sera juste alors de venger sa mort avec la mienne. Le Roi demanda en riant au Visir ce qu'il pensoit de cet expédient. O Prince, dit-il, je t'en conjure par les mânes de ton pere, renvoie promptement ce scélérat, de peur qu'il ne m'entraîne avec lui; & j'aurois à me reprocher d'être moi-même l'auteur de ma perte, pour n'avoir pas suivi le conseil des sages. Si tu tires une fleche contre ton ennemi, prends garde à ton tour de lui servir de but.

Un Roi de la Susiane avoit pour premier Secretaire un homme d'un caractere doux

obligeant, & qui se faisoit un devoir de prévenir tout le monde par ses services. Il n'y avoit personne parmi les Courtisans qui n'eût sujet de s'en louer. Il commit un jour une légere faute, en présence du Roi qui aussi-tôt confisqua ses biens, & le fit appliquer à la torture. Mais les Officiers du Prince, qu'il avoit tous obligés pendant sa faveur, le traiterent avec beaucoup d'humanité. Veux-tu gagner ton ennemi, ne cesse d'en dire du bien dans son absence, & lors même que tu sais qu'il te déchire. La langue du calomniateur ne distille que l'injure. Veux-tu rendre ses paroles moins ameres, frotte ses levres de miel.

Le malheureux Secrétaire paya au Roi une partie de la somme à laquelle il avoit été condamné, & ne pouvant satisfaire au reste, il fut retenu en prison. Tandis qu'il y languissoit, il reçut d'un Roi voisin une lettre conçue en ces termes. Les Grands de votre pays n'ont pas connu votre prix, & vous ont traité avec inhumanité: puisse le Tout-puissant en dédommager long-temps votre vieillesse. Si votre esprit sublime daigne venir habiter parmi nous, il trouvera tout le monde empressé d'honorer vos vertus,

car tous les Grands du royaume désirent passionnément vous voir, & attendent votre réponse. Le Secretaire, ayant lu la lettre, n'hésita pas. Il répondit sur le champ, & sur le dos même de la lettre, & renvoya l'homme qui l'avoit apportée. Un Ministre du Roi fut instruit de cette négociation, & accusa le malheureux d'entretenir un commerce avec les Princes voisins. Le Roi irrité voulut savoir ce qu'il contenoit. Le Courrier fut arrêté, & on lut devant le Prince le contenu des deux lettres.

Celle du Secretaire étoit conçue en ces termes: Je suis fort loin de mériter la bonne opinion que les Seigneurs de votre cour ont de moi, & je ne puis accepter leurs services, parce qu'ayant été nourri dans ce palais, ce seroit un crime énorme si, pour un moment de disgrace, j'allois abandonner le maître dont j'ai reçu tant de bienfaits, & trahir la foi que je lui ai jurée. Le Roi, charmé de ce qu'il venoit d'entendre, se hâta d'envoyer à l'auteur des présens & une robe. Il le fit ensuite venir en sa présence, & dès qu'il l'apperçut: j'ai péché contre toi, dit-il, en te traitant si indignement malgré ton innocence. Que dites-vous, ô grand Prince! Votre

esclave n'a rien à vous reprocher ; tout est arrivé par l'ordre de Dieu, qui a voulu me faire goûter de l'affliction, & je le remercie de vous avoir choisi pour m'éprouver ; car celui qui m'a fait tant de bien n'avoit-il pas le pouvoir de me retirer ses dons ?

Si le peuple te fait injure n'en sois point troublé. Le peuple par lui-même ne peut faire ni bien ni mal ; tout vient de Dieu. Il tient dans sa main le cœur de ton ami & de ton ennemi, & le pousse comme il lui plaît. Si tu es blessé, ce n'est point à l'arc, mais à celui qui a dirigé la fleche que tu attribues ta blessure.

On dit qu'un méchant, qui se jouoit également de Dieu & des hommes, forçoit les pauvres de lui donner à vil prix le bois qu'il vendoit bien cher aux riches. Un Sage le rencontrant lui dit : ou tu es comme le serpent qui mord tout ce qu'il touche, ou comme la chouette qui n'offre que de sinistres présages. En vain ta violence attaque tous les hommes, elle ne peut aller jusqu'à Dieu, le témoin & le vengeur des crimes secrets. Laisse en paix les habitans de la terre, de peur que les soupirs de l'opprimé ne montent jusqu'au ciel. L'injuste irrité de ces pa-

roles ; en reçut l'auteur avec mépris, & ne ſongea qu'à lui nuire. Enfin une certaine nuit le feu ayant pris à ſa cuiſine, conſuma ſa maiſon & toutes ſes richeſſes, & le laiſſa preſque nud ſur la cendre. Le même ſage paſſa par hazard auprès de lui, lorſqu'il déploroit ſon malheur & qu'il diſoit : je ne ſais qui a pu allumer cet incendie dans ma maiſon. Tu ne ſais, lui répondit le ſage ; ce ſont les larmes & les gémiſſemens de tous ceux que tu as opprimés. Le ſoupir d'un ſeul opprimé ſuffit pour bouleverſer le monde.

Coſroès avoit fait graver cette inſcription ſur ſa couronne : à quoi bon une longue vie & une multitude d'années. Les races humaines ſe preſſent & s'entaſſent, foulant au pied la pouſſiere de ceux qui les ont devancés. Cette couronne m'eſt parvenue après une longue ſuite de Rois, & doit paſſer de même à mes ſucceſſeurs.

Un Athlete avoit atteint la perfection de l'art gymnaſtique ; il en poſſédoit parfaitement tous (1) les ſecrets. Charmé de la beauté

(1) Il y a dans le texte qu'il poſſédoit trois cens ſoixante ſecrets, & qu'il en apprit trois cens cinquante-neuf à ſon éleve.

d'un de ſes diſciples, il les lui enſeigna tous; à la réſerve d'un ſeul. Le jeune homme ainſi inſtruit, & ayant acquis toutes ſes forces, ne trouva plus dans l'arène de rivaux qu'il ne terraſſât. Enflé d'orgueil de ſes ſuccès, il vint trouver le Roi, & lui dit: mon maître ne l'emporte ſur moi que par l'âge & la ſcience des regles, mais je ne lui ſuis point inférieur en force, & l'égale abſolument dans la pratique de ſon art. Cette préſomption déplut au Prince, qui ordonna un combat pour en décider. On choiſit le théâtre le plus vaſte; toute la cour étoit préſente; le jeune homme, fier de ſes forces, ſemblable à un éléphant à qui on a fait boire du vin, marchoit avec orgueil, comme s'il avoit dû renverſer une montagne. Le maître, perſuadé que ſon éleve le ſurpaſſoit de beaucoup en force, l'attaqua avec le ſecret qu'il s'étoit réſervé, & contre lequel il ne pouvoit être en garde: il lui fit aiſément perdre terre, & l'ayant tenu ſoulevé quelque temps, il le jetta ſur l'arène au grand applaudiſſement de tous les ſpectateurs. Le Roi envoya au vainqueur une robe & des préſens, & fit ſentir toute ſon indignation au jeune homme qui avoit voulu s'égaler à ſon maître, & qui avoit ſi mal

ſoutenu ſes promeſſes. O Prince ! s'écria celui-ci, ce n'eſt point par la force que mon maître l'a emporté ſur moi, mais par un tour d'adreſſe, dont il m'a toujours fait un ſecret par jalouſie. Sans doute, répondit le maître, & je l'ai réſervé pour aujourd'hui ; inſtruit par ce précepte des ſages qui dit : ne donne jamais à ton ami aſſez de force pour qu'il puiſſe te ſurpaſſer s'il devient ton ennemi. Ne ſavois-tu pas les plaintes de ce maître qui éprouva l'ingratitude & les outrages de ſon éleve. Que ſont devenus, diſoit-il, la juſtice & la reconnoiſſance ? Je n'ai appris à perſonne à tirer de l'arc qu'il ne m'ait fait enſuite ſervir de but à ſes fleches.

Un Derviche qui n'avoit que du mépris pour les plaiſirs & les vanités du monde, s'étoit aſſis au coin d'un champ. Le Roi par hazard vint à y paſſer. Le Derviche, livré entiérement à la contemplation, ne leva ſeulement pas la tête, & ne rendit au Prince aucun hommage. La colere s'allume facilement dans le cœur des Rois ; indigné de cette indifférence, il dit : cette race d'hommes, couverts de haillons, eſt abſolument ſemblable aux bêtes. Le Viſir s'approcha

alors du Derviche, & lui dit : le Roi de la terre vient de paſſer à côté de toi ; pourquoi ne l'as-tu pas ſalué, & donné l'exemple du reſpect que les loix & la juſtice demandent ? Dites au Roi, répondit le Derviche, qu'on ne doit attendre d'hommage que de ceux qui attendent nos bienfaits. Sachez encore que les Princes ſont plus établis pour garder leurs ſujets, que les ſujets pour obéir aux Princes. Le berger eſt pour le troupeau, & non le troupeau pour le berger. Le Roi eſt le protecteur du pauvre, & doit répondre du bonheur de ceux qui lui ſont confiés ; il eſt aujourd'hui dans tout l'appareil des grandeurs, demain il ſera accablé de douleur & de triſteſſe. Encore quelques jours, & la terre le dévorera comme le moindre de ſes ſujets. Qui pourra les diſtinguer quand ils auront été frappés par la main du fort ? Ouvrez les tombeaux du Roi & du ſujet, leur pouſſiere n'eſt-elle pas la même ?

Ces paroles pénétrerent juſqu'au cœur du Roi qui, s'approchant du Derviche, demande-moi, dit-il, ce que tu voudras, & ſois ſûr de l'obtenir. Je ne deſire rien, répondit le Derviche, ſinon que tu ne m'in-

terrompe pas davantage. Mais, reprit le Prince, avant de me quitter, donne-moi au moins un bon conseil. Tu le veux, dit le Derviche, eh bien! le voici : tant que les richesses & la puissance sont dans ta main, fais-les servir pour te procurer un bonheur éternel, car les richesses & la puissance ne tardent pas à s'écouler.

Un Courtisan fut trouver un Solitaire Egyptien, & lui dit : je suis nuit & jour occupé du service du Roi, j'espere beaucoup de ses faveurs, mais je redoute encore plus sa disgrace. Hélas ! dit le Solitaire en versant des larmes, si j'avois pour le Dieu tout puissant les mêmes sentimens que tu montres pour ton Roi, je serois au rang des justes.

Un Roi avoit ordonné de faire mourir un homme innocent; ô Prince! dit le malheureux, prends garde que ta colere contre moi ne tourne à ta perte. Et comment, dit le Roi? Parce que mon supplice va dans un moment finir avec moi, & que le tien va commencer, & durera peut-être éternellement. Le souffle de la vie, tant qu'il dure, est comme le vent du désert, tantôt doux, tantot violent, quelquefois bienfaisant & quelquefois funeste, mais il ne fait que passer. Tu

crois faire injure à quelqu'un, elle finit bientôt pour lui, mais elle reste attachée sur sa tête.

Des Courtisans de Noushirvan délibéroient avec lui sur une affaire importante ; chacun exposoit son avis suivant ses lumieres ; le Roi donna à son tour le sien ; le sage Busurchumgur ne manqua pas de l'embrasser. Les Courtisans lui ayant demandé en secret pourquoi il l'avoit préféré aux autres ; parce que, dit-il, l'événement est incertain ; que quelque parti qu'on suive tout est sous la main de Dieu, qui peut le faire réussir ou le faire échouer. Le plus sûr est donc d'être de l'avis du Roi, pour se mettre, en cas de malheur, à l'abri de son ressentiment.

Contredire l'avis du Prince, c'est tremper sa main dans son propre sang. S'il dit en plein midi, il fait nuit, criez aussi-tôt voilà la lune & les pleiades.

Un imposteur, qui portoit ses cheveux attachés comme la famille d'Ali, se donnoit pour un saint personnage. Ayant rencontré la caravane qui venoit de la Mecque, il entra avec elle dans la ville, assurant qu'il étoit de retour de la ville sainte, après y avoir rempli les devoirs sacrés de la religion. Il présenta

au Roi un poëme dont il se dit l'Auteur; mais un Courtisan, récemment arrivé d'une expédition, dit : j'ai vu il y a peu de jours cet homme à Bosna ; comment pourroit-il revenir de la Mecque ? Un autre dit : il est de Melille, & son pere étoit chrétien ; pourquoi porte-t-il donc les ornemens d'une race sacrée ? Son poëme se trouve dans le Divan Envari (1), comment pourroit-il en être l'Auteur ? Le Roi indigné ordonna de le chasser de sa présence, & lui demanda à quoi bon tant de mensonges ? C'est, dit-il, le fruit de mes voyages, & cette vérité doit au moins les racheter. Le Roi alors ne put s'empêcher de rire, & lui accorda ce qu'il avoit demandé.

Un Courtisan avoit traité avec beaucoup de douceur tous ceux qui lui étoient soumis. Il tomba sous la disgrace du Roi qui le fit mettre en prison ; mais chacun s'empressa d'adoucir ses peines. Les Grands eux-mêmes ne cesserent de parler au Roi de ses

(1) Envari est un des Poëtes les plus célebres de la Perse, il rassembla ses poësies sous le titre de Divan, qui exprime à peu près la même chose que celui de recueil dans notre langue.

bonnes qualités, jusqu'à ce qu'enfin le Prince lui fit grace. Un sage, apprenant ce qui s'étoit passé, dit à ce sujet: pour t'attacher un ami, vends, s'il le faut, jusqu'au jardin de ton pere; ne crains pas de brûler les meubles de ta maison; fais du bien même à ton ennemi; & ferme avec une bouchée de pain la gueule du chien qui veut te mordre.

Un fils d'Haroun Rashid vint trouver son pere, & lui dit en colere: le fils de tel Gouverneur vient de me faire le plus sanglant outrage, en calomniant ma mere. Le Calife fit aussi-tôt assembler son conseil. Les uns furent d'avis de faire mourir le coupable, d'autres de lui arracher la langue, ou de l'envoyer en exil, après avoir confisqué ses biens. Le Calife, prenant alors la parole: après tous ces avis, ô mon fils, il ne reste plus qu'un autre parti à prendre, qui est celui de la clémence: celui-là seul est digne de nous. En n'écoutant que la vengeance, tu feras plus de tort à ta mere que le calomniateur, puisque tu feras penser qu'elle ne t'a point appris à pardonner. Prends garde encore de passer les bornes de la justice, car c'est alors sur nous que tomberoit le crime.

L'homme ſage, celui qui mérite véritablement le nom d'homme, ne s'oublie point même dans le tranſport de la colere ; il ne dit & ne fait rien qui ſoit indigne de lui. Un libertin chargeoit d'injures un citoyen honnête ; celui-ci ne lui répondit que par des vœux pour ſon bonheur. Quoiqu'on diſe contre nous, il eſt rare que nous ne ſoyons pas dans le cas de rendre grace, car qui connoît mieux nos défauts que nous-mêmes ?

Je m'étois embarqué avec quelques Seigneurs pour faire un voyage. Pendant notre navigation, un petit bateau fut briſé par les flots à notre vue, & deux freres qui le montoient étoient ſur le point de périr. Un des Seigneurs promit cent deniers au pilote s'il pouvoit les ſauver tous les deux ; il ſe jette à la mer ; mais tandis qu'il ſauve l'un, l'autre eſt englouti dans les flots. A ce ſpectacle je m'écriai : celui-ci ne devoit pas ſans doute ſurvivre à ſon malheur, & nous entreprenions en vain de l'arracher à ſon ſort. Ce que vous dites eſt vraiſemblable, répondit le Pilote ; cependant j'étois bien réſolu de ſecourir d'abord celui que j'ai ſauvé, & en voici la raiſon : m'ayant

rencontré un jour dans le déſert, fatigué & ſans reſſource, il me fit monter ſur ſon chameau, & me fournit généreuſement l'hoſpitalité ; l'autre au contraire m'avoit maltraité dans mon enfance. Je m'écriai alors : Dieu eſt juſte ; il fait toujours trouver le retour du bien ou du mal que l'on a fait.

Tant que vous le pouvez ne bleſſez perſonne. Le chemin de la vie eſt plein d'épines ; tâchez d'en dégager vos freres, afin qu'ils vous ſecourent ſi vous en êtes percé à votre tour.

Il y avoit deux freres, dont l'un avoit une charge auprès du Prince, & l'autre gagnoit ſa vie du travail de ſes mains. Le riche dit à ſon frere : que ne viens-tu à la cour avec moi pour ſervir le Prince, & te ſouſtraire à un travail ſi pénible ? Celui-ci lui répondit ; & toi, pourquoi ne pas travailler avec moi, plutôt que de ſupporter l'abjection de l'eſclavage ? Les ſages ont dit qu'il vaut mieux s'aſſeoir & manger ſon propre pain, que de ſe tenir debout avec une ceinture d'or à ſervir les autres.

Echauffe ta main par l'ouvrage, plutôt que de l'avoir toujours élevée contre la poitrine en préſence d'un maître. Cette vie,

dont on pourroit tirer tant de fruit ; se consume dans d'éternelles inquiétudes : de quoi vivrai-je cet été ? Quels habits porterai-je cet hyver ? Malheureux qui ne songe qu'à ton ventre, sois content d'un seul pain, & tu n'auras pas besoin de te courber devant personne.

Un Messager transporté de joie vint dire à Noushirvan · le Dieu tout puissant vient d'enlever du monde un tel votre ennemi. Noushirvan lui répondit : vous a-t-on appris en même temps que je sois devenu immortel ? Comment pourrois-je me réjouir de ce que mon ennemi a terminé sa vie, lorsque je sais que la mienne doit finir ?

Plusieurs sages rassemblés à la cour de Cosroès, traitoient une affaire importante ; chacun donnoit son avis ; le seul Bursumshumes gardoit le silence. On lui demanda pourquoi il ne disoit rien Les conseiliers, répondit-il, sont comme les médecins, qui ne doivent donner leurs remedes qu'aux malades. Je vous vois prendre le meilleur parti, que me reste-t-il à dire ? Quand une affaire peut se passer de mon secours, qu'ai-je besoin de parler ? Mais si j'apperçois un aveugle sur le bord d'un puits, je suis coupable si je garde le silence.

Haroun Rashild s'étant emparé de l'Egypte, pour la punir du crime de ſon Roi, qui avoit voulu ſe donner pour un Dieu, nomma pour la gouverner l'Ethiopien le plus ſtupide. Un ſage dit à cette occaſion : ſi les richeſſes étoient toujours le fruit de la ſcience, rien ne ſeroit plus à plaindre que l'ignorant ; mais par la diſtribution que Dieu en a faite, il a voulu montrer qu'elles étoient uniquement ſon ouvrage.

On offrit à un Roi une belle eſclave Chinoiſe ; il étoit ivre alors, & voulut en abuſer, mais il ne put vaincre ſa réſiſtance. Irrité contr'elle, il la donna à un eſclave Ethiopien, un vrai monſtre de difformité, qui obtint par la violence ce qu'elle avoit refuſé au Prince. Le lendemain le Roi chercha cette même fille, mais on lui apprit ce qu'il avoit fait dans ſon ivreſſe, & tout ce qui étoit arrivé. Tranſporté de colère, il ordonne qu'on attache l'Ethiopien avec la fille, & qu'on les précipite tous les deux du haut des tours. On alloit exécuter la ſentence, lorſqu'un Courtiſan, d'un naturel doux & humain, ſe jettant aux pieds du Prince, lui dit : l'Ethiopien eſt innocent ; tous les ſerviteurs du Roi ſont accoutumés

à recevoir ses dons & à en faire usage. Mais, reprit le Roi, s'il avoit su se contenir une nuit seulement, auroit-il donc fait une faute? O grand Prince, répondit le Courtisan, n'avez-vous pas oui dire que si quelqu'un est dévoré de soif, la vue d'un éléphant furieux ne peut l'empêcher d'approcher de la fontaine, & qu'un hypocrite respectera peu la loi du jeûne s'il est seul, & s'il a sous les yeux les apprêts d'un festin?

Le Roi révoqua la sentence en riant. Eh bien! dit-il, je te donne le negre; mais que ferai-je de la fille? Il faut la donner au negre, répond le Courtisan; puisqu'il en a déja mangé la moitié, accordez-lui le reste.

Quiconque s'est déshonoré par un commerce infame n'est plus digne de la société des honnêtes gens. Si une orange s'échappe de la main du Roi, & tombe dans l'ordure, elle ne lui sera plus présentée. Quelque soif que vous ayez, votre main repousse le vase plein d'eau qu'une bouche impure a souillé.

On demandoit à Alexandre-le-Grand: comment as-tu pu soumettre l'Orient & l'Occident, tandis que tant de Princes avant toi, avec des forces & des richesses fort supérieu-

res aux tiennes, ont tous échoués dans ce projet ? C'eſt, répondit-il, en traitant bien tous les ſujets des Etats dont Dieu m'a rendu le maître, & en reſpectant la mémoire des bons Rois.

Les ſages refuſent le nom de grand à quiconque oſe mépriſer les grands hommes qui l'ont précédé. Tout paſſe & rentre dans le néant; la fortune, la puiſſance, les Empires, le vice & la vertu même. Il n'y a que le ſouvenir des bonnes actions qui ſurvive à cette continuelle deſtruction.

CHAPITRE II.

Des Mœurs des Derviches.

UN homme puissant demandoit à un Derviche, je vois tout le monde dire du mal de ton état, mais qu'en pense-tu toi-même ? A en juger par l'extérieur, répondit-il, ce genre de vie n'offre rien de criminel ; quant à l'intérieur, je ne sais point deviner ce qui est caché.

Quand vous voyez un homme couvert d'un habit religieux, pourquoi lui supposer des sentimens qui ne le sont pas, puisque vous ne pouvez pénétrer dans son cœur ?

J'ai vu à la Mecque un Derviche, qui, le front prosterné sur le seuil du temple, adressoit à Dieu cette priere : Être bon & miséricordieux qui ne te lasses point de pardonner, tu connois notre foiblesse & nos iniquités, & que nous ne pouvons rien proférer qui ne soit digne de toi. Je ne t'apporte qu'une adoration imparfaite, comment pourrois-je y prendre confiance ? Les méchans t'offrent leur repentir ; l'homme pieux,

pénétré de ſon néant, implore ta clémence; les eſclaves attendent de leurs maîtres la récompenſe de leurs ſervices; les marchands le prix de leurs marchandiſes; moi je ne ſuis qu'un eſclave inutile, je n'ai d'eſpérance que dans ta bonté. Je ſuis un mendiant dépouillé de tout, comment pourrois-je te vanter mes richeſſes? Dans le traitement que tu me réſerves, je ſonge qu'à ce ce qui eſt digne de toi, ſans avoir égard à ma baſſeſſe. Soit que tu veuilles m'ôter la vie, ou bien me pardonner, voici ma tête & mon corps ſur le ſeuil de ton temple. Ce n'eſt point à un eſclave à preſcrire ſa volonté; mais quoique tu m'ordonnes, me voici prêt à exécuter la tienne.

Un autre s'écrioit en pleurant: grand Dieu, je ne te dirai point reçois mon adoration, mais daigne effacer mes crimes avec la plume de ta clémence.

Voici encore la priere d'Abdelkadir de la province de Guilan: Dieu tout puiſſant, pardonne-moi mes crimes, & ſi tu me trouves digne de quelque peine, reſſuſcite-moi aveugle au grand jour de ta juſtice, afin que je n'aie point à rougir, en me trouvant parmi les juſtes.

Pour moi, le front baissé, & dans la tristesse de mon ame, je disois toutes les fois que je voyois lever l'aurore : grand Dieu! daigne te souvenir de ton serviteur qui ne t'a jamais oublié.

Un voleur entra dans la cellule d'un solitaire, & n'y trouva rien qui méritât d'être emporté, ce qui le fâcha beaucoup. Le solitaire remarqua le chagrin du voleur, &, pour le consoler, mit sur son passage la natte sur laquelle il couchoit.

Les hommes les plus parfaits cherchent à obliger leurs ennemis eux-mêmes; ainsi quels sentimens ne dois-tu pas à ton ami ? Qu'il soit présent ou absent, tes devoirs envers lui sont toujours les mêmes. Malheur aux lâches qui tour à tour agneaux timides & loups dévorans, flattent en leur présence ceux qu'ils déchirent en secret. Songe que celui qui te raconte les fautes d'autrui, ne vient que pour épier les tiennes.

Plusieurs personnes avoient formé entr'elles le projet d'un pélérinage, & de partager en commun tout le sort qui leur étoit réservé. Je voulus me joindre à eux, mais ils me refuserent : je m'écriai alors : il est indigne à des riches, qui devroient donner

l'exemple de la bienveillance, de détourner leur visage du pauvre, & de rejetter sa compagnie. Je suis robuste, je puis vous servir, & ne saurois vous être à charge. Si je n'ai pas de cheval pour me porter, je puis être utile aux vôtres.

L'un d'eux me répondit : nous n'avons point voulu vous affliger ; ne soyez point blessé de ce que vous venez d'entendre, en voici la raison : il y a peu de jours qu'un voleur, sous l'habit d'un Derviche, vint se mêler à notre compagnie. Comment pouvions-[illegible] deviner sous l'habit d'un homme ce qu'il porte dans son cœur ? Le Secrétaire connoît seul ce qu'il a déposé dans sa lettre. Cet habit est honoré ; nous reçûmes donc avec joie celui qui le portoit. Mais que fait l'habit ? C'est par les œuvres qu'il faut juger. Qu'importe d'avoir une couronne sur la tête, ou des haillons sur l'épaule ? C'est l'innocence & la piété qui fait le vrai prix de l'homme, plutot qu'une robe de bure. Soyez vertueux & portez un habit de soie. La piété est dans le cœur, & non sur les vêtemens.

Dans le cours de notre voyage nous fîmes obligés de passer une nuit sous les murs d'une ville ; cet homme nous quitte, sous

prétexte d'aller pourvoir à quelques-uns de nos besoins ; mais le masque tombe alors ; dès qu'il fut hors de notre présence il escalade les murs de la ville, & dérobe un coffret plein de pierreries. Il s'évade ensuite si promptement, qu'au point du jour il étoit déja à l'abri des poursuites. Cependant les citoyens de cette ville ayant appris le vol, viennent nous saisir dès le matin, la plupart encore endormis, & nous jettent tous en prison. Depuis ce moment, nous avons résolu de ne prendre aucun nouveau compagnon, & d'embrasser la vie solitaire, car ce n'est que dans la solitude qu'on trouve la tranquillité d'esprit. Le crime d'un seul homme rejette l'ignominie sur toute sa race. Si dans un troupeau un seul bœuf va paître l'avoine étrangere, tout le troupeau sera attaqué.

Gloire au Tout-puissant, m'écriai-je, qui me procure la bienveillance des hommes honnêtes, lors même qu'ils refusent de me recevoir dans leur compagnie. Cependant j'ai profité de la leçon, & je me suis dit souvent à moi-même, ainsi qu'à mes amis, que les sages doivent rejetter de leur société quiconque n'y seroit pas assorti. Quand même une citerne seroit pleine d'eau rose, un chien suffira pour la salir.

Un Derviche fut invité à un festin chez le Roi ; il affecta de manger très-peu ; & quand on eut quitté la table pour prier, il se répandit en longues actions de graces pour donner une haute idée de sa vertu. Hypocrite, tu n'arriveras jamais à la Mecque, le chemin que tu suis ne conduit qu'en Turquie. (1)

De retour chez lui, le Derviche pressé par la faim demanda à manger. Eh quoi ! mon pere, lui dit son fils, est-ce que vous n'avez pas mangé au festin du Roi ? Non, répondit-il, je me suis borné à satisfaire les besoins les plus pressans de la nature. Si cela est ainsi, reprit le fils, vous pouvez recommencer vos prieres, car Dieu ne peut vous tenir compte de ce que vous avez fait.

Hypocrite, qui portes tes vertus à la main pour les montrer, & qui caches dans ton sein les vices que tu caresses, à quoi te servira ce vain étalage ? Est-ce avec cette fausse monnoie que tu acheteras ton pardon dans

---

(1) On connoît la division des Mahométans entre la Secte d'Ali & celle d'Omar. J'ai cru devoir, par cette raison, conserver & même traduire littéralement ce proverbe qui fait si bien connoître leur haine.

le jour terrible où il te faudra rendre compte ?

Dans mon enfance j'étois ſcrupuleuſement attaché à toutes les pratiques de dévotion, je me levois au milieu de la nuit, je veillois long-temps, je pratiquois la continence avec beaucoup d'auſtérité. Je me ſouviens qu'une certaine nuit je m'aſſis auprès de mon pere, & que tirant l'Alcoran de mon ſein, je me mis à le lire avec attention, tandis que toute la famille dormoit autour de nous. Je ne pus m'empêcher de le faire remarquer à mon pere. Il n'y a pas un de ceux-ci, lui dis-je, qui ſe leve pour prier ; tous dorment comme s'ils étoient déja morts. O mon cher fils, me répondit mon pere, au lieu de t'occuper à remarquer les défauts d'autrui, il vaudroit bien mieux que tu dormiſſes toi-même.

Un Grand ſe trouvoit dans une aſſemblée où l'on exaltoit ſes vertus en termes magnifiques. Croyez-vous, dit-il, que je ne me connoiſſe pas moi-même ? C'eſt une cenſure amere que de me prêter ſi libéralement tant de vertus. Mon extérieur vous ſéduit ; mais vous ne ſavez pas ce que je cache dans mon cœur. Tout le monde admire le paon à cauſe de la beauté de ſa forme & de l'éclat de ſes plumes, tandis qu'il ſe mépriſe lui-même à cauſe de la difformité de ſes pieds.

Dans mon pélerinage à la Mecque, je me trouvai une nuit tellement fatigué de mes veilles, que je ne crus pas qu'il me fût possible d'aller plus loin ; je me couchai à terre pour prendre un peu de sommeil, & priai le Chamelier de me laisser. O mon frere, me répondit-il, nous touchons presque au saint lieu, les voleurs sont derriere nous ; encore un peu de courag, evous voilà sauvé ; si vous vous livrez au sommeil vous êtes mort. Il est doux sans doute, en traversant le désert, de pouvoir se reposer à l'ombre d'un arbre, mais ce repos est presque toujours l'avant-coureur de la mort.

Je vis un jour sur le bord de la mer un Derviche qui avoit été déchiré par un tigre ; ses blessures étoient si profondes qu'il n'y avoit point de remede. Il languit long-temps dans les angoisses de la mort, & il répétoit sans cesse : je te rends grace, ô mon Dieu ! de n'avoir à souffrir que mes tourmens, & non de remords pour mes crimes.

Si votre ami vous expose à quelque danger, & vous envoie même à la mort, n'allez pas dire qu'il vous est dur de mourir ; dites plutôt qu'il est malheureux pour vous d'avoir excité la colere de votre ami, & que ce soit là l'unique sujet de votre tristesse.

Un Solitaire pressé par le besoin déroba une natte dans la cellule d'un autre Solitaire. Le Juge ordonna qu'on lui coupe la main. Le maître de la natte s'y opposa en disant qu'il l'avoit donnée. Ton opposition, lui répondit le Juge, ne m'empêchera pas de faire exécuter la loi. A la bonne heure, dit celui-ci; mais si quelqu'un dérobe un bien consacré à la pauvreté, cette loi n'ordonne pas de lui couper la main. Un Derviche n'a rien en propre, & par conséquent ne peut rien réclamer; d'ailleurs tout ce qu'il possede n'est-il pas pour le soulagement des malheureux? Le Juge renonce alors au dessein de punir le voleur, & se tournant vers lui, malheureux, dit-il, le monde étant si vaste, pourquoi voler de préférence la cellule de ton ami? Eh quoi! répondit celui-ci, ne savez-vous pas le proverbe, bouleverse si tu le veux la maison de ton ami, mais ne vas pas même heurter à celle de ton ennemi. Quand tu es pressé par le besoin, à quel autre qu'à un ami iras-tu recourir dans ta misere?

Un Roi demandoit un jour à un Derviche s'il pensoit à lui quelquefois. Oui, répondit le Derviche, toutes les fois que je ne pense pas à Dieu.

Un homme pieux vit en fonge un Roi dans le paradis, & un Derviche en enfer, qui en fut étonné, & en demanda la raifon. C'eft, lui répondit-on, parce que le Roi aimoit la fimplicité des Religieux, & que le Religieux recherchoit la pompe & la compagnie des Rois.

Qu'importe à la vertu une beface, des habits déchirés, un manteau couvert de haillons? Ne fais que de bonnes œuvres, & fois fûr de ta récompenfe, foit que tu portes l'habit des bergers ou bien la mitre des Rois.

Un habitant de Cufa fe joignit à notre caravane pour le pélerinage de la Mecque; il marchoit la tête & les pieds nuds, mais il étoit gai, content, & ne fe laffoit point de chanter ces paroles: je ne fuis point porté fur un chameau, & n'ai point l'embarras de traîner un mulet après moi; je ne fuis ni le maître ni l'efclave de perfonne; dégagé du fouci des richeffes & des chagrins de la pauvreté, je vis libre, & mon efprit eft content. Un riche porté fur un chameau l'ayant apperçu, lui dit: malheureux, eh vas-tu? Retourne, crois-moi, car tu périras de mifere. Mais, fans vouloir l'écouter, le

pauvre continua son voyage. Quand nous fûmes arrivés au palmier de Mahomet, le riche lui-même mourut. Le pauvre qui assistoit a ses derniers momens, s'écria : tu avois été porté mollement sur un chameau, les richesses ne t'ont point empêché de mourir, & moi malheureux piéton je survis à toutes les fatigues du voyage.

Un homme pleura toute la nuit sur le sort d'un malade ; au point du jour on le trouva mort lui-même, & le malade étoit guéri. O mon ami, que de chevaux vigoureux périssent, tandis que l'âne arrive sain & sauf à son étable.

Un Roi invita un Solitaire à venir le voir ; celui-ci résolu de prendre auparavant un remede qui affoiblit ses forces, afin de donner au Prince une plus haute opinion de ses austérités ; mais il se trompa, au lieu du remede il prit du poison, & en mourut.

Combien d'hommes, que je croyois ne contenir au dedans, comme la canne à sucre, qu'une moëlle précieuse, & que j'ai vu ensuite ne renfermer comme le chardon que des feuilles inutiles. Un Solitaire, dont le cœur est encore attaché aux créatures, prie le dos tourné contre l'Orient. Un vrai

ſerviteur de Dieu ne doit connoître qu'un ſeul ſeuil.

Une caravane de Marchands fut arrêtée en Cilicie par des voleurs ; on leur enleva tous leurs biens, malgré les inſtances qu'ils faiſoient au nom de Dieu & de ſon Prophete de leur en laiſſer au moins une partie pour leur ſubſiſtance. Le ſage Lockman ſe trouvoit avec eux ; un des Marchands lui dit : vous auriez bien dû prêcher ces gens-là, & leur inſpirer de meilleurs ſentimens, ils nous auroient peut-être reſtitué une partie de nos biens. Le ſage répondit ; on ne gagne rien à prêcher la ſageſſe à des vauriens ; la lime ne peut jamais nettoyer le fer qui eſt rongé de rouille jusqu'au fond. Que peuvent les avis ſur une conſcience noircie de crimes ? Un clou pénétre-t-il dans la pierre ? Au temps de votre proſpérité voyez le pauvre, conſolez l'infortuné, voilà le moyen de détourner les maux. Donnez au mendiant l'aumône qu'il vous demande, ou ce que vous lui refuſez deviendra bientôt la proie du brigand.

Le ſage Aubelferetsli, fils de Schuſi, qui a pris ſoin d'élever ma jeuneſſe, m'exhortoit ſouvent à renoncer aux charmes de la muſique

pour me consacrer à la vie solitaire. Entraîné par la force de l'âge & la fougue des passions, je rejettai ses avis ; les instrumens, les chansons, les conversations agréables furent au contraire mes seuls amusemens. Mon cœur se pervertit, & toutes les fois que je me rappellois les conseils du vieillard, je me disois : ah ! pourquoi mon censeur n'est-il pas témoin des applaudissemens que je reçois ? Pourquoi ne peut-il lui-même partager mes plaisirs ? Quiconque a bu du vin pardonne facilement à l'ivresse.

Enfin je me trouvai une nuit dans une société où je rencontrai un musicien ; mais grand Dieu quel musicien ! jamais on ne tira d'un instrument des sons aussi discordans que les siens ; sa voix étoit plus triste & plus lamentable que celle qui vient annoncer la mort d'un pere. Tous les auditeurs se bouchoient les oreilles, ou, mettant le doigt sur la bouche, lui faisoient signe de se taire. Mais quoiqu'on lui exprimât de mille manieres la peine qu'on souffroit à l'entendre, & qu'on eût prié le chef de la maison, ou de fournir du vif argent pour se boucher les oreilles, ou d'ouvrir ses portes, afin qu'on eût la liberté de sortir, le bourreau

n'en continuoit pas moins, & il fallut malgré nous prendre patience jusqu'à la fin de la nuit.

Enfin le héraut sacré nous annonça le jour & les prieres. Je m'approchai alors du chantre, & ôtant ma ceinture & mon manteau, je les mis à ses pieds & l'embrassai, en lui rendant mille actions de graces. Mes compagnons furent étonnés de ce que je venois de faire ; je devins l'objet de leurs plaisanteries ; ils me reprocherent d'avoir donné un manteau de prix à un misérable racleur, qui n'avoit jamais reçu plus d'un liard pour sa récompense, & dont le seul souvenir leur faisoit dresser les cheveux à la tête.

Mes amis, leur répondis-je, c'est assez plaisanter ; vous ignorez mon secret, & le motif que j'ai eu dans ce que je viens de faire. Tous me presserent alors de le leur apprendre, afin qu'ils pussent eux-mêmes réparer leur faute. Sachez donc, leur dis-je, que le respectable vieillard qui forma mon enfance, n'avoit rien oublié pour éteindre en moi cette ardeur si vive pour la musique, mais j'avois toujours résisté à ses avis ; enfin cette nuit un sort plus heureux m'a conduit dans cet hospice, ce chanteur &

l'ennui

L'ennui qu'il m'a causé ont eu plus de force que les leçons de mon maître, & je leur doit le dessein que j'ai formé de renoncer à ces vains amusemens.

On demandoit un jour au sage Lockman de qui il tenoit la vertu qu'il pratiquoit : des vicieux, répondit-il ; tout ce qui me déplaisoit dans leurs actions, ou qui n'étoit pas conforme à mon goût, je le remarquois pour l'éviter.

Dans les jeux & même dans *la* licence, il ne se dit pas un mot que le sage ne puisse tourner à son profit ; mais quand même les cent bouches de la sagesse parleroient à un insensé, ce ne sera qu'un vain bruit pour son oreille.

Un Solitaire mangeoit dix livres de pain par jour ; après son souper il prenoit l'Alcoran, & le lisoit tout entier jusqu'au le- ver de l'Aurore. Un homme d'esprit en en- tendit parler & dit : ce Solitaire vau[illegible] beaucoup mieux s'il mangeoit moins & dor- moit davantage. Celui qui est trop re[illegible] de nourriture est ordinairement vuide d[illegible] gesse.

La miséricorde divine avoit cond[illegible] homme vicieux dans une société de [illegible]

dont les mœurs étoient saintes & pures; il
fut touché de leurs vertus, il ne tarda pas
de les imiter, & à perdre ses anciennes ha-
bitudes; il devint juste, sobre, patient, la-
borieux & bienfaisant. On ne pouvoit nier
ses œuvres, mais on leur donnoit des mo-
tifs odieux; on vantoit ses bonnes actions
sans aimer sa personne; on vouloit toujours
le juger par ce qu'il avoit été, & non par
ce qu'il étoit devenu. Cette injustice le pé-
nétroit de douleur; il répandit ses larmes
dans le sein d'un vieux sage, plus juste &
plus humain que les autres. O mon fils, lui
dit le vieillard, tu vaux mieux que ta ré-
putation; rends-en graces à Dieu. Heureux
celui qui peut dire: mes ennemis & mes ri-
vaux censurent en moi des vices que je n'ai
pas. Que t'importe, si tu es bon, que les
hommes te poursuivent comme méchant?
Moi-même, qu'ils disent parfait, je ne suis
en effet qu'imperfection. Je suis loin de pra-
tiquer tout ce que je dis; mes voisins ne
me connoissent pas, je leur ferme la porte
pour leur cacher mes vices. Mais puisque
Dieu sait & voit tout, à quoi bon fermer les
portes?

Je fus me plaindre un jour à un vénéra-

le vieillard. Un tel, lui dis-je, vient de m'accuser hautement de libertinage. Il me répondit : fais-le rougir à son tour par tes vertus & par ton innocence.

On demandoit à un Philosophe de Damas ce que c'étoit que connoître Dieu & être véritablement religieux. Il répondit à cette question de la maniere suivante : Ce pays étoit anciennement habité par une nation amie de la vérité & très-vertueuse, mais elle avoit l'extérieur vicieux & paroissoit corrompue. Cette nation est aujourd'hui remplacée par une autre qui a l'extérieur honnête & paroît respecter la Divinité, mais au fond elle est dissolue & méprisable.

Si votre esprit erre sur tous les objets du monde, vous aurez beau être seul, vous ne serez jamais en repos. Quelque riche & quelque puissant que l'homme soit, il ne jouit de la paix & n'est heureux qu'autant qu'il s'attache à honorer dignement l'Être suprême.

Je faisois un voyage dans une compagnie nombreuse. Après avoir marché toute la nuit, nous nous arrêtâmes tous auprès d'un bois pour y reposer, excepté un seul voyageur qui se promena en chantant dans le désert.

A ſon retour je lui demandai pourquoi il n'avoit pas dormi comme les autres. Il me répondit : j'entendois chanter les roſſignols ſur les arbres, les perdrix dans les montagnes, les grenouilles dans les eaux, les bêtes féroces dans les forêts ; j'ai regardé comme honteux d'être enſeveli dans le ſommeil, lorſque tous les êtres célébroient les louanges de Dieu.

Je faiſois le voyage de la Mecque avec une troupe de jeunes gens aimables ; ils ne ceſſoient de chanter pendant la route les bienfaits & les louanges de l'Auteur de la nature. Nous rencontrâmes dans le chemin un dévot fier de ſes auſtérités, & plein de haine pour les Religieux qui ſe vouent à la pauvreté, parce qu'il ignoroit leur zèle. Après beaucoup de fatigues, nous arrivâmes au hameau qu'habite la famille de Zachias, fils d'Halil. Un jeune enfant Arabe en ſortit, & ſe mit à chanter avec tant de douceur, que les oiſeaux accouroient de tous côtés pour l'entendre, & que le chameau de cet homme auſtère, l'ayant jeté par terre avec ſon fardeau, témoigna ſa joie par ſes bonds. Nous étions tous dans l'admiration ; le dévot ſeul étoit inſenſible. Eh quoi !

lui dis-je, tu vois que le charme & l'harmonie de cette voix se fait sentir aux animaux eux-mêmes ; il n'y a donc que toi seul qu'elle ne pourra toucher ? N'as-tu pas entendu ce matin le rossignol témoigner sa joie par ses chants ? Tu portes en vain le nom d'homme. Dis-moi de quelle espece es-tu, si tu es incapable d'aimer ? L'attrait de la nature pour le plaisir se réveille dans ton chameau à la voix d'un Arabe ; il court & bondit dans la campagne, & toi, si tu ne partages pas cet attrait, n'es-tu pas au-dessous des brutes ? Vois les feuilles des arbres, les herbes de la prairie s'agiter doucement au souffle du zéphir. Il n'y a que le rocher qui soit insensible comme toi ; tout ce que tu vois se mouvoir dans l'univers chante les bienfaits de l'Auteur de la nature. Ce n'est pas seulement sur des roses, mais encore sur les épines que le rossignol se plaît à lui rendre hommage.

Un Roi mourut sans laisser d'héritier, & par son testament il donna la Couronne à celui qui après sa mort entreroit le premier dans la ville. Un pauvre mendiant, tout couvert de haillons, parut le premier aux portes lorsque le Roi venoit d'expirer, &

il fut couronné. Il régna quelque temps paiſible ; mais bientôt il eut à ſoutenir des guerres étrangeres & inteſtines ; il fallut livrer des batailles, & il perdit une partie de ſes Etats. Au milieu de ces tempêtes, le pauvre, merveilleuſement agité, n'avoit ceſſé de flotter entre la crainte & l'eſpérance. Un de ſes anciens amis, autrefois compagnon de ſa pauvreté, ayant appris ſon élévation, vint le trouver & lui dit : graces ſoient rendues au Dieu incomparable & tout puiſſant qui vous a élevé à un ſi haut degré de gloire & de puiſſance. Sous ſes auſpices la roſe a pour vous perdu ſes épines, & les épines ont été pour jamais arrachées de votre pied ; le doux repos a ſuccédé à toutes les traverſes de la fortune ; l'arbre tantôt fleurit, tantôt ſe deſſeche, & ſe montre tour-à-tour dépouillé & couvert de ſes feuilles. Ah ! mon frere, lui dit le Roi, au lieu de rendre graces à Dieu, demande lui plutôt pour moi le courage & la patience ; plains-moi au lieu de me féliciter. Dans mon premier état je ne ſouffrois que de mes beſoins, & je ſouffre aujourd'hui des beſoins de chacun de mes ſujets.

Tel eſt donc le ſort des richeſſes, elles ſont, à la fois, le tourment, & de ceux

qui en ſont privés & de ceux qui les poſſédent. Veux-tu quelque choſe de plus précieux ? demande le courage de t'en paſſer ; c'eſt là le pouvoir par excellence, & le ſeul que rien ne peut ſurmonter. Ne vas pas meſurer le mérite du riche ſur la quantité d'or qu'il prodigue. J'ai toujours oui dire que la patience du pauvre étoit préférable à la magnificence du riche. Un Roi fait rôtir un bœuf pour le diſtribuer en aumône, mais ce bœuf ne vaut pas aux yeux de Dieu la ſimple miette donnée par la veuve.

Un homme avoit un ami qui fut élevé au Miniſtere ; il céſſa dès-lors de le voir ; on lui en fit un reproche, & on lui demanda quelle faute il avoit commiſe contre lui. Aucune, répondit-il, mais un ami ne doit voir un Miniſtre que lorſqu'il a perdu ſa place.

Abuhurra alloit tous les jours rendre ſes devoirs à Mahomet, à qui Dieu veuille être propice. Le Prophete lui dit un jour : Abuhurra, venez me voir plus rarement, ſi vous voulez que notre amitié s'accroiſſe ; de trop fréquentes viſites l'uſeroient trop promptement.

Un plaiſant diſoit un jour : depuis le temps qu'on vante la beauté du ſoleil, je n'ai ja-

mais oui dire que personne en soit devenu amoureux. C'est, lui répondit-on, parce qu'on le voit tous les jours, si ce n'est peut-être en hiver où il se cache quelquefois sous les nuages, mais alors même on en connoît mieux le prix.

Ce n'est pas un vice d'aller fréquemment visiter quelqu'un ; cependant il ne faut pas multiplier les visites jusqu'au point d'obliger de te dire c'est assez.

Je m'étois associé avec un de mes amis de Damas, dans l'espoir de vivre toujours ensemble ; mais cette liaison fut pour moi une source amère de douleur & de disgrace. Je parcourus avec lui les déserts de Jérusalem, & n'y vis que des animaux féroces, dont j'eus beaucoup à souffrir. Je tombai bientôt après dans la captivité des Francs, renfermé dans la forteresse de Tripoli ; je fus contraint de travailler avec les Juifs aux fortifications de la ville ; je fus employé long-temps à faire & à porter le mortier. Enfin un des premiers citoyens d'Alep, avec qui j'avois eu autrefois quelque liaison, passa par Tripoli & me reconnut. O Messla Eddin, me dit-il, à quel état es-tu réduit, & quels événemens ont pu t'y conduire?

Je lui répondis : je voulois me soustraire à la vue des hommes, & cherchois la solitude, pour n'avoir de commerce qu'avec Dieu, lorsque je suis tombé dans la captivité : juge maintenant quel est mon sort, en me voyant occupé à détremper de la boue, & au pouvoir de brigands qui ne méritent pas le nom d'homme, lorsqu'il est plus doux de vivre avec ses amis, même chargé de chaînes, que libre & dans un lieu délicieux avec ses ennemis.

Il eut pitié de mes malheurs ; il me racheta des liens des Francs pour dix pieces d'or, & m'emmena à Alep, & peu de temps après il me fit épouser sa fille unique avec une dot de cent pieces d'or ; mais cette femme ne tarda pas à me déshonorer par la licence de ses mœurs ; impérieuse, emportée, acariâtre, elle ne cessa de répandre de l'amertume sur ma vie. Une méchante femme, dit le proverbe, porte l'enfer dans la maison de son mari. Redoutez, ô mes amis, redoutez sur-tout ce fléau, & délivrez-nous, ô mon Dieu, de cet infernal supplice.

Elle se plaisoit sur-tout à me reprocher mon ancienne pauvreté. N'es-tu pas, me

diſoit-elle ; celui que mon pére a rachetée de la ſervitude pour dix pièces d'or ? Oui, lui répondis-je, il lui en a couté dix pièces pour me délivrer, & cent autres pour me faire ton eſclave. J'ai oui dire qu'un riche délivra un jour une brebis de la gueule d'un loup prêt à la dévorer, mais ce fut pour l'égorger lui-même. La brebis lui dit en mourant : puiſque tu devois être un loup pour moi, pourquoi m'arracher des griffes de l'autre ?

Un Roi demandoit à un Religieux comment il partageoit ſon temps. Je paſſe, lui répondit-il, toute la nuit à prier pour les autres ; au lever de l'aurore j'adreſſe au ciel mes vœux pour moi-même, & je travaille tout le jour pour ma ſubſiſtance & celle de ma famille. Le Roi ordonna qu'on lui fixât un revenu qui le délivrât déſormais du ſoin de nourrir ſa famille.

Le premier devoir eſt de veiller à la ſubſiſtance de ſes proches. Gardez-vous de conſacrer à la contemplation le temps qui doit leur être deſtiné. Chaque jour je me propoſe de paſſer la nuit en prières ; mais, dès que je les commence, je me demande : mes enfans qu'auront-ils à manger demain ? & je ne ſonge plus qu'à ménager mes forces.

Un Solitaire de Damas s'étoit fait la plus grande réputation par ses austérités ; il vivoit depuis plusieurs années dans une forêt, passant toutes les nuits en prieres, & ne mangeant que des feuilles d'arbres. Le Roi eut la curiosité de le voir, & après l'avoir visité il lui dit : si vous le jugez à propos, je vous ferai préparer dans la ville même un lieu propre à vos dévotions ; vous pourrez les pratiquer plus facilement, & le peuple qui en sera témoin aura plus d'occasion de s'édifier de vos exemples. Le saint homme y consentit. Les Courtisans lui dirent alors : pour conserver les bonnes graces du Roi, hâtez-vous de venir vous établir à la ville, & de faire au moins un essai de ce nouveau genre de vie. Si vous trouvez que le commerce des hommes vous enleve un temps trop précieux, vous serez libre de revenir. Il n'hésita pas, & le Roi fit préparer pour le recevoir un jardin superbe, où il avoit le plus beau de ses palais.

C'étoit un lieu délicieux, fait pour enchanter tous les sens ; la rose y étaloit partout ses brillantes couleurs, semblable à l'incarnat qui pare & anime les joues d'une jeune vierge, ou bien elle ne se présentoit

qu'en bouton, dont la pourpre commençoit à s'unir au tiſſu verd qui lui ſervoit d'enveloppe, & qui avoit toute la fraîcheur d'un enfant qui vient de naître : des guirlandes treſſées avec grace, telles que les cheveux d'un beau garçon, décoroient les avenues, & des fleurs de toutes les formes & du plus brillant éclat étinceloient au haut des arbres.

Le Roi envoya enſuite au ſaint homme une jeune fille pour le ſervir; ſon viſage étoit reſplendiſſant comme la lune : ſa taille étoit déliée & ſvelte; ſa parure toute rayonnante comme celle du paon. Quel piege pour un Religieux! Quels vœux, quelles auſtérités pouvoient tenir contre tant d'attraits ? Il ajouta encore le don d'un jeune eſclave d'une beauté incomparable, d'ailleurs enjoué, amuſant, & dont l'eſprit ne le cédoit point à la beauté. C'étoit ſon Echanſon, pour lui offrir la coupe, & non pour lui verſer à boire. Sa préſence jettoit tous les cœurs dans l'ivreſſe, on ne ſe laſſoit point de le regarder, de même qu'un hydropique ne ſe laſſe point de boire de l'eau de l'Euphrate.

Au milieu de tant d'objets ſéduiſans, que

pouvoit faire le Derviche ? Sa table étoit couverte de mets exquis, ſes habits étoient ſomptueux ; les parfums des fleurs & des fruits portoient à la fois la volupté dans tous ſes ſens ; des objets d'une beauté raviſſante étoient ſans ceſſe ſous ſes yeux, & n'attendoient que ſon ſignal. Il ſuccomba. Les ſages n'ont-ils pas dit que de beaux yeux étoient un piege où les meilleurs eſprits alloient ſe prendre. La ſcience & la religion même ne défendent pas toujours contre cette amorce ; l'a-t-on goûtée une fois, comme la mouche attachée au miel on ne peut plus s'en arracher.

Ainſi périt la gloire du Solitaire. Le Roi, après une aſſez longue abſence, eut la curioſité de le voir ; mais il ne le trouva plus le même ; un embonpoint brillant coloroit ſes joues ; il étoit languiſſamment couché ſur des tapis de ſoie ; un eſclave beau comme un ange, un éventail à la main, rafraîchiſſoit l'air devant lui. Le Roi le félicita de ce changement, s'entretint long-temps avec lui, & le quitta en diſant, que ſur la terre il n'aimoit que deux eſpeces d'hommes, les Sages & les Religieux. Un Courtiſan, formé par une longue expérience des

affaires, étoit présent & lui répondit : Il est juste, ô grand Roi, que tu verses tes bienfaits sur les uns & sur les autres. Donne de l'or au Sage, afin qu'il s'anime de plus en plus dans l'étude de la sagesse ; mais si tu veux que le Religieux persévere, laisse-le dans sa pauvreté, l'or & l'argent ne serviroient qu'à le corrompre.

L'histoire que je vais raconter a beaucoup de rapport avec la précédente. Un Roi se trouvoit dans une situation fâcheuse ; il fit vœu, s'il venoit à bout de ses desseins, de donner tant de pieces d'or aux Religieux. Il réussit, & pour acquitter son vœu, il chargea un de ses principaux Ministres d'une bourse pleine d'or, & lui ordonna d'aller la distribuer aux différens Religieux. Ce Ministre, homme d'esprit, courut tout le jour, & revint le soir avec la bourse pleine, & la rendant au Prince, j'ai eu beau chercher, dit-il, je n'ai point trouvé de Religieux. Que voulez-vous dire, répondit le Roi ? Ne sais-je pas qu'il y en a au moins quatre cens dans cette ville ? Cela est vrai, dit le Ministre ; mais celui qui est véritablement religieux ne reçoit point d'or, & celui qui en reçoit cesse de l'être.

Un homme naturellement bienfaisant consultoit un vieillard sur les moyens de se débarrasser d'une multitude de visites qui enlevoient son temps le plus précieux. Le vieillard lui répondit : portez aux pauvres, & demandez à emprunter aux riches, vous serez bientôt délivré des uns & des autres.

Un Jurisconsulte disoit à son pere : les belles leçons de vertu que nous donnent les Prêtres ne pénétrent point jusqu'à mon cœur, parce que je m'apperçois qu'ils ne font point eux-mêmes ce qu'ils ordonnent de faire. Ils nous prêchent de fuir le monde, & eux ne cessent d'entasser l'or & l'argent. Le sage n'est pas celui qui prêche le bien, mais celui qui le fait. Quand on s'égare soi-même, peut-on montrer le chemin aux autres ? Son pere lui répondit : ô mon fils, si leur doctrine est saine, que t'importe leur conduite ? Prends garde, en cherchant un sage sans défaut, de te priver des fruits de la sagesse. Tu me parois semblable à cet aveugle qui étoit tombé la nuit dans un bourbier, & qui crioit de lui apporter un flambeau. Qu'en voulez-vous faire, dit une femme ? vous qui ne voyez pas le flambeau, à quoi vous serviroit sa lumiere ? Dans la boutique d'un

Marchand ; on n'achete des marchandiſes qu'avec de l'argent ; on ne profite auſſi des leçons du Prêtre qu'avec une ame bien préparée. Qu'importe que ſa doctrine ſoit diſcordante avec ſes œuvres ? N'écoutez pas moins ſes paroles. Une belle ſentence, pour être écrite ſur le mur, en a-t-elle moins de force ?

Un homme avoit quitté la ſociété des Derviches, & s'étoit retiré dans celle des Sages. Quelle différence, lui diſois-je, trouvez-vous entre un Sage & un Derviche ? Il me répondit : tous deux traverſent un grand fleuve à la nage avec pluſieurs de leurs freres ; le Derviche s'écarte de la troupe pour nager plus commodément, & arrive ſeul au rivage ; le Sage au contraire nage avec la troupe, & tend quelquefois la main à ſes freres.

Un jeune homme ivre s'étoit endormi dans la rue ; un Derviche le voyant dans cet état le chargea d'injures. Le jeune homme, levant la tête, lui répondit : en voyant un pécheur, les juſtes ont coutume de lui donner des ſignes de compaſſion & de bonté, pourquoi m'inſulter & ne pas couvrir plutôt les crimes de ton frere ? O toi, qui fais profeſſion de vertu, apprends d'abord à par-

donner

donner les fautes d'autrui, sois bon & indulgent, & si j'ai fait une mauvaise action, n'en ajoute pas une autre pour me reprendre.

De jeunes libertins insulterent griévement un Derviche ; il fut trouver un ancien de son ordre, & se plaignit amérement de l'injure qu'il avoit reçue. Eh quoi ! mon fils, lui répondit l'ancien, ton habit n'est-il pas celui de la charité & de la patience ? Quiconque avec lui ne sait pas souffrir une injure, ne mérite pas de le porter.

Une pierre jettée dans la vaste mer n'en trouble point la surface, mais elle trouble & agite toute l'eau renfermée dans une mare, & cette mare est l'emblême de celui dont la colere s'allume pour une injure. S'il t'arrive quelque tort, sache le supporter, parce que pardonner les fautes d'autrui est le plus sûr moyen d'expier les siennes. O mon frere, sois humble d'avance, puisque tu dois un jour être réduit en poussiere.

Permettez-moi encore de vous raconter cette fable. Il y eut un jour une dispute très-vive entre le Tapis & l'Etendart de la guerre. C'étoit à Bagdat, dans le palais des Califes. L'Etendart, tout couvert de poussiere, disoit au Tapis avec indignation : nous som-

mes tous deux dans la même cour & servons le même maître ; mais combien notre sort est différent ! Je n'ai pas un moment de repos ; dans toutes les saisons, on me voit en campagne. Pour toi, à l'abri de toutes les injures de l'air, tu n'as à supporter ni les sieges des villes, ni la fatigue du désert, ni les vents, ni la poussiere. C'est moi qui donne le signal dans toutes les expéditions. Toi, tu es renfermé dans le palais, avec de jeunes garçons beaux comme le jour, de jeunes filles fraîches comme la rose; tandis que moi, abandonné à de vils esclaves, je me vois dans les routes, ou bien chargé de chaînes, ou perpétuellement agité par les vents. Le Tapis lui répondit ; c'est parce que je courbe humblement ma tête, & n'ai point comme toi la prétention de la porter dans les airs.

Un Athlete doué d'une force prodigieuse sortoit triomphant d'un combat, avec les yeux troubles & la bouche écumante. Un étranger demanda aux spectateurs, quelle est cette espece d'homme ? L'Athlete entendit faire cette question, & s'en trouva si fort offensé qu'il accabla d'injures celui qui l'avoit faite. L'étranger se contenta de lui répondre

dre : quoi ! insensé, tu peux soutenir un rocher qui pese mille livres, & tu ne sais pas supporter un seul mot dit sans dessein ?

A quoi sert une vaine ostentation de ses forces ? un homme en état de faire tête à un éléphant ne mérite pas le nom d'homme, s'il n'a pas d'humanité.

Un vieillard de Bagdat, d'une famille honnête & d'un esprit agréable, donna sa fille en mariage à un ouvrier qui la maltraita le jour même de ses noces. Le pere, appercevant le lendemain les marques de sa brutalité, dit à son gendre : homme de néant, est ce pour la maltraiter que je t'avois donné ma fille ? mais pourquoi m'en prendre à toi ? ne devois-je pas savoir qu'un mauvais naturel jamais ne se corrige.

Un Jurisconsulte avoit une fille très-laide ; quoiqu'il proposât une dot considérable, personne ne se présenta pour l'épouser, & il fut forcé de la donner à un aveugle. L'année même de ce mariage il vint dans cette ville un Médecin de l'isle de Serendib, qui rendoit la vue aux aveugles. On proposa au Jurisconsulte de faire guérir son gen-

dre. Je m'en garderai bien, dit-il, car à l'instant il répudieroit ma fille. (1)

Un Roi regardoit avec mépris la pauvreté des Derviches. Un d'eux s'en apperçut & lui dit : ô Prince, pourquoi vous enorgueillir ? Vous l'emportez sur nous en puissance, mais notre vie est plus agréable que la vôtre. Nous sommes parfaitement égaux au moment de la mort, & dans l'espérance de la résurrection notre sort est de beaucoup préférable, puisque nous avons moins de comptes à rendre.

Le Roi qui soumet tout à ses armes, le pauvre qui ne vit que du pain de l'aumône meurent également, sans rien emporter de ce monde. Qu'importe donc leur différence sur la terre ? Si toute la vie se passe à se charger de bagages inutiles, j'aime encore mieux le sort d'un mendiant que le fardeau de la royauté.

---

(1) Voici la traduction de M. de Saint Lambert : Un aveugle avoit une femme qu'il aimoit beaucoup, quoiqu'on lui eût dit qu'elle étoit fort laide. Un Médecin offrit de lui rendre la vue ; il ne voulut pas y consentir. Je perdrois, dit-il, l'amour que j'ai pour ma femme, & cet amour me rend heureux.

Les instituts des Religieux se bornent à invoquer Dieu, à lui rendre grace, à l'honorer & à lui obéir, à se montrer libéral dans l'abondance & content dans la disette, à ne reconnoître qu'un seul Dieu, à n'avoir de confiance qu'en lui seul ; & à souffrir l'adversité avec patience. Quiconque pratique les vertus est un vrai religieux, quand même il porteroit une robe de pourpre ; au contraire, l'homme vain & présomptueux, esclave de ses sens, qui passe le jour dans la mollesse & la nuit dans la débauche, a beau porter le manteau de la piété, il n'est qu'un scélérat aux yeux de Dieu. Malheureux, pourquoi étaler un voile à sept couleurs sur tes portes, quand tu n'as que des nattes dans l'intérieur de ta maison ?

Je vis un jour sur le haut d'une maison des vases pleins de roses nouvellement cueillies ; elles étoient attachées ensemble avec du gazon. Quoi ! m'écriai-je, cette vile plante est-elle faite pour se trouver dans la compagnie des roses ? Le gazon me répondit humblement : pourquoi voulez-vous me priver de l'honneur que j'en reçois ? cet honneur me donne quelque droit à la bienveillance ; je ne prétends d'ailleurs disputer à la rose ni son éclat ni son par-

fum ; mais nous ſommes nés dans le même jardin, & nous appartenons au même maître.

C'eſt ce maître qui me nourrit dès mon enfance, & qui n'a ceſſé de me combler de ſes dons ; il connoît mon cœur, & j'attends tout de ſa bonté, ſoit que je puiſſe l'honorer par mes foibles talens, ou bien que même je ne ſerois qu'un ſerviteur inutile. C'eſt l'uſage des maîtres de ſoulager la v[illegible]leſſe de leurs eſclaves, en leur donna[illegible] liberté. Grand Dieu ! qui as orné ce m[illegible] de tant de créatures ſi variées & ſi br[illegible]tes, c'eſt cette liberté que je te deman[illegible] lorſque je touche à la fin de ma carr[illegible] O Sady, ne l'attends que de ſa bienveillan[illegible] conſacre à Dieu, mets en Dieu tout [illegible] eſpoir. Malheur à l'homme qui ſe déron[illegible]

---

(1) Rien de plus agréable que cette image ; mais il [illegible] avouer que tout ce qui ſuit y a peu de rapport, & ne [illegible] peut-être qu'à la déparer. Je l'ai traduite par fidélité pour le texte, & parce qu'il y eſt queſtion d'un trait de la vie du Sady qui peut intéreſſer ; d'ailleurs eſt-il bien vrai que Sady fut alors eſclave ? & cet eſclavage n'eſt-il pas encore une allégorie, pour exprimer ſa dépendance de la Divinité ? C'eſt ce qui paroît plus que probable. Dans l'incertitude, [illegible] de l'inégalité de l'image, je crois qu'il faut même [illegible] ce dernier alinéa.

de cette voie ; car par-tout ailleurs il ne trouvera point d'issues.

On demandoit à un sage laquelle des deux vertus étoit préférable, la force ou la libéralité. Celui qui a la libéralité, répondit-il, n'a pas besoin de la force.

On grava sur le tombeau de Behiram : la ...n de la libéralité l'emporte sur le bras ...lus robuste.

...atemtai étoit le plus fort des hommes, ...n est pas moins mort ; mais le souve... ...le sa libéralité & de sa bienveillance ...stera éternellement.

...onne aux pauvres le cinquantieme de ... richesses. Ne remarques-tu pas qu'en tra...llant la vigne le Vigneron coupe le su...flu de ses branches, pour qu'elle produise ...s de raisin ?

CHAPITRE III.

De la tempérance.

UN mendiant Africain se trouvoit as[illegible]
parmi des Marchands d'Alep. O Seigneu[illegible]
dit-il, s'il y avoit chez vous riches plus [illegible]
justice, & chez nous pauvres plus de te[illegible]
pérance, il y a long-temps qu'il n'y a[illegible]
plus de mendicité sur la terre.

O tempérance ! c'est à toi que je dem[illegible]
mes richesses; il n'y a que toi qui sou[illegible]
les véritables. Lockman préféra d'habiter [illegible]
le toit de la patience. Sans la patience il [illegible]
a point de sagesse.

Un Prince d'Egypte avoit deux fils, l[illegible]
livré uniquement à l'étude de la sagesse, l'au[illegible]
ambitieux, n'attachant de prix qu'aux honneurs
& aux richesses. Le premier devint la lumiere
de son siecle, & le second, Roi de l'Egypte.
Celui-ci fier de sa puissance, jettant alors sur
son frere un oeil de pitié & de mépris : me
voici, dit-il, élevé au faîte des grandeurs [illegible]
regne, & toi tu n'as pu sortir de la pau[illegible]
O mon frere, répondit le premier, c'est [illegible]

à rendre grace au Créateur, de ce qu'il m'a réservé dans sa bonté l'héritage des anciens sages, & à toi seulement celui des Pharaons.

Je préfere d'être la fourmi, que l'on foule au pied, plutôt que la guêpe qui déchire par ses blessures, & je remercie Dieu de m'avoir donné aucune force pour nuire.

'n Derviche étoit dans une extrême pau- ; il étoit couvert de haillons, & sans obligé de les recoudre lui-même; mais onsoloit en chantant ces paroles : Je que de pain & d'eau, à peine ai-je oi me couvrir, cependant je suis con- parce qu'il est plus facile de suppor- fardeau de la misere que celui des oches. Quelqu'un l'entendit chanter & lit : allez dans la ville voisine, vous trouverez un homme généreux, qui plaît à verser ses bienfaits sur tout le onde; dès qu'il connoîtra votre pauvreté il se fera un devoir & un honneur de venir à son secours. Je m'en garderai bien, dit le pauvre; il vaut mieux encore mourir dans a misere, que de la produire aux yeux des autres; il vaut mieux ne porter que des hail- & habiter sous le toit de la patience, que de présenter des requêtes aux ri-

ches. Eſt-ce donc par les tourmens de l'enfer qu'on arrive au paradis ?

Un Roi de Perſe envoya à Mahomet un Médecin très-habile ; mais celui-ci reſta plusieurs années en Arabie, ſans que perſonne ſongeât à le conſulter. Etonné, il fut trouver un ſage & lui dit : les Grands de la P[illegible] m'ont envoyé ici pour exercer mon art, [illegible] on en a fait ſi peu de cas, qu'il ne s'eſt tr[illegible] encore perſonne qui ait daigné y avoir [illegible] cours. Le ſage lui répondit : connoiſſe[illegible] la maniere de vivre de cette nation ? [illegible] mange que pour appaiſer les cris [illegible] eſtomac, & lui arrache même toute la [illegible] riture qui ne lui eſt pas abſolument [illegible] ſaire. Si cela eſt ainſi, dit le Médecin [illegible] peut ſe porter bien ſans moi, & baiſa[illegible] terre il ne ſongea plus qu'à ſon départ.

On lit dans la vie d'Ardesshir Babeg[illegible] qu'il demanda un jour à un Médecin Ar[illegible] combien de nourriture il devoit prendre par jour. Le Médecin lui ayant dit que cent drachmes lui paroiſſoient ſuffire ; mais, reprit le Roi, une ſi petite quantité peut-elle entretenir les forces ? Elle le peut très-bien, dit le Médecin, & une plus grande [illegible] viroit qu'à les accabler, car [illegible]

seulement pour vivre, & non pas vivre pour manger.

Deux Derviches ayant fait société entreprirent un pélerinage; l'un étoit d'une constitution foible, ne prenoit de nourriture que de deux jours l'un; l'autre au contraire étant robuste, mangeoit jusqu'à trois fois par Etant arrivés aux portes d'une ville, s accusa tous deux de trahison; ils fu- condamnés à mourir de faim, & jetés ne prison dont on mura la porte. En- quinze jours après on reconnut leur nce; on ouvrit alors les portes; le obuste étoit déja mort, & l'autre res- encore. Tous les assistans en étoient sur- mais un Médecin qui se trouvoit parmi leur dit: si le contraire étoit arrivé, s auriez sujet de l'être; celui qui étoit nd mangeur devoit nécessairement succom- r plutôt à la disette, au lieu que l'autre, par l'habitude de l'abstinence, étoit beaucoup plus disposé à la supporter.

On demandoit à un malade s'il avoit besoin de quelque chose. Je n'ai besoin, dit-il, d'autre chose que de ne rien desirer, car c'est rgeant son estomac qu'on donne en- aux maladies.

Un homme très-généreux ayant été blessé dangereusement dans un combat contre les Tartares, on lui dit qu'un Marchand avoit un remede souverain contre sa blessure, & que peut-être il lui en feroit part, s'il vouloit le demander. Ce Marchand étoit l'avarice même. Si je lui demande, dit le [illegible] lade, il se peut qu'il me refuse; il le [illegible] encore que son remede ne soit pas [illegible] efficace qu'on le dit, mais je me ferai [illegible] sûrement déshonoré en demandant un [illegible] à une ame vile, & la blessure que [illegible] ainsi guérie sur mon corps passeroit [illegible] de mon cœur. Les sages disent que si [illegible] s'achetoit au prix de l'honneur, l'h[illegible] homme ne voudroit pas boire; car il [illegible] mieux mourir glorieusement que de v[illegible] avili. Il vaut mieux recevoir de la coloqu[illegible] d'un honnête homme que du sucre de la m[illegible] d'un méchant.

Un sage avoit peu de revenu, & une nombreuse famille; pressé par le besoin, il fut trouver un riche en qui il avoit confiance, lui exposa avec douleur sa situation, & sollicita quelques secours. Il en fut mal reçu, & la tristesse passa sur le cha[illegible] le visage de celui qu'il venoit impl[illegible]

Si la fortune te maltraite ; ne te présente point avec un air triste & sombre, qui tue la joie sur le visage de ton ami. En demandant une grace prends un visage gai & riant ; jamais un front épanoui ne nuisit au succès d'une affaire.

[illegible] riche ajouta cependant quelque chose [illegible] fortune, mais retrancha encore davan-[illegible]aux marques de considération qu'il avoit [illegible]ne de lui donner. Le malheureux s'en [illegible]t, & prenant quelques jours après [illegible]os avec sa famille, ô, dit-il, combien [illegible]re la nourriture qu'on reçoit au temps [illegible]écessité ! la marmite est sur le feu, [illegible]'est l'honneur qui est dedans ; il se [illegible]me & diminue à proportion des secours [illegible]'on reçoit. Ah ! il vaut mieux encore [illegible]uer de tout, que de manger le pain flé-[illegible]nt de l'aumône.

Un Derviche se trouvoit pareillement dans la plus grande nécessité. Quelqu'un lui dit : il y a près d'ici un homme très-riche, & j'ai lieu de croire que s'il connoissoit votre pauvreté il ne balanceroit pas à la soulager. Je ne le connois pas, répondit le Derviche. [illegible]! reprit l'autre, je vous menerai [illegible] chez lui ; & l'ayant aussi-tôt pris

par la main, il le conduisit à la maison du riche. Ils l'apperçurent bientôt lui même la tête penchée, le visage triste, & dans un profond silence. A cette vue le Derviche recule. Que faites-vous, dit son ami? Voilà celui dont je vous ai parlé. Il veut le rame[...]ner. Il n'est pas nécessaire, dit le Dervi[...] j'ai déja fait présent à cette triste figu[...] don que j'étois venu chercher.

Il y eut [...] Alexandrie une année [...] sécheresse e[...]raordinaire; les portes [...] furent absolument fermées, tous l[...] languirent dans la disette, & il n'y [...] une créature, depuis l'oiseau jusqu'[...] secte, qui ne poussa des cris pour d[...]der sa nourriture. Je dirois presque qu[...] étonnant que tant de soupirs & tant d[...]mes ne se soient pas condensés en nu[...] pour fourn[...] la pluie dont on avoit be[...] Dans le même temps se trouvoit dans Alexan[...]drie un homme impur, tout couvert de dé[...]bauches & de crimes. Puisse Dieu l'éloigner de tous ceux qu'il chérit. Je ne salirai point mon récit de la description & du nom de ce monstre; ce seroit outrager ceux qui m'écouteront. Je dirai seulement qu[...] tel, que si un Scythe l'eût tué c[...]

crime de le punir de ce meurtre (1). Cependant cet homme étoit très-riche, & dans cette calamité il fournit généreusement son or & son argent aux pauvres, & tenoit une table toujours prête pour les étrangers. Quelques Religieux, pressés par la faim & par la pauvreté, me consulterent pour savoir s'ils devoient y avoir recours, mais je m'y opposai avec force, en leur disant :

Le lion ne mange point les restes du chien, & aime mieux mourir de faim dans son antre. Livrez votre corps à la misere plutôt que de tendre la main à un homme abject. Quand même un homme égaleroit Feridoun en richesses & en pouvoir, s'il est sans vertu il ne mérite pas le nom d'homme. Revêtir

---

(1) Ce trait prouve que ce livre est composé, en grande partie, de ces récits que les Poëtes vont débiter eux-mêmes chez les Grands, & plus souvent encore dans les cafés & dans les places publiques. On peut voir dans Chardin combien les Persans en sont avides, & que dans toutes les grandes villes il y a une classe fort nombreuse qui n'a pas une autre maniere de subsister. Les Scythes dont il est fait mention ici ne sont sans doute que les Tartares. Je ne sais pas trop ce que l'[illegible]ur peut entendre, si ce n'est que ces peuples étant [illegible]s éternels de la Perse, on ne se fait pas de scru-[illegible]s traiter plus rigoureusement que les autres.

un ſot d'une robe de ſoie brodée de différentes couleurs, c'eſt vouloir parer une muraille de carmin & d'ornemens magnifiques. (1)

On demandoit à Hatemtai s'il avoit jamais vu quelqu'un auſſi généreux que lui, & qui eût une ame auſſi élevée. Il répondit: je fis un jour un ſacrifice de quarante chameaux ; étant enſuite ſorti dans la campagne avec quelques Seigneurs Arabes, j'y rencontrai un payſan qui ramaſſoit un fagot d'épines. Eh quoi ! lui dis-je, que ne vas-tu auſſi à la maiſon de Hatemtai, où tout le peuple eſt raſſemblé pour un feſtin ? Il me répondit : quiconque peut manger le pain qu'il acquiert par ſon travail n'a point à s'expoſer à ſupporter un jour les reproches de Hatemtai. Je jugeai que cet homme étoit beaucoup plus généreux que moi.

Le Prophete Moyſe, que la paix ſoit avec lui, vit un jour un pauvre qui, pour couvrir ſa nudité, s'étoit caché dans le ſable, & qui lui cria : priez pour moi le Très-haut

---

(1) Les Perſes font un grand uſage des tapis dans leurs appartemens ; c'eſt même une partie conſidérable de leurs [illegible] les murailles y ſont nues, ou tout au plus couvertes [illegible]

&

aussi qu'il me donne les choses nécessaires à la vie, car je meurs de faim & de froid. Moyse pria pour lui. Quelques jours après, revenant d'offrir un sacrifice à Dieu, il trouva ce même homme enchaîné, & environné d'une multitude de peuples ; il demanda ce que c'étoit. On lui dit que cet homme avoit bu du vin, qu'il avoit ensuite eu une querelle & tué un homme, & que tout ce peuple s'étoit assemblé pour assister à son supplice. Il n'est que trop ordinaire que le pauvre élevé tout-à-coup étende sur ses anciens compagnons la main de la tyrannie. Alors Moyse, que la paix soit avec lui, adora la sagesse de Dieu dans la distribution des biens de ce monde ; il demanda pardon de la témérité de sa priere, & s'écria : je vois bien maintenant que si Dieu eût donné des richesses à tous ses serviteurs, ils ne cesseroient de s'insulter & de se faire la guerre.

Orgueilleux cesse de te plaindre ; c'est ta folie qui est souvent la cause de ta perte. Si les fourmis n'avoient pas d'aîles, elles ne seroient pas si souvent la proie des oiseaux. Un homme abject vient-il à s'élever tout-à-coup, sa prospérité ne fait que le li-

57764

vrer davantage aux insultes de la fortune. Reste donc tranquille dans ton état, & sois persuadé que celui qui t'a fait te connoissoit mieux que toi-même.

Un Arabe du désert se promenant à Balsora, dans le quartier des Jouailliers, nous raconta cette histoire : Un jour, dit-il, me trouvant égaré dans le désert sans aucune nourriture, je n'attendois plus que la mort, lorsque le hazard me fit rencontrer un petit sac de cuir ; ma joie fut extrême, parce que j'espérai y trouver de la farine ; mais l'ayant ouvert ma tristesse ne tarda pas à renaître. Hélas ! m'écriai-je désespéré, ce ne sont que des perles.

Un autre Arabe pareillement égaré dans le désert, y étoit mort de fatigue & de faim ; on trouva à côté de lui sa ceinture pleine d'or, & ces paroles qu'il avoit écrites sur la terre avant de mourir : ce n'est pas l'or qui nous fait vivre ; qu'importe donc son abondance ? Il ne nous préserve ni des ardeurs du soleil, ni des tourmens de la faim. Hélas ! dans le désert quelques grains de froment sont préférables à tout l'or de l'univers.

Je n'avois jamais éprouvé les rigueurs du sort ; les astres avoient roulé sur ma tête

ſans attaquer ma fortune ; mais je me trouvai à mon tour preſſé par la pauvreté, je marchois nuds pieds, & n'avois pas de quoi acheter des ſouliers. J'entrai ainſi dans le temple de Cuſa, le cœur ſerré de triſteſſe, lorſque j'y apperçus à mes côtés un homme qui n'avoit pas de pied ; je rendis alors grace à la Providence, & ne regrettai plus de n'avoir pas de ſouliers.

Un Roi chaſſoit pendant l'hiver avec ſes principaux Miniſtres ; la chaſſe l'entraîna ſi loin, que ſur le ſoir il ne lui fut plus poſſible de regagner ſon palais. Il apperçut alors la cabane d'un payſan, & ſe propoſa d'y paſſer la nuit, pour ſe mettre à l'abri de la rigueur du froid. A Dieu ne plaiſe, dit un des Courtiſans, que votre Majeſté cherche un aſyle dans une vile cabane ; élevons plutôt une tente, & nous y allumerons du feu. Le payſan, qui avoit ſu le deſſein du Roi, ayant tout préparé dans ſa maiſon, vint ſe jeter à ſes pieds, & baiſant la terre : votre ſublime Majeſté, dit-il, n'auroit point ſouffert d'échec en ſe repoſant dans ma cabane, mais c'eſt à un malheureux payſan qu'on a porté envie. Le Roi fut ſi content de ces paroles, qu'il ſe tranſporta ſur le champ

chez lui ; le lendemain il lui donna une robe & pluſieurs autres préſens. J'ai oui dire que le payſan ayant pris ſon étrier & l'ayant ſuivi quelques pas, s'écria : non la Majeſté royale ne peut ſe dégrader en ſe repoſant ſous un toit ruſtique, elle y répand au contraire un rayon de ſa gloire, & s'accroît à meſure qu'elle ſe communique.

Un mendiant avoit amaſſé une ſomme conſidérable ; le Roi le ſut, & ayant beſoin d'argent pour donner aux Tartares, afin d'empêcher qu'ils ne fiſſent des courſes ſur ſes Etats, il fit venir le pauvre, & lui en demanda une partie par emprunt, avec promeſſe qu'elle lui ſeroit rendue, dès que les revenus ordinaires ſeroient apportés au tréſor. Le mendiant répondit : il ſeroit indigne que votre Majeſté ſouille ſes mains en touchant l'argent d'un gueux tel que je ſuis. Ne te mets pas en peine, dit le Prince, c'eſt pour donner aux Tartares ; telles gens tel argent. Quoique le puits d'un Chrétien ne contienne qu'une eau impure, on ne s'en ſert pas moins lorſqu'il n'eſt queſtion que de laver le corps d'un Juif. (1)

(1) C'eſt un acte de religion, dont les Mahométans ne

J'ai connu un Marchand qui voyageoit avec cent chameaux chargés de marchandises, & qui avoit quarante, tant esclaves que domestiques à son service. Un jour ce Marchand m'entraîna chez lui dans son magasin, & m'entretint toute la nuit du vain étalage de ses richesses. Il me dit : j'ai un tel associé dans le Turquestan, tant de fonds dans les Indes ; voici une obligation pour tant d'argent qui m'est dû dans une telle province ; j'ai un tel pour caution de telle somme ; puis, changeant de matiere, il continuoit : mon dessein est d'aller m'établir à Alexandrie, parce que l'air y est excellent. Il se reprenoit & disoit : non, je n'irai pas à Alexandrie, la mer d'Afrique est trop dangereuse ; j'ai intention de faire encore un voyage, après cela je me retirerai dans un coin du monde, & je laisserai là le négoce.

Je lui demandai quel voyage c'étoit. Il répondit : je veux porter du souffre de Perse à la Chine, où l'on dit qu'il se vend che-

---

se dispensent pas, même pour les infideles ; mais on voit la différence qu'y met le fanatisme, & combien la haine des peuples doit s'entretenir par ces absurdes opinions.

rement ; de la Chine j'apporterai de la porcelaine, & je la viendrai vendre en Grece ; de la Grece je porterai des étoffes d'or aux Indes ; des Indes j'apporterai de l'acier à Alep ; d'Alep je porterai du verre dans l'Arabie heureuſe, d'où je tranſporterai des toiles peintes en Perſe. (1) Cela fait, je dirai adieu au négoce qui ſe fait par ces voyages pénibles, & je paſſerai le reſte de mes jours dans un comptoir. Il en a dit tant ſur ce ſujet, qu'à la fin il ſe laſſa de parler, & en finiſſant il m'adreſſa ces paroles : je vous prie dites-nous auſſi, Sady, quelque choſe de ce que vous avez vu & entendu dans vos voyages.

Je pris la parole & je lui dis : avez-vous oui dire ce que diſoit un voyageur qui étoit tombé de ſon chameau dans le déſert de Gour ? Il diſoit : deux choſes ſeules ſont capables de remplir les yeux d'un avare, la ſobriété ou la terre qu'on jette ſur lui après ſa mort.

---

(1) Tous ces détails ſont intéreſſans, pour vous faire connoître quel étoit l'état du commerce dans ces contrées au temps de Sady. M. Galand dit qu'il eſt encore à peu près le même, que toutes les routes ſe font par terre, & que ſouvent la même perſonne les fait toutes.

Un riche s'étoit fait autant de réputation par son avarice que Hatemtai par sa libéralité ; jamais il ne s'étoit permis de donner un seul pain pour le soulagement de personne ; le chat d'Abuherira, le chien des sept Dormans auroient en vain langui à sa porte, & ses poules elles-mêmes ne pouvoient ramasser les miettes de sa table qu'après qu'il avoit dîné.

Cet homme forma le projet de passer en Egypte pour augmenter ses richesses ; il partit sans prévoir son sort, tel que Pharaon qui, poursuivant les Israélites, fut englouti sous les ondes ; car il s'éleva presque aussi-tôt une violente tempête ; son corps & son ame furent en proie à une excessive frayeur. Tremble, scélérat, non pas de ton danger, mais du souvenir de tes crimes. Ne savois-tu pas en t'embarquant les vicissitudes de la mer, & que le même vent qui te conduisoit pouvoit souffler pour ta perte

On le voyoit tendre les mains au ciel, pousser de longs & d'inutiles cris, & tant que le vaisseau subsista, implorer la miséricorde du Tout-puissant.

Insensé, quand on est frappé par la nécessité il n'est plus temps d'élever au ciel

des mains suppliantes ; c'est lorsqu'on peut exercer la bienveillance qu'il faut les tirer de son sein pour répandre des bienfaits ; réserve ton or & ton argent pour cet usage, & le profit en reviendra à toi-même. Soit que tu aies bâti pour le malheureux avec des briques d'or ou d'argent, c'est après ta mort la seule possession qui te reste.

Mais ses prieres n'eurent point d'effet, il périt. Il avoit en Egypte quelques parens, qu'il avoit toujours laissés dans la pauvreté, & qui se trouverent tout-à-coup enrichis du reste de sa fortune. En apprenant son malheur ils déchirerent leurs vêtemens, mais ce fut pour se revêtir à leur place d'habits de soie & de laines les plus précieuses. Je vis la même semaine un d'entr'eux, monté sur un cheval superbe, & suivi d'un fort beau garçon ; je me dis alors : si le mort pouvoit être rendu à sa famille, elle trouveroit sans doute qu'il est moins dur de pleurer sa mort que de lui rendre son bien. J'avois autrefois été lié avec ce parent ; je le pris par la main & lui dis : homme honnête, puissiez-vous user long-temps au sein de la vertu des biens entassés par cet avare ; & dont il n'a pas osé jouir lui-même.

Un Pêcheur peu robuste avoit jeté sa ligne dans un fleuve, il s'y prit un poisson d'une grandeur extraordinaire ; le Pêcheur voulut l'attirer à lui, mais trop foible, & courant risque d'être entraîné lui-même, il abandonna la ligne, & le poisson se sauva avec l'hameçon qu'il avoit pris. Quelques-uns de ses compagnons ne manquerent pas de le plaisanter sur sa foiblesse ; quoi ! un tel poisson, dirent-ils, est venu se prendre dans vos rêts, & vous n'avez eu ni la force ni l'adresse de le retenir ! Mes amis, répondit-il, que pouvois-je faire ? Ce poisson m'est échappé parce que le sort n'avoit pas encore fixé sa derniere heure. C'est le sort qui gouverne tout ; le Pêcheur qui l'aura contre lui ne pourra prendre de poisson, même dans le Tigre, & le poisson, quoiqu'à sec, ne mourra pas si le sort veut le conserver.

Un homme privé de mains & de pieds ne laissa pas d'écraser l'insecte qu'on appelle Mille-pieds. Un homme d'esprit l'ayant apperçu s'écria : grand Dieu, cet être avec ses mille pieds n'a pu reculer d'un instant la mort que tu lui destinois, & c'est un homme sans pied & sans main qui la lui a donnée.

O homme, pourquoi trembler ? Si ton heure n'eſt pas venue, c'eſt en vain que l'ennemi, la lance en arrêt, accourt pour t'arracher la vie ; le ſort ſaura bien enchaîner ſes pieds & ſon bras, & détendre l'arc ou faire égarer la fleche dans les mains de l'Archer le plus habile.

Un homme de peu d'eſprit, gros & gras, richement vêtu, la tête couverte d'un turban d'une groſſeur démeſurée, & monté ſur un beau cheval Arabe paſſoit, & l'on me demanda ce qu'il me ſembloit du brocard dont ce ſtupide animal étoit vêtu. Je répondis, il en eſt de même que d'une vilaine écriture qui ſeroit écrite en caracteres d'or.

Cet être, avec la ſtupidité d'un âne, la graiſſe d'un porc & la voix d'un taureau, n'a d'humain que ſa robe & ſes autres vêtemens ; bornez donc là vos reſpects. Un noble ne ſe dégrade point pour tomber dans la pauvreté, mais un Juif a beau orner ſa porte de clous d'or, tous ces ornemens n'ôtent rien à ſa ſtupidité & à ſa baſſeſſe.

Un voleur demandoit à un mendiant s'il n'avoit pas honte de tendre la main au premier qui ſe préſentoit, pour lui demander de l'argent. Le mendiant lui répondit : il vaut

mieux la tendre pour obtenir une maille ; que de se la voir couper pour avoir volé un sol.

Un Athlete, grand mangeur & très-pauvre, exposa sa misère à son pere, & lui demanda la permission de voyager, pour se soustraire à sa pauvreté. Je veux changer de sort, disoit-il ; la force de mon bras m'ouvrira peut-être le chemin qui peut me conduire à la fortune ; l'art & la vertu ne sont que de vains noms, si l'on ne trouve l'occasion de les produire. Ce n'est qu'en mettant l'aloès sur le feu, & en froissant le musc, qu'on en peut exprimer le parfum.

Son pere lui répondit : ô mon fils, chasse de ton cœur cette vaine ambition, qui n'est propre qu'à t'égarer ; rentre plutôt au sein de la sobriété, qui seule peut te rendre heureux. De grands hommes ont dit : les honneurs & les richesses ne sont point le produit de nos efforts, épargne-toi une lutte pénible ; on ne les ravit point par la force, & tous les efforts pour les obtenir n'ont souvent pas plus d'effet qu'un collyre sur les yeux d'un aveugle. Tu serois un prodige d'adresse, que toute ton adresse sera inutile si le sort t'est contraire. A quoi abou-

tit la force, quand elle n'eſt pas ſecondée par la fortune ? Oui c'eſt la fortune ſeule qui regne & qui conduit tout à ſon gré.

O mon pere, répondit le fils, les voyages offrent une multitude d'avantages, l'eſprit s'éclaire par mille connoiſſances utiles, dans la variété des ſpectacles & des choſes extraordinaires qu'on a ſans ceſſe ſous les yeux; on parcourt les villes & les différens royaumes, on devient plus intéreſſant pour ſes amis, on acquiert pour ſoi la ſageſſe & les honneurs, & quelquefois la fortune, on ſe forme par-tout de nouveaux amis, & on eſt plus à portée de connoître les caprices & les viciſſitudes du ſort. Des hommes très-religieux n'ont-ils pas dit : tant que tu reſtes attaché au ſeuil de ta maiſon, tu ne peux devenir un homme; ſors de chez toi, parcours le monde, apprends à le connoître avant d'être obligé d'en ſortir.

Oui, mon fils, dit le pere, ces avantages ſe trouvent dans les voyages, mais ſeulement pour cinq ſortes de perſonnes, qui ſeules devroient avoir la permiſſion de voyager; d'abord les Marchands qui, ayant de l'argent en abondance, toujours accompagnés de beaux garçons & de belles filles,

& d'une foule de serviteurs qui n'attendent que leurs ordres, peuvent tous les jours, toutes les nuits, dans tous les momens, goûter toutes les délices de la vie. Le riche n'est étranger nulle part; en quelque lieu qu'il aille, dans la montagne, dans la plaine, dans le désert, il fait planter sa tente & dresser son lit; le pauvre au contraire est étranger & ignoré jusque dans sa patrie.

La seconde espece est celle des sages, dont l'éloquence, le savoir & les graces qui assaisonnent tous leurs discours rencontrent par-tout le plus excellent accueil. Le savant est comme l'or en barre, qui trouve par-tout son prix; mais le fils ignorant d'un riche est semblable à la monnoie de cuir, qui n'a de cours que dans sa province.

Dans la troisieme espece sont ceux qui sont remarquables par leur beauté; les esprits les plus délicats s'empressent à les connoître & à les servir, & regardent leur entretien comme une faveur. De grands hommes ont dit avec raison: un peu de beauté vaut mieux que beaucoup d'or; un beau visage est un remede qui guérit tous les chagrins, une clef qui fait ouvrir toutes les portes; quand même il seroit sous la disgrace de

ſon pere & de ſa mere, il rencontrera partout de l'accueil & des honneurs. Je trouvai un jour une plume de paon pliée dans un volume de l'Alcoran, & je lui dis : cet honneur eſt trop relevé pour toi. Elle me répondit : la beauté trouve accès par-tout ; qui ſeroit aſſez barbare pour la repouſſer ? Il ſuffit qu'elle ſe produiſe ; la perle détachée de l'huitre ſa mere eſt toujours ſûre de trouver un acheteur.

Je place dans le quatrieme rang ceux qui ont une belle voix ; tous les hommes ſont ſenſibles au plaiſir de l'harmonie, elle ſuſpend même le vol des oiſeaux ; plus les organes ſont délicats, plus ils ſont touchés de ſes accens. Quel charme d'entendre dès le lever de l'aurore une voix douce & harmonieuſe ſe mêler à la joie des buveurs ! une belle voix l'emporte même ſur un beau viſage. L'un ne s'apperçoit qu'avec les yeux du corps, l'autre pénetre juſqu'à l'ame, & charme à la fois tous les ſens.

Enfin la cinquieme eſpece, ſont les artiſans, qui trouvent toujours au bout de leurs bras de quoi ſe nourrir & pourvoir aux autres beſoins de la vie. Le proverbe dit qu'un Cordonnier en courant le monde peut tou-

jours écarter la misere, mais qu'un Roi hors de son royaume peut être exposé à mourir de faim.

Tels sont, ô mon fils, les talens & les vertus nécessaires dans les voyages, & quiconque en est privé court risque d'être la victime de la vaine opinion qu'il a de lui-même, il se trouvera étranger par-tout; s'il meurt, ses traces sont perdues pour jamais, & personne ne s'intéresse à sa mémoire; quoiqu'il tente, il trouvera par-tout le ciel irrité, tout s'opposera à ses efforts. Si la colombe ne doit plus revoir son nid, le destin l'entraîne malgré elle vers l'amorce & dans les filets du chasseur.

Le fils répondit : ô mon pere, quoique vous puissiez m'alléguer je ne résisterai point au conseil des sages, qui disent que, quoique la distribution des richesses soit dans la main de Dieu, il faut travailler pour les acquérir, & que quoique les maux soient prédestinés, il faut toujours se tenir en garde pour les éviter. Pour obtenir les richesses il faut les chercher auprès des Grands, & quoique notre heure soit fixée à tous, on ne va point de gaieté de cœur s'exposer au dard de la vipere.

Avec la force dont je ſuis pourvu [illegible]is combattre un éléphant & le lion le plus féroce ; elle peut me conduire à la gloire & à la fortune ; mon parti eſt donc pris, je veux voyager, je ne puis ſoutenir le fardeau de la pauvreté. Un homme de courage trouve ſa patrie par-tout ; qu'eſt-ce que le pauvre pourroit regretter en la quittant ? Le riche, accoutumé à la molleſſe, a beſoin de trouver tous les ſoirs ſon lit, tandis que lui, par-tout où la nuit le ſurprend, eſt ſûr d'en trouver un auſſi doux que celui qu'il a quitté la veille.

Il partit enſuite, après avoir fait ſes adieux à ſon pere, en diſant que ſi la fortune ne ſecondoit pas ſes vœux il iroit dans des lieux où ſon nom ſeroit ignoré.

Il marcha pluſieurs jours, juſqu'à ce qu'il rencontra un fleuve rapide qui rouloit des rochers énormes, & dont le bruit ſe faiſoit entendre au loin. Il vit beaucoup de monde raſſemblé ſur ſon bord, chacun donnoit une piece d'or pour ſon paſſage ; comme il n'en avoit point, il tâcha de fléchir les Nautonniers par ſes prieres, & même par ſes larmes ; il leur vanta ſa force ; mais ces hommes inſenſibles à tous ſes diſcours, ſe con[illegible]

toient de lui répondre : ſans or vous ne pouvez obliger perſonne à vous paſſer, & avec de l'or vous n'aurez pas beſoin d'employer la violence. L'un d'eux, plaiſantant ſur ſa pauvreté, lui dit en riant : votre force ſeule ne vous fera pas paſſer la mer ; que m'importe que vous en ayez autant que dix hommes ; apportez-moi ſeulement autant d'argent qu'un ſeul.

Le jeune homme, outré de cette injure, réſolut d'en tirer vengeance ; le navire étoit déja parti ; il cria à haute voix : ſi vous voulez vous contenter de l'habit que je porte, je vous le donnerai avec plaiſir. Le Nautonnier, avide de gain, tourna auſſi-tôt la proue pour le recevoir. C'eſt l'avarice qui aveugle les hommes ; c'eſt le deſir d'avoir qui attire les oiſeaux & les poiſſons dans les filets.

Dès que le jeune homme fut élancé dans le vaiſſeau, il ſaiſit le Nautonnier par le collet & par la barbe, & le renverſe à ſes pieds. Son compagnon veut venir à ſon ſecours ; mais connoiſſant bientôt la force de ſon adverſaire, il prend lui-même la fuite, tous les deux ſe concertent, font la paix avec lui, & conſentent à le recevoir en le diſpenſant de ſon péage.

La douceur & la complaisance ferment la porte au combat. Voulez-vous appaiser votre ennemi, soyez facile envers lui à proportion de ce qu'il se montre opiniâtre. Le glaive le plus tranchant ne peut entamer la soie molle qui cede à ses coups. Si vous avez une voix douce & une main caressante, vous conduirez l'éléphant avec un fil.

Les Nautonniers se hâtent de faire la paix en demandant pardon, & pour mieux couvrir leur ressentiment, baisent la main & le visage du jeune homme, & le laissent tranquille, jusqu'à ce qu'ayant rencontré une colonne, reste d'un ancien édifice des Grecs, qui s'élevoit au milieu des eaux, ils s'adressent à tout l'équipage : le navire, dirent-ils, est dans le plus grand danger ; n'y auroit-il parmi vous personne assez courageux, assez robuste pour monter sur cette colonne, & retenir la corde du vaisseau, tandis que nous nous occuperons à le réparer. Le jeune homme, plein d'audace & de grandeur d'ame, d'ailleurs ne soupçonnant rien de leur ressentiment, s'offre aussi-tôt. Il avoit oublié ce précepte des sages : si tu as une fois offensé quelqu'un, quand même tu lui aurois rendu depuis cent services, ne te crois

jamais en sûreté avec lui. On peut arracher une fleche de la blessure, mais le ressentiment d'une injure vit toujours au fond du cœur.

Le jeune athlete prend donc la corde, & monte sur la colonne; mais aussi-tôt le Nautonnier lui arrache la corde, & pousse son vaisseau en pleine eau. Le malheureux resta abandonné sur la colonne, comme un homme frappé de la foudre; il y passa deux jours, supportant toutes les horreurs de la misere; le troisieme, sentant qu'il ne pouvoit plus résister au sommeil, il se jetta à l'eau, nagea un jour & une nuit avant de pouvoir gagner le rivage; il y arriva épuisé, & prêt à rendre le dernier soupir. Des feuilles d'arbre & quelques racines réparerent un peu ses forces; il erra quelque temps dans la campagne, tourmenté par la faim & la soif, & arriva mourant au bord d'un puits; il y vit plusieurs personnes rassemblées qui, moyennant une petite piece de monnoie, avoient la permission d'y boire; il n'avoit pas même cette piece; il eut beau exposer sa soif, on le refusa. Furieux, il voulut employer la force, & en terrassa quelques-uns; mais tous s'unissant contre

lui, le repousserent après l'avoir chargé de coups. Une nuée de moucherons peut mettre en fuite l'éléphant, & des fourmis presque imperceptibles parviennent en s'unissant à déchirer le lion lui-même.

Notre athlète, forcé par la nécessité, souffrant presque également de la faim, de la soif & de ses blessures, s'unit en gémissant à la foule des voyageurs ; ils arriverent à l'entrée de la nuit dans un lieu souvent infesté par les brigands ; une frayeur extrême saisit alors toute la troupe ; il essaya de les rassurer. Ne craignez rien, leur cria-t-il, puisque je suis au milieu de vous, moi qui pourrois seul faire tête à cinquante hommes ; restez tranquilles ; seulement que les plus jeunes & les plus alertes se tiennent prêts pour me seconder. Ce discours magnifique inspira la confiance, on s'applaudit de l'avoir pour compagnon de voyage, & tous à l'envi s'empresserent de lui fournir à boire & à manger. Son estomac irrité plus qu'épuisé par une si longue diette, dévora tout ce qui lui fut présenté ; il but avec la même avidité, & tomba aussi-tôt dans un profond sommeil.

Tandis qu'il dormoit, un vieillard de la

troupe, respecté par sa longue expérience, leur adressant la parole à tous : mes amis, dit-il, je crains toujours les voleurs, &, s'il faut vous le dire, je crains encore plus ce gardien qui promet de nous défendre. Ecoutez, je vous prie, cette histoire qu'on m'a racontée : un Arabe avoit caché une somme d'argent, & passoit toutes les nuits à la veiller ; bientôt épuisé, faute de sommeil, il s'associa un de ses amis pour partager ses travaux. Celui-ci le servit d'abord fidélement ; mais ayant découvert où étoit son trésor, il l'enleva & disparut. Le lendemain on vit l'Arabe dépouillé, & tout en larmes ; on lui demanda ce qu'il avoit, & si un voleur avoit dérobé son argent. Hélas! dit-il, ce n'est pas un voleur, mais le gardien que j'avois choisi moi-même.

Je ne me suis jamais assis avec sécurité à côté d'un serpent, depuis que je sais qu'il peut tuer par sa piqure. Le venin d'un ennemi qui se cache sous le masque de l'amitié est encore cent fois plus à craindre. Que savons-nous, ô mes compagnons, si ce jeune homme n'est pas lui-même un des voleurs, qui ne s'est joint à nous que pour avoir plus d'occasion de nous trahir ? Croyez-moi, profi-

ions de son sommeil, & tandis qu'il dort poursuivons notre route. Ce conseil fut applaudi généralement, on ramassa tout le bagage, & on partit en silence, pour ne pas éveiller le jeune homme qui inspiroit tant de craintes.

Il ne s'apperçut qu'il avoit été abandonné que lorsqu'il fut réveillé par les premiers rayons du soleil; il chercha les voyageurs de tous côtés, & erra long-temps dans le désert, tourmenté par la faim & par la soif, jusqu'à ce qu'épuisé de fatigue, il se coucha le visage contre terre pour attendre la mort. Hélas! disoit-il, pourquoi ne pas me réveiller quand les chameaux ont reçu le signal du départ? Pourquoi m'abandonner dans cette solitude? Mais qui s'inquiete d'un étranger, & qui daigne songer à lui?

Tandis qu'il s'entretenoit ainsi, il voit paroître le fils du Roi, qui s'étoit égaré de son cortege à la poursuite d'une bête féroce. Le Prince avoit entendu ses dernieres paroles; il le regarda avec attention, & fut frappé de sa figure, ainsi que de l'état misérable où il le voyoit réduit. De quel pays es-tu, dit-il, & quels malheurs ont pu te conduire dans ces lieux? Le malheureux

exposa une partie de ce qu'il avoit souffert. Le fils du Roi fut touché de compassion, il lui donna une robe, se l'attacha ensuite par plusieurs bienfaits, & le ramena avec lui dans sa patrie.

Le pere en revoyant son fils fut comblé de joie, & rendit à Dieu mille actions de graces. Il apprit de lui-même tout ce qu'il avoit eu à souffrir des Nautonniers, des paysans & de la caravane. Ah mon fils! répondit-il, ne te l'avois-je pas prédit d'avance? La main du fort se trouve liée dans la pauvreté; c'est un lion à qui on a arraché les ongles, & cet athlete qui se trouvoit dans l'indigence avoit bien raison de dire qu'un grain d'or vaut mieux que cinquante livres de forces.

Le fils lui répondit: ô mon pere, ce n'est qu'au prix des travaux qu'on peut acquérir des richesses; on ne terrasse point son ennemi sans s'exposer soi-même au danger, & si on ne seme pas le grain dans l'incertitude, on ne recueille point la moisson. Voyez combien de richesses j'ai amassées, en comparaison du peu de maux que j'ai soufferts, & combien de miel j'ai rapporté pour quelques légeres piqures. Quoique Dieu soit

le dispensateur de tous les biens, il veut qu'on les achete par le travail. Le plongeur ne se procureroit jamais de perles s'il craignoit la dent du crocodile. La pierre qui supporte la meule du moulin est immobile, voilà pourquoi on la charge d'une si lourde masse. Le lion attend-il dans son antre, & le faucon dans son aire, que la proie vienne les chercher? Quiconque l'attendra, aura toujours les membres minces & foibles comme ceux de l'araignée.

O mon fils, ce sont les destins qui sont venus à ton secours, & la vertu te montrant le chemin, la rose est sortie de ses épines, les épines ont été arrachées de ton pied. Un homme puissant a daigné jetter sur toi ce regard de compassion, ta fortune s'est trouvée au bout de sa ligne, il l'a attirée à lui, il s'est plu à la grossir; tu étois dénué & malheureux, il t'a rendu riche & florissant; ces coups du sort sont rares, & le sage ne compte point sur ce qui arrive rarement. Le chasseur n'apporte pas tous les jours un renard, & il arrive quelquefois qu'il est déchiré par un tigre.

Un Roi de Perse avoit un anneau précieux. Un jour qu'il se promenoit à la campagne avec quelques-uns de ses favoris, il

fit attacher cet anneau sur un globe placé au-dessus d'un tombeau, & le promit pour récompense à celui qui y feroit passer une fleche. Quarante Archers des plus habiles essayerent en vain, nul ne put atteindre le but. Un jeune enfant qui se trouvoit sur un toit voisin, & qui, pour s'amuser, lançoit au hazard des fleches, fut mieux servi par la fortune; elle en dirigea une qui traversa l'anneau; il le reçut pour prix, & avec lui une multitude de présens. Aussi-tôt après l'enfant brûla son arc & sa fleche; on lui demanda pourquoi il en agissoit ainsi. C'est, dit-il, pour mieux conserver ma gloire.

J'ai vu un Derviche qui avoit fixé sa demeure dans une caverne; il y vivoit sans communication avec personne; les Rois & les Princes eux-mêmes, qu'il regardoit du même œil que les autres hommes, ne pouvoient y avoir accès. Il étoit heureux, tandis que celui qui s'ouvre la porte de la mendicité aura des besoins jusqu'à la mort. Chasse l'avarice de ton cœur, & sans importuner les Rois tu régneras toi-même. Il n'y a que l'avarice qui courbe la tête; apprends à n'avoir besoin de personne, & tu ne craindras pas de la lever.

Le Roi du pays lui envoya un de ses Ministres, chargé de lui dire qu'il comptoit assez sur sa bienveillance pour espérer que sa révérence daigneroit le visiter au moins une fois, pour manger son pain & son sel. Le Derviche y consentit, se fondant sur l'exemple du Prophete. Le lendemain le Roi vint lui-même pour le remercier de sa complaisance; le Derviche embrassa ses pieds, & lui rendit les plus grands honneurs. Un de ses amis qui étoit présent, lui demanda après le départ du Roi la cause d'une réception si honorable, & si peu conforme à ses principes. Ne savez-vous pas le proverbe, dit le Derviche : si tu te trouves dans un festin tu deviens nécessairement l'esclave de celui qui le donne; l'oreille peut se passer toute la vie d'entendre les sons harmonieux de la flûte & de la lyre, & l'odorat du parfum de la rose & du jasmin; la vue peut subsister sans être récréée par les délices d'un jardin; au défaut d'un lit garni de plume on peut goûter le doux sommeil même sur la pierre la plus dure; il n'y a que ce ventre lâche & paresseux, enveloppé de tant d'intestins, à qui on ne peut donner le change; quand il s'irrite il faut de toute nécessité le satisfaire.

CHAPITRE IV.

Des avantages du silence.

Je dis un jour à un de mes amis qui me reprochoit de ne pas parler : ce qui me fait louer & pratiquer le silence dans les conversations ordinaires, c'est que j'ai remarqué qu'elles étoient presque toujours mêlées de bien & de mal, & que nos ennemis ne s'attachent qu'à observer le mal. Croyez-vous, me répondit mon ami, qu'ils ne soient pas assez punis de ne pas appercevoir le bien ?

La vertu même prend les couleurs du vice aux yeux d'un ennemi. On n'apperçoit en Sady que des roses, il n'y voit lui que des épines ; il ne passe jamais devant la piété sans l'insulter ; il en est blessé comme les chauve-souris le sont de la lumiere éclatante du soleil.

Un marchand avoit perdu une somme considérable ; il recommanda à son fils de n'en rien dire à personne. Je vous obéirai, dit le fils, mais expliquez-moi, je vous prie, pourquoi je me dois taire. C'est, répondit le pere, pour n'avoir pas à suppor-

ter à la fois deux maux, la perte que nous avons faite, & la joie qu'en auroient nos ennemis.

N'allez jamais communiquer à un ennemi votre misere, car sa fausse compassion ne sert qu'à déceler sa joie, & est presque toujours une insulte pire que le mal lui-même.

Un jeune homme de beaucoup d'esprit avoit fait tant de progrès dans l'étude des sciences & de la vertu, que se trouvant un jour dans une compagnie de savans, il ne dit pas un seul mot. Eh quoi! mon fils, dit son pere étonné, pourquoi ne produisez-vous pas aussi votre savoir? C'est que je crains, répondit-il, d'avoir à rougir, quand on me demandera ce que je ne sais pas. N'avez-vous pas oui dire qu'un Derviche ayant mis des clous à ses souliers, un Gouverneur qui s'en apperçut vint le prendre par le bras, & lui ordonner de ferrer sa mule. Tant que vous gardez le silence on ne peut rien trouver à reprendre; dès que vous dites un mot il faut en répondre.

Un incrédule attaqua un jour un savant très-renommé, sur des matieres de controverse. Le savant, sans entreprendre de le convertir, jetta, comme on dit, son bouclier, & prit la fuite. On lui en fit des

reproches. Comment, lui dit-on, avec cette ſupériorité de lumieres & de connoiſſances, n'avez-vous pas confondu ce téméraire ? Toute ma ſcience, répondit-il, c'eſt l'Alcoran, les traditions, les réponſes des ſages; cet homme ne reconnoît point leur autorité, ainſi à quoi bon les produire ? A quoi bon avoir la patience d'entendre ſes impiétés en faveur de ſa fauſſe religion ?

Ne diſputez jamais avec quiconque n'admet ni l'Alcoran ni la tradition; le ſilence eſt contre lui la meilleure réponſe.

Gallien ayant vu un ſavant maltraité par un homme du peuple, qui le tenoit au collet & le traitoit d'une maniere indigne; ſi cet homme eût été, dit-il, véritablement ſage, jamais leur diſpute n'en ſeroit venue à ce point.

Entre deux ſages l'altercation ne produit ni combat ni haine; ils ne diſputent point avec d'autres; ſi un ignorant les inſulte, ils l'appaiſent avec de douces paroles. Deux ſages en diſputant ne rompent pas même un cheveu, tandis que deux inſenſés briſeroient une chaîne de fer.

Un homme brutal outrageoit un ſage qui le ſupportoit avec patience, & ſe contentoit de lui répondre : ô mon frere, puiſ-

ſiez-vous être heureux ! que j'ai de graces à vous rendre pour ce que vous ne dites pas, car je connois encore mieux mes défauts que vous-même.

On donna le titre d'orateur incomparable à Sahban, fils de Wajel, parce que, quoiqu'il parlât pluſieurs heures de ſuite, il ne répétoit jamais deux fois le même mot dans un diſcours, & que, ſi le ſujet paroiſſoit le redemander; il avoit l'art de l'éviter par le moyen d'une périphraſe. C'eſt le talent qui eſt ſur-tout de miſe à la cour des Rois, où la ſatiété s'engendre ſi facilement; mais ailleurs même un bon mot, quelque excellent qu'il ſoit, perd ſon ſel à meſure qu'on le répete; c'eſt un mets d'une ſaveur douce, que l'on goûte avec plaiſir; mais s'il reparoît trop ſouvent on dit bientôt c'eſt aſſez.

Jamais on ne montre mieux ſa ſottiſe, diſoit un ſage, qu'en interrompant un propos pour y mêler le ſien. Un homme véritablement inſtruit attend au moins qu'on faſſe ſilence.

Des Courtiſans du Sultan Mahmoud dirent à Huſſein, fils de Mehemad: qu'eſt-ce que le Roi vous a dit aujourd'hui ſur telle affaire? O Seigneurs, répondit Huſſein, a-t-il quelque choſe que vous puiſſiez ignorer? Sans doute, dirent-ils, c'eſt vous qui êtes

Visir, le Roi ne s'ouvre qu'avec vous, & ne nous dit jamais rien. C'est sans doute, répondit Hussein, par la confiance qu'il a que je n'en dirai pas davantage, ainsi pourquoi me le demandez-vous ?

Dévoiler le secret des Rois, c'est jouer un jeu où l'on ne paie qu'avec sa tête.

J'avois quelque dessein d'acheter une maison, mais je balançois encore, lorsqu'un Juif vint me trouver. Je suis, me dit-il, un des plus anciens habitans de ce quartier, je puis vous faire la description de cette maison mieux que personne, achetez-là sur ma parole, car elle n'a aucun défaut. Et comptes-tu pour rien, lui répondis-je, celui de t'avoir pour voisin ?

Un Poëte fut trouver un chef de brigands, & lui récita des vers qu'il avoit faits à sa louange ; mais le brigand le fit dépouiller & chasser de la ville. Les chiens l'attaquerent à la porte, il voulut prendre des pierres pour se défendre, mais la glace ayant été si forte cette nuit, il ne put en arracher. Les méchantes gens ! s'écria-t-il alors, qui lâchent les chiens & attachent les pierres. Le chef qui étoit à la fenêtre entendit ce mot, & ne put s'empêcher d'en rire. Jeune homme, lui cria-t-il, demande-moi ce que

tu voudras. Hélas! répondit-il, si vous avez d'aussi bonnes intentions, je ne vous demande que la veste qu'on m'a volée ; les hommes sont en droit d'attendre des bienfaits les uns des autres, mais le seul que je puisse attendre de vous, c'est de ne pas recevoir de mal. Le voleur en eut pitié, il lui fit rendre sa veste, & lui donna de plus une robe fourrée, & quelques dragmes d'argent.

Un Astrologue étant entré dans sa maison, vit un étranger qui s'entretenoit avec sa femme. Furieux de jalousie & de colere, il l'accabla de reproches, & l'accusa devant les Juges. Eh quoi! lui dit un homme d'esprit, comment pouvez-vous savoir ce qui se passe dans les astres, vous qui ignorez ce qui se fait dans votre propre maison ?

Un héraut chargé d'annoncer au peuple l'heure & les prieres, avoit une voix rude & discordante, mais qu'il croyoit admirable. Les habitans du quartier, par respect pour ses fonctions, le supportoient avec patience, & pour ne pas l'offenser, lui cachoient avec soin toute la peine qu'il leur causoit. Enfin un de ses ennemis fut le trouver & lui dit : je vous ai vu cette nuit en songe ; puisse

cet

cet augure vous être favorable ! Et qu'avez-vous vu, répondit le héraut ? Vous aviez, dit l'autre, une douceur de voix admirable, & tout le monde étoit enchanté de vous entendre. Le héraut réfléchit quelque temps, & lui dit : que votre songe est salutaire ; il m'éclaire sur mes véritables talens, & me prouve que jusqu'ici ma voix a été désagréable à tout le monde ; au moins elle ne le sera plus, car dès ce moment je renonce à chanter en public.

O mes amis, s'écria-t-il, combien j'ai à me plaindre, vous dont la flatterie m'a endormi sur mes défauts, & qui, par vos éloges trompeurs, me les faisiez regarder comme des vertus : j'étois tout hérissé d'épines, & vous me vantiez comme si j'avois été le jasmin & la rose. Il a fallu que l'impudence d'un ennemi m'ait appris à me connoître, & m'ait seule dévoilé mes défauts.

Dans une Mosquée de Sincheria, il se trouvoit pareillement un héraut, dont la voix écorchoit les oreilles de tous ceux qui l'entendoient ; le chef de la Mosquée, homme doux & honnête, lui dit un jour : il y a long-temps que vous servez gratuite-

ment dans cette Mosquée, & ceux qui sont plus anciens que vous ne reçoivent de salaire que cinq deniers par mois ; mais si vous voulez passer dans un autre pays je vous en donnerai dix. Le marché fut conclu, & il partit. Quelque temps après il revint trouver le Mollah, & lui dit : vous m'avez fait faire un mauvais marché en consentant à recevoir dix deniers pour quitter votre Mosquée ; car ceux que j'ai été trouver m'en offrent vingt si je veux passer dans un autre lieu, mais je ne veux point de cette condition. Le Mollah lui dit en riant : gardez-vous d'accepter ces vingt deniers, car bientôt ils vous en offriront avec plaisir cinquante.

Un autre récitoit tout haut l'Alcoran avec une voix fort désagréable. Un homme d'esprit passant à côté de lui, lui demanda combien il recevoit par mois pour sa peine. Je n'ai point de salaire, répondit-il. Eh ! pourquoi donc vous fatiguer si cruellement ? C'est pour l'amour de Dieu. — Eh bien ! croyez-moi, pour l'amour de Dieu ne récitez plus, car il n'y a point de Musulman qui ne souffre à entendre même l'Alcoran dans votre bouche.

CHAPITRE V.

De l'amour & de la jeunesse. (1)

On disoit un jour au Visir Hussein de Meïmend : pourquoi le Sultan Mahmoud, maître de tant de beaux garçons, qui sont autant de miracles de la nature, chérit-il de préférence Ajasus, qui est bien loin de les égaler en beauté ? C'est, répondit Hussein, parce que ce qui touche au cœur est toujours le plus beau aux yeux.

Avec la faveur du Prince, quoiqu'on fasse à la Cour, on est toujours sûr de plaire, & de ne trouver que des rebuts dès qu'on a encouru sa disgrace. Quand même tu aurois la beauté de Joseph, s'il te regarde avec dédain, tu paroîtras aux Courtisans un objet difforme ; & quelque laid que tu puisses être, tu seras un ange à leurs yeux, dès qu'il paroîtra te chérir.

Un Courtisan avoit un jeune esclave d'une

(1) Avant de commencer ce chapitre, je prie de jeter les yeux sur les notes qui se trouvent à la fin.

beauté excellente, qu'il aimoit avec passion. S'entretenant un jour avec un de ses amis : quel dommage, disoit-il, qu'un esclave si beau ait une méchante langue, & soit sujet à tant de vices. O mon frere, répondit l'ami, dès que vous avouez votre amour, il n'y a plus d'esclavage. Entre un amant & un objet aimé les noms de maître & d'esclave doivent disparoître ; souvent dans leurs jeux & leurs plaisirs ils changent de rôle ; comment pourroient-ils conserver, l'un son empire, l'autre sa docilité ?

Un Derviche que j'ai connu, n'aimoit pas avec moins de passion un jeune homme ; il tâcha d'abord de la cacher, mais bientôt elle éclata, malgré lui, & avec tant de fureur, que n'étant plus maître de son trouble & de ses emportemens, il s'écrioit sans cesse : ô mon ami ! laisse ma main sur ton sein, laisse-là, car tu ne pourrois l'arracher, quand même tu t'armerois d'un cimeterre ; n'es-tu pas mon seul réfuge ? Et dans mes tourmens à quel autre puis-je recourir qu'à toi ?

J'essayai un jour de le ramener à des sentimens plus sages : eh quoi ! lui dis-je, se peut-il qu'un esprit aussi sublime se laisse vaincre par une honteuse passion ? Il réflé-

chit quelque temps, & après un aſſez long ſilence il me répondit : non, la piété la plus auſtere ne peut réſiſter à l'amour. Quand on eſt enfoncé juſqu'au cou dans la fange, peut-on être ſans ſouillure ?

Cette même paſſion égara tellement un autre, qu'il réſolut de ſe laiſſer mourir ; il s'enfonça dans une ſolitude profonde, abandonna ſans regret ſes richeſſes, car dès que l'objet cher à ton cœur ne fait aucun cas de ton or, la terre & l'or n'ont plus de différence. Ses amis pénétrerent dans ſa retraite, & tenterent de le détourner de ſon deſſein ; ils lui repréſenterent l'exemple d'une infinité d'autres qui, atteints du même mal, ne laiſſoient de goûter un certain charme à le ſouffrir.

Mes amis, leur dit-il en gémiſſant, laiſſez-là vos avis, car mon ſort ne dépend que de celui qui eſt maître de mon cœur. Dans la guerre ce ſont les hommes robuſtes & valeureux qui donnent la mort ; dans la paix, c'eſt la beauté qui tue ſouvent ſes adorateurs. Eſt-il permis de renoncer à l'amour par la crainte de la mort ? Vous qui m'oppoſez cette crainte, ah ! vous ne connoiſſez qu'un amour foible & impuiſſant.

Si le ſort met des obſtacles inſurmontables à notre union, alors la vraie loi de l'amour eſt de mourir de regret. Je partirai donc, puiſque je n'ai point d'autre parti à prendre; peu m'importe que dans ma route mes ennemis m'attaquent avec l'épée ou avec la fleche; mais ſi le deſtin me conſerve, j'irai me préſenter pour baiſer le bas de ſa robe, ou du moins pour expirer ſur le ſeuil de ſon palais.

Ses amis, touchés de ſon état, lui prodiguoient les avis & les remontrances; quelquefois même ils employoient la force pour s'oppoſer à ſes deſſeins.

Quel tourment inſupportable pour un malade, qui n'aſpire qu'après des ſaveurs douces, d'entendre le Médecin lui preſcrire l'aloës au lieu de ſucre! que peuvent ſur un cœur égaré les conſeils de la raiſon? Un amant paſſionné diſoit à l'objet de ſon amour: tant que tu ſeras maître de ta raiſon, nous ne pouvons plus nous entendre.

C'étoit le fils du Roi lui-même qui étoit l'objet de cette paſſion malheureuſe. Pour inſpirer à ce Prince quelque compaſſion, & en même temps le deſir de le voir, on lui dit que dans la campagne près de laquelle

il avoit ſon ſéjour, on voyoit ſouvent un jeune homme bien fait, d'un eſprit délicat, parlant avec véhémence, & tenant quelquefois des diſcours admirables, mais qu'il étoit facile d'appercevoir qu'il étoit en proie à tous les feux de l'amour, & qu'il n'étoit plus maître de ſes ſens & de ſa tête.

Le Prince ſe douta qu'il pourroit bien avoir lui-même excité cette tempête; il monta à cheval, & vint pour eſſayer de la calmer. Dès que le jeune homme l'apperçoit diriger ſes pas vers lui, il s'écria en verſant des larmes: celui qui m'avoit tué daigne donc venir vers moi; eſt-ce pour me rappeller à la vie? Eſt-il touché de compaſſion pour ſon miſérable eſclave?

Quoique le fils du Roi l'eût abordé avec affabilité, qu'il lui demandât avec intérêt ſon nom, celui de ſa patrie, la profeſſion qu'il exerçoit, le jeune homme, plongé dans une mer d'amour, & abſolument hors de lui-même, ne put pas trouver un mot pour répondre. Vous auriez beau ſavoir par cœur les ſept parties de l'Alcoran, ſi l'amour s'empare de vous, vous ne connoîtrez pas une lettre.

Pourquoi, continua le Prince avec dou

ceur, ne voulez-vous pas vous entretenir avec moi ? Je suis aussi de l'ordre des Derviches, & leur suis tout dévoué. Cette invitation de la part d'un objet si cher, sembla ramener ses forces, & l'amour surmontant les obstacles de l'amour, il leva enfin la tête & s'écria : c'est un prodige sans doute que vous ne m'ayez pas déja anéanti par votre présence, & qu'en vous entendant parler je puisse trouver un mot pour vous répondre. Il dit, & poussant un cri de joie, *il rendit son ame à Dieu.*

Un maître avoit un disciple d'une si rare beauté, qu'il ne put s'empêcher d'en être épris, & loin de lui cacher sa foiblesse, il lui avoua qu'il avoit tant de plaisir à le regarder, qu'il ne détourneroit pas les yeux, quand même il verroit mille fleches prêtes à le percer. Le jeune homme lui ayant dit : si votre esprit est trop préoccupé pour vaquer à vos études ordinaires, au moins appliquez-vous à diriger mes penchans suivant les regles de la morale ; avertissez-moi si vous trouvez dans mes mœurs quelque défaut à reprendre, afin que je puisse me corriger. Des défauts, ô mon fils ! adressetoi à d'autres pour les connoître ; l'œil de l'amour

ne voit jamais que des vertus ; tu n'en aurois qu'une seule avec cinquante vices, que ton ami ne verroit jamais que cette vertu.

On vint m'annoncer un jour l'arrivée d'un ami que je n'avois pas vu depuis long-temps. Dès què je l'apperçus je m'écriai : où es-tu, toi que j'ai tant desiré voir ? Il me répondit : le desir vaut mieux que la satiété. Sans doute, repris-je ; mais qui peut se rassasier de te voir, & qui pourroit n'être pas flatté de ce bonheur, quand même il n'en jouiroit que par intervalle ? Ah ! l'un & l'autre est de ta part un présent qui n'a point de prix.

J'avois toujours vécu étroitement avec un ami, sans pouvoir nous séparer l'un de l'autre, comme deux amandes renfermées dans la même écorce ; mais il me fallut absolument entreprendre un voyage. Quelque temps après mon retour, mon ami me fit un reproche de ce que je n'avois pas envoyé un courier pour savoir de ses nouvelles. Ah ! lui dis-je, je n'ai pu supporter l'idée qu'un autre pût jouir de ton aspect, lorsque j'en serois privé moi-même.

Un savant distingué aimoit tendrement un jeune homme ; sa passion étoit honnête,

car il n'avoit d'autre but que de voir & d'entretenir quelquefois celui qui en étoit l'objet. Cependant toute ſa vie ſe paſſoit dans une agitation & des perplexités qu'il ne pouvoit diſſimuler. Je lui en fis des reproches ; je ſais, lui dis-je, combien votre cœur eſt loin du vice, & que votre paſſion ne ſe propoſe rien de criminel ; mais convient-il à un ſavant tel que vous de s'expoſer au ſoupçon des méchans, & de montrer en public une paſſion ſi déſordonnée ? O mon ami ! me répondit-il, n'appéſantis pas ſur moi la main de la correction ; elle déchire ma bleſſure ſans la guérir. Combien de fois ne me ſuis-je pas donné les mêmes avis, mais je me ſuis convaincu qu'il étoit encore plus facile de ſouffrir cette agitation que d'être privé de l'objet que j'aime. Les ſages ont eu raiſon de dire qu'il eſt plus aiſé de s'expoſer au tourment que de détourner la vue de la contemplation de la beauté.

On ne peut vivre ſans ami, & c'eſt un devoir de ſupporter ſes caprices. Je lui dis une autre fois : renonce à cet ami qui cauſe tous tes tourmens ; mais je ne tardai pas à m'en repentir, parce qu'on ne renonce

point à un ami, & je n'ai que trop éprouvé moi-même que, soit qu'il nous attire par ses carresses, soit qu'il nous repousse par ses reproches, il regne toujours également sur notre ame.

On disoit un jour à un sage : si un homme se trouvoit seul dans une chambre avec une belle fille, que les portes fussent fermées, ses rivaux endormis, que ses sens le sollicitassent, en un mot, comme dit l'Arabe, si la datte étoit mûre, & qu'il n'y eût point de Jardinier pour empêcher de la cueillir, croyez-vous que l'homme de la piété la plus austere pût tenir contre une pareille tentation ? Je ne sais, répondit-il, s'il pourroit être en garde contre lui-même, mais à coup sûr il ne le seroit pas contre la calomnie des hommes.

On avoit renfermé un perroquet & un corbeau dans la même cage ; le perroquet ne pouvoit s'accoutumer à l'aspect hideux de son compagnon. Quel tourment ! disoit-il, quelle triste & affreuse figure ! quelles mœurs grossieres je suis obligé de supporter ! O corbeau, pourquoi n'y a-t-il pas entre nous deux tout l'espace qui sépare l'Orient de l'Occident ? Il n'y a personne

qui en te voyant dès l'aurore ne se croie déja au crépuscule. Il te falloit pour compagnon un être aussi triste, aussi difforme, si toutefois on peut trouver dans le monde ton pareil en difformité.

De son côté le corbeau n'étoit pas moins choqué de sa société ; il se rongeoit les ongles de rage. Que le sort est injuste, disoit-il, & que les caprices de la fortune sont bizarres: il convenoit à ma dignité de n'avoir pour compagnon qu'un oiseau de mon espece, & de me jouer avec lui en pleine liberté. Quel crime si grand ai-je pu commettre, pour me trouver renfermé avec un être aussi sot, aussi vain, aussi bavard que le perroquet, & pouvoit-on imaginer un plus grand supplice ?

Je n'ai raconté cette fable que pour mieux montrer combien le sage se trouve déplacé parmi des ignorans, qui ont peut-être encore plus d'éloignement pour lui, & avec quel soin ils doivent éviter de s'associer les uns aux autres.

Un homme sage & religieux se trouvoit en compagnie avec plusieurs libertins; l'un d'eux lui dit: si tu es blessé de notre société, sois sûr que la tienne nous est encore plus

incommode. Dans un jardin où la rose & l'hyacinthe ne s'élevent & ne s'entrelassent que pour s'embrasser, on voit avec indignation un bois sec & aride qui les sépare. Tu es arrivé parmi nous comme un vent froid, que personne ne peut supporter : que n'es-tu au moins comme la neige, qui se fond aux approches du soleil ; mais tu n'es qu'une glace endurcie, qu'aucun feu ne peut amollir.

Un mari avoit perdu sa femme qui étoit d'une grande beauté ; mais la mere de la défunte, qui lui étoit fort odieuse, demeuroit chez lui par une clause du contrat de mariage, au cas qu'elle survêquît à sa fille. Un ami lui demanda comment il supportoit la perte de sa femme : il ne m'est pas si cruel de ne plus voir ma femme, que d'avoir toujours sous les yeux sa mere.

La rose est cueillie, mais l'épine me reste ; on a enlevé le trésor, & l'on m'a laissé le serpent chargé de le garder. Le fer d'une lance prête à vous percer blesse encore moins la vue que le visage d'un ennemi ; &, pour éviter cet objet odieux, il n'est point d'amitié qu'on ne doive rompre (1).

---

(1) Maxime détestable, mais que je n'ai pas cru pouvoir

Je me souviens que dans ma jeunesse, traversant la place d'une certaine ville, j'apperçus un jeune homme d'une beauté éclatante. Nous étions alors au mois d'Août, & la chaleur étoit si forte que la nuit même un vent brûlant desséchoit la langue, & pénétroit pendant le jour jusqu'à la moëlle des os. Je ne pus résister à l'ardeur du soleil; je me réfugiai à l'ombre d'un mur, prêt à tomber en foiblesse, regardant de tout côté si quelqu'un ne viendroit point ranimer mes forces épuisées, & éteindre avec de l'eau fraîche l'incendie qui me dévoroit. Contre mon espérance, je vois s'ouvrir la porte d'une maison superbe, & s'avancer vers moi la beauté elle-même; car, dans aucune langue il n'y a point d'autre mot qui puisse exprimer toute sa perfection. On eût dit l'aurore sortant tout-à-coup du sein de la nuit obscure. Elle tenoit à la main un vase rempli d'eau de neige, où l'on avoit mêlé du sucre & du vin cuit. Je ne dirai pas si elle étoit parfumée avec de l'eau rose, ou si plutôt

---

m'empêcher de traduire. Elle est même encore plus révoltante dans le texte, qui dit qu'il ne faut pas hésiter de rompre mille amitiés, pour éviter de voir un seul ennemi.

la rose de ce beau visage n'avoit pas laissé tomber quelques gouttes qui lui communiquoient un si délicieux parfum. Je reçus la coupe de sa belle main, & j'y puisai ainsi que dans ses regards, l'oubli de tous les maux que j'avois souffert.

O trop heureux, m'écriai-je, l'œil qui peut contempler tous les matins les charmes de ce beau visage ! L'ivresse du vin passe bien vîte ; mais celle de l'amour est plus durable, & est la source la plus féconde de nos plaisirs.

L'année que Mahmoud, Roi du Corasan, fit la paix avec le Roi de Chitée, je me trouvai dans le temple de Casehgera. J'y vis un jeune homme d'une beauté parfaite ; sa physionomie exprimoit l'esprit & les graces ; il tenoit à la main un livre, & lisoit attentivement. C'étoit les guerres de Seïde & d'Amrou. J'étois curieux de jouir de son entretien. Eh quoi ! lui dis-je, lorsque les Rois de Chitée & de Corasan ont fait la paix, quel besoin de nous occuper des guerres d'Amrou & de Seïde. Il sourit & me demanda le nom de ma patrie. C'est Cyropolis, lui répondis-je. Eh bien ! reprit-il, avec empressement, nous apportez-vous quel-

que nouvel ouvrage de Sady ? La plupart de ses vers en langue persanne sont ici nos délices ; mais si vous, qui êtes son compatriote, voulez les réciter vous-même, dans votre bouche ils acquerront encore un nouveau prix, & nous sommes peut-être dignes de vous entendre.

Je pris quelques prétextes pour ne pas répondre à leur demande, & j'évitai sur-tout de me faire connoître ; mais le lendemain, quelques-uns de mes compagnons de voyage leur ayant appris qui j'étois, je vis le jeune homme accourir avec empressement, me prodiguer tous les offres de services, & voyant que j'étois inébranlable dans la résolution de partir sur le champ, il ne pouvoit se lasser de montrer les regrets les plus touchans. Pourquoi, s'écrioit-il, n'avoir pas dit en arrivant : je suis Sady ? Et quel autre auroit eu plus de droit à nos hommages ? C'est votre présence, lui répondis-je, qui m'en a ôté la force, & si vous voulez savoir pourquoi je résiste à vos instances, écoutez je vous prie l'histoire suivante.

Un Courtisan que j'ai connu s'étoit retiré du monde ; il avoit choisi sa demeure dans les montagnes, au fond d'une caverne ; il

y

y vivoit content de peu, & loin de tous les plaiſirs. Ses amis entreprirent de le détourner de ſon deſſein. Pourquoi, lui diſoient-ils, ne pas faire plutôt votre ſéjour dans la ville voiſine, pour y oublier vos chagrins dans le ſein de la ſociété? Je m'en donnerai bien de garde, répondit-il; la beauté y regne, toutes les femmes que j'y ai apperçues y ſont pourvues de mille attraits; & lorſqu'un terrein eſt gliſſant, l'élephant lui-même court le riſque d'y tomber.

En diſant ces derniers mots, je lui baiſai le viſage & la tête; ſes belles joues ſe colorerent de lis & de roſes, & nous nous quittâmes avec un mutuel regret.

Un Derviche nous accompagnoit dans notre voyage de la Mecque. Il étoit pauvre & tout couvert de haillons. Un Seigneur Arabe en eut pitié, & lui donna cent pieces d'or, afin qu'il pût ſoutenir ſa famille. Quelques jours après notre caravane fut attaquée par des voleurs qui lui ravirent toutes ſes richeſſes. Les riches & les marchands, après avoir vainement imploré la compaſſion des voleurs, ſe voyant dépouillés de tout, commencerent à déplorer leur ſort, & ſe livrerent à la plus violente douleur. Le Der-

viche au contraire resta toujours le même. Etonné de sa constance, je lui dis : Peut-être ces brigands ne vous ont pas enlevé votre argent ? Ils me l'ont enlevé comme aux autres, répondit-il ; mais je n'y avois pas placé mon bonheur, de maniere à être inconsolable de sa perte.

C'est un esclavage honteux pour un homme de s'attacher tellement à quelque bien que ce soit, & même à un autre homme, qu'il ne puisse absolument s'en passer.

Ce que vous venez de dire, lui répondis-je, me convient parfaitement. Dans ma jeunesse, je m'étois lié par la plus tendre amitié avec un jeune homme de mon âge. Il embellissoit à mes yeux la nature entiere, & répandoit un charme délicieux sur tous les momens de ma vie. Peut-être étoit-ce un ange sous une forme humaine, car je n'ai jamais vu de beauté si excellente. Mon cœur tout plein de lui se ferme encore aujourd'hui à tout autre sentiment, & n'a plus d'espérance de s'attacher à aucune créature, parce que nulle autre ne peut être aussi parfaite que lui.

Mais le pied de sa vie s'enfonça tout-à-coup dans la fange de la mort. Il nous fut

ravi. Ses parens désolés firent retentir tout le pays de leurs plaintes, tandis que moi, étendu jour & nuit auprès de son sépulchre, je criois en gémissant:

Jour funeste, jour déplorable celui où l'épine du destin s'est enfoncée dans ton pied! pourquoi le même jour la main du ciel n'a-t-elle pas abattu ma tête sous son glaive impitoyable, pour m'épargner l'horreur de voir le monde sans toi? Hélas! couché misérablement sur la terre, qui renferme tes dépouilles mortelles, je t'appelle en vain par mes cris. Plût à Dieu que cette terre elle-même couvrît ma tête! Quelle affreuse demeure pour toi, qui ne prenois ton sommeil que sur des lits jonchés de narcisse & de roses! Hélas! le cours fatal des astres a flétri la rose de ton visage, & a planté sur ce monument ces horribles épines qui déchirent tous nos cœurs.

Depuis ce temps j'ai fait vœu, & j'en ai passé le traité avec mon ame, de resserrer désormais toutes mes affections, & de m'abstenir pendant le reste de ma vie de la société des jeunes gens, qui ne serviroient qu'à renouveller mes regrets.

Mais que faire? Je suis encore à la fleur

de mon âge ; il ſéroit beau ſans doute de tenter ſur mer la fortune, ſi les flots n'offroient pas tant de dangers ; par-tout l'épine eſt cachée ſous la roſe. Hélas ! hier, tel qu'un paon ſuperbe, fier & content d'être ſous les yeux de mon ami, je me promenois délicieuſement dans ſon jardin ; aujourd'hui que je l'ai perdu, retiré dans un coin, je me roule & m'agite comme le ſerpent que la douleur force de ſe replier ſur lui-même.

Les amours de Leila & de Metſchnun ſont célebres dans tout l'Orient. Metſchun étoit Gouverneur d'une province. On y admiroit ſes talens & ſes vertus ; les peuples étoient heureux ſous ſes loix ; mais ayant vu pour la premiere fois Leila, il abandonne auſſitôt ſa place, & ſe retire dans le déſert, pour ne ſonger qu'à ſon amour. Le Roi, qui n'avoit appris qu'avec chagrin ſa retraite, ſe le fit amener, & lui dit : Quoi donc, Metſchnun, quel ſi grand mal as-tu apperçu parmi les hommes, pour vouloir te ſouſtraire à leur commerce, & lui préférer celui des bêtes féroces.

Metſchnun répondit en gémiſſant : Tous mes amis me blâment, parce que je l'aime ; mais aucun ne la vue, & par cette raiſon

aucun ne veut me pardonner. Puiſſent, ô Leila, tous ceux qui me condamnent voir ton charmant viſage! Leur extaſe alors ſeroit mon excuſe; &, de même que les femmes d'Egypte à la vue de Joſeph, ils ne ſeroient plus maîtres de leurs mouvemens (1).

Ces paroles inſpirerent au Roi le deſir de connoître par lui-même cette Leila qui égaroit la raiſon d'un homme ſi eſtimable; il la fit chercher par-tout : on la trouva enfin dans une famille du déſert, & on l'amena devant le Roi, qui n'apperçut qu'une femme

(1) Il y a dans le texte : au lieu d'une orange ils couperoient leurs propres mains avec leur couteau. Cela fait alluſion à un conte populaire ſur Joſeph, qui ſe trouve rapporté dans l'Alcoran. Il y eſt dit que les femmes d'Egypte témoignerent à l'épouſe de Putiphar l'indignation que leur inſpiroit ſa paſſion pour Joſeph; que pour toute réponſe elle ſe contenta d'en inviter pluſieurs à un feſtin; que leur ayant fait ſervir des oranges, & un couteau très-aigu, elle fit paroître tout-à-coup Joſeph, au moment où elles alloient couper ce fruit, & Mahomet rapporte qu'alors toutes les femmes, frappées de l'extrême beauté de Joſeph, ſe percerent les mains au lieu de l'orange qu'elles tenoient, & que remarquant l'impreſſion que ſa vue avoit cauſé ſur elles-mêmes, elles furent plus reſervées à condamner l'épouſe de Putiphar.

maigre, brûlée par le ſoleil, & telle qu'il n'y avoit pas une ſeule eſclave dans ſon ſérail, qui ne l'emportât ſur elle en beauté. Metſchnun apperçut auſſi-tôt cette impreſſion qu'elle faiſoit ſur le Roi, & il s'écria : ô grand Prince, c'eſt avec les yeux de Metſchnun qu'il falloit voir la beauté de Leila.

O vous, qui n'avez jamais éprouvé les tourmens de l'amour, comment pourriez-vous avoir compaſſion de mes maux ? Ceux-là ſeuls qui les ont ſenti pourront me plaindre & en entendre le récit avec intérêt : deux morceaux de bois à côté l'un de l'autre s'allument & brûlent plus aiſément qu'un ſeul. O mes amis, avec un cœur ſain & entier pouvez-vous comprendre combien le mien eſt déchiré ? L'homme qui a toujours joui d'une ſanté robuſte ne peut avoir une idée de la douleur : non, je ne découvrirai la mienne qu'à celui qui a éprouvé un pareil ſort. Il eſt inutile de parler de l'abeille à celui qui n'en a pas ſenti la piquure Si votre ame n'eſt pas de niveau avec la mienne, tout ce que je vous dirai vous paroîtra une fable. N'allez pas comparer le feu qui me dévore, à celui d'un autre, cette comparaiſon ne ſerviroit qu'à aigrir mes maux, ce

feroit m'apporter du fel quand je vous découvre ma bleffure (1).

Un jeune homme recommandable par fa vertu & par fes mœurs, aimoit tendrement une jeune fille qui n'étoit pas moins honnête que belle : tous les deux firent un voyage fur mer ; mais la tempête les ayant jetté contre un rocher, tous les deux alloient périr, lorfque le Nautonier fe préfenta pour fauver le jeune homme ; mais fe refufant à fon fecours, il s'écria au milieu des flots, non, ce n'eft pas moi, c'eft ma bien-aimée qu'il faut fauver. Il périt ainfi victime de fon amour. Au moment d'expirer, on l'entendit qui difoit encore ; il eft doux de périr pour l'objet qu'on aime : qui que vous foyez, gardez-vous de prendre des leçons d'amour du lâche qui, au moment du danger, peut oublier fa bien-aimée.

Telle eft la loi de l'amour. C'eft de Sadi

(1) Le Traducteur, n'étant pas obligé de mettre plus de fuite qu'il n'en trouve dans fon Auteur, on doit me pardonner l'incohérence des idées qui fe rencontrent quelquefois dans cet ouvrage. J'ai bien fenti ce défaut, mais je n'ai pas laiffé de les traduire, parce que plufieurs de ces idées offrent des images fortes ou agréables, qu'on lira fûrement avec plaifir.

ſur-tout qu'il faut l'apprendre, parce qu'elle a toujours été l'objet de ſon étude, qu'il en connoît toutes les pratiques, comme un habitant de Bagdad connoît les fineſſes de la langue arabe. Vous donc qui avez une maîtreſſe chérie, & qui voulez toujours régner ſur ſon cœur, prenez Sadi pour votre maître, & rejettez tous les autres; Leila & Metſchnun ces amans ſi parfaits, s'ils revenoient au monde, & s'ils liſoient mon Livre, ils trouveroient encore à profiter de mes leçons (1).

(1) Je doute que la plupart des lecteurs applaudiſſent aux éloges que Sady ſe donne ſi libéralement à lui-même. C'eſt un étrange traité d'amour, que celui où il n'eſt queſtion qu'une ſeule fois des femmes, & ſeulement pour y rapporter une paſſion extravagante. Il peut au moins nous donner une idée du goût dépravé de ces peuples, & juſqu'où peut conduire la tyrannie d'un ſexe ſur l'autre, ainſi que l'abus & la ſatiété des plaiſirs. J'avoue que ſon ſujet m'a repouſſé, & que j'ai héſité long-temps ſi je devois le traduire; mais un des principaux avantages de ce livre étant de nous donner une peinture fidele des mœurs de ces peuples, je n'ai pas cru devoir paſſer un chapitre auſſi intéreſſant; je me ſuis ſeulement fait un devoir d'adoucir les traits les plus choquans, & de ſupprimer les images, & quelquefois même des hiſtoires entieres qui ne pouvoient être adoucies.

Ce n'eſt pas que pluſieurs de ces hiſtoires, & ſur-tout de

CHAPITRE VI.

De la Vieilleſſe.

J'ÉTOIS dans le temple de Damas à diſputer ſur les ſciences avec quelques jeunes

---

celle que j'ai traduites, ne puſſent exprimer que le ſimple langage de l'amitié. Dans un pays où la ſociété des femmes eſt nulle, où il n'exiſte entre les deux ſexes que les rapports de maître & d'eſclave, les liaiſons entre les perſonnes d'un même ſexe peuvent avoir quelque choſe de plus tendre & de plus affectueux; ce n'eſt qu'entr'elles que peut ſe trouver la liberté, & ſans liberté peut-il y avoir un véritable attachement? Le cœur à ſes beſoins au moins autant que les ſens; on veut être aimé pour ſoi, & comment s'en aſſurer dans un ſérail où l'on donne toutes ſes volontés pour des loix? Il faut donc chercher cet avantage au dehors, & la forme de la ſociété ne permettant dans l'Orient de former au dehors d'autre liaiſon que celle des hommes, elles doivent être naturellement plus vives & plus tendres, ſur-tout dans l'âge des plaiſirs & de l'épanchement. La plupart des voyageurs ont remarqué cet effet; c'eſt au lecteur à juger ſi j'en ai deviné la cauſe. J'ajouterai encore que l'imagination ardente de ces peuples, & les exagérations du ſtyle Oriental, peuvent prêter les couleurs du crime à une amitié innocente, car il doit s'en trouver de cette eſpece, & l'on ſent bien que ce ſont celles-là ſeules que je prétends juſtifier.

gens, lorſque quelqu'un entra en demandant s'il n'y avoit perſonne parmi nous qui ſût la langue Perſane. On me montra, & je demandai ce que l'on vouloit : c'eſt, me répondit-on, un vieillard âgé de cent cinquante ans, prêt à rendre le dernier ſoupir, qui nous parle en Perſan ; & comme aucun de nous ne ſait cette langue, ſi vous voulez nous accompagner, vous remplirez un acte de charité, & peut-être avant d'expirer, cet homme peut nous donner quelque avis important.

Je ne balançai pas, je les ſuivis, & m'étant aſſis auprès du lit du malade, je l'entendis prononcer ces paroles :

Je m'étois donc en vain promis de voir prolonger ma vie, me voici arrivé à ma derniere heure : hélas ! de tous les fruits de la vie, à peine ai-je eu le temps d'en goûter quelques-uns, & voici le deſtin qui me crie : leve-toi de table, c'eſt aſſez.

J'interprétai en Arabe à me compagnons ce que je venois d'entendre. Ils furent tous ſurpris de cet attachement exceſſif pour la vie au bout d'une ſi longue carriere. Je dis enſuite au vieillard : comment vous trouvez-vous en ce moment ? Que puis-je vous

dire, me répondit-il, vous savez quelle douleur on souffre lorsqu'on se fait arracher une seule dent ; jugez par-là de celle que doit causer la séparation de l'ame avec le corps, lorsque la machine entiere va se dissoudre.

Je lui représentai combien ses terreurs étoient exagérées, qu'elles n'étoient propres qu'à épuiser les dernieres forces de la nature, & à hâter le mal qu'il redoutoit, & que les maladies les plus cruelles n'étoient pas toujours un signe de mort. Je lui proposai de faire venir un Médecin.

Il n'est plus temps, me dit-il, d'étayer un bâtiment quand il s'écroule. Que peut le Médecin le plus habile auprès d'un vieillard expirant, sinon lever au ciel les yeux & les mains pour attester l'impuissance de son art. Cependant une vieille faisoit brûler du bois de sandal, & le couvroit de talisinans & d'amulettes ; mais quand la nature, après avoir usé ses ressorts, est parvenue à son dernier terme, ni les talismans, ni les remedes ne peuvent la rétablir.

Un vieillard nous racontoit un jour cette histoire. J'avois épousé une femme très-jeune, & je mis tout en usage pour gagner son cœur. J'avois orné sa chambre de fleurs ;

tous les jours aſſis auprès d'elle, & mes yeux fixés ſur les ſiens, je tâchois de l'égayer, & n'oubliois rien de ce qui pouvoit l'intéreſſer ou lui plaire. La nuit je lui faiſois remarquer combien elle étoit heureuſe d'avoir pour époux un homme qui veilloit ſans ceſſe à ſon bonheur, un homme d'âge & d'expérience, qui ayant vu beaucoup de choſes, avoit acquis beaucoup de lumieres, d'ailleurs doux, complaiſant, commode, qui lui prodiguoit toutes ſes richeſſes, & que ſes connoiſſances mettoient à portée de varier ſans ceſſe ſes amuſemens.

Quel bonheur pour toi, lui diſois-je, de n'être pas tombé entre les mains d'un jeune homme emporté, querelleur, inconſtant, car voilà comme ils ſont tous, qui tous les jours feroit quelque nouvelle folie, & toutes les nuits voudroit une nouvelle maîtreſſe. O ma chere, défie-toi de ces roſſignols qui vont béquetant toutes les roſes. Un vieillard au contraire a une vie réglée, & tandis que la jeuneſſe ne ſuit que ſes caprices, il n'obéit qu'à la raiſon & à la vertu. Crois-moi, ma chere, quand on eſt ſans expérience, on ſe perd bientôt avec ſes ſemblables. Le plus grand bonheur de la vie eſt de pouvoir la

passer avec quelqu'un plus sage que soi.

Je me flattois, continua le vieillard, de l'avoir convaincue, & que désormais son cœur enlassé dans mes pieges ne pouvoit plus m'échapper. Mais quelle fut ma surprise, lorsque je l'entendis me répondre en gémissant. Toutes ces belles paroles que vous venez de me dire, mises dans la balance, n'ont pas autant de poids qu'une seule que j'ai entendue dans la maison de mon pere. Eh! quelle est-elle, lui demandai-je? C'est, dit-elle, qu'il vaut mieux pour une jeune fille d'avoir le côté percé d'une fleche, que de dormir à côté d'un vieillard.

En effet, elle ne tarda pas à s'en convaincre. Tout est mort ici, dit-elle. Qu'avois-je besoin d'y porter la vie, & de m'attacher à un cadavre qui n'est plus bon qu'à enterrer? De longues querelles suivirent ce début: dans le ménage c'en est la source la plus féconde, les torts de la nuit atisent les querelles de la journée; celles-ci furent bientôt portées au point que le mariage finit par un divorce.

La jeune femme épousa alors un jeune homme brutal, pauvre & libertin, avec qui elle souffrit toutes sortes de miseres; cepen-

dant elle béniſſoit ſon ſort d'être échappée à ſon premier ſupplice. Oui, diſoit-elle à ſon nouvel époux, quelque emporté que tu ſois, & quelques traitemens que l'on me faſſe ſouffrir, je les ſupporte volontiers, parce que tu me plais, & qu'il me paroîtroit préférable de brûler avec toi dans le tartare, que de paſſer une éternité dans le paradis à côté de mon vieux ſpectre. Tout reçoit ſon prix de la main qui le donne; l'ail préſenté par un objet aimé, eſt plus ſuave que la roſe que donne un homme difforme. Un beau viſage, de riches habits, des ſaveurs douces, des parfums délicieux, une humeur enjouée & agréable, voilà ce qui convient aux femmes; ce ſont les ornemens qui les parent, celui de l'homme eſt dans ſa force.

Dans le temps de mes erreurs, je voyageois dans la Méſopotamie, je trouvai l'hoſpitalité chez un vieillard, homme riche, & qui avoit un fils d'une rare beauté. Il me raconta une nuit qu'il n'avoit jamais eu que ce fils. Je l'ai attendu long-temps, me dit-il; il y a dans cette vallée un arbre que la dévotion a rendu très-fameux; j'ai paſſé deſſous pluſieurs nuits en ſoupirs & en prieres, ne ceſſant de fatiguer le ciel pour qu'il me

donnât cet enfant. Pendant ce récit j'entendois le fils qui à l'autre coin de la chambre disoit à ses camarades : je voudrois bien savoir la place de cet arbre, pour aller y demander à Dieu de hâter la mort de mon pere.

Voilà souvent l'effet des vœux dont nous fatiguons le ciel. Ne seroit-il pas plus sage de s'en remettre à lui-même ? Au reste, j'appris dans la suite que ce vieillard n'éprouvoit de la part de son fils que la même ingratitude qu'il avoit lui-même montrée pour le sien.

Dans un autre voyage, plein de confiance dans mes forces, je me plaisois à faire de longues courses avec beaucoup de célérité ; mais un jour ces forces se trouverent tellement épuisées, que ne pouvant aller plus loin, je me couchai au pied d'une montagne. Un vieillard qui accompagnoit les voyageurs, m'atteignit vers la fin du jour, & me voyant couché : jeune homme, me dit-il, leve-toi, ce n'est pas ici un lieu propre à passer la nuit. Cela est impossible, lui répondis-je, je ne puis plus me soutenir sur mes pieds. Apprends donc, continua-t-il, que le succès est attaché à la persévérance, & que des intervalles de repos sont nécessaires

pour ménager les forces. Le cheval Arabe, avec toute sa vélocité, peut à peine achever deux courses, tandis que le mulet, marchant pas à pas, mais jour & nuit, arrive frais au terme du plus long voyage.

Parmi les compagnons de ma jeunesse, il y en avoit un gai & facétieux, toujours prêt à dire des bons mots, ne se laissant jamais troubler par des événemens contraires, & sans cesse occupé à imaginer des plaisirs ou des fêtes; il étoit l'ame de notre société. Je le perdis quelque temps de vue, & ne le retrouvai qu'après une assez longue absence; mais ce n'étoit plus le même homme; il avoit pris une femme, en avoit des enfans, la source de ses bons mots étoit tarie, & la rose du plaisir étoit chez lui flétrie & desséchée. Je lui demandai d'où venoit ce changement. Il me répondit gravement: depuis que je suis chargé d'élever des enfans, j'ai cessé de l'être moi-même.

Les jeux & les plaisirs bruyans ne sont faits que pour la jeunesse; n'allez pas les exiger des vieillards, car l'eau une fois écoulée ne revient plus dans le même canal. L'épi au temps de la moisson perd sa verdeur & sa souplesse. Le temps de la jeunesse, cet heureux

heureux temps où le cœur est si prompt à s'enflammer, est déja assez loin de moi; les ongles du lion sont émoussés, il faut que l'adresse du renard les remplace. Une femme décrépite avoit teint ses cheveux; je la rencontrai & lui dis: c'est fort bien fait, ô ma mere, d'avoir noirci vos cheveux; mais il vous faut encore un secret, pour vous redresser la taille.

Par un emportement inexcusable de ma jeunesse, je maltraitai un jour ma mere de paroles; pénétrée de douleur, elle fut s'asseoir dans un coin, & me dit les larmes aux yeux: parce que vous êtes maintenant fort comme un lion, vous faut-il oublier combien vous étiez foible & misérable lorsque je vous ai porté dans mon sein, & vous convient-il de vous prévaloir de votre force contre ma foiblesse?

Le fils d'un riche avare étoit dangereusement malade; des amis du pere lui conseilloient, ou de faire lire l'Alcoran, ou d'immoler une victime, qu'il distribueroit aux pauvres, disant que Dieu, touché de ses prieres ou de sa charité, rendroit peut-être la santé à son fils. L'avare, après avoir réfléchi quelque temps dit: il est plus à pro-

pos de lire l'Alcoran, parce que mon troupeau est loin d'ici. Un homme d'esprit ayant entendu cette réponse, dit : il préfere la lecture de l'Alcoran, parce qu'elle est au bout de sa langue, & que l'or dont il auroit eu besoin pour acheter une victime est au fond de son cœur.

Oh ! que Dieu seroit mal servi, si les prieres ne se faisoient qu'avec de l'argent. Pour se tirer d'un mauvais pas ne faut-il que des hymnes, on en chantera cent au lieu d'une ; mais la plus légere piece de monnoie on résiste à la donner.

On demandoit à un vieillard pourquoi il ne se marioit pas. Il répondit qu'il n'aimoit pas les vieilles femmes. Mais, lui dit-on, riche comme vous êtes, il vous sera aisé d'en choisir une jeune. Si je n'ai pas de goût pour les vieilles, répliqua-t-il, croyez-vous que les jeunes en auront beaucoup pour moi qui suis vieux ?

CHAPITRE VII.

De l'éducation.

Un Courtisan avoit un fils qui montroit peu de dispositions ; il le donna à élever à un savant. Instruisez-le, dit-il, & peut-être qu'avec votre secours il pourra devenir un savant lui-même. Le précepteur lui donna tous ses soins, mais il y perdit sa peine, & au bout de quelque temps le renvoya à son pere, en lui disant : il est très-sûr que votre fils ne deviendra jamais un savant, mais il ne l'est pas que je ne devinsse pas moi-même un sot en continuant de l'enseigner.

L'instruction ne porte du fruit qu'autant que la nature la seconde. Vous avez beau polir un méchant fer, il n'en devient pas meilleur. Quand même vous meneriez l'âne du Christ à la Mecque, de retour il seroit toujours un âne.

Un sage exhortoit ainsi ses enfans : ô mes chers fils, si vous voulez être sûrs de votre vie, apprenez quelque métier utile, & ne mettez point votre confiance dans les hon-

neurs & les richeſſes de ce monde ; les honneurs ne ſortent point de l'enceinte de la ville, & ne peuvent vous accompagner dans les voyages ; l'or & l'argent qu'on y porte expoſent à des dangers, ou il devient la proie des brigands, ou le maître le conſomme peu-à-peu. Un métier au contraire eſt une ſource intariſſable ; un Artiſan à qui on a enlevé ſes richeſſes ne ſe déſole point, parce qu'il eſt ſûr de les retrouver au bout de ſes bras ; quelque part qu'il aille, s'il eſt habile, il reçoit des diſtinctions & des honneurs. Celui au contraire qui ne ſait rien, n'a point de reſſource dans l'infortune, & ſe débat inutilement entre la honte & la pauvreté.

Qu'il eſt difficile & dur d'obéir après avoir commandé ſoi-même, & après avoir vécu dans les délices, de n'eſſuyer que des mépris & des refus. Pendant les derniers troubles qui déchirerent la ville de Damas, la plupart de ſes citoyens furent obligés de s'expatrier. On vit alors de ſimples fils de payſan entrer dans les conſeils du Roi, & gouverner des provinces, tandis que les fils des anciens Gouverneurs erroient dans les villages pour y demander l'aumône. Le vrai héritage de votre pere c'eſt ſa ſcience, car

pour ſes richeſſes, dix jours ſuffiſent pour les conſommer.

Un ſavant chargé d'inſtruire le fils d'un Roi, le traitoit avec une extrême ſévérité ; le fils ſe plaignit à ſon pere de la cruauté de ſon Gouverneur, & lui montra ſon corps tout déchiré de coups. Le Roi extrêmement irrité *fit* venir le Gouverneur, & lui dit : tu n'aurois pas oſé te permettre de traiter d'une maniere ſi barbare le fils du moindre de mes ſujets ; apprends-moi au moins la raiſon de ta conduite. Tout le monde, répondit-il, a les yeux fixés ſur les Rois, eſt attentif ſur leurs actions & ſur leurs moindres paroles. Le ſimple citoyen peut aiſément dérober ſes fautes, on s'en met peu en peine ; mais dès que le Prinne en a commis une ſeule, la renommée la porte incontinent de royaume en royaume.

Pour former les enfans de la race royale, il faut donc apporter plus de ſoins, employer plus de ſévérité, ſi l'on veut que l'inſtruction laiſſe des traces, ſur-tout lorſque tant d'hommes s'étudient dans la ſuite à les effacer.

Quiconque n'eſt pas formé à la vertu dans ſon enfance, ſera ſans mœurs toute ſa vie.

Tant que l'arbre eſt jeune il eſt facile de le diriger comme on veut ; quand on l'a laiſſé croître, il n'y a plus que le feu qui puiſſe le redreſſer.

Le Roi applaudit à la ſageſſe du Gouverneur, lui fit donner une robe & d'autres préſens, & l'éleva à une plus grande dignité.

Pendant mon voyage en Afrique, je vis dans une certaine ville celui qu'on avoit chargé d'inſtruire la jeuneſſe : c'étoit un homme triſte, refrogné, ſévere ; la joie ne pouvoit tenir à ſon approche, & l'Alcoran lui-même, quand il le récitoit, faiſoit peine à entendre. Les jeunes enfans & les jeunes filles confiés à ſes ſoins étoient dans le plus dur eſclavage ; il ne leur étoit pas permis de parler ni de rire ; pour le moindre geſte il leur tordoit les bras, & ne craignoit pas de couvrir de ſoufflets leurs charmans viſages. Enfin on en fit juſtice, on apprit ſa brutalité, & on le chaſſa lui-même, après l'avoir roué de coups. On nomma à ſa place un homme ſage, doux, modéré, pieux, qui ne ſe permettoit de bleſſer perſonne, ſoit dans ſes actions, ſoit dans ſes paroles ; c'étoit un ange ; mais quand les enfans l'eurent à leur tête ils devinrent eux-mêmes des

diables. N'étant plus gouvernés par la crainte, ils se livrerent à toute la pétulance de leur âge, abandonnerent l'étude, & passerent tout leur temps à jouer. Cet excès déplut encore davantage aux habitans.

Environ quinze jours après je repassai dans le même endroit, & je vis avec surprise dans le temple où se donnoient les leçons publiques, le premier maître, qu'ils avoient chassé & ensuite rétabli. Indigné je m'écriai : Quelle horreur de donner un démon pour précepteur à ces anges. Un vieillard long-temps instruit par l'expérience me répondit : Un Roi envoya un jour son fils à l'école publique, & lui donna à porter des tablettes d'argent, sur lesquelles étoient gravées en lettres d'or ces paroles : la sévérité du maître vaut mieux pour l'enfant que l'indulgence du pere.

Le fils d'un Derviche hérita d'un oncle, qui lui laissa des richesses immenses, & il appella à son secours toutes les passions & tous les vices pour les consommer. Tout le monde étoit révolté de ses excès, & je ne pus m'empêcher de lui dire un jour : ô mon fils, les richesses fortuites sont comme l'eau qui tombe, il n'en reste bientôt plus de traces : il n'appartient de faire de grandes dé-

penſes qu'à ceux qui ont des revenus aſſurés ; car ſi la pluie ne tomboit pas ſur les montagnes, dans moins d'un an le lit du Tigre lui-même ſeroit à ſec.

Laiſſez donc tous ces vains plaiſirs, qui épuiſeront bientôt toutes vos richeſſes, & rameneront votre premiere miſere. Vous les déteſterez alors, mais ce repentir viendra trop tard. Le fils de la débauche, enivré de ſa proſpérité, ne daigna pas écouter mes paroles. A Dieu ne plaiſe, dit-il, que je ſois aſſez fou pour troubler les délices dont je jouis à préſent, par la crainte d'un avenir incertain ; ce ne peut être le conſeil des ſages.

Dans le ſein des plaiſirs, faudra-t-il y renoncer, & ſe plonger dans la miſere par la crainte de la miſere? [redacted] pas aujourd'hui qu'il faut dévorer les ennuis de demain. Prenons courage, & vivons toujours dans l'eſpérance. D'ailleurs, quelle honte ce ſeroit pour moi de perdre la gloire que j'ai acquiſe par ma libéralité. Quand on l'a acquiſe cette gloire, il n'eſt plus permis d'enchaîner l'or & l'argent, ni de fermer la porte de la magnificence.

Je vis combien mes diſcours étoient inu-

tiles, & qu'aucun avis salutaire ne pouvoit pénétrer dans ce cœur de bronze. Je me tus; je cessai de le voir, & je me retirai dans le coin de la patience, en suivant le conseil des sages qui disent: C'est un devoir d'avertir celui qui veut se perdre; mais s'il ne veut pas écouter vos avis, que vous importe? Attendez qu'il soit pris dans les pieges de l'adversité, & que, dans son desespoir, se frappant lui-même avec ses mains, il s'accuse de ne pas vous avoir écouté.

Je n'attendis pas long-temps; bientôt arriva la misere que j'avois prédite. Je vis le malheureux couvert de haillons qu'il avoit recousu lui-même, aller mendier son pain de porte en porte. Je fus touché de son sort, & je crus qu'il y auroit de l'inhumanité d'ajoûter des remontrances inutiles à sa douleur, & de répandre ainsi du sel sur ses blessures; mais je me dis à moi-même: Dans l'ivresse des plaisirs, on n'apperçoit pas la pauvreté qui s'approche. C'est parce que l'arbre répand avec profusion ses fruits pendant l'été, qu'il se trouve nud & dépouillé pendant l'hiver.

Un Roi donna son fils à élever à un maître habile, qui avoit lui-même plusieurs enfans.

Voici, mon fils, lui dit-il: élevez-le abſolument comme les vôtres. Le maître y donna ſes ſoins pendant une année; mais ſa peine fut perdue. Ses enfans au contraire eurent les plus grands ſuccès, & ſe firent un nom diſtingué par leur ſageſſe & par leur éloquence. Le Roi, choqué de cette différence, fit venir le maitre & lui reprocha d'avoir manqué à ſa parole. Pardonnez-moi, dit-il, l'éducation a été abſolument la même; mais le génie étoit différent. Quoique l'or & l'argent naiſſent des pierres, toute pierre ne produit pas l'or & l'argent.

J'ai entendu un jour un vieillard renommé par ſa ſcience, qui diſoit à un de ſes amis: Si les hommes qui montrent tant d'attachement pour les richeſſes, en avoient autant pour le Dieu qui les donne, ils ſeroient plus parfaits que les anges eux-mêmes.

O homme, pourquoi tant d'inquiétude ſur ton ſort? As-tu donc oublié que tu n'étois qu'une miſérable goutte de liqueur ſans ſentiment & ſans vie, lorſque Dieu tout puiſſant t'a donné une ame, la raiſon, l'intelligence, le jugement, t'a revêtu d'une forme ſi parfaite, t'a doué ſeul du don de la parole, t'a muni de tous les organes néceſſaires

pour pourvoir à tes plaisirs & à tes besoins; a attaché deux bras à tes épaules, & partagé tes mains en cinq doigts toujours prêts à exécuter tes ordres. Lâche & méprisable créature, crois-tu donc que ce Dieu puisse passer un seul jour sans se souvenir de toi!

J'ai vu aussi un Arabe qui disoit à son fils qui étoit fort vain de sa naissance; O mon fils, au jour du jugement on te demandera quelles sont tes œuvres & non pas quel est ton pere. Le voile de soie qui couvre le temple de la Mecque n'attire pas notre vénération à cause du ver qui l'a tissu, mais à cause du lieu où il se trouve: on estime la perle à raison de son éclat, & non parce qu'une huître est sa mere.

Les savans prétendent que le scorpion a une maniere de naître fort extraordinaire; qu'il ne voit le jour qu'après avoir rongé les entrailles de sa mere, & lui avoir percé le ventre, & ils citent pour preuve cette pellicule qu'on trouve dans le nid de l'animal. Je rapportois ce trait à un courtisan, & je lui ajoutai, comme en étant bien convaincu par mon expérience, que la conduite des fils envers leurs parens, pendant le cours de la vie, dépendoit entiérement de

celles qu'ils avoient tenue étant encore enfans.

Un pere disoit à son fils : Retiens bien dans ta mémoire le conseil que j'ai à te donner ; c'est que quiconque n'a pas de bienveillance pour son pere ne sera jamais heureux sur la terre.

On disoit un jour, en badinant, au scorpion : Pourquoi ne sors-tu pas de ton trou pendant l'hiver ? Il répondit : On ne me fait pas assez d'honneur pendant l'été, pour que je m'expose à me montrer pendant l'hiver.

La femme d'un Derviche extrêmement pauvre devint grosse. Son mari qui n'avoit point encore eu d'enfant, fut si enchanté qu'au temps des couches il dit : Si Dieu tout puissant daigne m'accorder un fils, je promets de partager aux autres Derviches tout ce que j'ai, à l'exception du manteau que je porte. Dieu l'ayant exaucé, il rassembla ses confreres & leur donna un grand festin. Quelques années après, en revenant de mon voyage de Damas, je passai par le village qu'habitoit ce religieux, & je demandai de ses nouvelles. On me dit qu'il étoit en prison par l'ordre du Gouverneur ; j'en voulus savoir la cause ; c'est, me répondit-on, c'est

parce que son fils, s'étant enivré, a eu une querelle, a tué un homme & s'est enfui; & par cette raison on a mis les fers aux mains & aux pieds de son pere. C'est donc ce malheur, m'écriai-je, qu'il demandoit autrefois à Dieu avec des prieres si ferventes. Hélas! combien de femmes enceintes gagneroient d'accoucher d'un serpent, plutôt que d'un fils qui fera leur tourment & leur opprobre.

Etant encore enfant, je demandois à un homme quels étoient les signes de la puberté. Il me les expliqua, en ajoutant que la marque la plus certaine étoit de se conformer à la volonté de Dieu, & de ne pas se laisser emporter par ses passions, & par le goût des plaisirs.

L'homme, continua-t-il, n'a été originairement, pendant quarante jours, qu'une goutte d'eau informe, dans le sein de sa mere. Si pendant quarante ans il vit ensuite sans raison & sans mœurs, convient-il de lui donner le nom d'homme? Ce qui constitue vraiment l'humanité, c'est la libéralité & la bienfaisance, & non le simulacre corporel qui se présente à nos sens, car on peut le représenter avec exactitude sur un tableau

ou sur une muraille : or, si l'homme n'a ni vertu ni bienfaisance, quelle différence y a-t-il alors entre lui & ce simulacre? La vertu ne consiste pas à acquérir les richesses de ce monde, mais à s'attacher les cœurs par ses bienfaits ou par ses services.

Dans une caravane de la Mecque où je me trouvois, il s'éleva entre ceux qui alloient à pied une violente dispute au sujet de la religion ; on s'accabla d'injures, & on en vint jusqu'aux coups. Pendant ce démêlé, j'entendis un homme monté sur un chameau, qui disoit : Au jeu des Échecs, il n'y a point de Pion qui, après avoir traversé tout le jeu, ne devienne une Reine, & par conséquent beaucoup meilleur qu'il n'étoit auparavant ; mais, dans le voyage de la Mecque, il arrive souvent qu'après avoir traversé le désert à pied, on en revient pire qu'on étoit parti.

Un sage disoit à un Indien qui apprenoit à lancer le feu grégeois : "Ce métier-là ne vous est pas propre, vous de qui la maison est bâtie de cannes.

Un homme très-borné, qui avoit mal aux yeux, s'adressa à un Maréchal & le pria de lui donner quelque remede. Le Maré-

chal lui appliqua une emplâtre dont il se servoit pour les chevaux ; mais le malade en devint aveugle, & fut faire ses plaintes à la Justice. Le Cadi, informé du fait, le chassa & lui dit : Retire-toi ; tu n'as pas d'action contre celui que tu accuses. Tu n'aurois pas cherché un Maréchal, au lieu d'un Médecin, si tu n'avois été un âne.

Un homme sage ne confiera jamais à un sot ou à un homme vil un projet important. Va-t-on choisir, pour travailler à une étoffe de soie, l'ouvrier qui fait bien un tissu d'ozier ou de cannes.

Un homme célebre avoit un fils qui donnoit les plus grandes espérances : ce fils mourut. On lui demanda quelle inscription il vouloit faire mettre sur son tombeau. Les passages de l'Alcoran, répondit-il, sont trop nobles & trop saints pour être gravés dans des lieux exposés à toutes les injures du temps & à toutes sortes de souillures. Si vous voulez absolument une épitaphe, contentez-vous de celle-ci : Ami passant, j'ai toujours vu avec délices l'herbe verte parer la nature à chaque printemps ; puisse-tu voir avec plaisir celle qui naît de ma cendre !

Un Derviche vit en passant un homme

riche qui, après avoir fait attacher ſon eſclave, le traitoit avec la plus grande barbarie. Révolté de cette cruauté, il lui dit: O mon fils, le Dieu puiſſant & miſéricordieux, après avoir formé cet homme ſemblable à toi, l'a ſoumis à ton eſclavage; il t'a rendu ſon maître & ſon ſeigneur; ſonge à lui en rendre grace, & n'exerce plus contre cet homme une ſi grande barbarie, de peur qu'au dernier jour tu n'aie à rougir, en trouvant que cet eſclave a été meilleur que toi.

Traitez votre eſclave avec bonté; ne l'affligez ni dans ſon corps, ni dans ſon cœur. Vous l'avez acheté peut-être dix dragmes; mais ce n'eſt point votre puiſſance qui l'a formé. Pourquoi donc contre lui cette fureur & cet emportement? Vous êtes plus puiſſant que lui; mais Dieu eſt auſſi plus puiſſant que vous. Et, ſi vous êtes ſon maître, n'oubliez pas que vous en avez auſſi un à qui vous devez rendre compte.

Le plus triſte ſpectacle qui paroîtra au jour du jugement, dit le Prophete, ſera de voir porter en paradis les eſclaves pieux, & en enfer les maitres durs & impitoyables.

J'avois un voyage à faire de Balch à Damas;

Damas; tous les chemins étoient infeſtés de brigands. Je louai pour guide & pour défenſeur un jeune homme robuſte, ſe ſervant avec beaucoup d'adreſſe de ſes fleches & de ſon bouclier. Dix hommes avoient de la peine à bander ſon arc, & il y en avoit peu qu'il ne fut en état de terraſſer; mais n'étant point encore ſorti de la maiſon paternelle, il n'avoit aucune expérience; le bruit des inſtrumens de guerre n'avoit point frappé ſon oreille; les glaives nuds & étincelans ne s'étoient point montrés à ſes yeux; il n'avoit pas vu tomber à ſes côtés une pluie de fleches.

Tandis que nous faiſions route avec le plus de diligence qu'il nous étoit poſſible, ce jeune homme ayant rencontré dans le chemin un vieux mur, il le pouſſa & l'abattit; il arracha pareillement un arbre déja grand; & tout fier de cette preuve de ſes forces, il s'écrioit: ne ſe trouvera-t-il pas quelque lion, quelque élephant à qui je puiſſe faire ſentir la peſanteur de mon bras.

Comme nous marchions, deux Indiens cachés derriere un rocher ſe leverent à notre approche, & fondant ſur nous, menacerent de nous ôter la vie. L'un ne portoit qu'un

gros bâton, & l'autre une pique. Dès que je les apperçus, je dis au jeune homme: Voila le moment de montrer votre courage & vos forces; mais il trembloit de tous ses membres; son arc & ses fleches étoient tombés à ses pieds.

Je vis bien alors qu'il n'y avoit d'autre parti à prendre que de laisser là nos armes & nos vêtemens, pour pouvoir conserver notre vie.

Il n'y a point de talent qui n'ait besoin d'être formé & mûri par l'expérience. Le courage le plus ferme s'étonne à la vue des premiers dangers; l'esprit le plus subtil succombe sous les premieres difficultés. C'est l'essai de nos facultés qui nous apprend à en user, & qui nous montre leur force.

Un fils étoit dans un cimetiere assis sur le tombeau de son pere qui lui avoit laissé de grands biens, & tenoit ce discours au fils d'un pauvre homme: Le tombeau de mon pere est de marbre, l'épitaphe est écrite en lettres d'or, & le pavé à l'entour est de marqueterie & à compartimens; mais toi, en quoi consiste le tombeau de ton pere? En deux briques, l'une à la tête & l'autre aux pieds, avec deux poignées de terre sur

ſon corps. Le fils du pauvre répondit : Taiſez-vous : avant que votre pere ait ſeulement fait mouvoir au jour du jugement la pierre dont il eſt couvert, mon pere ſera arrivé en paradis.

Dans un voyage, le mulet moins chargé de bagage chemine plus aiſément. Le pauvre qui a ſupporté toute ſa vie le fardeau de la pauvreté, voit ſans peine s'ouvrir les portes de la mort; mais pour celui dont la vie s'eſt écoulée dans le luxe & dans les délices, il eſt amer ſans doute d'être arraché tout-à-coup à tant de jouiſſances. Quel eſt à votre avis le plus à plaindre de l'eſclave qui vient d'entrer dans les fers, ou de celui qui leur échappe ?

Je demandai un jour à un homme célebre l'explication de cette ſentence conſignée dans les écrits du Prophete : Nos plus grands ennemis ſont ceux que nous portons en nous-mêmes. Il me répondit : Dans le cours de la vie, vous pouvez adoucir un ennemi par vos bienfaits, au point de le rendre votre ami; mais plus vous accordez à la paſſion qui vous domine, plus elle prend de force pour vous combattre.

Un Derviche qui n'en avoit que l'habit,

& qui ne pouvoit ſupporter ſa pauvreté, ne ceſſoit d'invectiver contre les riches. Un jour il dit dans une aſſemblée : La main de la puiſſance eſt liée pour les pauvres ; le pied de la bienveillance eſt rompu pour les riches ; l'or ne ſe trouve point dans la main des bienfaiſans, & la bienfaiſance n'eſt plus dans le cœur des riches de ce monde.

J'entendis avec peine ces paroles, moi qui dois tout à la faveur des grands, & ai toujours vécu avec eux. Mon ami, lui répondis-je, les pauvres ont des revenus plus aſſurés que vous ne dites ; ils les trouvent dans la libéralité des riches qui, ſoit à la ville, ſoit dans les voyages, ſe font un devoir de pourvoir à leurs beſoins, & de répandre leurs dons avec largeſſe, ſur les veuves, ſur les vieillards, & ſur tous ceux qui ne peuvent ſe procurer leur ſubſiſtance. Voyez cette foule d'établiſſemens pieux, ces legs ſi fréquens dans les teſtamens des riches qui diſpoſent du cinquantieme du revenu en faveur des pauvres, qui établiſſent pour eux des feſtins, des étrennes, des rachats d'eſclaves & des victimes qu'eux ſeuls peuvent conſommer. Inſenſé détracteur, quelles œuvres peux-tu mettre dans l'autre

côté de la balance, toi dont toute la vertu se borne à fléchir le genou pendant chaque oraison, & à répéter cent fois cet inutile exercice, jusqu'à te lasser toi-même & tous les spectateurs.

Tu calomnies les œuvres & les intentions des riches; mais un gueux quel service peut-il rendre? Quelle force peut avoir un ventre vuide? Peut-on attendre une libéralité d'une main indigente, ou un bienfait d'un homme affamé?

Tu vantes tes prieres; mais un gueux a-t-il seulement le temps de prier? S'il en commence le soir, il est bientôt interrompu par son inquiétude sur la nourriture du lendemain. Rien de plus sensé que ce proverbe arabe, qui dit : Dieu vous préserve de l'extrême pauvreté, qui est le plus grand de tous les maux.

Mais, me répondit mon antagoniste, le Prophete n'a-t-il pas dit : Ma pauvreté est ma gloire. Sans doute, répondis-je; mais il vouloit parler de cette pauvreté sage qui, soumise aux fleches du destin, se résigne & s'abandonne sans murmure à la providence sur le soin de son sort; il ne vouloit pas parler de ces hommes qui, revêtus d'un ha-

bit religieux, s'enrichissent à quêter leur vie, & revendent ce qu'ils arrachent à la charité (1); vains simulacres qui, comme la trompette, ne faites grand bruit au dehors que parce que vous êtes vuides au dedans, cessez de jeter sur le bien d'autrui les yeux de l'avarice, & n'allez pas croire que toute la piété consiste à marmoter des formules, & à rouler de petites boules enfilées, entre vos doigts.

Le pauvre qui n'acquiesce pas à sa pauvreté est toujours voisin de la tentation de mal faire, & résiste difficilement à l'occasion quand elle se présente. La plupart des crimes qui remplissent les prisons, ou qui s'expient sous la hache du bourreau, n'ont-ils pas été inspirés par la pauvreté? Le riche au contraire en est à couvert, soit par la crainte de perdre ses jouissances, soit parce que sa

---

(1) Je traduis ici presque littéralement. On sera peut-être surpris de trouver ici nos chapelets, mais les Mahométans font un grand usage d'une machine à peu près semblable; ils s'en servent pour leur calcul; les dévots les employent pour fixer ou pour étaler le nombre de leurs prieres. La plupart de ces machines sont même originairement de vrais chapelets; car j'ai oui dire à un Négociant de Saumur, que le principal débouché de ce commerce étoit avec la Turquie.

fortune lui en offre de préférables à celles qui s'acquierrent par le crime. Si quelqu'un avoit vu les vierges du paradis, pourroit-il encore être touché des beautés mortelles? Quand on a en son pouvoir des dattes mûres & fraîchement cueillies, on ne s'avise pas d'abattre à coups de pierres celles qui restent sur l'arbre.

La colere de mon adversaire s'irritoit contre les riches, à proportion des efforts que je faisois pour les défendre. Vous leur prodiguez tant d'éloges, me dit-il, vous nous les peignez si parfaits, qu'à vous entendre il sembleroit que leur maison seroit l'asyle ordinaire des pauvres, & que leurs bourses seroient toujours ouvertes pour leurs besoins.

Mais au fond, que sont-ils? une troupe d'hommes enflés d'orgueil, & dévorés d'une avarice insatiable, ne vivant que pour eux seuls, & sans entrailles pour les autres, mus seulement par deux ressorts, l'amour de l'or & celui des plaisirs. Enivrés de leurs dignités, & sans scrupules pour augmenter leur pouvoir, ils regardent tous les autres hommes du haut de leur orgueil, traitent les sages de mendians, & quand au reste du peu-

ple, lui donnent à peine le nom d'homme; leur eſtime ne ſe meſure que ſur le faſte & & les richeſſes. Dans les aſſemblées, on les voit s'emparer impérieuſement des premieres places; ils ſe croient d'une eſpece ſupérieure, ne pouvant pas comprendre cette maxime des ſages, qui dit: que quiconque cede à un autre en piété, l'emportât-il de beaucoup en richeſſes, n'eſt riche qu'en apparence, mais eſt très pauvre en effet.

Tu exageres leurs défauts, lui dis-je, & ne parles point de leur bienfaiſance. Leur bienfaiſance, répondit-il, quelle eſt-elle? quelle peut-elle être? Ne ſont-ils pas eux-mêmes les eſclaves de l'or? Oui, comme les nuages du mois de Mars, ils pourroient tout féconder; mais ſur qui verſent-ils la pluie? Quels ſont ceux que ces ſoleils réchauffent de leurs rayons? Perſonne, ou bien ceux-là ſeulement qui ſervent leurs paſſions & leurs vices. Ils étalent avec fierté tout l'appareil de leur puiſſance; mais ce n'eſt que pour eux ſeuls. Sourds à la voix de l'humanité, & au préceptes de la loi, ils ne feroient pas un pas pour aller au ſecours de perſonne, & ſi l'importunité leur arrache quelquefois une miſérable aumône, c'eſt toujours par des re-

proches ; ou quelquefois par des outrages qu'il faut les acheter. Du reste ces richesses qu'ils entassent avec tant de travail, ils les enfouissent par avarice. On a dit avec raison, l'or de l'avare ne sort de la terre que lorsqu'il y entre lui-même.

Ce n'est qu'en mendiant, lui répondis-je, que tu as été à portée de connoitre les riches. Quelle idée juste pourrois-tu avoir de leurs vices ou de leur vertu ? Vous avez raison, dit-il ; mais comme la pierre de touche éprouve l'or, le pauvre est la pierre de touche du riche. Je ne parle, il est vrai, que d'après mon expérience : c'est elle qui m'a appris que les grands ne placent à l'entrée de leur palais, cette foule d'hommes oisifs, que pour repousser la science & la vertu si elles tentent d'y pénétrer. Tous de concert avec le portier s'écrient, il n'y a personne ; & certes, rien n'est plus vrai, s'ils entendent parler d'un homme ; car celui qui est dénué de talens, de sagesse, de bienfaisance, n'en mérite pas le nom.

Eh ! peuvent-ils faire autrement, lui dis je, pour se débarrasser de cette foule de mendians, qui ne cessent de les fatiguer par leurs demandes ? Quelques abondantes que

fussent leurs largesses, les besoins qui les sollicitent sont encore plus insatiables. Quand même tous les sables du désert seroient changés en perles, leur avidité ne seroit pas satisfaite ; & de même qu'un puits ne se remplit pas de rosée, quoique comblé de dons, leur cœur reste toujours à sec.

Hatemtai lui-même, le plus généreux des hommes, s'il eut vécu à la ville, eut été obligé de suspendre le cours de ses largesses ; ou bien réduit à la pauvreté, il n'eut bientôt eu pour se couvrir que des lambeaux déchirés.

Eh bien ! me dit-il ironiquement, puisqu'il en est ainsi, je plains sincérement le sort des riches : dis plutôt, lui répondis-je, que tu portes envie à leur bonheur, & que c'est cette envie qui te ronge. C'est ainsi que dans le cours de cette dispute, de même qu'au jeu des échecs, il ne m'opposoit pas une piece que je ne la repoussasse avec une autre : au moment où il m'annonçoit le mat, je me défendois avec la reine, & lui faisois éprouver le même danger ; jusqu'à ce qu'ayant épuisé tous ses argumens, & ne sachant plus que répondre, il me menaça de la main, & me chargea d'injures : cette arme,

au défaut des autres, eſt toujours prompte à ſervir l'homme groſſier & mal élevé. C'eſt ainſi qu'Aſer, fabricateur d'idoles, fut ſur le point de tuer ſon fils Abraham, parce qu'il refuſoit de les adorer.

Irrité de ſes invectives, la patience m'échappa à mon tour; je lui rendis ſes injures; il fallut bientôt me défendre d'une attaque plus preſſante; il me prit par le collet, je le ſaiſis par la barbe, les ſpectateurs accoururent en riant pour nous ſéparer, & au lieu de l'admiration que chacun de nous comptoit recueillir, il rongea ſes ongles de confuſion.

Cependant la cauſe fut portée devant le Cadi, & nous lui ſoumimes nous-mêmes notre différent. Après nous avoir écouté de part & d'autre, il s'enveloppa la tête de ſa robe, & après une longue méditation, écoute, me dit-il, toi qui as plaidé pour les riches, & qui as cru pouvoir t'élever contre les pauvres, apprends que par-tout où il y a des roſes, il y a auſſi des épines; que l'uſage du vin, ſi utile pour l'eſtomac, cauſe ſouvent des douleurs de tête; qu'il y a toujours un ſerpent caché auprès d'un tréſor, & auprès d'une perle précieuſe un crocodile

prêt à dévorer celui qui veut s'en emparer Le sort ne cesse de mêler son amertume aux plaisirs de ce monde, & le paradis lui-même est comme une forteresse qui ne peut se conquérir que par beaucoup de travaux.

Il faut supporter les injures de son ennemi, si l'on veut jouir des doux fruits de l'amitié, parce qu'ici bas le trésor & le serpent, la rose & l'épine, la joie & la douleur sont pêle-mêle, & presque toujours joints ensemble. Voyez dans ce jardin un tronc aride à côté de ce saule qui répand une odeur si suave, c'est ainsi que parmi les riches, les uns se font remarquer par leurs bienfaits, les autres par leur avarice, & que parmi les pauvres, les uns se distinguent par leur patience, les autres par leurs emportemens. La vertu tire son prix de ce contraste; car si chaque goutte de rosée étoit une perle, elles deviendroient bientôt aussi viles que les pierres.

Le Dieu tout-puissant ne nous estime que par nos œuvres. Il chérit les riches qui ont la simplicité des mœurs du pauvre, & les pauvres qui sont riches d'honneur & de vertu. Le premier des riches est celui qui montre le plus de sensibilité pour le pau-

vre. Le meilleur des pauvres est celui qui remarque le moins les défauts des riches; car c'est Dieu lui-même qui a dit : Quiconque met en moi toute sa confiance, n'a pas besoin d'autre appui.

Ensuite se tournant du côté de mon adversaire : pour toi, dit-il, qui as parlé contre les riches, & nous les a représenté ivres de leur grandeur & de leurs plaisirs, tu les as peint sous leurs véritables couleurs. Il n'est que trop vrai que la plupart d'entr'eux sont une race lâche & sans vertu, qui, après avoir reçu tant de bienfaits de Dieu, ne le payent que d'ingratitude. Ils s'empressent d'entasser des richesses, & c'est pour les enfouir; ou bien ils vivent dans les délices. Insensibles aux besoins de ceux qui les entourent, appuyés sur leurs richesses, ils s'en font comme un rempart, & rient de tous les fléaux. Quelqu'un meurt-il d'indigence sous leurs yeux, moi je suis riche, disent-ils, est-ce au cygne à redouter le déluge? Combien de femmes portées dans leur litiere, ont vu d'un œil sec une foule de malheureux ensévelis sous les sables, ou combien traînées dans un char rapide insultent au dernier moment de ceux qu'elles écrasent.

Qu'importe au riche la vie du pauvre! Que lui importe le ſalut du monde entier, pourvu que lui-même ſoit ſauvé.

Cependant il faut l'avouer, il y a auſſi quelques exceptions ; il ſe trouve encore quelques riches généreux & bienfaiſans, dont la table eſt l'aſyle du pauvre, qui s'empreſſent de ſecourir toutes les néceſſités, & dont la clémence eſt toujours prête à venir à l'appui de notre foibleſſe (1). Tels ſont ſurtout ceux que Dieu a ſuſcités pour être les miniſtres de ce puiſſant royaume, ſous le généreux Muſſafer Eddin, fils de Sady, le vainqueur de tous ſes ennemis, le dominateur des nations, l'héritier du royaume de Salomon. Puiſſe Dieu prolonger ſans ceſſe les bornes de ſes jours & les limites de ſa puiſſance! Jamais pere ne fit éprouver autant de biens à ſes enfans, que ſa main libérale en verſe chaque jour ſur ſes ſujets. Jamais on n'a mieux juſtifié cet axiome des ſages, que quand Dieu veut récompenſer

(1) En qualité de Traducteur je crains bien qu'on ne reproche ici aux Écrivains Orientaux d'être, autant que les nôtres, prodigues d'éloges exceſſifs envers les Miniſtres, & auſſi de n'être pas moins mal-adroits à les placer.

un peuple, il lui donne un Roi ſage & bienfaiſant.

Le Cadi termina là ſon diſcours, après s'être étendu beaucoup plus que nous ne devions l'attendre. Nous lui applaudîmes de bon cœur mon adverſaire & moi, & oubliant nos reſſentimens, nous courûmes nous embraſſer l'un & l'autre, terminant notre diſpute par cette exhortation aux pauvres & aux riches.

Toi qui gémis dans la pauvreté, ne montre point d'emportement contre ceux qui abuſent de leurs richeſſes, car il ne ſert qu'à aggraver tes maux, & à t'en ôter la récompenſe; & toi riche, qui tiens dans tes mains tous les tréſors de la fortune, uſes-en pour toi-même, mais ſache auſſi les répandre, & ton bonheur eſt aſſuré pour l'une & pour l'autre vie (1).

---

(1) Sady, dans cette diſpute, ſoutient une ſi mauvaiſe cauſe, diſons-le même, y joue un rôle ſi odieux, que ſon Traducteur ſe croit obligé de chercher des motifs qui puiſſent lui ſervir d'excuſe. Le premier, c'eſt que ce rôle contraſte ſi viſiblement avec la morale de cet Ouvrage, qu'il n'eſt pas poſſible qu'il ait voulu exprimer ſes véritables ſentimens. Le ſecond, c'eſt qu'il y a joint une cenſure ſi rigoureuſe des ri-

ches, qu'il eſt facile de voir que c'eſt à eux principalement qu'il deſtine la leçon; cela ſe voit encore mieux par la ſentence du juge qui ne condamne preſqu'eux ſeuls. Peut-être dans les mœurs orientales où le deſpotiſme dégrade toutes les ames, cette ſatyre des riches ne pouvoit-elle paſſer qu'à la faveur des invectives dont on accable les pauvres; & Sady n'aura oſé prendre pour lui-même le rôle le plus généreux, pour ne pas s'expoſer à leur haine; & c'eſt ſans doute pour ſe mettre plus à couvert, qu'il termine cette diſpute par des éloges exceſſifs du Roi & de ſes Miniſtres.

CHAPITRE VIII.

MAXIMES.

Ire

LES richeſſes nous ont été données pour adoucir l'amertume de la vie, & non la vie pour entaſſer des richeſſes. On demandoit un jour à un ſage, quel étoit l'homme le plus heureux & le plus malheureux ? L'homme heureux, dit-il, eſt celui qui mange après avoir ſemé; le malheureux, celui qui meurt au milieu de ſes épargnes.

Moyſe, ce divin Légiſlateur, diſoit ſouvent à Coré, puiſque vous recevez ſans ceſſe des bienfaits de Dieu, ne ceſſez pas de répandre les vôtres. Il ne ſuivit pas ce conſeil, & l'on ſait quelle horrible mort termina ſa vie. Quel inſenſé délire de ſacrifier ſa ſûreté & ſon repos à de viles richeſſes! le ſeul moyen d'en jouir, c'eſt d'en faire du bien aux hommes. Voyez Dieu, en fait-il un autre uſage ?

L'Arabe dit fort bien : ne craignez pas de multiplier vos bienfaits; mais ne les repro-

chez jamais, si vous voulez en goûter le fruit.

L'arbre de la bienfaisance pousse par-tout ses racines; ses branches s'élevent jusqu'au ciel; on aime à se rassembler sous son ombre, à se nourrir de ses fruits. N'allez pas, par des reproches, mettre la cognée à la racine de cet arbre, il périroit infailliblement. Mais pourquoi des reproches? Ce que vous donnez, ne l'avez-vous pas reçu vous-même? Quelle étoit votre misere, si Dieu n'eût pas exercé sur vous ses bienfaits? N'allez pas vous enorgueillir des services que vous rendez à votre Roi, votre gloire est qu'il ait daigné accepter vos services.

II.

Deux especes d'hommes travaillent inutilement, celui qui gagne & ne jouit pas de ce qu'il gagne, celui qui étudie la morale & n'y conforme pas sa vie.

La science est stérile sans les œuvres. Le professeur de sagesse, s'il ne la montre pas par ses actions, n'en est que plus insensé. Un mulet, pour être chargé de livres, en est-il plus savant? Non : il ne sait pas s'il porte du bois ou des livres.

III.

La ſcience n'eſt rien, ſi elle ne ſert à l'appui de la religion, & ſi on ne l'emploie qu'à amaſſer de vaines richeſſes.

Apprendre aux autres les vérités & les devoirs de morale, ſans les pratiquer, c'eſt amaſſer de grandes proviſions, mais ſeulement pour y mettre le feu.

IV.

Le ſavant dont les mœurs ſont déréglées, reſſemble à un aveugle qui porte un flambeau dont il éclaire les autres, ſans pouvoir s'éclairer lui-même.

V.

Les ſavans ſont la gloire d'un regne. La perfection de la vertu conſiſte dans l'auſtérité de la vie, jointe à l'innocence des mœurs. Les Rois ont plus beſoin du conſeil des ſages, que les ſages de la compagnie des Rois. O Princes, qu'ils ſoient donc ſeuls chargés de vos affaires, & quoiqu'ils redoutent ce fardeau, n'oubliez rien pour vaincre leur répugnance, c'eſt l'avis le plus important que vous puiſſiez recevoir.

VI.

Trois choſes ne peuvent avoir de ſtabilité

dans un Etat : des richesses sans commerce ; la science sans étude & même sans dispute, & une administration sans embarras.

V I I.

La compassion pour les méchans est une injure pour les bons, & rien ne porte plus d'atteinte à la vertu, que l'indulgence pour le crime.

V I I I.

N'ayez pas plus de confiance dans l'amitié des Rois, que dans la voix harmonieuse : celle-ci peut disparoître dans une seule nuit, & l'autre, le moindre soupçon suffit pour la détruire.

Dès qu'une chose excite l'empressement général, gardez-vous de vous y attacher, si ce n'est pas Dieu.

I X.

Ne confiez pas tous vos secrets à votre ami, car vous ne savez pas s'il ne deviendra pas votre ennemi. Ne faites point à votre ennemi tout le mal que vous pourriez lui faire, car il peut devenir votre ami. Le secret que vous voulez cacher, ne le communiquez pas même à votre meilleur ami, car qui peut mieux le garder que vous-même.

On peut arrêter l'eau dans sa source ; si on la laisse couler, elle devient bientôt un torrent que rien ne peut contenir.

X.

L'ennemi qui dans l'impuissance de se venger se réconcilie avec toi ne cherche que l'occasion de te montrer plus sûrement sa haine. Ne pas se défier d'un ennemi, parce qu'il est foible, c'est être semblable à celui qui négligeroit le commencement d'un incendie, parce qu'il n'a attaqué d'abord que des choses de peu de prix ; mais bientôt la flamme s'éleve, gagne de proche en proche & va dévorer toute ta fortune. Ne permets donc pas à ton ennemi de pouvoir tendre son arc, tant que tu as toi-même une fleche pour le percer.

X I.

Si tu vois deux ennemis, sois attentif à tes paroles, & prends garde de ne rien dire à l'un & à l'autre qui pût tourner à ta confusion, s'ils venoient à se réconcilier.

Un vil délateur de ce qu'il entend est semblable à celui qui apporte du bois dans un incendie. Exciter dans les autres le feu de l'inimitié, c'est courir le risque de s'y consumer soi-même.

Si tu as des projets, ne les découvre qu'à voix basse à ton ami, de peur qu'un ennemi ne les entende. Avant de parler devant un mur, examine s'il n'y a point quelque oreille cachée derriere.

XII.

C'est offenser l'amitié que de se lier avec les ennemis de ses amis. L'homme sage se défie d'un commerce aussi suspect, & retire bientôt sa confiance.

XIII.

Dans une affaire qui t'offre deux biais, prends toujours celui où tu cours le moins de risque d'offenser les autres. Évite les querelles avec *les hommes doux & pacifiques;* & si quelqu'un *frappe à la porte de la paix,* ne vas pas lui déclarer la guerre.

XIV.

Quand il ne s'agit que d'or, c'est une folie d'aller exposer sa tête.

XV.

N'épargne point ton ennemi à cause de sa foiblesse, car s'il étoit fort, il ne t'épargneroit pas.

Il n'y a point d'os qui ne contienne de la moëlle, & point de vêtement si vil qui

se puisse couvrir un homme de courage ; ne t'en rapporte donc point à l'extérieur.

Tuer un méchant, c'est lui ôter le pouvoir de faire le mal, & peut-être le soustraire lui-même aux supplices éternels. Il est beau sans doute de pardonner, mais on peut se dispenser d'appliquer du baume sur la blessure de celui qui tourmente les autres. Ne savez-vous pas que sauver un serpent, c'est exposer la vie des hommes.

X V I.

C'est un crime de suivre le conseil de son ennemi. On peut bien le consulter, mais pour faire le contraire de ce qu'il recommande. Vous prescrit-il d'aller à droite, suivez la gauche, sinon vous ne tarderez pas de mettre en pleurant la main du repentir sur vos genoux, & d'accuser vous-même votre imprudence.

X V I I.

L'excès de la sévérité produit la haine. L'excès de l'indulgence affoiblit l'autorité. Sachez garder le milieu, & vous ne serez exposé ni au mépris ni aux outrages. Il faut imiter le Chirurgien qui, suivant le besoin, applique le fer ou le baume sur la blessure.

Le ſage évite avec ſoin tous les excès ; il n'eſt ni préſomptueux ni abjet. Un jeune homme demandoit à ſon pere un conſeil qui fût le fruit de ſa vieilleſſe : mon fils, répondit-il, ſois bon, mais de maniere cependant que le loup n'oſe te montrer les dents.

X I X.

Les deux grands ennemis du Royaume & de la Religion ſont un Roi ſans clémence, & un Religieux ſans ſcience.

X X.

Un Roi doit éviter de ſe livrer tellement à ſa colere contre ſon ennemi, qu'il excite la frayeur dans l'ame de ſes amis ; parce que la fureur une fois allumée ne connoît plus perſonne ; en conſumant celui qui en eſt l'objet, ſes étincelles ſe portent au hazard ſur tout ce qui l'approche : ami ou ennemi, perſonne n'en eſt à couvert.

L'homme devroit ſe ſouvenir qu'il eſt né non du feu, mais de la terre, & que c'eſt à la terre que doit un jour aboutir ſon orgueil.

X X I.

Un homme de mauvaiſes mœurs eſt comme un captif qui eſt toujours ſous la main d'un

ennemi : quelque part qu'il aille, il ne peut échapper au fouet qui le déchire.

XXII.

A la guerre, tant que l'armée de l'ennemi eſt diſperſée & peu d'accord avec elle-même, on eſt tranquille. La crainte naît dès qu'elle ſe raſſemble & ſe réunit.. Agiſſez-en ainſi avec vos ennemis. Sont-ils diviſés, livrez-vous à la joie.. Vont-ils s'unir, bandez votre arc, & mettez votre maiſon en état de déſenſe.

XXIII.

Frappez la tête du ſerpent avec la main de votre ennemi, & il en réſultera néceſſairement un bien pour vous ; car s'il eſt vainqueur, le ſerpent ſera tué, & s'il eſt vaincu, vous aurez un ennemi de moins.

XXIV.

N'annoncez pas vous-même une méchante nouvelle à celui qui peut en être troublé ; laiſſez un autre ſe charger de ce ſoin. Comme le roſſignol, n'annoncez que le printemps, & non, comme la chouette, la nuit ou de funeſtes préſages.

XXV.

Avant d'accuſer quelqu'un auprès du Roi;

examinez s'il eſt en diſpoſition de vous entendre, ſinon vous ne travaillez qu'à votre perte.

XXVI.

Qui donne conſeil à un homme rempli de lui-même, a lui-même beſoin de conſeil.

XXVII.

N'écoutez ni la louange que vous donne un ennemi, ni celle du flatteur : la premiere eſt le piege de la fraude, l'autre l'amorce de l'avarice. Il n'y a qu'un ſot qui ſe plaiſe à entendre ſans ceſſe ſes louanges. Inſenſé, tu as beau t'enfler, tu reſſembles à un cadavre ſoufflé, dont la bouffiſure imite toujours mal l'embonpoint. Ne vois-tu pas que ce flatteur qui vante tes vertus, s'il nobtient pas le prix qu'il attend, ſera encore plus prompt à publier tes vices?

XXVIII.

Un Orateur ne peut atteindre à la perfection de ſon art, qu'autant qu'il réuſſira à ſe corriger lui-même.

XXIX.

Il n'y a perſonne qui ne s'applaudiſſe de ſon eſprit & de la beauté de ſes enfans.

XXX.

Dix hommes ſe nourriſſent en paix autour de la même table. Deux chiens ſe diſputent & ſe déchirent pour un miſérable cadavre : c'eſt l'image de l'avarice, que la poſſeſſion du monde entier ne pourroit raſſaſier.

XXXI.

Quiconque n'uſe pas de ſa proſpérité pour faire du bien, doit s'attendre à la miſere dans l'adverſité.

XXXII.

Sacrifier ſa religion pour de vaines richeſſes, quelle folie ! c'eſt vendre Joſeph pour acheter des bagatelles.

XXXIII.

Le diable ne peut rien contre les gens de bien, ni le Roi contre les pauvres.

Ne prêtez point à l'impie, quelque preſſé qu'il ſoit par la pauvreté : s'il ne remplit pas ſes engagemens avec Dieu, croyez-vous qu'il ſoit plus exact pour ceux qu'il aura avec vous.

Il y a, dit-on, dans l'Orient une terre dont on fait des vaſes infiniment précieux, mais il faut quarante ans pour les travailler. A Babdad, au contraire, avec de la terre

commune, un ouvrier vous en fera cent dans une journée, mais aussi ils se donnent au plus vil prix.

Le poussin, en sortant de l'œuf, sait chercher lui-même sa nourriture. L'enfant, au contraire, privé de raison & de jugement, périroit infailliblement s'il étoit abandonné à lui-même : mais celui qui paroissoit parfait en naissant, reste au même point, & n'arrive réellement à aucune perfection, tandis que l'enfant acquiert peu à peu la sagesse & la vertu qui le rendent si supérieur à tous les êtres.

Le verre se rencontre par-tout, rien de plus rare que le diamant. De la différence de leur prix (1).

---

(1) Il y a peu de suite entre ces idées, & encore moins de rapport avec la maxime dont elles semblent devoir être le commentaire. Le Traducteur ne doit répondre ni de l'un ni de l'autre ; mais comme ces idées expriment des vérités utiles, ou des images agréables, il n'a pas cru pouvoir se dispenser de les traduire.

On peut douter, il est vrai, de l'utilité & même de l'humanité du conseil qu'il donne de ne point prêter à l'impie Il contraste beaucoup avec les sentimens de tolérance que plusieurs de nos Écrivains ont prêté à Sady. C'étoit une raison de plus de l'exposer ; car plus un Auteur a de célébrité, plus on doit s'attacher à le peindre avec ses véritables traits.

XXXIV.

Souvent la lenteur dans les affaires eſt ce qui les conduit le plus ſûrement & le plus promptement à leur fin. J'ai toujours vu dans le déſert ceux qui avoient le moins de hâte arriver avant les plus preſſés. Le cheval le plus vîte ſuccombe ſouvent au milieu de ſa courſe, & le chameau en marchant pas à pas arrive ſûrement à terme de ſon voyage.

XXXV.

Rien ne convient mieux à l'ignorant que le ſilence ; mais il ne feroit plus un ignorant s'il pouvoit ſe convaincre de cette vérité.

C'eſt la langue qui découvre l'incapacité de l'homme, comme le vuide de la noix ſe produit au dehors par ſa légéreté.

Un ignorant vouloit apprendre à parler à ſon âne, & paſſoit tout ſon temps dans cette vaine occupation. Un ſage s'en apperçut & lui dit : A quoi bon tant d'efforts qui ne ſerviront qu'à te rendre l'objet de la riſée publique ? Ces animaux formés par la nature pour être muets, ne peuvent apprendre de toi à parler : mais ne ferois-tu pas mieux d'apprendre d'eux à te taire ?

XXXVI.

C'eſt une grande mal-adreſſe, pour montrer ta ſcience, de diſputer avec un plus ſavant que toi. Quand même tu ſerois mieux inſtruit ſur le point qu'il traite, garde-toi de l'interrompre & de le contredire.

XXXVII.

Ne dévoilez point les fautes cachées des autres ; car en détruiſant leur réputation, vous ne nuiſez pas moins à la vôtre.

XXXVIII.

Celui qui apprend les regles de la ſageſſe, ſans y conformer ſa vie, eſt ſemblable à un homme qui laboureroit ſon champ, & ne le ſemeroit jamais.

XXXIX.

Ce n'eſt pas aſſez de poſſéder une belle figure, pour être parfait en vertu, car le ſiege de la vertu n'eſt pas ſur le viſage, mais dans le cœur.

En vivant avec un homme pendant un ſeul jour, on peut s'aſſurer du progrès qu'il a fait dans les ſciences ; mais des années ne ſuffiſent pas pour découvrir ce qu'il cache dans ſon cœur.

X L.

Diſputer contre les Princes & les hommes en place, c'eſt vouloir répandre ſoi-même ſon propre ſang.

Tu as une grande idée de tes forces, mais tu en juges mal, ſemblable à celui qui voit tous les objets doubles. En allant heurter la tête d'un bélier, comment la tienne ne ſeroit-elle pas fracaſſée ?

X L I.

Ce n'eſt pas l'avis des ſages de frapper le feu, ou de lutter contre un lion. Attaquer un plus puiſſant que ſoi, c'eſt vouloir hâter ſa perte.

Un homme nourri à l'ombre oſera-il deſcendre dans l'arene contre un athlete ? Se meſurera-t-il avec ſes bras nuds contre des gantelets armés d'ongles de fer ?

X L I I.

Les lâches déteſtent & calomnient les gens de cœur. Ils ſont ſemblables à ces chiens de cuiſine, qui, dès qu'ils voient un chien de chaſſe, ne manquent pas d'aboyer contre lui, mais n'oſent ſortir pour le combattre.

X L I I I.

Si la gourmandiſe ne cauſoit pas la perte

de celui qui en eſt atteint, l'oiſeau ne viendroit pas ſe jeter de lui-même dans les filets, ou plutôt l'oiſeleur ne tendroit plus de filets.

Le ſavant & l'homme occupé mangent le plus tard qu'ils peuvent; l'homme ſobre ne ſatisfait que la moitié de ſon appétit; le pénitent ne mange que pour ne pas mourir de faim; les jeunes gens au contraire, juſqu'à ce qu'on leur ôte les plats; les vieillards, juſqu'à ce qu'ils ſuent; & les Calenders (1), tant qu'il reſte une place dans leur eſtomac & une bouchée ſur la table.

Celui qui, ſans être riche, ne ſonge qu'à s'engraiſſer, paſſe néceſſairement deux mauvaiſes nuits; la premiere, à cauſe de la laſſitude où il jette ſon eſtomac; la ſeconde, par ſes inquiétudes pour pouvoir ſe procurer un auſſi bon repas.

X L I V.

Rien de plus inſenſé que de faire part de ſes deſſeins à des femmes, & de ſon bien à des prodigues.

---

(1) Les Calenders ſont des eſpeces de Moines ou d'Hermites aſſez célebres dans l'Orient. Ils vivent dans la ſolitude, & cette gourmandiſe qu'on leur reproche eſt comme le produit preſque néceſſaire de leur déſœuvrement.

XLV.

Quiconque a ſon ennemi en ſa puiſſance & ne lui ôte pas la vie, devient à lui-même ſon propre ennemi. Si la tête du ſerpent repoſe ſur la pierre, & que le ſage ait un bâton à la main, héſitera-t-il un moment à l'écraſer? Avoir pitié du tigre, c'eſt livrer les brebis au carnage.

Si c'eſt un eſclave, au contraire, dont tu veuilles te venger, le plus ſage eſt d'attendre; parce qu'il reſte toujours en ton pouvoir: le reſſentiment peut t'aveugler, & te cacher ſon innocence: ſi elle ne ſe découvre qu'après que tu l'auras ſatisfait, quels reproches amers te cauſera ta précipitation, quand il n'y aura plus de remede! Il eſt facile de priver quelqu'un de la vie, mais il eſt impoſſible de la lui rendre, après l'avoir ôtée. Vois quelle attention l'archer met à diriger ſa fleche, parce que dès qu'elle eſt partie, il ne peut plus la rappeller.

XLVI.

L'homme éclairé qui ſe rencontre avec des ignorans, ne doit s'attendre à aucune conſidération.

Si un ignorant, par ſon babil, parvient

à faire taire un ſavant, n'en ſoyez point étonné, c'eſt une pierre qui écraſe une perle. Le caillou le plus vil peut fracaſſer un vaſe d'or, mais le caillou n'en devient pas plus précieux, & l'or ne perd rien de ſon prix. La mélodie du roſſignol peut-elle ſe faire entendre à côté de la voix rauque du corbeau enfermé dans la même cage?

Un diamant a beau tomber dans l'ordure; ſon prix reſte toujours le même. La pouſſiere a beau s'élever juſqu'au ciel, elle ne laiſſe pas d'être vile. C'eſt un malheur ſans doute, que les diſpoſitions heureuſes du génie ne puiſſent trouver une éducation propre à les faire éclorre. Mais tous les ſoins de l'inſtruction ſont ſans fruit pour une ame abrutie. C'eſt en vain que la cendre tire ſon origine du feu, le plus noble des êtres; elle n'en a pas plus de vertu, & reſte toujours ſemblable à la terre.

Le prix du ſucre ne vient pas de la canne qui le produit, mais des qualités qu'il renferme en lui-même. C'eſt encore le parfum qui indique ſeul la perfection du muſc. Un vaſe rempli d'odeurs ſuaves embaume tout ce qu'il approche. C'eſt l'image d'un vrai ſavant, il inſtruit même par ſon ſilence, & n'a

pas besoin de parler ou d'agir pour montrer sa vertu. L'ignorant, au contraire, est semblable au tambour tout cousu de vieilles peaux, & qui, toujours vuide, ne cesse de retentir.

Un savant placé parmi des ignorans, est comme un beau jeune homme qui se trouveroit dans une compagnie d'aveugles, ou comme le texte sacré de l'Alcoran entre les mains des impies.

XLVII.

Canaan étoit né sans esprit; il ne lui servit de rien d'avoir pour pere un Prophete. Si vous êtes véritablement noble, montrez-le par votre vertu, je ne reconnois que ce titre : qu'importent les aïeux ? Abraham eut pour pere un fabricateur d'idoles, & la rose naît de l'épine.

XLVIII.

Vous avez un ami, & vous avez mis tout le temps de votre vie à l'acquérir : pour un moment de passion, risquerez-vous à le perdre ? Le diamant est long-temps à se former dans les entrailles de la terre, & dans un instant une pierre peut l'écraser & le réduire en poussiere.

XLIX.

L'esprit est captif sous le joug des passions,

comme un mari trop complaisant sous la main d'une femme ambitieuse.

Sachez que les portes de la joie sont fermées pour une maison où la voix d'une femme se fait entendre au dehors.

L'esprit sans la puissance aboutit souvent à la fraude. La puissance sans esprit n'est qu'un délire. Il faut d'abord être pourvu de jugement, de prudence, d'esprit, ensuite de richesses ; car entre les mains d'un insensé, les richesses & la puissance sont des armes qui se tournent contre lui-même.

L'homme libéral qui répand & qui jouit, l'emporte aux yeux de Dieu sur le Derviche qui jeûne & qui entasse. Quiconque fuit le monde par une vaine gloire, s'égare de son but : les plaisirs de l'orgueil ne peuvent le dédommager de ceux qu'il a perdu, & sont beaucoup moins légitimes. Le malheureux que peut-il voir au fond de l'antre où il s'est confiné, s'il y a cherché autre chose que Dieu ?

L.

Les bouffonneries, soit en paroles, soit en actions, sont indignes du sage. Il ne doit ni se les permettre, ni les souffrir dans les

autres, ſous peine de voir diminuer le reſpect qu'on lui porte, & de confirmer les autres dans leur folie.

L I.

Le crime eſt toujours crime quel qu'en ſoit l'auteur ; mais il ſemble acquérir un nouveau degré de perverſité, s'il eſt commis par un homme éclairé ; parce que la ſcience eſt comme une arme qui nous a été donnée pour terraſſer le diable ; or quel opprobre pour un homme armé de toutes pieces, de ſe laiſſer attacher & réduire en ſervitude !

L'ignorant qui vit ſans mœurs l'emporte de beaucoup ſur le ſavant qui lui reſſemble ; c'eſt un aveugle qui a perdu ſon chemin : l'autre au contraire va les deux yeux ouverts ſe jeter dans un puits.

L I I.

On ne célebre après la mort que celui qui nous a fait du bien pendant ſa vie. Pendant les années de ſéchereſſe & de diſette, le juſte Joſeph, que la paix ſoit avec lui, n'oſoit pas ſe raſſaſier, pour ne pas oublier ceux qui avoient faim.

Celui qui vit dans l'abondance & les dé-

lices peut-il connoître l'état de celui qui meurt de faim ? Comment être ſenſible aux peines des malheureux, ſi on ne l'a pas été ſoi-même ? O toi qui te trouves porté ſur un cheval ſuperbe, n'oublie point l'âne du pauvre portant des épines, & pouvant à peine ſe tirer du bourbier. Ne vas point demander du feu dans la maiſon du pauvre, que pourrois-tu y recueillir, ſinon des ſoupirs & des larmes ? Dans les années de diſette, ne vas point lui demander comme il ſe porte, à moins que tu ne ſois diſpoſé à mettre du baume ſur ſa bleſſure, & à pourvoir à ſes beſoins.

L I I I.

Il y a deux choſes impoſſibles dans la nature, manger plus que l'eſtomac ne peut contenir, & mourir avant le terme fixé par la Providence.

Tu as beau gémir & ſoupirer, prodiguer les prières ou les plaintes, ton ſort ne changera point. Les arrêts du deſtin ſont irrévocables. L'ange qui préſide au tréſor des vents doit-il s'inquiéter ſi ta lampe va s'éteindre ? Tu as amaſſé des richeſſes, eh bien ! repoſe-toi & jouis. Tu vois les fleches du deſtin

dirigées contre toi, garde-toi de prendre la fuite, car ta fuite seroit vaine. Quoiqu'il t'arrive, rends graces à Dieu, seul auteur des biens & des maux. Ne te troubles point, quand même tu serois sous la dent du lion ou du tigre, car si ton heure n'est pas venue, ils sont sans force pour te dévorer. Tant que tu es sous la protection du destin, rien ne peut te blesser; s'il te poursuit, ou que tu fuyes, sa main saura bien t'atteindre. N'as-tu pas oui dire qu'Alexandre eut beaucoup à souffrir pour pénétrer jusqu'aux ténebres Cimériennes; mais qu'il ne put y puiser l'eau qui conserve la vie.

L I V.

Le Pêcheur ne prend pas un poisson sans la fortune; & si elle ne l'ordonne, le poisson, même à sec, ne trouvera pas la mort.

L'Avare parcourt tout l'univers; il poursuit les richesses avec avidité, tandis que le destin le poursuit lui-même.

L V.

L'Écolier qui apprend malgré lui, ressemble à un amant qui n'a pas d'argent; le voyageur qui manque de bon sens, à un oiseau sans ailes; un savant qui ne pratique

pas ce qu'il ſait, à un arbre ſans fruit, & un Derviche ſans ſcience, à une maiſon ſans portes.

L V I.

L'Alcoran nous a été envoyé du ciel pour être la regle de nos mœurs, & non pour nous donner le vain plaiſir de le copier en ſuperbes caracteres.

Le pécheur qui leve ſa main ſuppliante vers le ciel, l'emporte aux yeux de Dieu ſur le dévot qui leve orgueilleuſement la tête.

Il préfere encore un gouverneur doux & indulgent pour les hommes, à celui qui ne ſait que les reprendre & les punir.

L V I I.

Un ſavant ſans bonnes œuvres eſt une abeille ſans miel. Dites donc à ce frêlon lâche & orgueilleux : Puiſque tu n'as point de miel, ceſſe de vouloir nous déchirer par tes piquures.

L V I I I.

Un homme ſans humanité ne mérite pas le nom d'homme.

Le Religieux avare eſt une eſpece de voleur. C'eſt en vain, mon ami, que pour

mieux étaler ta piété, tu as blanchi ta robe; ton ame n'en eſt que plus noire : c'eſt le cœur, c'eſt la main qu'il faut retirer du monde. Mais qu'importe à Dieu la forme ou la couleur de ton vêtement?

L I X.

Il y a deux eſpeces d'hommes qui ne ſe conſolent jamais; le marchand qui a vu briſer ſon vaiſſeau; le riche héritier qui s'eſt vu enlever ſon héritage par des Derviches.

L X.

Quelque magnifique que ſoit une robe donnée par le Roi, elle ne vaut pas celle que l'on ne doit qu'à ſon travail. Du pain & du creſſon gagné à la ſueur de ſon front, préparent un repas plus délicieux que ceux qu'on trouve à la table des riches.

L X I.

On demandoit au célebre Mahomet de Gaſal, comment il avoit pu acquérir tant de connoiſſances? C'eſt, répondit-il, en ne rougiſſant pas de demander ce que j'ignorois. Interroger ne coûte rien, & c'eſt la clef la plus ſûre de toutes les ſciences.

L X I I.

Cependant ne vous hâtez pas de deman-

der ce que vous pouvez apprendre vous-même, car alors cette acquiſition vous ſera plus précieuſe. Lockman ayant vu dans les mains de David un fer qui produiſoit des effets ſinguliers, ne lui en demanda point la cauſe, mais il l'étudia, & vint facilement à bout de la découvrir.

L X I I I.

De deux choſes l'une ; ou ſoyez tout entier aux ſoins de votre maiſon & de votre famille, ou donnez-vous entiérement à Dieu.

L X I V.

Ne fréquentez pas les méchans, parce que quand même vous ne perdriez pas vos mœurs, vous perdrez bien ſûrement votre renommée. Je conſultois un jour un ſage : Mon fils, me dit-il, évitez de vous lier avec un ſot ; car ſi vous avez du jugement, vous ne le conſerverez pas long-temps avec lui, & ſi vous n'en avez point, vous deviendrez encore plus ſtupide.

L X V.

La douceur du chameau eſt ſi grande qu'un enfant peut le conduire cent lieues avec un licol ; néanmoins s'il le mene par un chemin dangereux, où il court riſque de la

vie, il réſiſte & ne lui obéit plus. Cet exemple montre qu'il faut rejetter la douceur quand la ſévérité eſt néceſſaire.

Répondez par vos bienfaits à celui qui vous oblige, & par votre réſiſtance à celui qui veut vous nuire. N'employez point de paroles douces envers un homme groſſier, car un fer rongé de rouille juſqu'au fond ne ſe polit point avec la lime.

L X V I.

Quiconque interrompt le diſcours d'un autre pour montrer ſa ſcience, donne lui-même l'atteſtation de ſon peu de ſavoir. C'eſt un axiome des ſages, que l'homme d'eſprit ne répond que quand on l'interroge, & que le diſcours le plus meſuré ſera taxé d'arrogance, ſi on ne le tient pas à propos.

L X V I I.

J'avois un ulcere, un vénérable vieillard venoit me voir tous les jours, & me demandoit, non pas en quel état étoit mon ulcere, mais comment je me portois, évitant avec ſoin d'employer un mot qu'il ſavoit ne m'être pas agréable. Qui ne ſait pas peſer ſes paroles, court toujours riſque d'offenſer. Il vaut bien mieux ne pas ouvrir la

bouche, que de hazarder de déplaire avec un mot déplacé.

LXVIII.

Il vaut mieux être mis dans les fers pour avoir dit la vérité, que de s'en tirer à la faveur d'un mensonge. Le mensonge est comme une blessure, quoiqu'elle guérisse, la cicatrice reste toujours. Les freres de Joseph eurent beau dire la vérité, on ne voulut pas les croire, parce qu'ils s'étoient d'avance fait connoître par leurs mensonges.

LXIX.

De l'aveu de tout le monde, la plus excellente des créatures est l'homme, & la plus vile est le chien; mais au jugement des sages, l'homme ingrat ne vaut pas le chien reconnoissant.

Le chien ne perd jamais la mémoire d'une bouchée que vous lui avez donnée. Quoique depuis vous l'ayez chassé cent fois à coups de pierres, il revient toujours à vous; mais une ame vile, quelque bien qu'elle ait reçu de vous, les oublie pour la plus légere offense, & est toujours prête à vous déclarer la guerre.

L X X.

Cet homme n'eſt occupé que de ſa parure & du ſoin de nourrir ſon corps ; ſoit pour la vertu, ſoit dans les arts, n'en attendez point d'énergie ; laiſſez-le végéter dans les derniers rangs : ſans force & ſans vertu, comment pourroit-il commander aux autres?

L X X I.

On trouve dans l'Évangile (1) ces paroles : O fils de l'homme, ſi je te donne les richeſſes & la puiſſance, ton cœur ſe détourne de moi & ne s'occupe que de puiſſance & de richeſſes. Si je t'envoie la pauvreté, tu languis ſous le poids de ta miſere, & dévoré d'inquiétudes, tu ne ſonges qu'à tes maux. Quand pourras-tu donc goûter la douceur attachée à mon nom, & quel ſera le point de maturité où je te trouverai propre à mon ſervice ?

L X X I I.

La puiſſance incomparable de Dieu n'a

(1) Cette citation eſt ſans doute tirée d'un des faux Évangiles qui furent ſi multipliés dans les 2e & 3e ſiecles du Chriſtianiſme ; car on en compte plus de cinquante dont la plupart ont diſparu : l'Alcoran en a cité quelques-uns, & il eſt probable que cette citation eſt du nombre.

point de bornes. Il n'a besoin que de vouloir pour renverser le plus puissant Monarque de dessus son trône, ou pour conserver sain & sauf un malheureux englouti dans les entrailles d'un poisson.

Le bonheur de l'homme, ô mon Dieu ! est de t'avoir toujours présent à la mémoire, de t'invoquer dans ses angoisses, fût-il comme Jonas renfermé dans le ventre d'une baleine.

Si Dieu dans sa fureur tire son glaive ; le Prophete & l'homme pieux baissent la tête & se résignent ; mais s'il donne la plus légere marque de sa bienveillance, les méchans se croient en droit de le braver.

Si Dieu dans le dernier jugement n'écoutoit que sa sévérité & sa justice, il ne pardonneroit pas même aux plus saints Prophetes.

Quiconque affligé dans ce monde ne se tourne pas vers Dieu, sera livré dans l'autre à d'éternels supplices ; car c'est Dieu lui-même qui dit : nous les avons éprouvés par de légeres peines, pour leur donner d'avance le goût des supplices que je leur réserve, & les porter à les éviter.

Par-tout le châtiment a ses degrés. On avertit & on reprend avant de jetter dans les chaînes.

Les plus heureux sont ceux qui s'instruient par l'exemple de leurs ancêtres, pour en laisser de meilleurs à leurs descendans. L'oiseau se promene autour du grain, & évite de se prendre au piege, s'il apperçoit au dessus de sa tête un autre oiseau qui y soit déja suspendu.

LXXIII.

Tout dépend de Dieu, tout est soumis à ses décrets. Tel homme est né sourd, comment obéiroit-il à tes ordres, lorsqu'il ne peut t'entendre ? L'astre du bonheur s'est levé pour un autre, & tout lui devient facile. Vois les Israélites, quand Dieu les protege, les ténebres même de la nuit sont aussi éclatantes que le plus beau jour. Tu vantes la force de tes bras, mais n'est-elle pas encore un présent de sa libéralité ? Grand Dieu ! à quel autre que toi irai-je exposer mes peines ? N'es-tu pas mon juge suprême ? Quelle main est plus élevée que la tienne ? Celui que tu conduis ne peut périr ; mais celui que tu veux perdre, qui pourroit lui servir de guide ?

LXXIV.

Le mendiant, dont la fin est heureuse, l'emporte sur le Monarque qui ne trouve

au bout de sa vie que des malheurs. Qu'il est amer de puiser dans la coupe du chagrin, après s'être enivré de délices !

LXXV.

Le ciel fournit à la terre la pluie qui la féconde, le ciel ne reçoit de la terre que de la poussiere : chacun ne peut donner que ce qu'il a.

LXXVI.

Le Dieu tout-puissant voit nos crimes & les cache ; notre voisin ne peut les appercevoir, & cependant il ne s'entretient que de nos défauts. Si les hommes avoient la vue plus perçante, & pouvoient pénétrer mutuellement leurs actions & leurs desseins les plus cachés, il n'y auroit plus de paix sur la terre.

LXXVII.

Quiconque n'a pas pitié des petits, mérite d'éprouver la tyrannie des grands.

LXXVIII.

Le sage voit-il le feu des disputes s'allumer quelque part, il se retire. Là où il voit la paix, il jette l'ancre. C'est là seulement qu'il trouve le salut sur le rivage, & la paix dans le sein de la société.

LXXIX.

Un joueur a besoin d'amener trois fois six, il ne tombe du cornet que trois fois un. La prairie seroit cent fois plus agréable pour le cheval que l'hippodrome, mais ce n'est pas lui qui tient les rênes.

LXXX.

Un Derviche adressoit tous les jours à Dieu cette priere. Grand Dieu ! aye pitié des méchans, car tu as assez pourvu au sort des gens de bien, lorsque tu les as fait bons.

Le Roi Féridoun avoit fait écrire ces paroles sur sa tente. O vous qui disposez du pouvoir, traitez les méchans avec bonté, car les bons sont assez grands & assez heureux par eux-mêmes, & peuvent se passer de vous.

LXXXI.

Le Roi Schimschid fut le premier qui fit usage d'un anneau. On lui demanda pourquoi il l'avoit placé à la main gauche, lorsque la droite par ses services sembloit demander cette préférence ? Il répondit, la droite tire sa gloire de la dextérité.

Un courtisan à qui on faisoit la même question, répondit : ne savez-vous pas que

dans ce monde, c'eſt toujours le mérite au-quel on penſe le moins.

LXXXII.

Il n'appartient de donner des avis aux Princes qu'à celui qui ne craint pas d'expoſer ſa tête, qui mépriſe l'or, & qui eſt au deſſus de toutes les eſpérances de la fortune. Or il n'y a qu'une vraie piété qui inſpire ce courage ; elle voit du même œil & les monceaux d'or & le glaive étincelant du juge : ſupérieure à l'eſpérance & à la crainte, elle n'écoute & ne ſuit que ſon devoir.

C'eſt aux Rois à réprimer les méchans ; aux bourreaux à punir les homicides, aux juges à décider les querelles des coupeurs de bourſe ; mais deux adverſaires qui n'écoutent que les regles du droit & de la juſtice, ne peuvent pas avoir beſoin du juge. Si l'un doit, il aime mieux payer de bonne grace, que de ſe laiſſer arracher ſa dette ; de même qu'il préfere à aller porter lui-même ſon tribut, qu'à ſe le voir enlever par les ordres du gouverneur.

Qu'un Juge ſe tienne ſur-tout en garde contre les préſens, on étudie avec ſoin tous ſes goûts pour le mieux corrompre. Tel

pour avoir reçu quelques fruits adjuge ensuite sans examen une terre de plusieurs arpens.

Pourquoi la femme prostituée continue-t-elle encore son infame trafic, lorsque l'âge lui a ôté ses charmes ? Pourquoi le Ministre disgracié continue-t-il d'être l'oppresseur de tout ce qui l'entoure ? c'est que la vieillesse n'existe que par ses habitudes, & n'est plus susceptible d'amendement. Un jeune homme est seul capable d'une résolution généreuse; il se porte avec courage vers les plus grands sacrifices, la gloire lui sert d'aiguillon, & la chaleur de son sang ranime à chaque instant ses forces. Le vieillard au contraire a perdu son ressort, & tombé une fois dans la fange du vice, il s'y traîne sans pouvoir se relever.

On demandoit à un sage, pourquoi parmi tant d'arbres remarquables par la beauté de leur forme, ou par l'excellence de leurs fruits, on sembloit donner la préférence au cyprès ; & le regarder comme l'emblême de la liberté ? C'est, répondit-il, parce qu'il est toujours verd, & que ne changeant point de forme avec chaque saison, il est plus véritablement l'image des hommes libres.

Ne vous attachez point à ce qui passe.

Combien de Monarques le Tigre a vu se remplacer successivement sur le trône de Babylone.

S'il est en votre pouvoir, soyez libéral comme le palmier, sinon prenez le cyprès pour votre emblême, & soyez libre.

Deux hommes moururent & emporterent avec eux un regret amer. L'un avoit amassé d'immenses richesses, sans en jouir; l'autre avoit acquis beaucoup de science, & n'en étoit pas devenu plus sage.

Un savant avare est un monstre qu'on ne peut regarder sans indignation; mais s'il est libéral, quels que soient ses excès, sa libéralité couvre tous ses vices.

Conclusion de l'Ouvrage.

Enfin sous les auspices & la protection du Tout-Puissant, nous avons achevé la description du Jardin des Roses; nous l'avons achevée sans recourir, comme font la plupart des Auteurs, aux ornemens que nous aurions pu trouver chez les anciens & chez les modernes; mais nous avons préféré de ne puiser que dans notre propre fond. Il vaut mieux être couvert d'une robe qui nous

appartienne, quelque pauvre qu'elle soit; que d'aller en emprunter ailleurs une autre plus brillante.

Cependant les discours de Sady ne sont pas totalement dénués de graces: & pourquoi ne retrouveroit-on pas ici le même charme qu'on a senti dans ses autres écrits? Ce n'est pas que l'Auteur ne s'attende à des critiques. De l'obscurité dans les idées, de la précipitation dans les jugemens, de l'envie contre les succès, la rage de décrier tout ce qui se distingue, voilà ce qui ne manque jamais de la produire; mais seroit-il sage d'user inutilement les forces de son esprit à leur répondre? Faut-il dévorer encore pour eux la fumée de la lampe qui pendant la nuit éclaire nos travaux? Non, puisqu'on n'a point d'espérance de les convaincre.

Mais ce que je desire, c'est que les hommes véritablement éclairés puissent découvrir & approuver le plan que je me propose. J'ai voulu faire sortir de cet ouvrage toutes les vérités de la morale, les enchaîner les unes aux autres, afin qu'elles se prêtent plus de force, comme dans un collier de perles: toutes s'embellissent par leur rap-

prochement. Heureux ſi j'ai pu les unir entr'elles avec le fil de l'éloquence ! ſi j'ai eu l'art de répandre un miel doux, qui tempere l'amertume de mes préceptes, & d'inſtruire mon lecteur, ſans lui cauſer d'ennui ou de dégoût.

Je me ſuis attaché à ne donner que de bons conſeils, & j'ai employé la meilleure partie de ma vie à cet Ouvrage. Si le Lecteur ne l'accueille pas favorablement, j'aurai toujours rempli mon devoir, en ne lui donnant que des avis ſalutaires.

Qui que vous ſoyez, qui daignez jeter les yeux ſur ce Livre, demandez la miſéricore de Dieu pour ſon Auteur ; demandez le pardon de ſes fautes ; & puiſſe-t-il vous ſervir à obtenir de l'Auteur de tout bien les graces que vous deſirez !

De la Religion des Perses.

De toutes les fausses Religions de l'antiquité, celle des Perses fut peut-être la seule qui se maintint toujours dans son intégrité, sans s'allier jamais avec les superstitions des autres peuples. A mesure que le commerce, la guerre, ou d'autres événemens politiques, rapprocherent les différentes nations, on les vit se transmettre réciproquement les objets de leur culte. Les vainqueurs se les approprierent, comme faisant en quelque sorte partie de leurs conquêtes ; les vaincus les adopterent plus facilement encore, comptant trouver dans ces nouvelles Divinités des protecteurs plus efficaces : quelquefois de simples liaisons de commerce & d'amitié inspirerent le desir d'avoir des objets communs d'adoration. Il semble que même en se prosternant devant ces prétendus Dieux, la raison se défiât de leur impuissance, & voulût se rassurer au moins par leur nombre. Le zele des dévots cherchoit avec avidité

l'occaſion de les multiplier, & l'on vit chez preſque toutes les nations Payennes, des eſpeces de Miſſionnaires, bien différens des nôtres, parcourir le monde, pour apporter dans leur patrie les Divinités & les rites des autres pays.

Delà cet amas confus de ſuperſtitions, qui ſurcharge toutes les anciennes religions, & la difficulté de déterminer l'origine de ces fauſſes Divinités ; car en ſe naturaliſant dans un pays, elles ſe dépouilloient inſenſiblement de leur forme étrangere ; de nouveaux rapports demandoient de nouvelles dénominations, & celles-ci firent oublier juſqu'aux noms primitifs, qu'au bout de quelques ſiecles, la ſeule différence des langues & de la prononciation devoit rendre méconnoiſſables. La mythologie Romaine eſt bien évidemment la même que celle des Grecs ; on ne peut s'empêcher de le reconnoître, ſoit dans l'hiſtoire des différentes Divinités, & les fonctions qui leur étoient aſſignées, ſoit dans la plupart des cérémonies attachées à leur culte. Cependant, ſi on ne liſoit que leurs noms dans les deux langues, qui ſoupçonneroit les ſoupçonner d'avoir une origine commune ? Qui pourroit reconnoître Aphrodite

dans Vénus, Ephaiftos dans Vulcain &c.? Tous les autres noms ne font pas moins défigurés, & il en eft de même de ceux des Divinités que la Grece alla chercher dans la Syrie & dans l'Egypte.

Dans la Perfe au contraire, la Religion garda toujours à peu près fon ancienne forme, malgré toutes les révolutions du Gouvernement. Elle refta après les conquêtes de Cyrus ce qu'elle avoit été fous la domination des Affyriens & des Medes ; elle fe foutint également fous Alexandre, & malgré la puiffance des Seleucides, elle n'emprunta aucune des Divinités de la Grece, comme depuis elle n'a rien adopté des fuperftitions Mahométanes. Les Arabes, en détruifant fon empire, n'ont pu l'anéantir elle-même ; fes fectateurs, égarés dans la Perfe & dans les Indes, & prefque par-tout en butte au mépris & aux outrages, ont toujours confervé le même attachement pour leurs anciens dogmes ; ils fe confolent de cette humiliation préfente, dans l'efpérance qu'un libérateur promis par leur loi viendra un jour les délivrer.

Cette conftance, ou fi l'on veut cette perpétuité, dérivoit de la nature même de cette

Religion, qui ne propoſant que l'adoration d'un être ſpirituel, ne pouvoit s'aſſocier avec les ſuperſtitions groſſieres du paganiſme. La créance étant une fois fixée à celle d'un ſeul être tout puiſſant, auroit-on voulu l'abandonner pour des Dieux ſubalternes, dont la Providence & la protection n'embraſſoient qu'une petite portion de la nature entiere? Plus on avoit d'idée de ſon pouvoir, plus l'eſprit reſtoit attaché aux récompenſes qu'il avoit promiſes. D'un autre côté, la crainte étoit plus réprimante ſous une loi excluſive, qui concentrant dans elle ſeule toutes les voies de ſalut, ne laiſſoit plus de reſſources à qui oſoit s'en détacher. Enfin, les livres ſacrés où cette créance ſe trouvoit dépoſée étant ſans ceſſe offerts à la vénération des peuples, leur fourniſſoient de nouveaux motifs d'attachement, & ſervoient à maintenir ſon uniformité.

Ce n'eſt pas qu'elle ne ſouffrit quelques altérations pendant cette longue ſuite de ſiecles; elle fut ſouvent déchirée en différentes
P. 26. ſectes. Le Docteur Hyde en compte juſqu'à ſoixante-dix; mais ces erreurs ne naquirent que de ſon ſein, ſans aucun mélange de ſuperſtitions étrangeres; c'étoit l'abus de ſes propres principes, & ſes défenſeurs n'eu-

rent besoin que de les faire revivre, pour opérer la réforme, soit des erreurs, soit des désordres, que les passions ne manquent jamais de porter dans tous les établissemens.

Son origine remontant aux premiers siecles du monde, il est inutile de vouloir lui chercher un fondateur, comme aux Religions plus modernes. Selon le Docteur Hyde, & plusieurs autres savans, elle n'en eut point d'autres que les lumieres naturelles, & la tradition primitive du genre humain. La Perse se trouvant formée en corps de nation, presqu'aussi-tôt après la dispersion des peuples, les dogmes de la famille de Noé dûrent s'y conserver d'autant mieux, qu'étant plus voisine de la plaine de Sannaar, on eut moins d'occasion de les y oublier, par le mêlange des peuples ou la longueur des émigrations. Aussi ses traditions ont-elles une conformité frappante avec celles des Juifs. On y voit que le monde fut créé en six temps, qu'il commença par un premier homme & une premiere femme; quelques-unes des sectes ont même retenu le nom d'Adam & d'Eve; d'autres les nomment Misha & Mishana, qui ne sont peut-être que les termes correspondans d'une autre langue. Toutes s'accordent à reconnoître

Hyde, c. X, p. 170.

que la corruption du genre humain, & l'introduction du mal dans le monde, eurent pour cause l'imprudence de ces deux premiers êtres ; qu'Arimane vint à bout de les séduire, sous la forme d'une couleuvre, en leur présentant des fruits. Enfin elles ne sont pas moins d'accord sur la certitude du déluge, & il n'y a qu'un petit nombre de sectes qui disputent contre son universalité.

Vendidad. Sade, p. 305 & 428.

Quoique le dogme des deux principes soit si ancien dans la Perse qu'on n'en puisse marquer l'origine, & quoiqu'il n'ait reçu nulle part autant de développement, il ne fut point la créance primitive de la nation; elle ne reconnut d'abord qu'un seul Dieu rémunérateur & vengeur ; seul créateur de l'univers, & le gouvernant par des agens subalternes. Mais ces lumieres s'étant souvent obscurcies, plusieurs sages de la nation travaillerent successivement à les rappeller. Le premier qui soit connu est le fameux Zerdusht ou Zoroastre, que Diodore & Pline font contemporain de Ninus, que d'autres veulent n'avoir existé qu'au temps de Cyaxare I, Roi des Medes, & que quelques Auteurs Grecs, en suivant des tra-

tions fabuleuses, ont placé plusieurs milliers d'années avant la guerre de Troye. Il est vraisemblable ; ou que ce nom fut celui de plusieurs personnages illustres, qui vécurent éloignés les uns des autres, ou que la célébrité du premier fit donner son nom à tous ceux qui tenterent la même réforme ; mais on ne connoît avec certitude que l'époque du dernier Zoroastre, qui vécut sous le regne de Darius. Prideaux ; Hist. des Juifs.

Quoiqu'il se donnât pour envoyé de Dieu, il ne prétendit point annoncer une Religion nouvelle, mais seulement rappeller l'ancienne à ses vrais principes, telle qu'elle avoit été enseignée par le premier Zoroastre. Sa réforme consista principalement à la purger du Manichéisme qui s'y étoit introduit ; & pour la rendre durable, il la consigna dans des livres qu'il prétendoit lui avoir été inspirés par Dieu même, & qui, destinés au culte public, ne permissent pas de l'oublier.

On avoit perdu insensiblement de vue le Dieu souverain, pour ne substituer à sa place que les deux génies, Oromaze ou Ormasd, principe du bien, & Arimane, principe du mal, qui dans la créance primitive

n'étoient que des êtres créés & dépendans; dont Dieu ſe ſervoit, ainſi que de deux inſtrumens, pour maintenir l'ordre & l'harmonie du monde. Mais ces deux principes agiſſant ſans ceſſe, & leurs combats éternels étant plus propres à faire impreſſion ſur le peuple, il ne vit bientôt qu'eux ſeuls; il en fit des êtres co-étetnels & indépendans, oublia entiérement la carſe premiere, dont le repos, ou plutôt l'eſpece d'immobilité, ne donnoit aucune priſe à ſon imagination. La raiſon elle-même dut auſſi ſe prêter ſans effort à bannir de ſa créance un Dieu abſolument inutile à l'homme, *un Dieu qui*, tranquille ſpectateur de cette guerre qu'il avoit lui-même allumée, ne daignoit rien faire pour la terminer.

Zoroaſtre compoſa ſon ouvrage pour en rappeller le ſouvenir. Il établit que ce Dieu ſouverain eſt plus ancien que la lumiere & les ténebres, les deux emblêmes ſous leſquels on ſe repréſentoit Oromaze & Arimane, & qu'il avoit exiſté de tout temps dans une ſolitude adorable, ſans compagnon & ſans rival.

Locock, hiſt. Arab. p. 146.

Toute l'ancienne philoſophie n'a rien d'auſſi ſublime que la définition qu'il donnoit de ce

souverain être. » Il est, disoit-il, le pre- » mier des incorruptibles, éternel, non » engendré ; il n'est point composé de par- » ties ; il n'y a rien de semblable ni d'égal » à lui ; il est auteur de tout bien, sou- » verain modérateur de tout ordre & de » toute beauté. On ne peut le corrompre » par des présens : meilleur que tous les » bons, plus prudent que tous les prudens, » il est le pere de la justice & de l'équité ; » il ne puise sa science que dans lui-même ; » il est la source de la sagesse, & le parfait » auteur de toute la nature. » Euseb, Prep. Ev., L. I. p. 52.

Mais ce n'étoit qu'une belle spéculation : il est singulier qu'on n'eût rassemblé ainsi toutes les perfections, que pour en composer un être sans activité, & dès-lors parfaitement inutile ; car dès qu'il n'intervenoit point dans le gouvernement du monde par une Providence particuliere, il n'y avoit plus de rapport entre lui & l'homme, & il n'y avoit réellement d'autre Dieu pour celui-ci, qu'Oromaze & les autres Génies, chargés de le protéger. Aussi, malgré la nouvelle réforme, eurent-ils toujours la principale part au culte public. Les Persans, sans cesse assiégés par un ennemi implacable, & n'at-

tendant que d'Oromaze les fecours néceffaires pour lui réfifter, n'invoquoient guere que lui feul, avec les Anges qui lui étoient affociés; & malgré le zele du réformateur, la nation retomboit prefque néceffairement dans les erreurs du Manichéifme. Auffi tous les étrangers, tels que Plutarque & Diogene Laërce, n'y apperçurent-ils d'autre doctrine.

Plur. de Ifid. & Ofirid.

Mais fi la métaphyfique de Zoroaftre étoit embrouillée & peu conféquente, fon fyftême moral, qui avoit beaucoup plus d'influence fur les actions de l'homme, étoit beaucoup plus fagement ordonné. L'immortalité de l'ame, fa diftinction d'avec le corps, font par-tout exprimées clairement dans fes écrits. Il en eft de même de la réfurrection des corps, du jugement dernier, de l'état de peine ou de récompenfe réfervé après cette vie au crime ou à la vertu. Ce ne font pas feulement de fimples vérités ifolées, entrevues comme par hazard, & fans influence pour les mœurs, comme on les trouve quelquefois dans les religions Paiennes, ou d'obfcurs preffentimens, toujours accompagnés d'incertitude, comme ils fe préfentent dans les écrits des philofophes. Le légiflateur Perfan ne ceffe d'infifter fur ces dogmes, d'en

montrer la liaison avec l'état actuel de l'homme, d'en développer les conséquences. Les promesses & les menaces d'une vie future future se présentent presqu'à chaque page dans les livres Zends, & peut-être qu'à cet égard il n'y eut jamais de religion plus réprimante.

Elle eut encore l'avantage d'exprimer ces vérités sous ces emblêmes familiers aux Orientaux, qui frappant davantage l'imagination, donnent en quelque sorte un corps au précepte, & en rendent l'impression plus durable. Ainsi elle supposoit qu'après la mort, toutes les ames devoient passer sur le pont Tchinavad, dont deux Anges gardoient l'entrée. Ils avoient des balances à la main, pour peser les actions des hommes; les bonnes étoient d'un côté, les mauvaises de l'autre; si les premieres l'emportoient, on pouvoit franchir le pont, qui conduisoit au séjour du bonheur, sinon on étoit précipité par les Anges dans un lieu de tourmens. Sept demeures différentes offroient dans l'un & l'autre séjour une gradation de béatitude & de supplices, qui étoit proportionnée à l'éminence des vertus & à l'énormité des crimes. L'état des bienheureux étoit perpé-

Hyde, p. 225.

tuel, & ne pouvoit souffrir d'altération ; mais les tourmens de l'enfer servant d'expiation aux fautes, purifioient insensiblement les coupables, jusqu'à ce que toutes les semences du mal étant détruites, ils fussent réunis avec les justes ; car Dieu lui-même avoit fixé un terme à leurs peines, voulant qu'un jour toutes ses créatures pussent participer à son bonheur.

Cet état de béatitude étoit peint avec les mêmes traits ; c'étoient des jardins délicieux, où les hommes, unis entr'eux par les liens de l'amitié & des vertus, devoient vivre éternellement, n'ayant de maître que Dieu, d'occupation que de chanter ses louanges, d'ailleurs exempts du trouble des passions &
Plut. de l'illusion des sens, leurs corps devant se subtiliser au point de devenir diaphanes &
Diog. Laërt. lumineux, & la terre pour les recevoir devant perdre toutes ses inégalités. Il faudroit bien peu connoître le peuple, pour ignorer combien ces images sensibles ont de prise sur lui ; c'est par elles sur-tout que les Guebres de nos jours tiennent si fort à cette religion, quoiqu'elle ne leur apporte que
Chardin. des disgraces. C'est en les empruntant d'eux, & même en les exagérant, que Mahomet

vint à bout d'exalter si fort l'enthousiasme de ses premiers disciples.

Rien de plus simple que le culte des anciens Perses : » ils n'ont, dit Herodote, ni » statues, ni temples, ni autels. Ils regardent » comme une folie & une impiété de croire » avec les Grecs, que les Dieux ont une » figure & une origine humaine. Veulent- » ils sacrifier, ils montent sur les plus hau- » tes montagnes. On ne voit chez eux ni » libation, ni musique, ni offrandes ; celui » qui fait le sacrifice mene la victime dans » un lieu pur, & invoque le Dieu auquel » il veut sacrifier, ayant la tiare couron- » née de myrthe. Il ne lui est pas permis » de prier pour lui en particulier, mais il » doit avoir pour objet le bien de toute la » nation, dans lequel le sien se trouve com- » pris. » L. I, p. 131

Il est vrai qu'Hérodote ajoute ensuite qu'ils sacrifioient au soleil, à la lune, à la terre, à l'air, au feu & aux vents, & que les Grecs n'ont pas manqué, selon leur usage, d'y reconnoître autant de Divinités, & de leur donner les noms des Dieux de la Grece, appellant le soleil Apollon, la lune Diane, le feu Vesta, &c. ; mais jamais religions ne

furent moins propres à s'allier ensemble : leur antipathie éclata dès qu'elles se furent rapprochées. Les Perses, dans leur premiere expédition, crurent faire un acte de piété en livrant aux flammes tous les temples de la Grece, indignés, disoient-ils, qu'on osât circonscrire dans une enceinte, un Dieu que toute l'étendue du ciel ne pouvoit contenir. Ciceron s'éleve à ce sujet contre leur barbarie, & vante au contraire la piété des Grecs & des Romains, qui avoient appellé les Dieux au milieu de leurs villes, & les logeoient avec eux pour les avoir toujours présens. Il regarde même cet usage comme un des plus forts liens de la société. (1)

De Legib.

S'il n'avoit égard qu'aux effets politiques, sans doute l'exercice d'un culte public hâte les progrès de la civilisation, & adoucit la férocité. En se rassemblant dans le même lieu

---

(1) Persas de merito Diis hominibusque invisos, qui non solum hostes erant, ut potè Barbaris; verumetiam more gentis suæ, nulla Diis in terris templa condenda credebant, præsertim cum uni soli, quem venerarentur vix mundus ipse sufficeret. . . . Melius Græci atque nostri, q[illegible] augerent pietatem in Deos, easdes illos urbes quas nos [illegible] voluerunt; adfert enim hæc opinio religionem util[illegible]
(*Cic. de Legib.*)

pour honorer un protecteur commun, tous les membres d'un Etat sont plus disposés à se regarder comme une seule famille. Mais qu'importe la forme de l'enceinte qui les reçoit ? Les Pyrées, fondés par Zoroastre pour y entretenir le feu sacré, n'étoient-ils pas aussi de véritables temples ? Chaque ville ou même chaque bourgade avoit le sien, où le peuple venoit offrir ses prieres en commun. Les cérémonies du culte l'y appelloient fréquemment. Par quelques descriptions de Quinte-Curse on peut juger qu'elles n'étoient pas moins pompeuses que dans la Grece, & l'objet en étoit assurément plus raisonnable. Aussi tandis que le Polythéisme a été si aisément détruit, l'attachement des Perses pour leur culte a-t-il survécu à toutes les révolutions.

Il n'est pas étonnant que les Grecs, en voyant la vénération excessive que les Perses avoient pour le feu, les aient accusés d'adorer cet élément; mais si les Guebres d'aujourd'hui, malgré leur profonde ignorance, ont su se défendre de cette idolâtrie, est-il probable qu'elle ait été suivie par les Mages, dans un temps où la religion étoit plus pure & les esprits plus éclairés ? Tavernier le

trouvant au Kerman, & ayant demandé aux Prêtres s'ils adressoient quelques prieres au soleil, ils répondirent qu'ils n'adoroient que le seul Être tout puissant ; qu'ils ne prioient que lui seul, & ne se tournoient vers le feu que pour exprimer leur respect pour son plus parfait ouvrage. C'étoit encore l'emblême ou le symbole qu'ils avoient choisi pour le représenter, & cette opinion ne leur est point particuliere, l'entretien d'un feu sacré ayant été un acte de religion chez presque tous les anciens peuples.

Hyde, p. 12.

De même dans l'espece de culte qu'ils rendoient aux autres élémens, ils ne prétendoient honorer que les bienfaits du Créateur : ce n'étoit qu'une espece d'hommage, ou si l'on veut un culte civil & relatif, qui ne s'adressoit point à ce que ces élémens avoient de matériel, mais dans leurs prieres ils n'invoquoient que Dieu seul, n'attendoient de graces que de lui. Aujourd'hui encore, presque tous les actes du culte commencent par cette formule : au nom d'un Dieu juste & miséricordieux, d'un Dieu qui se laisse f chir, & qui aime à pardonner.

Hyde, C. 23.

Il n'est point de mon sujet de m'éten davantage sur les dogmes & les pratiq

de cette religion. Après en avoir donné une idée générale, je dois me borner à exposer quelle fut son influence sur les mœurs, & comment les principes religieux se combinerent avec ceux de la politique. Peut-être n'est-il point de gouvernement de l'antiquité où l'on remarque un accord si parfait dans les uns & dans les autres. L'esprit de Zoroastre fut de subordonner toutes les institutions aux vrais besoins de la société : il fut parmi tous les législateurs Orientaux seul se défendre de cet enthousiasme qui ne voit la perfection que dans la difficulté de l'objet, sans aucun rapport à son utilité, au lieu de la faire consister, comme les Indiens ses voisins, soit dans une indolence contemplative, soit dans des austérités & des privations pénibles, qui consumant toutes les forces de l'individu qui s'y soumet, ne lui en laisse plus pour le service de la société : il voulut que sa loi fût un principe continuel d'action, que toutes les facultés de l'homme concourussent à son accomplissement ; il réduisit tous les préceptes moraux à l'usage modéré des passions, ne condamnint que les excès que réprouvent également & la raison & la nature.

Ses erreurs même devinrent en quelque ſorte reſpectables, par les conſéquences pratiques qu'il eut l'art d'en tirer. Tel fut entr'autres l'uſage qu'il ſut faire du Manichéiſme. Ce ſyſtême, ſi l'on y fait bien attention, eſt comme le fond de toutes les religions anciennes, n'y en ayant aucune qui n'ait reconnu des Divinités mal-faiſantes, des Divinités ennemies de l'homme, qui ne s'occupoient que de ſon malheur. Comme on n'avoit point d'eſpérance de les fléchir, on prit preſque par-tout le parti de les honorer par des actes conformes à leur nature. Dans la Perſe au contraire la religion fit un devoir de les combattre. Arimane ayant mêlé par-tout ſes productions avec celles du bon principe, ce fut un acte de piété de travailler à les détruire; & comme on ne comptoit parmi ces productions que les êtres nuiſibles à l'homme; cette guerre fut entiérement au profit de la ſociété.

Sadder, port. 47. On la faiſoit aux animaux mal-faiſans; non-ſeulement par un principe d'intérêt, mais parce qu'étant les ouvrages d'Arimane, c'étoit expier ſes crimes que de les exterminer. Plus ce Génie impur s'efforçoit de déſoler la nature par ſes fléaux, plus un vrai ſectateur

de Zoroaſtre devoit travailler à l'embellir ; à la féconder par ſes travaux. Sous ce point de vue l'agriculture étoit regardée comme le premier des arts ; elle devenoit une eſpece d'aſſociation avec Oromaze, pour combattre en commun les efforts du mauvais principe. Avoit-on eu le malheur de tomber dans quelques fautes, elle étoit encore l'expiation la plus efficace. Pour certains crimes on étoit obligé, ou bien de procurer à ſes dépens un mariage honnête à ceux que leur pauvreté en écartoit, ou de donner à un homme juſte un terrein bien arroſé, & en état de produire. La pénitence de quelques autres étoit de tuer les couleuvres & les inſectes qui rongent le grain, & de former des enclos pour mettre les beſtiaux en ſûreté. Zendaveſta.

Se borner à combattre ſeul Arimane n'eût été remplir que la moitié de ſes devoirs. Pour mieux lui montrer ſa haine, il falloit multiplier le nombre de ſes ennemis, & laiſſer après ſoi des héritiers pour ſoutenir les mêmes efforts (1). » Les enfans, dit le Sadder, Sad. port. 20.

(1) L'obligation d'avoir des enfans eſt encore aujourd'hui regardée comme ſi eſſentielle parmi les Guebres, qui ſi quelq-

» ſont comme un pont au jugement dernier, » & quiconque n'en aura pas, quelque mé- » rite qu'il ait d'ailleurs, ſera rejetté ſans » pitié par les Anges, & exclu du ſéjour » des juſtes. » Zoroaſtre lui-même ne s'ex- prime pas moins fortement. » Lorſqu'une fille » eſt en âge, dit-il, elle peut ſe préſenter à » ſon pere ou ſon frere, & demander à être » mariée. Si les parens n'ont point d'égard à ſa » demande, ils ſe rendent coupables du plus » grand crime; mais ſi c'eſt elle qui refuſe » d'être mariée, qu'elle perſiſte dans cette » réſolution juſqu'à dix-huit ans, & qu'elle » meure vierge, quelque bonne œuvre qu'elle » ait faite d'ailleurs, elle reſtera en enfer juſ- » qu'à la réſurrection. »

Zendav. T. II, p. 557.

La ſainteté ſpéculative n'ayant aucun mé- rite dans ce ſyſtême religieux ; le Perſe, comme un athlete qui a ſans ceſſe l'ennemi devant ſes yeux, devoit auſſi être toujours

---

qu'un meurt avant d'être marié, on lui donne après ſa mort une femme & des enfans qui portent ſon nom ; c'eſt le ſeul expédient qu'on ait imaginé pour le ſouſtraire à la malédiction de la loi, pourvu qu'il n'y ait pas de ſa faute ; car s'il s'étoit refuſé lui-même à l'accomplir, on ne croit pas que cette compenſation ſoit efficace.

prêt à travailler & à combattre. Il se rendoit coupable en remettant au lendemain ce qu'il pouvoit exécuter la veille. Mais en l'assujettissant à ces efforts continuels, la loi avoit en même temps la précaution de ménager ses forces. Les jeûnes lui étoient interdits, parce que, dit Zoroastre, le corps bien nourri & vigoureux rend l'ame plus forte contre les mauvais génies, & lui donne plus de courage pour les bonnes œuvres. Le seul jeûne méritoire, dit le Sadder, est de s'abstenir des péchés & de la concupiscence, de ne pécher ni des yeux, ni de la langue; mais la privation de la nourriture n'a aucun mérite. Les fêtes se terminoient ordinairement par des festins publics. Chacun y contribuoit suivant ses facultés; mais les pauvres n'en étoient point exclus. La Religion faisoit un devoir de les y appeller & de les soulager dans leurs besoins. Suivant cette maxime que tout homme a besoin que ses actions intercèdent auprès de Dieu, & qu'il n'y a point d'intercession plus efficace que celle de l'aumône.

Ibid. p. 601.

Sad. port. 25.

Ibid, port. 5.

Elle étendoit ses devoirs de bienfaisance jusque sur les animaux utiles, soit à cause des services qu'ils pouvoient rendre, soit parce

qu'ayant été produits par Oromaze, pour être ſous la dépendance de l'homme, c'étoit un devoir pour celui-ci de les protéger. Il lui étoit donc ordonné d'épargner le bœuf,
Ib. port 38. parce qu'il ſert au labourage, la vache qui nourrit l'homme de ſon lait, la brebis qui le couvre de ſa toiſon, le cheval qui combat avec lui, & le coq qui en le réveillant chaque jour, l'avertit de commencer ſon ouvrage. Ces motifs énoncés par la loi elle-même, devoient naturellement attacher l'homme aux compagnons de ſes travaux, & c'étoit tout ce qu'avoit prétendu le Légiſlateur; car d'ailleurs il n'avoit point défendu de ſe nourrir de leur chair, ni même de les tuer pour le beſoin. Le chien ſeul étoit excepté. Il y avoit *peine capitale pour quiconque* le feroit mourir; ſans doute parce que ne pouvant ſervir que pendant ſon vivant, ſa mort étoit une cruauté inutile. Cette rigueur, peut-être exceſſive, ne pouvoit cependant avoir que de bons effets, puiſqu'on a remarqué que par-tout où la loi s'eſt occupée d'inſpirer cette reconnoiſſance pour les animaux, les mœurs ont pris un caractère de douceur & d'humanité, comme nous voyons que dans la ſociété de tou

timent eſt le partage des ames les plus ſenſibles. L'homme ne naît point féroce, mais il le devient par habitude, & ſi ſa cruauté ne commençoit à s'eſſayer ſur les animaux, il ſeroit moins prodigue du ſang des hommes.

Les fêtes étoient inſtituées dans le même eſprit, pour animer l'activité de la nation; ou bien elles en donnoient elles-mêmes le ſignal, ou elles ne la ſuſpendoient que pour mieux l'encourager. Il y en avoit quatre principales dans chaque mois, conſacrées aux différens Anges à qui Oromaze avoit confié une portion du gouvernement du monde. L'un préſidoit à la végétation, un autre à la culture des plantes, ou à la conſervation & à la fécondité des animaux : chaque élément avoit le ſien ; le mariage, les différens âges de la vie, tous les devoirs importans de la ſociété, étoient pareillement ſous la protection d'un Ange particulier. Le moyen le plus efficace de les honorer, c'étoit de s'aſſocier en quelque ſorte à leurs travaux, & de concourir par ſes efforts au bien qu'ils devoient produire. Ainſi l'une de ces fêtes Hyde, C. 19. ouvroit les travaux de l'agriculture : dans l'une autre, c'étoit un devoir d'aller cueillir

des herbes médicinales, d'extraire le jus de l'olive, de faire la guerre aux animaux nuisibles, ou de célébrer des mariages. Quelques-unes de ces fêtes retraçoient simplement d'antiques événemens de l'histoire persanne, des victoires sur les ennemis de l'état, ou l'avénement d'un Prince vertueux à l'empire. Chacune avoit sa liturgie, dont les prieres étoient appropriées à l'objet de la fête. Elles consistoient dans de courtes formules, qui pouvant se graver aisément dans la mémoire, devoient se répéter au commencement de chaque action. Dans le Pyrée on lisoit publiquement quelques morceaux des livres de Zoroastre.

Chaque fête étoit encore accompagnée d'une foule de superstitions minutieuses & puériles, telles que l'ignorance des peuples en a fait imaginer dans tous les temps & dans tous les pays. Elles consistoient principalement dans des impuretés légales, & dans les diverses manieres prescrites pour les purifications. Il y a lieu de s'étonner qu'avec tous les encouragemens que la loi donnoit au mariage, elle eût cependant re-
Sad. p. 45. gardé l'enfantement comme un acte impur, puisqu'une femme dans cet état ne pouvoit

approcher un Prêtre de plus de trois pas ; que pendant trois jours il lui étoit défendu de regarder le ciel, l'eau & le feu, jusqu'à ce qu'elle eut accompli les cérémonies nécessaires pour sa purification. Quoique ce système des ablutions légales dérive naturellement du manichéisme, il ne faut pas l'attribuer à lui seul, puisqu'il se retrouve à peu près le même dans toutes les Religions de l'Orient, sans doute parce que la chaleur du climat y rend la propreté plus nécessaire, & les bains beaucoup plus faciles.

Toute l'antiquité a donné les plus grands éloges à la morale de Zoroastre, ce qui n'est point étonnant, puisqu'il n'en est aucune qui se rapproche autant de la perfection du christianisme. Elle ne se borne pas, comme plusieurs religions païennes, à régler seulement les actes extérieurs de l'homme, mais elle pénétre jusqu'à leur source. Le précèpte le plus important, & le plus souvent répété dans les Livres Zends, c'est la nécessité de se conserver toujours pur dans ses pensées, dans ses paroles, dans ses actions, ce qui comprend non-seulement toutes les vertus, mais encore toutes les dispositions qui servent à les produire. Combien s'en-

nobliſſent ces détails ſi minutieux en apparence ſur la pureté du corps, lorſque dans l'eſprit du légiſlateur ils ne ſont qu'une préparation à celle de l'ame, une leçon continuelle pour la préſerver de la contagion du vice! Les crimes étant toujours repréſentés ſous le nom d'impureté, n'étoit-ce pas le combattre efficacement, que d'inſpirer tant d'horreur pour les impuretés qui ne ſouilloient que le corps, & qui ſouvent étoient involontaires.

Je ſais que quelques ſavans ſe ſont plaints de ne pas trouver dans ces mêmes livres aſſez de développemens de cette maxime ſublime; mais un texte ſi précis & ſi facile à comprendre en a-t-il donc beſoin? D'ailleurs ce développement ne ſe trouve-t-il pas dans la défenſe de tous les crimes qui portent atteinte aux droits de la ſociété. Non-ſeulement ils ſont ſévérement proſcrits; mais il eſt encore ordonné de commander à ſes deſirs & à ſon cœur, de ne rien convoiter de ce qui appartient à autrui, parce que, dit la loi, Dieu ayant donné à chacun ce qui étoit convenable, vouloir troubler cet or-
H. Lord. p. 181. dre, c'eſt mépriſer une ſi ſage diſpenſation.

La même loi n'oblige-t-elle pas encore

chacun

chacun de ses sectateurs à dire toujours la vérité, parce que toute vérité vient de Dieu; à ne pas se permettre le mensonge, quand même il s'agiroit de l'honneur ou de la vie; à pardonner à son ennemi, comme il veut qu'Ormusd lui pardonne à lui-même; à examiner avec soin, avant chaque action, si elle est bonne ou mauvaise, & dans le doute à s'en abstenir; enfin s'il vient à pécher, à se repentir devant Dieu, & à faire une pénitence rigoureuse, d'après les avis du Prêtre.

Sad. port. 67.

Zendav. T. II, p. 89.

Sad., port. 40 & 49.

Tous les devoirs y sont pareillement prescrits; les œuvres de miséricorde envers les indignes, la fidélité des femmes, le respect des enfans, la tendresse des peres, & l'obligation de ne rien négliger pour l'éducation des enfans. Ces préceptes, il est vrai, sont énoncés dans tous les codes, parce que sans eux la société ne pourroit subsister; mais ce qui distingue la morale de Zoroastre, c'est qu'ils sont toujours donnés au nom de la religion, & sous la peine, pour celui qui les enfreint, d'etre pour jamais exclu de ses récompenses.

Sadder.

Peut-être doit-on regarder comme un préjugé utile celui qui faisoit dépendre le salut des enfans, morts avant l'âge de sept ans,

Ib. port. 51. de la conduite de leurs proches : selon que ceux-ci étoient vertueux ou coupables, l'ame de l'enfant étoit destinée au paradis ou à l'enfer. On comptoit sur la force de l'amour paternel, & qu'une vie chargée de répondre du salut de plusieurs, seroit nécessairement plus circonspecte. Ainsi chez certaines nations la loi rejette la flétrissure des peres sur les enfans, pour contenir les premiers, & rendre les crimes plus rares.

Mais sur-tout on ne peut donner trop d'éloges à ce principe souvent répété dans les livres Zends, que si on a trompé ou calomnié quelqu'un, il n'y a point de grace à espérer dans le ciel, qu'après avoir obtenu sur la terre le pardon de celui qui a reçu l'offense. C'est là, dit Chardin, ce qui rend ces peuples si empressés de se réconcilier après une injure commise. Il n'est point de démarches qui leur coûtent pour en venir à bout ; souvent on les voit jusque dans les places publiques, venir solliciter le pardon dont ils ont besoin, & il n'est pas probable que ce qui a tant de force pour amener la réparation des injustices, ne serve pas aussi quelquefois à les prévenir.

Les cérémonies de cette religion sont els

les-mêmes intéressantes, par le rapport qu'elles conservent avec plusieurs des nôtres. Tertullien parle d'une espece de baptême, qui étoit comme le sceau de l'initiation aux mysteres de Mithra. On y faisoit encore une oblation avec du pain ; les initiés se reconnoissoient à un signe qu'ils se faisoient sur le front, ce qui a fait dire à ce Pere & à Saint Justin, que c'étoit une ruse du démon, qui dans les mysteres de Mithra avoit imité à dessein ceux de J. C., afin de mieux tromper les hommes. La plupart de ces usages ne subsistent plus parmi les Guebres : l'oppression & la pauvreté sous lesquelles la nation gémit a dû nécessairement retrancher de la pompe de son culte ; mais ils conservent toujours ce baptême dont j'ai parlé. On le confere à l'enfant immédiatement après sa naissance, en lui donnant le nom qu'il doit porter. A sept ans d'autres cérémonies sont instituées pour l'initier plus particuliérement à la religion ; à quatorze il reçoit des mains du Prêtre une ceinture, qui est comme le symbole de sa foi, & alors il est regardé comme un parfait disciple de Zoroastre. Ces peuples ont encore à la mort une espece de confession, à laquelle ils doivent même re-

De Prescript. L. III.

H. Lord.

Hyde.

Sad. port. 49.

courir toutes les fois qu'ils tombent dans quelque faute grave. La plupart de ces pratiques font prefcrites dans les livres Zends, & remontent par conféquent jufqu'au temps de la Monarchie Perfanne, & au moins jufqu'à Zoroaftre lui-même. Si, comme le foutient M. Anquetil, ces livres font véritablement de ce légiflateur, & deftinés à compofer la Liturgie, & par conféquent répétés fans ceffe dans l'exercice journalier du culte, il étoit prefque impoffible de les altérer.

Zendav. T. I. préf.

Les ufages qui ne font pas fondés fur la même autorité, ne font peut-être pas moins anciens, puifque leurs fectateurs n'en connoiffent point l'origine, & n'en font inftruits que par une tradition immémoriale, qui les a fait paffer jufqu'à eux.

Le dépôt de cette tradition devoit fe conferver d'autant plus fûrement, qu'il étoit gardé par une hyérarchie toujours fubfiftante. Le miniftere du culte n'étoit point en Perfe l'effet d'une vocation particuliere, ni départi indifféremment à tous les citoyens. L'ordre Sacerdotal y formoit une claffe à part, de même que les Lévites chez les Juifs. Lui feul étoit chargé exclufivement de tous

tes les fonctions du culte, qui se transmettoient de race en race, les enfans des Prêtres ne pouvant se donner une autre destination.

Par-tout où cette disposition a régné, on a toujours remarqué que la classe des Prêtres attira bientôt à elle la principale autorité, soit par l'importance de ses fonctions & l'ascendant qu'elles lui donnoient sur le peuple, soit parce que les autres classes ayant par leur nature un objet continuel d'occupation, celle des Prêtres avoit plus de loisir pour travailler à son agrandissement. C'est ainsi que les Prêtres de l'Egypte vinrent à bout de se soumettre les Rois eux-mêmes; que les Bramines dans l'Inde s'élevèrent au-dessus de toutes les Castes. L'ignorance & le défaut de civilisation ne purent même interrompre cette marche, puisque chez les anciens Gaulois & les anciens Bretons, les Druïdes surent s'assurer la même prérogative. Telles furent aussi celles des Mages dans la Perse: leur pouvoir, né avec celui de la nation, ne cessa de s'accroître pendant la longue durée de l'Empire, & leur ordre fut le seul qui, conservant toujours ses honneurs & ses privileges, n'eut point à souffrir des révolutions.

Non seulement leur Tribu étoit élevée au-dessus de toutes les autres, mais le Roi lui-même étoit censé appartenir à la classe Sacerdotale ; il ne pouvoit monter sur le trône sans avoir été instruit par les Mages, & sans être initié par eux à leur doctrine. Ce titre de Mage étoit si honorable, que Darius, fils d'Hitaspe, voulut qu'on gravât sur son tombeau qu'il avoit été un de leurs Docteurs.

Cic. de Div.

Dépositaires uniques de la science, ils en ouvroient seuls les sources à la nation ; ils étoient tout à la fois ses Astronomes, ses Médecins, (1) ses Jurisconsultes ; mais trop jaloux de cette supériorité qui assuroit leur pouvoir, ils ne communiquoient ces connoissances qu'avec réserve, seulement pour servir les besoins du peuple, & jamais assez pour l'éclairer. Ils furent moins circonspects avec les étrangers, parce qu'ils avoient moins à redouter leurs lumieres. Les Platons, les Pythagores & les plus célebres philosophes de la Grece, furent s'instruire à leur école. La reconnoissance de ces grands hommes est

(1) Zoroastre avoit composé plusieurs ouvrages sur la Médecine.

ſûrement le plus bel éloge de ceux qui les formerent, quoique peut-être tout le mérite de ceux-ci ſe réduiſit à avoir communiqué à leurs éleves les notions primitives ſur la création du monde, la nature & la deſtination de l'homme; notions que le Polythéiſme & les diverſes tranſmigrations avoient fort obſcurci dans la Grece, & qui s'étoient mieux conſervées dans l'Orient.

Le nombre des Mages fut d'abord peu conſidérable; mais il ne ceſſa de s'accroitre, par le crédit auquel ils parvinrent, & par le privilege qu'ils avoient de s'incorporer de nouveaux ſujets. Ces derniers, toujours choiſis par eux, n'étoient admis qu'après de longues épreuves, & n'obtenoient leur avancement qu'à raiſon de leur docilité. Avec ces précautions, ils ſe multiplierent au point qu'ils ſembloient former une nation à part dans l'empire; ils rempliſſoient ſeuls des villes entieres, n'y vivant que ſous les loix qu'ils s'étoient faites à eux-mêmes. D'ailleurs ces villes étoient toujours ouvertes, & ſans fortification, n'étant défendues que par le reſpect qu'on portoit à leurs habitans. Les Hiſtoriens ont remarqué qu'au temps d'Artaxercès ou Ardſchir, le même qui dé- Am. Marc. L. XXIII.

truiſit l'Empire des Parthes, ce Prince ayant convoqué une aſſemblée pour régler les affaires de la religion, il s'y trouva plus de quarante mille députés des Mages. Ce nombre ne les rendant pas moins redoutables que leurs fonctions, il ne faut pas s'étonner s'ils prirent tant d'aſcendant dans le gouvernement de l'Empire, & ſi les Princes de cette dynaſtie n'oſerent monter ſur le trône avant d'avoir obtenu leur contentement.

Procop.

Quoiqu'ils fuſſent tous compris ſous le nom de Mages, & ne formaſſent qu'un ſeul corps, à meſure que leur nombre augmenta, il dut néceſſairement s'introduire quelques variétés dans leur genre de vie. St. Jerôme & Porphire en diſtinguent trois ordres différens. Les premiers, diſent-ils, ne mangeoient rien de ce qui avoit eu vie ; les ſeconds ſe contentoient de ne tuer aucun animal ; les autres vivoient & ſe nourriſſoient abſolument comme tous les autres citoyens. Les premiers reſſembloient donc aux anciens Brachmanes, ou bien aux Faquirs & aux Derviches qui peuplent encore aujourd'hui ces contrées. Porphire dit qu'ils étoient beaucoup plus reſpectés que les autres, & je n'ai

Hyeron. adv. Jov. Porph. de abſt. carn.

pas de peine à le croire. C'est le partage de tout ce qui est extraordinaire, &, sans ce prix, qui voudroit s'imposer ce sacrifice?

La hiérarchie étoit pareillement divisée en trois ordres. Il y avoit un chef général des Mages, des Archimages, dont la jurisdiction embrassoit un certain district; enfin de simples Mages subordonnés à ceux-ci, & chargés des fonctions les plus ordinaires du culte. Un clergé si nombreux ne pouvoit subsister sans de grandes richesses; aussi étoient-elles immenses au rapport des Historiens (1). Nous ignorons la plupart des sources de ses revenus; mais la dîme qu'il levoit sur toutes les productions de l'empire en étoit sans doute une des branches les plus considérables. Le Zendavesta & le Sadder en prescrivent l'obligation la plus rigoureuse. Quelques bonnes œuvres qu'on ait faites, dit le dernier, elles n'ouvriront jamais le ciel, si

---

(1) En détruisant l'ancienne Religion des Perses, le Clergé Mahométan n'a pas manqué de retenir pour lui les privilèges de celui qu'il remplaçoit; il a su s'attirer la même vénération, & peut-être encore de plus grandes richesses; elles se montent, selon Chardin, à 36 millions de nos livres par an, c'est-à-dire qu'elles égalent celles du Roi lui-même.

le Prêtre ne les approuve, & ſi on n'a pas
Sad. port. 8. été exact à lui payer la dîme. Je vois encore que dans ces mêmes Ouvrages, les différens péchés ſont ſoumis à un tarif plus ou moins conſidérable. L'un eſt eſtimé cent dinars, un autre mille, quelques-uns davantage, ſans doute parce que l'expiation de ces fautes ne pouvoit s'acheter qu'à ce prix. Taxer ainſi la foibleſſe humaine, c'étoit s'établir le fonds le plus inépuiſable; d'ailleurs ces prévarications tombant le plus ſouvent ſur des obſervances légales, plus celles-ci étoient minutieuſes, plus les fautes devoient ſe multiplier, & les Mages qui en avoient le produit en étant encore les juges, il eſt probable que très-peu échappoient à la punition.

Je ne ſais ſi les cérémonies du culte contribuoient à groſſir leurs revenus, mais au moins elles devoient néceſſairement étendre leur autorité. La Religion intervenant dans preſque tous les actes de la vie, c'étoit une obligation d'être préſenté au Prêtre immédiatement après la naiſſance : d'autres rites n'étoient pas moins néceſſaires. A meſure que l'on croiſſoit en âge, il y en avoit pluſieurs pour les mariages, pour les ſépultu-

res, & de plus fréquentes encore pour ces prétendues impuretés légales, qui ramenoient ſans ceſſe la nation aux pieds du Mage, parce qu'il avoit ſeul le droit de la purifier.

Tout contribuoit donc à inſpirer pour eux un reſpect ſans bornes, & jamais dans aucune Religion le clergé ne jouit d'un pouvoir plus révéré. Ce titre de Mage qui devint la dénomination de ceux qui le compoſoient, n'étoit que l'expreſſion de ces ſentimens. Dans la langue du pays il ſe donnoit ſeulement à tout ce qui portoit un caractere de grandeur & d'excellence. Un Mage, ſelon la définition ordinaire, étoit un homme dont toutes les vues ne tendoient qu'à la ſageſſe, & qui, par la rareté de ſes connoiſſances & la perfection de ſa vie, tenoit le milieu entre l'homme & la Divinité. C'eut donc été un crime de ne pas déférer aveuglément à ſes conſeils, puiſqu'il étoit en quelque ſorte un médiateur entre Ormuſd & ſon peuple. Celui-ci par reconnoiſſance étoit obligé de le nourrir, de fournir à tous ſes beſoins, d'exécuter ponctuellement, s'il avoit péché, tout ce qui lui étoit preſcrit par le Mage. S'il ſe trouvoit quelques réfractaires, ils ne l'étoient jamais impunément, & la ſévérité

Zendav. T. III, p. 555.

Hyde, p. 372.

Zendav.

de la loi alloit quelquefois juſqu'à les condamner à mort; parce que, comme s'expriment leurs livres ſacrés, réſiſter au miniſtre d'Ormuſd, c'eſt réſiſter à Ormuſd lui-même.

Quelques révolutions qu'ait ſouffertes la Religion des Perſes, ce principe a toujours ſubſiſté, & malgré l'état d'abjection où ſont réduits les Guebres de nos jours, leurs Prêtres ont toujours conſervé le même empire,
Port. 29 & 98. puiſqu'on lit dans le Sadder, que là où un Deſtour eſt content, Dieu ne peut manquer de l'être; que la plus horrible des impiétés eſt d'oſer argumenter contre lui, & que quiconque en eſt coupable ne ſortira de ce monde qu'avec douleur, & ne doit attendre que des tourmens dans l'autre vie.

Du Gouvernement de la Perse.

LA Perse proprement dite, ne fut originairement qu'une province du vaste Empire du même nom. Bornée à l'occident par la Susiane, à l'orient par la Carimanie, elle avoit la Médie au nord, & le golphe Persique au midi. C'est le même royaume qui est désigné dans l'Ecriture sous le nom d'Elam, & qui ne compose aujourd'hui que la province de Fars ou de Farsistan, une des dépendances de la Monarchie des Perses. Ce nom de Perse, qui dans l'ancienne langue signifioit un cavalier, ne fut point d'abord le vrai nom de la nation ; il ne lui fut donné que pour exprimer son inclination & sa maniere de vivre. Description de la Perse.

Toute la partie de la Perse située au midi le long du golphe, étoit, selon Strabon, brûlante, stérile, & presque inhabitable. C'est aujourd'hui, selon nos voyageurs, une des principales sources des richesses de l'Empire, parce que l'industrie des Européens ayant (L. 15.)

pénétré dans ces contrées, en a fait un entrepôt pour le commerce de l'Inde, & que, pour s'en approprier les richesses, l'avarice s'est fait un jeu de braver les incommodités du climat.

La partie du nord n'offroit qu'un pays entrecoupé de montagnes, un terrein rude & stérile ; comme il ne s'y trouve que très-peu de rivieres, & aucune, excepté l'Araxe, qui puisse servir à la navigation, ses habitans, sans communication avec les autres peuples, & réduits aux seules productions du pays, ne pouvoient acheter leur subsistance que par un travail pénible, ou par des excursions sur les contrées voisines, ce qui en fit l'asyle du courage & de la liberté.

Origine de ses habitans.

L'origine de ce peuple, comme celle de toutes les anciennes nations, se perd dans une obscurité impénétrable, parce que toutes les premieres sociétés, d'abord uniquement occupées de leurs besoins, n'eurent ni le goût ni le loisir de se livrer à la composition de leurs annales. Il n'y a que la vanité qui s'intéresse à ce qui s'est fait avant nous, & pour qu'elle se réveille, il faut que cette société ait déja acquis quelque consistance. Alors seulement l'importance des faits qui se passent

ſous les yeux, inſpire le deſir de connoître ceux qui les ont précédés ; mais n'étant d'abord confiés qu'à la mémoire, ils s'effacent ſucceſſivement, & l'imagination ne ceſſe d'ajouter à ce dépôt, juſqu'à ce qu'enfin il ſoit fixé par l'écriture, dont la naiſſance ſuppoſe toujours une longue civiliſation.

Comment, à la diſtance où nous ſommes, pourrions-nous deviner ce que ces premiers peuples ne ſavoient point eux-mêmes, le temps & la maniere dont ils ſe raſſemblerent en ſociété ? Si cette incertitude exiſte pour ceux dont l'hiſtoire nous a été tranſmiſe par leurs propres Écrivains, elle doit augmenter par rapport aux Perſes, dont il ne nous reſte aucun Auteur national, & que nous ne connoiſſons que par ce que les Grecs ont bien voulu nous apprendre : or la diverſité de leur témoignage atteſte ſeule combien ils les connoiſſoient imparfaitement.

Trois de leurs Auteurs ont ſervi en ce point de guide à tous les autres ; c'eſt Herodote, Cteſias & Xenophon ; mais ils ſont ſi peu d'accord entr'eux, ſoit pour les faits, ſoit pour la chronologie, qu'on ne ſoupçonneroit jamais lire l'hiſtoire du même peuple, ſi l'on n'y rencontroit pas les mêmes noms

& les mêmes perſonnages, quoique toujours chargés de rôles différens. La raiſon de cette diverſité vient de celle des traditions que chacun avoit ſuivies. On ſent combien elles durent varier dans un Empire immenſe, dont les différentes parties avoient ſi peu de communication entr'elles, & il n'eſt pas moins probable qu'elles dûrent s'altérer de plus en plus en s'éloignant de leur ſource. Auſſi les Ecrivains Mahométans, qui ne ſont venus que long-temps après, ſont-ils beaucoup plus féconds en prodiges, & par conſéquent beaucoup moins croyables, quoique habitant la même contrée. Quand on lit Mircond ou Chondemir, le plus accrédité d'entr'eux, il ſemble qu'on ſoit tranſporté dans une autre région : tous les anciens noms ne ſont pas moins défigurés que les événemens. Cyrus, le premier fondateur de la Monarchie, ſelon les Grecs, n'eſt pas même nommé chez les Mahométans, ni déſigné par aucun trait qui ſerve à le faire reconnoître.

S'il eſt difficile, parmi tant de contradictions, de s'aſſurer de la véritable hiſtoire de ce peuple, il ſemble qu'on doit au moins trouver plus de certitude dans le portrait que ces mêmes hiſtoriens nous ont laiſſé

de

de ſes mœurs & de ſon gouvernement, & il n'eſt pas douteux qu'à cet égard les Grecs ne méritent la préférence, ayant vu par eux-mêmes preſque tout ce qu'ils nous ont décrit. Herodote avoit parcouru une partie de la Perſe avant d'en écrire l'hiſtoire. Cteſias avoit vêcu plus de vingt ans à la Cour d'Artaxercès; & quand même Xenophon n'auroit compoſé qu'un roman, pour préſenter dans ſa Cyropédie le modele d'un Prince accompli, il étoit trop ſage pour ne pas l'accommoder aux mœurs & aux uſages du peuple qu'il vouloit peindre, & trop habile pour n'en avoir pas ſaiſi les véritables traits, après en avoir été lui-même ſi ſouvent témoin. Auſſi leurs relations varient bien moins à cet égard, & ne ſont jamais oppoſées entr'elles. Elles ſe confirment par celles que pluſieurs ſiecles après, des Auteurs contemporains nous ont laiſſé des mœurs des Parthes, qui, ſortis de la même origine que les anciens Perſes, firent revivre dans le même climat leurs loix & leur gouvernement. Ce qu'il y a de plus étonnant, c'eſt qu'après tant de révolutions on retrouve encore ces anciennes traces dans la deſcription que les voyageurs modernes nous donnent des mêmes pays.

Nous tâcherons de puiser dans ces différentes sources, pour faire connoître le gouvernement des anciens Perses ; il s'en faut beaucoup qu'elles en présentent un tableau complet ; mais en recueillant avec soin tous les témoignages épars chez les divers historiens, on peut s'en former une idée suffisante ; c'est le seul but de notre ouvrage, & ce travail n'est point sans utilité, puisqu'il n'est aucun Gouvernement de l'antiquité qui, par sa forme & par son étendue, se rapproche davantage de plusieurs de nos Monarchies. Un des Magistrats les plus éclairés du seizieme siecle, ne dédaigna point d'y consacrer ses veilles ; en marchant après lui dans cette carriere, je n'ai pas manqué de profiter de ses laborieuses recherches, & sans son travail, peut-être n'eussai-je jamais osé entreprendre le mien.

Barnabé Brisson.

Il est certain que la Perse eut de bonne heure ses Rois particuliers. Quelques Auteurs les font remonter jusqu'à Elam, fils de Sem, & comptent pour un d'entr'eux ce Chodorlahomor, qui, après avoir pillé Sodome, enleva Loth, & fut ensuite vaincu par Abraham. Les Orientaux donnent à leur premier Roi le nom de Keyomaras. Les ha-

bitans de la Province d'Aderbayagjan éprouvant, disent-ils, tous les inconvéniens de l'anarchie, & voyant qu'il n'y a plus de liberté dans les lieux où chacun fait ce qu'il lui plaît, résolurent unanimement d'élever au-dessus d'eux quelqu'un dont la volonté fût pour eux une loi inviolable. Il est naturel que des peuples pressés depuis long-temps par une autorité despotique, n'imaginent point les gradations qui l'ont préparée. Ce Keyomaras, ajoute-t-on, réputé le plus juste d'entr'eux, obtint à ce titre tous les suffrages, & il paroît en effet par les annales de tous les peuples, que par-tout où la force ne s'empara pas à main armée de la souveraine puissance, ce fut toujours la vertu qui y donna les premiers droits.

De Keyomaras, chef de la premiere dynastie, jusqu'à son extinction, les mêmes Auteurs ne comptent que dix Princes; mais donnant à quelques-uns d'entr'eux jusqu'à mille ans de regne, il n'est pas étonnant qu'un si petit nombre suffise pour remplir tous les temps qui s'écoulerent depuis le déluge jusqu'à Cyrus ou Darius. Je ne cite le calcul de ces historiens, que pour faire

voir quel fond on peut faire ſur leur autorité.

Les Écrivains Grecs n'ont point eu la prétention de remonter juſqu'à l'origine de ce Royaume. Ils ſe contentent de commencer leur récit vers le temps de Cyrus. On y voit qu'un peu avant cette époque la Perſe ſervoit à groſſir l'empire des Medes; mais que ce peuple cantonné dans ſes montagnes conſervoit cependant une eſpece d'indépendance ſous ſes Rois particuliers. Il la devoit à l'âpreté de ſon climat, que la nature ſembloit avoir fortifié contre les invaſions étrangeres, & ſur-tout à ſa pauvreté qui n'offroit rien de ce qui a coutume de tenter l'ambition & l'avarice des
(L. 1.) conquérans. Avant d'avoir conquis la Lydie, ce peuple, dit Herodote, ignoroit l'uſage de la monnoie; il ne s'habilloit que de peau, & l'eau étoit ſa ſeule boiſſon. Il ne connoiſſoit ni le vin, ni les autres délices de la vie, & rien autre choſe que ce que produiſoit ſon ſtérile pays.

Cette ſituation n'étoit pas ſeulement le rempart de ſa liberté contre les étrangers; elle en étoit auſſi la ſauve-garde contre les entrepriſes de ſes Princes. Le deſpotiſme ne

regne guere que ſur des peuples énervés par l'abondance & les richeſſes ; mais qui n'a que ſa liberté ne voit rien au deſſus d'elle, & ne peut manquer de courage pour la conſerver. Il eſt donc très-vraiſemblable, comme le remarque Xenophon, que dans ce premier état la Perſe ne fut qu'une eſpece de République, dont le Prince, ſous le nom de Roi, n'étoit que le premier Magiſtrat.

Si ces loix furent véritablement telles que cet Auteur les expoſe, il eſt peu de nations qui puiſſent ſe vanter d'avoir produit un code plus admirable, puiſque c'eſt ſa perfection même qui fait révoquer en doute ſa réalité. On a de la peine à imaginer qu'un peuple encore barbare ait pu concevoir un plan ſi magnifique. Mais je ne ſais ſi, à la naiſſance des ſociétés, le ſimple bon ſens naturel ne connoît pas auſſi bien ſes vrais avantages, & ne va pas plus directement à ſon but, que des lumieres plus rafinées, dont chacune apporte au moins un préjugé à ſa ſuite. Pour ne tendre qu'au bien général, il faut en quelque ſorte des ames neuves, que l'intérêt ni les paſſions n'aient point perverties. Dans l'état de nature ces principes de corruption n'ont pas eu le temps d'éclorre ; mais la ſociété

en développe bientôt le germe, & dès qu'ils ont fait des progrès, & que l'inégalité s'est fortifiée par leur secours, un systême de loix n'est plus qu'un piege, que la force ou la fourberie tend à la plus nombreuse partie de la nation, pour cimenter son esclavage: aussi les législations les plus sublimes, c'est-à-dire, les plus impartiales, sont-elles toutes nées dans l'enfance des nations, dans ce qu'il nous plaît d'appeller des temps de barbarie & d'ignorance, & les siecles éclairés n'ont travaillé ensuite qu'à les détériorer.

Quoi qu'il en soit pour les Perses, il est certain du moins que plusieurs des loix & des usages dont parle Xenophon, existerent véritablement, puisqu'il en restoit encore des traces, dont cet Auteur avoit été témoin. D'ailleurs quand même tout le reste ne seroit qu'une heureuse fiction que l'Auteur se seroit permis pour faire mieux remarquer les défauts du gouvernement d'Athenes, le modele qu'il offre est trop accompli pour n'en pas présenter au moins une idée.

Plan de l'ancienne République.

Cette République, dit-il, étoit partagée en douze tribus, & n'étoit pas composée de plus de cent vingt mille hommes, tous pou-

vant participer également aux charges publiques, parce que ce n'étoit point la naissance, mais le mérite qui y donnoit entrée; cependant on croyoit avec raison que ce mérite avoit besoin d'être préparé par l'éducation.

Tous les dons de la fortune n'y étant comptés pour rien, on ne voyoit parmi les citoyens d'autre division que celles de la nature elle-même. Les enfans, les jeunes gens, les hommes faits & les vieillards formoient autant de classes différentes. Chacune étoit sous l'inspection de douze gouverneurs fournis par les douze tribus. Chez les vieillards & les hommes faits, ils étoient tirés de leur propre corps, tels qu'ils les avoient choisi eux-mêmes. Les jeunes gens étoient gouvernés par des hommes faits, en état de supporter les fatigues auxquelles ils devoient former leurs éleves; mais pour les enfans où reposoit l'espérance de la nation, & dont le cœur s'ouvre si aisément aux premieres impressions, le soin de les former n'étoit confié qu'aux douze plus sages vieillards.

Leur éducation consistoit principalement à se rendre tous les jours aux écoles publique, pour y apprendre la Justice, comme ail-

leurs on apprend les lettres. Ce n'étoit point par un vain étalage de définitions & de maximes, qu'on s'attachoit à leur inſpirer cette vertu, elles n'euſſent ſervi peut-être qu'à les en dégoûter, n'étant point proportionnées à leur âge. Ces leçons étoient tout autrement animées. C'étoit leurs jeux, leurs différens, en un mot toutes leurs actions qui, ſoumiſes à un examen ſcrupuleux, devenoient l'objet d'un jugement en forme. Les enfans étoient tout à la fois les accuſateurs & les juges. En rendant la ſentence il falloit en diſcuter les motifs. Les gouverneurs toujours préſens ne manquoient point d'applaudir ſi elle étoit juſte; mais ils jugeoient à leur tour les juges eux-mêmes. L'injuſtice, ou même la plus légere erreur, n'étoit jamais impunie. Toutes les vertus, tous les devoirs repaſſoient ſucceſſivement ſous cet examen; car il étoit encore moins queſtion des fautes qu'ils devoient éviter, que des bonnes actions qu'ils pouvoient produire. Ainſi l'ingratitude étoit regardée comme un vice infame; chacun pouvoit avoir action contre elle; & quiconque étoit convaincu d'avoir oublié un bienfait, ou d'avoir laiſſé échapper l'occaſion de rendre un ſervice, ne man-

quoit pas d'être châtié avec sévérité. Dans les petits débats sans cesse occasionnés par la pétulance de cet âge, ces sortes de causes se renouvelloient sans cesse; on en faisoit leur principal amusement, & tous étant obligés d'y assister, on sent de quelle instruction elles étoient pour les acteurs & pour les témoins. On s'appliquoit pareillement à leur apprendre la tempérance & l'obéissance qu'on doit aux magistrats, & toujours par la même méthode, c'est-à-dire, par la pratique même de ces vertus, qui en établissoit de bonne heure l'habitude dans leurs ames. On exigeoit d'eux une docilité prompte & sans réplique; ils ne mangeoient qu'en commun, à des heures prescrites, & ces repas n'étoient jamais composés que de pain & de cresson.

Mais, comme le remarque Xenophon, ce qui facilitoit sur-tout la pratique de ces vertus, c'étoit l'exemple mutuel des quatre classes de citoyens, qui prenant tous leurs exercices dans le même lieu, & étant sans cesse en spectacle les uns aux autres, se servoient mutuellement de leçon & d'encouragement. Le lieu destiné à les rassembler étoit une place publique, autour de laquelle se trou-

voient le palais du Roi, les tribunaux de judicature, la demeure des magiſtrats, de tous ceux qui devoient décerner le prix à ces vertus publiques, & qui étoient auſſi les plus intéreſſés à la maintenir.

C'étoit comme un lieu ſacré d'où l'on écartoit avec ſoin toutes les occupations étrangeres. Les trafics & les marchés étoient relégués à l'autre extrêmité de la ville, afin que les jeunes gens n'euſſent point ſous les yeux le ſpectacle des paſſions que l'intérêt fait naître, & que ſes débats tumultueux ne puſſent troubler la tranquillité de leurs exercices.

A l'âge de ſeize ans on entroit dans la claſſe des jeunes gens, pour y reſter dix années. Ils s'exerçoient alors à tirer de l'arc, à lancer le javelot; ils accompagnoient le Roi à la chaſſe; & ces chaſſes, toujours pénibles & ſouvent périlleuſes, ſe faiſoient avec tout l'appareil militaire. L'ordre des campemens, l'exactitude de la diſcipline, la fatigue des marches, la faim & la ſoif qu'il y falloit ſouvent ſupporter, n'avoient pour but que d'endurcir le corps contre les fatigues de la guerre, & l'ame contre ſes dangers. A la ville ils demeuroient ſous l'inſ-

pection de leurs gouverneurs, toujours prêts à exécuter les ordres du magiſtrat, ou bien ils étoient diſperſés ſur les frontieres, pour ſervir dans les garniſons. Quand ils n'étoient point occupés par le gouvernement, ils avoient des logemens communs, où ils étoient obligés de coucher toutes les nuits, à moins qu'ils ne fuſſent mariés; mais alors même c'eut été une honte de s'en abſenter trop ſouvent.

A vingt-ſix ans ils paſſoient dans la claſſe des hommes faits, où ils reſtoient aſſujettis à peu près aux mêmes exercices, & ſoit dans la paix, ſoit dans la guerre, rendant à leur pays tous les ſervices qu'on pouvoit attendre de leur âge.

A cinquante ans ou environ, ils entroient dans l'ordre des vieillards; il leur étoit libre alors de ne plus porter les armes; ils étoient diſperſés dans les différentes villes, pour y rendre la juſtice, & les plus éclairés formoient le conſeil du Roi.

Le Roi, élevé au deſſus de tous, étoit ſoumis lui-même à des loix dont il n'auroit pu s'écarter impunément. Elles régloient ce qu'il devoit faire pour le ſervice de l'état, & ce qu'il devoit lever ſur ſes peuples. Il

étoit le protecteur des droits de tous les citoyens ; mais sans avoir l'autorité de les enfreindre lui-même, & de mettre ses caprices à la place de la loi. Un sénat nombreux partageoit avec lui les fonctions du gouvernement : pour y être admis, il falloit passer par tous les degrés de la magistrature, & l'on n'arrivoit à ceux-ci que par le moyen de l'éducation publique.

Je n'examinerai point si ce plan n'offre qu'un tableau d'imagination, ou s'il exista véritablement. Tous les matériaux nécessaires à cette discussion sont perdus pour nous il y a long-temps, & il est inutile de mettre à leur place de vaines conjectures. Mais en supposant cette existence, au moins peut-on assurer qu'elle resta concentrée dans les montagnes de la Perse, & que la législation périt par les succès même qu'elle avoit fait naître. En effet, les rapports du peuple étant changés, il fallut bien que les loix changeassent avec eux, & le même code qui avoit suffi à un peuple pauvre & peu nombreux, ne fut plus en état de contenir les riches conquérans de l'Asie.

D'ailleurs la communication des mœurs & des usages, qui résulte du mêlange des

nations, n'influe pas moins ſur le vainqueur que ſur le vaincu. L'empire des Perſes, formé des débris de ceux des Medes, des Lydiens, des Aſſiriens, dut donc auſſi participer à leurs vices & à la forme de leur gouvernement. Toutes ces nations régies depuis long-temps par une autorité deſpotique, n'en pouvoient trouver une plus douce après la conquête ; & les Perſes répandus dans leurs vaſtes poſſeſſions, ſe laiſſerent bientôt amollir par leurs richeſſes, & n'eurent plus ni le même attrait, ni la même force pour défendre leur propre liberté.

Le principal changement s'opéra dans la perſonne du Monarque ; il n'étoit dans la Perſe que le premier du Sénat, ne tenant ſon pouvoir que de la loi, & ſoumis à elle comme le moindre citoyen ; mais la conquête lui donnant une autorité illimitée ſur ceux qu'il venoit d'aſſervir, lui fournit en même temps des inſtrumens pour l'étendre ſur les compagnons même de ſes victoires. Ce progrès ſe fait ſentir de bonne heure, & la puiſſance royale ne ceſſe de s'accroître, en même temps que les limites de l'Empire. Si l'on ſuit la narration d'Herodote, on voit dès le regne même de Cyrus toute la nation

Influence des conquêtes de Cyrus.

des Perses déja enchaînée à l'ambition de ce conquérant ; il l'entraîne à son gré d'expédition en expédition, sans daigner la consulter, & sans qu'elle ose opposer la moindre résistance. Dans Xenophon les moyens sont moins violens, & conduisent cependant au même but. Après la prise de Babylone, ce même Cyrus, si familier auparavant avec ses soldats, est obligé de prendre une garde nombreuse, pour se mettre à couvert des entreprises de ses nouveaux sujets ; il s'entoure d'un appareil propre à leur en imposer, & qui ne manqua pas de produire le

Cyrop. L. 7, 8.

même effet sur les Perses. Une multitude d'Officiers sont répandus autour du trône, pour en défendre les approches ; l'ordre & la gradation établis entr'eux, la soumission qui résultoit de la différence des rangs, en inspiroit naturellement une sans borne pour la Majesté royale qui étoit la source de tous ces pouvoirs ; le choix même de la personne de ces Officiers ne pouvoit qu'étendre son autorité. Cyrus, dit le même Historien, les choisit principalement parmi les Eunuques, parce que, dit-il, exclus par la nature de tous les autres attachemens, ils ne peuvent en avoir que pour ceux qui les enrichissent,

& que livrés au mépris de tous les autres hommes, ils ont plus besoin d'un maître, & plus d'intérêt de défendre celui qui peut seul les protéger.

Pour concilier encore plus de respect à la Majesté royale, il falloit que ses sujets, & sur-tout les Grands, ne la perdissent jamais de vue. Cyrus en vint à bout, en accoutumant les Seigneurs Perses à se présenter assidument devant son palais. Tous ceux, dit Xenophon, qu'il connoissoit assez riches pour pouvoir subsister du travail d'autrui, ne pouvoient s'absenter long-temps de la Cour sans que ce Prince voulût en savoir la cause. Pour les attirer malgré eux, il engageoit alors quelques Courtisans à usurper une partie de leurs terres : il falloit bien se présenter à la Cour pour demander justice, & Cyrus la faisoit long-temps attendre, afin que dans le cours de ces sollicitations, on prît insensiblement l'habitude de le voir, & de n'attendre son sort que de lui seul. Si on manquoit de se rendre à cet avertissement, on subissoit bientôt une confiscation entiere, Cyrus croyant beaucoup gagner de perdre ainsi un mauvais ami pour en acquérir un bon. Ces exemples de sévérité ne devoient

L. 8.

pas ſans doute être fort communs, & l'empreſſement de ſe fixer à la Cour dut bientôt devenir général, lorſqu'elle ſeule fut devenue la ſource de toutes les graces, & qu'on ne vit plus tomber les faveurs que ſur ceux qui s'y montroient les plus aſſidus.

Tout le fruit de la conquête revint donc au Monarque, qui en acquit ſeul toute la propriété, les Grands à qui il l'avoit diſtribuée pouvant toujours en être dépouillés par ſes ordres ; mais cela même n'eſt-il pas une preuve que la nation n'étoit point auſſi libre dans ſon origine que Xenophon l'a repréſentée, puiſqu'alors il n'eſt pas probable qu'elle n'eût voulu conquérir que pour un maître ? Ce ne fut pas du moins ainſi qu'en uſerent les barbares qui démembrerent l'Empire Romain ; tous ceux qui eurent part à la victoire eurent grand ſoin de s'en aſſurer les fruits, & de mettre leurs poſſeſſions à l'abri de toute atteinte. Le Prince qui avoit été leur chef n'eut droit lui-même qu'à une portion plus abondante, & fut forcé de reſpecter celle que le ſort & la valeur avoient donnée à ſes compagnons. Les mêmes regles qui les avoient unis pour la guerre, continuerent de ſubſiſter après le partage ; les délibérations

délibérations publiques ſe prirent toujours en commun; les chefs conſerverent leur ancienne indépendance, n'obéiſſant qu'aux loix qu'ils reconnoiſſoient auparavant, ou que depuis ils s'étoient faites à eux-mêmes, d'après un conſentement général. L'autorité du Prince reſta auſſi d'abord renfermée dans ſes anciennes limites, & ſon accroiſſement ne fut que l'ouvrage lent du temps & de la politique, qui ne manquent jamais de groſſir le pouvoir principal aux dépens des autres, juſqu'à ce qu'il les ait anéantis.

On ne voit point cette gradation dans l'Empire des Perſes; il ſemble même qu'elle ſoit contraire au génie des Orientaux, chez qui le pouvoir royal atteignit preſque toujours ſon dernier terme auſſi-tôt qu'il fut reconnu. On en voit un bel exemple dans la perſonne de Dejocès, fondateur de l'Empire des Medes, que Cyrus venoit de détruire. Il n'étoit dans l'origine qu'un particulier de la nation, diſtingué ſeulement par ſes vertus & par ſes ſervices. Placé à ſa tête ſans aucun titre que le choix du peuple, il le gouverna bientôt avec une autorité abſolue, à laquelle ſes ſucceſſeurs n'eurent preſque rien à ajouter.

Du despotisme de la Perse.

Telle fut aussi celle de Cyrus, & les abus les plus terribles ne tarderent pas à se produire. Sous Cambyse, son successeur, on voit ce Prince entraîner son armée malgré elle à la conquête de l'Ethiopie, où elle périt presque toute entiere, où après avoir consommé toutes les bêtes de charge, les soldats se voient réduits à la nécessité de se manger les uns les autres, tandis que la table du Prince est toujours couverte avec la même somptuosité. Cependant on n'ose se permettre aucun murmure; ils n'éclatent pas davantage lorsque ce tyran sacrifie les principaux Seigneurs à sa brutalité & à ses défiances; & lorsqu'il veut épouser sa sœur Meroë, & qu'il consulte les Juges sur la légitimité de ce mariage, on lui répond que quoiqu'il n'y eût point de loi expresse pour l'autoriser, il y en avoit une qui permettoit aux Rois de Perse de faire tout ce qu'ils voudroient.

Sénec. de irâ. L. III, C. 20.

Herod., L. III, C. 34.

Si les abus n'eussent pas été fréquens, Otanes n'eût pas proposé l'abolition de la royauté, après le meurtre du Mage Smerdis. Il ne se fonde, pour le demander, que sur la tyrannie des deux derniers Princes, que leurs successeurs pourroient toujours renou-

veller à leur gré. Darius, qui opine au contraire pour la Monarchie, ne le défend que par l'usage constant du Royaume, par les exploits de Cyrus à qui ils devoient la gloire & l'affranchissement des Perses, mais d'ailleurs ne propose point de fixer aucune borne à l'autorité. Si elles eussent existé avant Cyrus, le mécontentement général ne devoit-il pas les rappeller naturellement? ou du moins pouvoit-on se dispenser d'en faire mention dans ce conflit des opinions, & lorsqu'on étoit si peu éloigné de l'ancienne forme? Au défaut de ce remede, qui se seroit présenté de lui-même, Otanes n'en imagine point d'autre que d'abandonner tous ses droits au trône, sous la condition que lui & ses descendans resteroient toujours indépendans du pouvoir suprême, pourvu qu'ils ne fissent rien contre les loix. Cette étrange condition fut, dit-on, acceptée, & Herodote assure que de son temps ce privilege restoit encore attaché à la famille d'Otanes; mais sans doute elle ne tarda pas de le perdre, puisque la suite de l'histoire n'en offre plus de traces; en effet comment ce droit, n'étant point appuyé de la force, auroit-il pu se maintenir? L. III, C. 80.

Au reste, cette étrange délibération eut-elle bien lieu véritablement? & n'est-ce point un de ces embellissemens que les Historiens Grecs se permirent trop souvent, pour faire briller leur éloquence? Au moins Herodote eût-il dû nous apprendre quel étoit le droit de ces Seigneurs, pourquoi il n'y en eut que sept, & pourquoi, soit les Perses, soit les nations vaincues, les laissoient seuls décider de leur sort, & fixer la forme de leur Gouvernement. L'impossibilité de résoudre ces questions, & une multitude d'autres, prouve combien nous avons peu de lumieres certaines sur l'ancien état de la Perse, & jette au moins quelque doute sur cette république si parfaite. J'ai tracé d'après le plan de Xenophon.

Tout ce qu'il y a de constant, c'est que depuis Cyrus l'autorité royale fut toujours presqu'illimitée chez les Perses, comme elle l'étoit chez les Assyriens & chez les Medes, & comme elle l'est encore aujourd'hui chez les Perses modernes. Rien de plus semblable à l'ancienne forme du Gouvernement, que la description que Chardin nous donne de l'état actuel de la même contrée. Les siecles & les révolutions ont eu beau

ſe ſuccéder, ils n'ont apporté preſque aucun changement aux mœurs & aux uſages, ſoit parce que le climat qui leur avoit donné naiſſance a toujours conſervé le même empire, ſoit, comme le remarque Monteſquieu, parce que dans un Etat deſpotique il n'y a point de loix, pour ainſi dire, que ce ſont les mœurs, les manieres qui en tiennent la place, & qu'en les renverſant on renverſe tout. Le peu de communication des citoyens entr'eux eſt encore une nouvelle raiſon de cette ſtabilité, tandis qu'en Europe le commerce fréquent du peuple, & ſur-tout celui des deux ſexes, produit des altérations continuelles, de même que les corps changent ſans ceſſe de forme ſous une multitude de chocs. Eſprit des Loix, L XIX C. 12.

Je m'attacherai principalement à faire remarquer ces traits de reſſemblance entre l'ancien & le nouveau Gouvernement. Comme ils n'ont point été préparés par les événemens, & qu'au contraire la multitude des révolutions a dû effacer bien des fois ces premieres traces, en voyant ces uſages ſurvivre à la deſtruction des nations elles-mêmes, il faudra bien en conclure, ou qu'elles ont des cauſes locales qui les néceſſitent,

ou que les mêmes positions ramenent presque nécessairement les mêmes regles, la raison & l'intérêt n'ayant qu'une seule voie pour arriver au même but.

Du Monarque.

En effet, quel étoit le but de l'ancien Gouvernement de la Perse? C'étoit, comme aujourd'hui, de retenir sous la même autorité une multitude de nations séparées par des intervalles immenses, divisées par l'intérêt, les mœurs, le langage, & n'ayant de lien commun que la soumission au même chef. Pour les tenir dans l'obéissance, il falloit que cette autorité résidât dans une seule personne; car si plusieurs en avoient été dépositaires, l'ambition les eût bientôt divisés, & de même que dans le Sénat de Rome, après qu'elle eût assujetti la moitié du monde, on n'eût vu que des Magistrats avides de s'en partager les dépouilles, se les disputer à main armée, jusqu'à ce que l'un d'eux pût se les approprier toutes entieres. Il falloit encore que cette autorité fût prompte dans son exécution, & par conséquent dégagée de l'embarras & de la lenteur des formes; car dans un Empire où le centre étoit si loin des extrêmités, comment le mouvement eût-il pu se communiquer de

l'un à l'autre, si des corps intermédiaires eussent eu le pouvoir d'en rallentir la marche ? Tous les projets de mécontentement auroient eu le temps de mûrir, avant qu'on y eût pu apporter obstable ; la célérité seule pouvoit les étouffer dans leur naissance, tandis que la rébellion, si prompte à s'allumer & à s'accroître dans ces sortes d'Etats, eût eu le temps d'en embraser la moitié pendant la lenteur des délibérations : or cette activité qui devoit se déployer d'un bout du royaume à l'autre, frapper & anéantir le coupable au moment de son crime, cette activité, dis-je, ne pouvoit partir que de la volonté momentanée d'un maître ; il étoit donc nécessaire que toute l'autorité fût concentrée dans une seule personne. En effet, la distance des lieux & la diversité des usages, laissant tous les sujets étrangers les uns aux autres, l'unité dans ces sortes de Gouvernemens ne peut jamais venir des membres qui les composent, mais seulement du chef qui les conduit.

Tous les droits du commandement étant réunis en sa personne, il ne reste plus pour partage aux sujets qu'une obéissance passive. Point de degré ni d'ordre intermédiaire qui

ſerve à en adoucir le poids ; la diſtance qui ſépare le Souverain eſt ſi grande, que toutes les autres diſtinctions l'anéantiſſent, à moins qu'elles ne ſoient ſon ouvrage. Tous les ſujets ſont confondus ſous le nom commun d'eſclaves ; ceux qu'il approche le plus de ſa perſonne n'ont que le triſte privilege d'être le plus expoſé à ſes caprices ; & comme il eſt la ſeule ſource de leur élévation, il peut auſſi d'un coup d'œil les faire rentrer dans l'obſcurité.

Il eſt rare encore dans ces ſortes d'Etats que la religion n'intervienne pas pour rendre ſa perſonne ſacrée. Dans l'ancienne Perſe, (Frag. ex, Nicol. Dam.) ſelon Stobée, l'obéiſſance au Roi étoit non-ſeulement regardée comme un devoir, mais comme un acte de religion ; le jour de ſa naiſſance étoit un jour de fête ; ſa mort étoit ſuivie d'un deuil public ; pendant cinq (Id. Serm. 42.) jours tous les tribunaux vaquoient, & c'étoit un devoir d'éteindre le feu ſacré qui ſe conſervoit dans les familles. Comme ce feu étoit en Perſe le principal emblême de la Divinité, on le portoit devant lui toutes les fois qu'il paroiſſoit en public, & chaque jour il offroit lui-même un ſacrifice pour le bonheur de l'Empire. Enfin on ne pouvoit l'abor-

der sans lui faire des présens, de même qu'on ne se présentoit point devant les Dieux sans leur faire des offrandes. L'histoire rapporte qu'un Persan, surpris par la présence du Roi, & n'ayant rien à lui offrir, courut promptement au fleuve, & que prenant de l'eau dans sa main, il vint la lui présenter & la répandre en son honneur, ce qui fut fort agréable à ce Prince.

La Religion actuelle a nécessairement changé la forme de ces hommages extérieurs, mais les rapports ont toujours resté les mêmes. De tous les titres que prend le Roi de Perse, il n'en est point de plus révéré que celui de Lieutenant du Prophete, & de successeur des douze Imams ; c'est ce qui rend sa personne sacrée aux yeux des peuples, & ce qui le met à la tête de la Religion aussi bien que de l'Etat.

Cette vénération qu'on portoit à la personne des Rois se répandoit sur tout ce qui étoit à leur usage. C'étoit un crime capital de s'asseoir sur leur trône, de se revêtir de la robe royale. C'en étoit un de boire de l'eau sacrée, qui n'étoit réservée que pour le Roi & son fils ainé : en effet, il étoit naturel que le Prince se communiquant ra-

Athen., L. XII.

rement à ses sujets, ces emblêmes de la royauté ne fussent guere moins révérés que le Roi lui-même. Ils servoient à fixer sur un objet particulier la crainte & le respect des peuples toujours prêts à se prosterner devant ce trône d'or, & presque toujours indifférens pour celui qui y étoit assis. L'histoire remarque qu'après la mort d'Artaxercès, Ochus régna les dix premiers mois sous le nom de ce Prince que tout l'empire croyoit encore vivant. Lorsque le Souverain se rendoit ainsi invisible, qu'importoit au peuple qui occupât sa place? Il étoit bien clair que ce n'étoit qu'au titre & à la décoration extérieure qu'il adressoit ses vœux.

Il est vrai qu'Ochus ne parut que vers la fin de la monarchie, & que, comme il est inévitable, le despotisme n'avoit cessé de faire des progrès, & les Princes de s'amollir dans les délices; car les premiers successeurs de Cyrus se firent gloire de paroître plus accessibles. On les voyoit non-seulement à la tête des armées, mais encore dans les tribunaux, où ils jugeoient eux-mêmes des causes capitales; pratique qui s'observe encore aujourd'hui, puisque Chardin remarque qu'à l'exception de quelques cas

particuliers, où la peine doit être aussi prompte que le crime, il n'y a que le Roi seul qui puisse condamner à mort.

Herodote parle avec éloge des jugemens rendus par ces premiers Princes. En effet, trop élevés au dessus de leurs sujets, pour avoir besoin de les craindre ou de les ménager, quels motifs auroient-ils pu avoir d'être injustes. Mais ce qu'on ne peut trop admirer, c'est la forme même de ces jugemens. On y exposoit toute la vie de l'accusé; il n'étoit condamné que lorsqu'après avoir pesé toutes ses actions, il s'en trouvoit plus de mauvaises que de bonnes. Ainsi les vertus servoient à racheter les fautes. Les crimes échappés à la foiblesse n'étoient point confondus avec ceux qu'inspire une habitude perverse. On peut être surpris avec raison que cet exemple n'ait été imité dans aucun code; car puisqu'il y a très-peu de vie entiérement irréprochable, peut-être n'est-il point de jurisprudence qui convienne autant à l'humanité?

Diog., L. XIV.

D'un autre côté, si le Roi avoit condamné à mort, il ne lui étoit plus permis de faire grace. L'exemple de Mardochée en est une preuve, puisqu'après avoir reconnu

l'injustice de sa sentence, le Roi ne put sauver la vie aux Juifs, qu'en leur permettant de se défendre contre ceux qui voudroient l'exécuter. Ce remede étoit sans doute extrême; mais, comme le remarque un grand homme, il avoit sa raison dans la forme du gouvernement; parce que le Prince y étant en quelque sorte la loi vivante, il est absurde que la loi puisse se contredire. Le même principe fait qu'encore aujourd'hui, dès que le Roi de Perse a condamné quelqu'un à mort, il n'est plus permis de lui en parler, ni de demander grace, & que tous ses ordres fussent-ils donnés dans l'ivresse, ne peuvent jamais être révoqués.

Esprit des Loix, L. III, C. 10.

Pour mitiger ce droit & prevenir les inconvéniens qu'il faisoit naître, quelques Princes, & sur-tout Artaxercès Longuemain, établirent qu'au lieu de faire subir au coupable la punition ordonnée, on l'infligeroit à ses vêtemens; que par exemple, au lieu de lui trancher la tête on couperoit sa tiare, qu'on battroit ses habits au lieu de le frapper lui-même de verges. Par ce moyen, si la sentence étoit injuste, il restoit toujours une ressource contr'elle, sans que le Prince fût obligé de se rétracter lui-même; & si

Plut., vie d'Artax.

cette indulgence avoit quelque danger ; il étoit toujours maître de renouveller la condamnation. Il est vraisemblable que ce tempéramment n'avoit lieu que pour ces arrêts prononcés sur le champ, souvent dans la chaleur du vin & de la débauche, contre les Courtisans & les Ministres de ses plaisirs; il servoit à sauver la vie de ceux dont quelquefois le Roi eût le plus regretté la perte; & l'exemple des Princes Mahométans, qui se sont privés de cette ressource, ne montre que trop souvent combien elle étoit nécessaire contre les abus trop fréquens de l'autorité.

En public on ne pouvoit aborder le Roi qu'après s'être prosterné jusqu'à terre, comme on le faisoit dans les temples; les étrangers eux-mêmes n'étoient point dispensés de cette étiquette, qui parut si révoltante à quelques Ambassadeurs Grecs, que, pour ne pas s'y soumettre, ils aimerent mieux renoncer à l'objet de leur voyage, & en furent ensuite loués par leurs concitoyens. Le même usage subsiste encore, sans que les Princes éprouvent jamais la même résistance, parce que les Rois modernes ne reçoivent guere d'ambassades que des Orientaux, accoutumés

à rendre le même hommage à leur Souverain, & que si les Européens y paroissent quelquefois, ce n'est jamais que pour faire valoir des intérêts de commerce, avec lesquels cette délicatesse ne peut s'allier. Il y eut même des temps où l'entrée des principales villes, & sur-tout celle de Babylone, étoit refusée aux voyageurs, s'ils n'adoroient la statue d'or du Roi, placée sur la principale porte. Cette coutume étoit plus ancienne que la puissance des Perses, puisque, comme on le voit dans Daniel, la persécution de Nabuchodonosor contre les Juifs n'eut pas un autre motif.

(Phil. in vit. Apoll. L. I.)

Les plus grands Seigneurs étoient obligés de se trouver assidument à la porte de son palais, pour être toujours prêt à recevoir ses ordres; c'étoit un lieu sacré, & un asyle inviolable. Elle l'est encore aujourd'hui, & de là vient que ce nom de Porte est employé dans tout l'Orient pour désigner la puissance de chaque Prince, comme celui de Cour s'exprime dans l'Europe, à cause des vastes enceintes qui se trouvoient devant le palais de nos Princes, & où leurs sujets avoient coutume de se rassembler.

L'ordre, le silence, le recueillement, ou

pour mieux dire cette immobilité des Courtisans que nos voyageurs ne cessent d'admirer à la Cour de Perse, étoit la même chez les premiers Monarques, puisque le jeune Cyrus, celui de tous ces Princes dont les mœurs étoient devenues plus populaires dans son commerce avec la Grece, fit tuer un des principaux Seigneurs de sa suite, parce qu'il avoit négligé de paroître devant lui les mains enveloppées dans les manches de sa robe, comme l'étiquette le prescrivoit.

Herodote vante beaucoup le dévouement (L. 8.) des Perses pour leur Roi, & en cite ce trait remarquable : Xerxès passant en Asie sur un vaisseau Phénicien, ce vaisseau assailli par la tempête, & déja trop chargé de la Cour nombreuse qui accompagnoit ce Prince, étoit sur le point de faire naufrage ; le Roi alors s'adressant à ses sujets, leur dit que s'ils avoient à cœur son salut, comme ils paroissoient s'en faire gloire, c'étoit l'occasion de le montrer, en déchargeant le vaisseau, & aussi-tôt plusieurs Courtisans, après l'avoir adoré à leur maniere, se jetterent à la mer à l'envi les uns des autres ; mais étoit-ce bien l'effet de la tendresse plutôt que de la terreur qu'il inspiroit ; puisqu'en échapant

aux périls de la mer, ils n'auroient pu éviter le ressentiment du Prince, & que peut-être leur mort n'eût pas été moins inévitable?

Les lettres du Roi, munies de son sceau, ne trouvoient jamais de résistance, & de même qu'aujourd'hui, pour déposséder ou pour faire mourir les plus puissans Satrapes, il n'avoit besoin que d'un simple messager porteur de ses ordres, parce qu'alors tous ceux qui en étoient témoins, les parens & les amis même du proscrit, se faisoient un devoir d'en être les exécuteurs.

Rien ne contribuoit plus à rehausser ce pouvoir aux yeux des peuples, que l'appareil imposant dont le Monarque étoit toujours environné. Le luxe est comme la production des climats Orientaux; la nature par sa fécondité en fait pour ainsi dire tous les frais, en offrant d'elle-même toutes les superfluités qui servent à le nourrir; d'ailleurs les besoins de l'homme y étant plus modérés, la facilité de les satisfaire produit presque nécessairement ces besoins de caprice auxquels le luxe doit sa naissance. Dans nos contrées septentrionales, où l'homme consomme davantage, & où la terre, ensevelie sous les frimats, ne se laisse arracher ses

richesses

richeſſes que par un travail opiniâtre, le luxe n'a pu naître qu'après une population nombreuſe, & il a fallu attendre que le commerce des autres peuples lui apportât les alimens que le ſol lui refuſoit. En Aſie au contraire il eſt le produit naturel du ſol, & peut-être encore de l'imagination, qui y étant plus vive, a plus beſoin de cette décoration extérieure, comme nous voyons que parmi nous elle affecte plus ſenſiblement les jeunes gens & les femmes.

La demeure du Souverain étaloit de tous côtés la plus ſomptueuſe magnificence, environnée d'une triple enceinte de murs, hauts de ſoixante-dix coudées; le marbre, l'airain, le cédre & les métaux les plus précieux avoient été employés à ſa conſtruction; les ornemens y étoient répandus avec une profuſion qui ſervoit moins le goût que la vanité. La même oſtentation ſe faiſoit remarquer dans les ameublemens; tous ceux qui étoient à l'uſage du Roi, étoient de l'or le plus pur; les murs même de ſa chambre en étoient revêtus, & rien n'eſt plus célebre dans l'antiquité que ce platane & cette vigne, l'un & l'autre d'or maſſif, & enrichis de pierres précieuſes, ſous leſquels

Diog., L. XVII.

Ariſt. de mundo.

ils avoient coutume de rendre la justice à leur peuple. Des gardes sans nombre assiégeoient les avenues de ce palais ; les Satrapes & les plus puissans Seigneurs restoient confondus parmi eux, & dans la foule étoient dispersés, à l'insu des autres spectateurs, ces officiers qu'on appelloit par honneur les yeux & les oreilles du Prince, parce qu'ils étoient chargés d'épier tous les mouvemens, & de rapporter tout ce dont ils étoient témoins ; en sorte que, comme un Dieu, selon l'expression d'Aristote, le Prince, quoiqu'invisible, étoit toujours à portée de tout voir & de tout entendre.

La mollesse suit inévitablement le luxe ; en rassemblant autour de soi les instrumens des plaisirs, on se les rend plus nécessaires ; & plus on multiplie ses jouissances, plus on a besoin de les renouveller. Cette disposition augmente encore sous une température où le corps, énervé par la chaleur, se porte naturellement à l'inaction, où le tempérament plus exalté, rend le besoin d'aimer plus nécessaire, mais où, par la forme des établissemens, cette passion languissant sans desirs & sans combats, n'a pour se soutenir que les ressources de la volupté. La poly-

gamie fut de tout temps établie dans l'Orient ; & toujours plus illimitée, à mesure que les mœurs se corrompirent. Cette institution, qui sacrifie un sexe au plaisir de l'autre, n'a jamais manqué de les corrompre tous les deux, celui qui est opprimé ne tardant pas à s'en venger, en communiquant à l'autre son goût & ses foiblesses. Il est vrai que c'est toujours l'homme qui paroît dominer dans un sérail ; mais ce tyran n'est-il pas subjugué à son tour ? Ses tristes plaisirs le dégoûteroient bientôt, s'il ne les devoit qu'à l'autorité ; pour être heureux il faut qu'ils soient le prix de ses complaisances. Seul contre une multitude de femmes, comment pourroit-il résister à leur attrait ? Et n'habitant qu'avec elles, il faut bien que ses mœurs se forment sur leur exemple.

C'étoit la mollesse qui avoit détruit les Assyriens & les Medes ; elle passa chez les Perses avec les possessions de ces peuples, & fut comme une portion de leurs conquêtes ; elle ne cessa depuis de faire des progrès, mais elle se montre dans les institutions même de Cyrus. Xenophon remarque qu'il encourageoit lui-même les Perses à imiter la magnificence des Medes dans leurs habits ; il

souffrit qu'à leur exemple ils se teignissent les sourcils, & employassent une espece de fard ; il accrédita les Eunuques, en leur donnant les fonctions les plus honorables auprès de sa personne ; il introduisit sur-tout le luxe des tables, & la somptuosité de ses repas étoit telle, qu'elle servit de regle dans la suite, & ne put jamais être surpassée par ses successeurs. Peut-être ce conquérant n'eut-il en vue que d'adoucir par-là les mœurs encore féroces des Perses, pour les façonner plus aisément à l'esclavage.

L. IV, C. 32. On peut voir dans Polianus la description de ces repas. Je ne suivai point cet Auteur dans son énumération qui rempliroit seule plusieurs pages. Mais pour en donner une idée, il me suffira de dire qu'on y consommoit chaque jour mille boisseaux de farine de froment, autant de farine d'orge, quatre cens brebis, cent bœufs, un nombre prodigieux de gibier & d'animaux de toute espece, parmi lesquels on est étonné de trouver trente chevaux, ce qui prouve qu'ils servoient aussi à la nourriture de ces peuples. La quantité de vin n'étoit pas moins effrayante, & l'Auteur nous apprend que la moitie étoit servie en vin de Palme, lors-

que le Roi séjournoit à Babylone. D'ailleurs la délicatesse s'allioit par-tout avec la profusion. Les rafinemens de la volupté ne furent peut-être jamais portés plus loin : (1) on en peut juger par la variété des assaisonnemens, par la multitude des noms barbares destinés à les exprimer. Je ne m'arrêterai point inutilement à en deviner la signification ; ce sujet ne peut exercer que les talens & les loisirs de quelqu'un de nos Apiciens modernes.

Tous ces détails étoient inscrits sur des colonnes, par ordre de Cyrus, comme une regle que ses successeurs ne pouvoient se dispenser de suivre. On dit qu'Alexandre effrayé de la dépense, fit abattre ces colonnes, pour abolir la mémoire de cette somptuosité. Id. Ib.

Elle devoit, comme je l'ai dit, se renouveller tous les jours, & servoit à nourrir non-seulement le Prince, mais encore toute sa cour, selon l'usage qui s'observe encore

(1) L'amour des voluptés étoit tel à la Cour de ces Princes, qu'il y avoit des prix établis pour ceux qui en inventeroient de nouvelles, & la découverte d'un nouveau mets suffisoit pour y prétendre. (Athen. L. XII.)

aujourd'hui chez tous les Princes de l'Orient. Souvent une partie étoit destinée à l'armée qui campoit dans le voisinage, & le Roi manquoit rarement d'en envoyer quelques plats à ceux qu'il vouloit honorer.

Quelquefois les courtisans étoient appellés eux-mêmes à la table du Prince. Ils ne pouvoient, selon Athenée, être plus de douze; mais le prix auquel il falloit acheter cet honneur, les humiliations & les dangers qui y étoient attachés, étoient bien propres à les en dégoûter. Non-seulement ils ne pouvoient alors voir le Roi séparé d'eux par un voile qui lui laissoit distinguer tous les objets sans être apperçu; mais il falloit s'y tenir dans une attitude contrainte, avoir toujours la vue baissée, parce que les courtisanes du Roi se trouvant à ces repas, si les eunuques eussent apperçu un des convives jetter ses regards sur elles, ils l'eussent massacré sur le champ.

Luci. de merced. cond.

Souvent ces malheureux convives n'étoient appellés que pour essuyer les plus sanglans outrages. Tantôt on les obligeoit de se tenir à quatre pieds sous la table, où le Roi leur jettoit comme à un chien les mets qu'ils étoient obligés de manger; ou

Athen., L. XIII.

bien, dans la plus grande joie du festin, on les en arrachoit pour les battre de verges & ils venoient tous sanglans remercier le Prince d'avoir daigné abaisser son attention jusqu'à eux. Les mêmes mœurs ont toujours persévéré dans le même climat : & cet honneur funeste, toujours accompagné d'outrages, n'est souvent que l'avant-coureur de la mort, lorsque le tyran échauffé par le vin, n'a besoin que d'un signal pour ordonner des meurtres, dont lui-même est quelquefois l'exécuteur. C'est à cette occasion qu'un Seigneur Persan, disoit à Chardin, que toutes les fois qu'il sortoit de l'appartement du Roi, il tâtoit sa tête avec ses deux mains, pour voir si elle étoit encore sur ses épaules.

Il est singulier que dans le même Empire où le Prince pouvoit se permettre tout impunément, il existât des réglemens dignes des gouvernemens les plus austeres. Tel étoit celui qui établissoit des ministres particuliers pour éveiller le Roi dès le matin, & l'avertir de la part d'Oromaze, de prendre soin de son royaume. Il devoit ensuite offrir un sacrifice pour la prospérité du peuple, & faisant l'office de prédicateur de la nation, le haranguer lui-même sur ses devoirs. Cet

usage qui ne pouvoit naître que dans un petit état, étoit sans doute un reste des mœurs de l'ancienne Perse, qui dut s'abolir bien vîte avec ses autres institutions.

Herodote, L. III.

Un autre usage presque aussi respectable, c'étoit d'inscrire sur un registre public les noms de tous ceux qui avoient rendu des services à l'état. Ils étoient nommés, dans la langue du pays, les bienfaiteurs du Prince, & sous ce titre ils pouvoient toujours se présenter à la cour, pour demander leur récompense. Il étoit rare qu'elle leur fût refusée, d'autant plus que la simple curiosité des Rois les ramenant souvent à la lecture de ces annales qui contenoient les traits les plus intéressans de leur vie, ils étoient toujours à portée de se rappeller ces services, de voir si la récompense y étoit proportionnée, puisqu'à côté de chacun on marquoit exactement quel en avoit été le prix, ou si l'auteur n'en avoit point reçu.

Esther.

Ces récompenses étoient toujours magnifiques, pour répondre à la dignité de celui qui les conféroit ; on le voit par l'exemple de Mardochée. Indavnes, Seigneur Persan, ayant été envoyé Ambassadeur chez les Lacédémoniens, pour les engager à se sou-

mettre au Roi, n'imagine point de meilleur moyen pour les persuader, que de leur exposer les biens & les honneurs dont il avoit été revêtu lui-même. Souvent on leur assignoit le revenu de différentes villes pour leur entretien, savoir l'une pour son pain, l'autre pour le vin, une troisieme pour les assaisonnemens ou pour les habits. C'est ainsi que Xerxès honora Themistocle, & la seule ville de Magnasie, chargée de lui fournir son pain, lui rendoit cinquante talens chaque année. Herod., L. VII.

Rien de plus beau encore que le plan d'éducation des Princes, tel que Platon l'expose. Dès que le jeune Prince étoit sevré, dit-il, on l'ôtoit des mains des femmes pour le confier aux plus vertueux eunuques, dont la fonction étoit de former & de façonner son corps, afin qu'il eût la taille aussi belle qu'elle pouvoit l'être, & ils n'avoient pas moins de soin de préparer son ame aux leçons de sagesse qu'il devoit recevoir. In Alcibiad.

A l'âge de sept ans on le mettoit entre les mains des écuyers; sous ces nouveaux maîtres la chasse & le cheval étoient ses principaux exercices, afin de le fortifier de bonne heure contre les fatigues. A quatorze ans

il étoit confié à ceux qu'on appelloit les précepteurs du Roi ; c'étoit, dit ce philosophe, les quatre plus grands Seigneurs & les plus vertueux de toute la Perse. On les prenoit dans la vigueur de l'âge ; l'un passoit pour le plus savant du royaume, l'autre pour le plus juste, le troisieme pour le plus sage, le quatrieme pour le plus vaillant. Le premier lui enseignoit la magie de Zoroastre, c'est-à-dire tout ce qui a rapport au culte des Dieux ; il lui apprenoit en même temps les loix du royaume, & tous les devoirs d'un bon Roi ; le second lui apprenoit à dire toujours la vérité, fût-ce contre lui-même ; le troisieme à ne se laisser jamais vaincre par ses passions, afin qu'il se maintint toujours libre & toujours Roi, ayant toujours un empire absolu sur lui-même comme sur ses peuples ; le quatrieme enfin lui apprenoit à ne craindre ni les dangers, ni la mort, puisque, s'il craignoit, de Roi il deviendroit esclave.

Malheureusement un réglement si parfait n'eut jamais son exécution : semblable, si je puis parler ainsi, à ces meubles du palais, destinés seulement à l'ostentation, & dont on ne faisoit jamais usage. Dans la pratique au con-

Plat de Legib. L. III.

traire, ces jeunes Princes, toujours entre les mains des eunuques & des femmes, ne connoissoient que la mollesse & les délices du sérail. Pour leur apprendre la supériorité de leur rang, on se faisoit une loi de ne les contredire en rien; & la flatterie, empoisonnant leurs premieres années, n'avoit pas de peine à leur persuader qu'ils pouvoient tout faire avec impunité, & qu'il y avoit une distance infinie entr'eux & le reste des hommes. C'est là, ajoute ce même philosophe, ce qui produisit cette suite de tyrans lâches & efféminés, si fiers du titre de grand Roi, & qui n'eurent jamais rien de grand que ce nom. Cyrus & Darius montrerent des vertus & des talens, parce que d'abord placés loin du trône, ils les dûrent à une éducation plus mâle; mais tous les deux négligerent de procurer le même avantage à leurs enfans, soit qu'ils en fussent empêchés par les embarras du trône, ou par cette politique inquiete encore en usage aujourd'hui à la Cour de Perse; politique qui étouffe à dessein les talens du successeur du royaume, le Prince craignant de trouver jusque dans ses enfans des rivaux de son pouvoir. (1)

---

(1) Les Princes du sang royal de Perse sont élevés dans

Delà, dit encore Platon, la décadence & enfin l'entiere ruine des Perses ; les peres crurent avoir tout fait en laissant à leurs enfans un Empire florissant & redoutable ; mais

---

le sérail, où ils ont chacun une chambre pour prison ; mais on leur permet d'en sortir à certaines heures, pour s'amuser à tirer de l'arc, à lancer le javelot, & à d'autres exercices du corps. Ils ont pour instituteurs des eunuques qui leur apprennent à lire, à écrire, à connoître & à pratiquer les préceptes de l'Alcoran. Aussi, malgré leur jeunesse, la plupart de ces Princes ne sont-ils occupés que de la priere & de la lecture de leurs livres sacrés ; quelques-uns s'amusent à tourner & à dessiner. S'ils sont éloignés du trône, à dix-huit ans on les marie, mais on ne leur donne qu'une femme, qu'on rend stérile par des breuvages. Elle est gardée par des eunuques, sans la permission desquels le mari ne peut en approcher. Les plus proches héritiers de la Couronne en ont quelquefois jusqu'à deux ou trois. Bien loin de prendre part au Gouvernement, ils sont dans une ignorance profonde de tout ce qui se passe dans le royaume. On leur cache jusqu'à leur état ; l'ainé de ces Princes ignore quel est l'héritier présomptif du trône, & jamais il ne leur est permis de sortir du sérail durant la vie de leur pere. Les Rois de Perse disent à ce sujet, que les Princes ne doivent pas être moins jaloux de leur autorité que de leurs plaisirs, & qu'ils peuvent employer pour la conservation d'une Couronne les mêmes précautions qu'ils emploient pour s'assurer de la fidélité de leurs femmes. (Hist. moderne, T. VI, p. 350.)

ne leur laiſſant point en même temps cette diſcipline auſtere qui étoit véritablement l'art des Perſes, avec qui ils avoient créé cet Empire, il fallut bien qu'il ſuccombât ſous ſa propre grandeur.

Tel fut le ſort des meilleures loix ; elles firent le bonheur du royaume ſous le Prince qui en étoit l'auteur ; & ſon ſucceſſeur, pour montrer ſon autorité, commença preſque toujours par les éluder ou les détruire. Sous Cyrus & Darius, toutes les affaires publiques ſe traitoient en commun ; la prudence & la lumiere de chacun étoient au profit de tous, par la liberté que chacun avoit de porter ſon ſuffrage, & parce que ces Princes étoient encore plus jaloux de profiter d'un bon conſeil, que de faire uſage de leur autorité. Mais tout changea ſous Xerxès, fils de Darius. Avant de paſſer l'Helleſpont, il aſſemble encore les principaux de ſon armée ſuivant l'ancienne forme ; mais quel fut l'objet de cette convocation ? Voici comment il s'exprime lui-même : » Je vous ai aſſemblés, leur dit-il, pour ne pas paroître ne » ſuivre que mes conſeils ; mais vous, n'ou» bliez pas que vous êtes moins faits pour » me conſeiller, que pour obéir aveuglément

Plat. ibid.

Herod, L. VII.

» à mes ordres. » Après cette déclaration on n'osa plus ouvrir la bouche que pour applaudir. De là les fautes & les malheurs de cette expédition, qui commença la décadence de l'Empire. Pour écarter encore plus efficacement les conseils, on imagina de les soumettre à une épreuve, qui ne les abandonnoit plus qu'à des ames viles ; ce fut, dit Elien, d'obliger celui qui vouloit en proposer, de s'asseoir sur une brique d'or, à condition que si son conseil étoit agréé, il auroit la brique pour récompense, & que s'il ne l'étoit pas il seroit battu de verges.

Hist. Var. L. XII.

Il en fut de même de la division de la Perse en sept grands gouvernemens ; elle fut faite par le premier Darius, sans doute en faveur des six Seigneurs qui avoient été ses concurrens à l'Empire. Le même Platon atteste qu'il n'en existoit plus qu'une ombre de son temps, & semble croire que ce changement fut une des principales causes de la ruine du royaume. A leur place on établit sept Seigneurs, qu'on nomma les sept conseillers du Roi, & qui ne furent que ses principaux flatteurs.

Esther.

Ces sept Seigneurs, compagnons de Darius, avoient encore obtenu d'autres privileges

pour eux & pour leurs descendans ; le progrès du despotisme les anéantit bientôt, & ceux de la nation elle-même n'eurent sans doute pas plus de durée. Xenophon remarque qu'après la prise de Babylone, Cyrus ordonna qu'à l'avenir les Babyloniens laboureroient les terres, paieroient les tributs, obéiroient aux maîtres à qui ils seroient échus en partage, tandis que les Perses & les autres alliés posséderoient paisiblement ce qui leur avoit été assigné ; mais ces distinctions disparoissent dans la suite de l'histoire : l'essence du despotisme étant que personne n'y ait une grandeur propre, & que tous soient confondus dans une servitude commune. L. VII, c. 5.

De là encore ces cruautés contre les Princes de la famille royale. Tous les droits y étant réputés pour des crimes, le titre de la naissance n'est souvent qu'un arrêt de proscription ; parce qu'à si peu de distance du trône, ce pas est toujours d'autant plus aisé à franchir dans ces pays de révolution, que la multitude de ces Princes, la forme de leur éducation qui ne tend qu'à les isoler, étouffe dans leurs cœurs tous les sentimens naturels, & qu'enfin au lieu de s'appliquer à les gagner, l'ambition trouve plus

court d'en faire ses victimes. Ainsi, dans la Turquie, cette prérogative funeste coûte presque toujours la vie; dans la Perse, la privation de la vue; au Mogol, celle de la raison. Cet usage dénaturé ne subsista point dans la Perse sous les premiers Monarques, soit que leur autorité y fût moins absolue, ou que les mœurs n'eussent pas encore eu le temps de se corrompre. Les fils du Roi élevés alors en commun, & avec la liberté qui convenoit à leur rang, étoient chargés des postes les plus importans de l'administration, à mesure que l'âge les en rendoit capables. Après la mort du premier Darius, ses deux fils, Artamene & Xercès se portent pour concurrens à l'empire; le premier, parce qu'il étoit l'ainé de ses enfans; le second, parce qu'il descendoit de Cyrus par sa mere, & qu'il étoit né pendant que son pere occupoit le trône. Tous les deux étoient chargés du gouvernement d'une Province; mais au lieu d'employer leurs forces à soutenir leurs prétentions, ils consentent de prendre la nation pour juge. Elle se déclare en faveur de Xerxès. Artamene se soumet à sa décision, & sans inspirer aucun ombrage à son frere, garde son gouvernement &

Plut. de am. frater.

son

les richesses, jusqu'à ce qu'il périsse en combattant pour lui à la bataille de Salamine.

On voit pareillement le second Darius donner à Cyrus le jeune le gouvernement de l'Asie mineure, peut-être le plus important de l'Empire, soit par son éloignement de la capitale, soit par ses rapports avec la Grece. Après la mort de Darius, Cyrus est continué par son frere Artaxercès. Il est vrai que la révolte de ce Prince fut comme le terme de cette confiance. Après lui on n'en voit plus d'exemple; & le long regne d'Artaxercès ayant donné plus de poids à l'autorité royale, changea toutes les maximes de l'ancien gouvernement.

Ochus son successeur ne se contenta pas de commencer son regne par le massacre de ses freres. Tous les Princes du sang eurent le même sort, & dans un seul jour il fit périr à coups de fleches, quatre-vingt fils nés d'un de ses oncles, avec cet oncle lui-même. La destruction de l'Empire, arrivée peu de temps après, suspendit le cours de ces barbaries; mais elles se renouvellerent souvent sous les Rois Parthes, & sous la dynastie des Sassanides, d'où elles se sont transmises aux Princes Arabes & Mahométans des différentes

races, comme un héritage funeste attaché à la forme du gouvernement.

Limites de l'autorité roy.

Tout immense qu'étoit le pouvoir des Rois de Perse, il avoit cependant quelques limites; mais c'étoit la bizarrerie, plutôt que l'utilité publique qui les avoit posées. C'étoit un reste des anciens usages; & le peuple, comme on sait, tient toujours plus à ses usages qu'à ses loix. Par exemple, ces Princes étoient obligés de donner chaque année plusieurs repas publics, où chaque convive pouvoit librement faire sa demande, sûr d'en obtenir l'effet. L'histoire Persanne offre plusieurs exemples de l'indiscrétion de ces requêtes, & des malheurs qu'occasionna la nécessité où se trouvoit le Roi de les accorder. Amestris, femme de Xercès, lui ayant demandé le jour de l'anniversaire de sa naissance, qu'il lui livrât la femme d'un des premiers Seigneurs de Perse, ce Prince fut forcé malgré lui de l'abandonner à sa vengeance. Les suites en furent affreuses. Amestris ayant fait couper à son ennemie les mamelles, le nez & les oreilles, & les ayant fait jeter aux chiens en sa présence, la renvoya ainsi mutilée à son époux, qui songeant à la venger, fut ensuite exterminé par Xercès avec toute sa famille.

Diog., L. XII.

Une ſemblable néceſſité avoit préparé cette horrible tragédie. Celle qui en avoit été la victime étoit mere d'une des maîtreſſes du Roi : celle-ci ayant demandé au Prince une robe qui étoit un préſent d'Ameſtris, s'en étoit parée dans une fête de la cour, pour mieux étaler son triomphe aux yeux de ſa rivale. La tendreſſe du Roi la mettant à couvert du reſſentiment, Ameſtris qui crut que cette inſulte étoit l'effet des conſeils de la mere, épuiſa ſur elle toute ſa vengeance. En vain Xercès, qui ſans doute prévoyoit cette cataſtrophe, eſſaya tout avant de délivrer ce fatal préſent. Il offrit à ſa favorite des tréſors, des villes, & même une armée entiérement à ſes ordres; c'étoit, dit l'Hiſtorien la plus grande faveur que le Roi pût accorder. Il eſt bien ſingulier qu'il ait pu ſe permettre d'en faire de ſemblables; & cet exemple atteſte dans quelle bizarrerie peut tomber un gouvernement, quand il n'y a qu'une volonté pour le diriger.

Le pouvoir royal étoit encore lié par ſa propre nature, puiſque, comme je l'ai déja obſervé, ſes ordres étoient irrévocables.

Il l'étoit pour la Religion : on le voit par l'exemple de Daniel. Les Prêtres l'ayant ac-

cusé de suivre une autre religion que celle du Roi, quelque attachement que ce Prince eût pour lui, il ne put le protéger contre leur haine, & le Prophete fut jetté dans la fosse aux lions. Quoique ce trait appartienne proprement à l'histoire des Assyriens, lorsqu'on trouve tant de traits de conformité entre leurs mœurs & ceux des Perses, il y a tout lieu de croire que l'influence de la religion ne fut pas moindre chez ces derniers : elle devoit même être d'autant plus grande, que chez les Perses se trouvoit un clergé riche & nombreux, formant un corps dans l'Etat, distingué de tous les autres citoyens, & par conséquent d'une ambition plus active pour étendre & maintenir son autorité. On ne sait pas précisément quels furent ses droits dans les premiers temps ; mais sous la dynastie des Sassanides, dont le gouvernement eut tant de rapport avec celui des premiers Perses, les Ecrivains Grecs nous donnent la plus haute idée du pouvoir des Mages, & leur attribuent le droit de rejetter ceux qu'ils vouloient, quand il s'agissoit du choix des prétendans à la Couronne.

Agath. Cedrenus.

Enfin l'autorité royale étoit limitée en quelque sorte par les formes qu'elle avoit

trouvées établies chez les différens peuples, & qu'elle n'eût pu changer ſans péril. Un Etat d'une étendue bornée ſe prête aiſément à des innovations, parce que l'attention du Magiſtrat pouvant ſe porter à toutes les parties, a plus de reſſources pour préparer les changemens & pour les maintenir. Dans un Etat immenſe au contraire, les parties plus iſolées & les intérêts plus ſéparés n'ont preſque point de lien commun pour ſe rapprocher; tout y reſte dans la même ſituation, par le découragement, qui n'oſe toucher à une machine ſi compliquée, & parce qu'on ſait que le mouvement une fois excité, y va toujours au-delà du terme qu'on lui preſcrit. Ainſi les abus tiennent à la conſtitution, & tout ce que peut faire le deſpote le plus habile, c'eſt de les empêcher de croître; car en ſortant de la routine ordinaire, l'adminiſtration égarée, pour ainſi dire, dès qu'elle trouve quelque obſtacle, ne ſait plus quelle route tenir. De là l'uniformité des maximes du gouvernement, & la perpétuité des uſages, ces grands corps, de même que les corps phyſiques, tendant toujours à l'immobilité à proportion de leur maſſe.

De là cette conformité si frappante entre le gouvernement ancien & le moderne, conformité qui s'est transmise de race en race à l'insu des chefs de la nation, parce que l'Etat n'ayant point changé de limites, ni le gouvernement de formes, le même ordre a toujours dû se soutenir, les mêmes principes conduisant toujours aux mêmes conséquences.

Forme du gouvernement.

Sous les successeurs de Cyrus, l'Empire étoit distribué dans plusieurs gouvernemens, dont les chefs portoient le nom de Satrape. Chacun jouissoit dans son district d'un pouvoir presque aussi absolu que le Roi lui-même; leurs sentences étoient sans appel: soit pour prévenir les troubles, soit pour les réprimer, ils étoient maîtres de lever des troupes dans leur province, pouvoient d'un seul mot condamner & faire exécuter à mort ceux qu'ils jugeoient coupables. Dans les démêlés si fréquens que la Perse eut avec la Grece, on voit souvent les Satrapes faire la paix ou la guerre de leur autorité privée.

Cette puissance étoit comme héréditaire dans les mêmes familles, au moins tant qu'elles restoient fideles, & cet usage a toujours

continué de subsister ; car Tavernier remarque que si le Gouverneur ne laisse en mourant que des fils en bas âge, on laisse le titre à celui d'entr'eux que le Prince choisit, en lui donnant un tuteur qui gouverne sous son nom, jusqu'à ce qu'il soit en âge de le faire lui-même. La raison en est, dit-il, que le peuple, accoutumé au commandement d'une famille, lui obéit avec moins de peine, & aussi que la famille, jalouse de cette prérogative, & ne la perdant presque jamais que par quelque faute contre le gouvernement, tous ses membres sont intéressés à la prévenir. Ainsi l'intérêt étouffant la voix de la nature, on voit le fils l'espion & souvent l'accusateur de son pere, le déférer lui-même au gouvernement, parce qu'il est rare que l'accusateur ne recueille pas la dépouille de celui qu'il a fait déposer & périr. Hist. Gén. T. III.

Si les Satrapes jouissoient du pouvoir de la royauté, ils en avoient aussi tout le faste, une Cour, & des Ministres à leurs ordres, une garde nombreuse ; des revenus immenses étoient affectés pour leur entretien ; ils levoient de plus les impôts de la province, mais pour les remettre à son Trésorier ; car

chacune avoit son trésor, où l'on tenoit en réserve tout ce qui étoit nécessaire à ses besoins.

Plus cette autorité des Gouverneurs étoit étendue, plus on avoit besoin d'une surveillance exacte pour la contenir dans ses bornes. On en vint à bout, d'abord en envoyant tous les ans dans chaque satrapie un Inspecteur, pour examiner l'administration, & recevoir les plaintes des peuples. Cet Officier étoit toujours accompagné d'une armée, pour donner du secours au Gouverneur, s'il en avoit besoin, ou pour le réduire, s'il étoit nécessaire. » S'il trouvoit, » dit Xenophon, qu'il abusât de son pou- » voir, qu'il négligeât de lever les tri- » buts, ou de protéger les habitans de sa » province, ou de faire labourer les ter- » res, il corrigeoit ces abus, s'il en avoit » le pouvoir, ou en rendoit compte au » Roi ; qui manquoit rarement de punir les » coupables. »

Xenophon, L. VIII.

Il y avoit de plus dans chaque province des corps de troupes, commandés par des chefs particuliers, qui ne dépendoient que du Roi, & dont l'objet étoit particuliérement de contenir les Satrapes, à qui ils n'étoient point obligés d'obéir,

Outre les Satrapes qui commandoient à la province entiere, chaque ville avoit encore son Gouverneur, & chaque citadelle son Commandant. Les fonctions du premier, purement civiles, se réduisoient à protéger les habitans, à encourager l'agriculture & les arts, à faire rendre compte à chacun de ses occupations & de son loisir, institution excellente, qu'on ne se seroit pas attendu de trouver dans une Monarchie aussi vaste, & qui n'y pouvoit subsister qu'à la faveur du plus bel ordre établi dans toutes les parties du gouvernement. Le Commandant de la citadelle disposoit seul des forces militaires; il devoit protéger le pays, & étoit responsable des violences exercées dans son district, s'il étoit en son pouvoir de les empêcher. Ces deux Officiers, indépendans l'un de l'autre, étoient sur-tout destinés à se servir de surveillans, & à se contenir réciproquement dans les bornes qui leur étoient prescrites.

Ce tableau de l'ancien gouvernement est encore presque exactement celui de l'administration moderne, telle que Tavernier & Chardin nous l'ont décrite; & pour en convaincre le Lecteur, il suffit de les rappro-

Tavernier, T. II. cher. Les Kans ou gouverneurs de Province, disent ces deux voyageurs, ont à peu près les mêmes honneurs & la même autorité que les anciens Satrapes. Ils sont déposés rarement, à moins que leur tyrannie n'excite les plaintes du peuple, & leur gouvernement est comme un héritage qui se transmet ordinairement à leurs enfans. Ils ont sous eux les Sultans, dont le commandement est plus limité, mais qui sont comme eux immédiatement sous les ordres du Monarque; en sorte que le Kan ne peut les punir, ni leur ôter leur emploi de sa seule autorité. Il y a de plus dans chaque Province trois officiers également indépendans du gouverneur; l'un fait la fonction de lieutenant de Roi, un autre celle d'intendant, & le troisieme celle de secrétaire. Ils ne sont établis que pour éclairer la conduite du Kan, & pour en donner avis à la cour. Tous les grands emplois ont de pareils surveillans; les généraux d'armée, les ministres & tous les magistrats ont un lieutenant ou un adjoint pour veiller sur l'exercice de leur autorité; & c'est là, dit Chardin, ce qui rend en Perse les révoltes & les conspirations si rares.

Chardin, T. II.

Ces Officiers étoient encore contenus par

la sévérité du Gouvernement ; plus leur autorité étoit étendue, plus elle devoit causer d'ombrages, & le Souverain n'ayant besoin pour les perdre que d'un acte de sa volonté, la sentence étoit presque toujours aussi prompte que la nouvelle du crime, & le coupable n'en étoit instruit qu'au moment de son exécution, comme encore aujourd'hui les Kans n'apprennent leur disgrace que par celui qui vient leur ôter la vie. L'ancienne histoire de Perse en offre plusieurs exemples, & ce qui fait l'éloge de l'administration, l'oppression & les plaintes des peuples, étoient presque l'unique cause de cette sévérité. Arrien remarque qu'Alexandre, suivant les maximes des anciens Rois de Perse, fit mourir Abulis, Satrape de la Susiane, parce qu'il avoit vexé sa province, & qu'il fit attacher en croix Orxines, Satrape de la Perse, pour avoir fait mourir plusieurs Perses injustement.

Arrien, L. VII.

Ces coups terribles de l'autorité ne tomboient ordinairement que sur les têtes les plus élevées ; le peuple dans son obscurité trouvoit aisément le moyen de s'y soustraire. C'étoit la seule puissance qui ne causoit point d'ombrage au Souverain, la seule

qui pouvoit assurer le succès des révolutions ; & s'il n'est gagné ou séduit, l'ambition des grands reste sans activité, ou ne forme que des projets inutiles. Le Prince n'avoit donc d'autre intérêt que de le ménager ; d'ailleurs plus il en étoit éloigné, plus il avoit besoin de rendre sa protection toujours présente : or, en punissant ses oppresseurs, il lui faisoit aimer sa puissance, & d'un autre côté il ne la faisoit pas moins craindre, en renversant ces idoles de la faveur avec tant de facilité. De là vient, dit Montesquieu, que par-tout le despote est autant prodigue du sang de ses Officiers, qu'il est ménager de celui de son peuple.

Cette union d'intérêt du peuple avec le Prince découle si bien des principes de ce gouvernement, qu'on voit encore aujourd'hui dans chaque province de Perse un Magistrat, dont les fonctions répondent assez exactement à celle des Tribuns de Rome ; il se nomme Kelonter, & son devoir est de défendre le peuple contre les vexations des Gouverneurs. Comme il est établi par le Roi, il ne répond aussi qu'à lui seul de l'usage de son autorité.

Tavern., p. 612.

Quand même, ce qu'il est difficile d'ima-

giner, tous ces Officiers, naturellement rivaux les uns des autres, eussent pu s'accorder une fois pour opprimer le peuple, il restoit toujours à celui-ci une ressource, la liberté de porter lui-même ses plaintes au pied du trône, sous une forme qui ne permettoit pas au Ministre de les écarter. Tout le peuple d'un district venoit alors entourer le palais de son Souverain, & l'avertir par ses cris qu'il lui demandoit justice. Herodote rapporte qu'un Gouverneur ayant ôté à quelques villages des environs de la mer Caspienne, l'eau dont on avoit besoin pour arroser les terres, les hommes & les femmes du pays accoururent aussitôt en foule à la capitale, & jetterent de grands cris devant la porte du Roi. Chardin atteste pareillement avoir vu plusieurs fois des villages entiers venir à Ispahan des provinces les plus éloignées, & pousser des cris devant la porte du Roi, jusqu'à ce qu'ils eussent obtenu la destitution du Gouverneur ou la réparation de ses injustices, ou plus souvent la diminution des impôts dont ils étoient chargés.

Il y avoit même des institutions destinées à rappeller ces rapports entre le peuple & Hyde, C. XIX, p. 253.

le Souverain. Je ne ſais ſi dans aucune nation il y eut jamais de fête dont l'objet fût plus utile & le ſpectacle plus touchant, que celle dont parle le Docteur Hyde. Le premier jour du mois d'avril, le Roi deſcendoit chaque année de ſon trône, revêtu d'un habit blanc; il montoit ſur un cheval blanc, accompagné des grands de ſa Cour, & donnoit un libre accès à tout le monde. Tous les états étoient alors confondus devant lui; les laboureurs & les artiſans ſe trouvoient à table à ſes côtés, & lui parloient avec franchiſe. Le Roi d'un autre côté leur adreſſant la parole : » je ſuis un des vôtres, diſoit-» il, & malgré l'élévation de mon rang, » je ſais que tout ce que je poſſede eſt le » fruit de votre travail, que les Rois peuvent » auſſi peu ſe paſſer de vous que vous pou-» vez vous paſſer des Rois; accordons-nous » donc comme freres, puiſque de notre union » dépend tout notre bonheur. » Quand on rapproche cette inſtitution de celle des Saturnales, ou des autres fêtes ſemblables, établies pour retracer l'égalité primitive des hommes, on ſent que celles-ci n'offroient qu'un vain amuſement preſque ſans inſtruction, ce court paſſage de la ſervitude à la liberté ne pouvant

être rempli que par la diſſolution & la licence ; au lieu qu'en plaçant, comme en Perſe, la nation à côté de ſon Souverain, ſous les vrais rapports qui les uniſſent, c'étoit leur fournir le plus puiſſant motif de s'attacher l'une à l'autre. On ne pourroit lui comparer que cette fête de la Chine tant célébrée, où l'Empereur, revêtu des ornemens royaux, ouvre lui-même la terre en préſence des laboureurs, pour animer leur activité par ſon exemple ; encore n'eſt-ce ici qu'un des ſoins de la puiſſance ſouveraine, tandis que la fête Perſane ſembloit les embraſſer tous.

Il falloit que le Prince ſe mît à portée de connoître leurs différens beſoins ; s'il eût vécu renfermé dans ſa capitale, comme les Souverains actuels de la Perſe, il fût toujours demeuré étranger à la plus grande partie de ſon Empire ; mais la loi, ou plutôt un uſage plus fort que la loi même, y avoit pourvu ; il l'obligeoit en quelque ſorte à changer de ſéjour dans chaque ſaiſon ; ainſi il paſſoit l'hiver à Babylone ou bien à Perſepolis, le Printemps à Sus, & l'été à Ecbatane. La température de ces différens climats en faiſoit autant de lieux de délices

pour la saison que le Prince avoit choisie ; mais la mollesse avoit peut-être encore moins de part à ces voyages que la politique. Il en étoit ainsi de ceux qu'il faisoit aussi chaque année pour la revue de ses troupes ; rien de plus intéressant que les soins dont il s'occupoit, s'ils répondoient à la description que Xenophon nous en a laissée. » Par-tout » où le Roi passe, dit-il, il examine tout » par lui-même, & où il ne peut aller, il » envoie des commissaires intelligens pour » lui faire son rapport. S'il trouve une pro- » vince bien cultivée, rapportant tout ce » que le terrein peut produire, il augmente le » département du Magistrat qui la gouverne, » & lui donne une place distinguée parmi » les Seigneurs de son royaume. Voit-il au » contraire un pays mal tenu, mal habité, » soit par la négligence du Gouverneur, soit » à cause de sa dureté & de ses vexations, » il le condamne à une grosse amende, & » en met sur le champ un autre à sa place. » Sur sa route il ne cesse de distribuer des » graces ; les guerriers y ont la premiere » part, parce qu'il ne peut y avoir de cul- » tivateurs sans soldats pour les défendre ; » viennent ensuite les cultivateurs, parce

que

» que les ſoldats eux-mêmes ne peuvent vi-
» vre ſans les laboureurs qui les nourriſ-
» ſent. »

Le peuple n'avoit pas moins d'empreſſement de s'offrir à ſon paſſage, chacun avec des préſens qui caractériſoient le genre de ſes occupations, & qui ne devoient être ni trop vils ni trop magnifiques. C'étoit pour les laboureurs les productions même du pays, telles qu'ils les avoient fait croître ; pour les artiſans, des ouvrages relatifs à leur profeſſion ; en ſorte qu'il pouvoit voir l'état & le progrès de l'agriculture & des arts. Ælien rapporte qu'Artaxercès Mnémon ayant reçu d'un payſan un fruit d'une merveilleuſe beauté, lui donna ſur le champ le gouvernement d'une ville, ne doutant pas qu'un homme capable d'augmenter ſon bien par ſon induſtrie, ne pût pareillement agrandir & améliorer une ville par une ſage adminiſtration. L. I, C. 32.

Lorſque le Roi entroit dans Perſépolis, il étoit obligé de donner une piece d'or à toutes les femmes de la ville ; c'étoit une loi de Cyrus, pour les récompenſer de la part qu'elles avoient eu à ſa victoire contre Aſtiage. Tous ſes ſucceſſeurs s'y ſoumirent ;

Ochus lui-même, si décrié par sa cruauté & son avarice, ne put s'en dispenser qu'en
Plutarch. ne visitant point cette ville ; Alexandre au contraire, malgré sa conquête, se fit un honneur d'obéir à cette loi.

Le despotisme étoit donc tempéré par la force des usages, dont le Souverain lui-même n'eût pu s'écarter sans offenser le peuple, parce que c'est là toute sa maniere d'être, & que l'habitude, qui a toujours plus d'empire sur lui, lui fournit chaque jour de nouvelles raisons de s'y attacher. Tout établissement acquéroit par sa durée une consistance à laquelle le Roi lui-même n'osoit porter atteinte ; on le voit sur-tout par l'exemple de Seleucie, une des capitales de l'Empire. Fondée par les Grecs, mal-
Ann. L. 6, C. 42. gré l'autorité absolue des Parthes, elle conservoit encore au temps de Tacite sa forme républicaine ; elle étoit régie par un Sénat de trois cens citoyens ; le peuple de son côté avoit sa part fixée dans l'administration ; mais, comme il arriva si souvent dans les républiques Grecques, ces bornes respectives, souvent franchies par les uns ou par les autres, étoient une source continuelle de troubles ; les Rois eux-mêmes tra-

vailloient à fomenter ces divifions ; pour affoiblir l'autorité de la république ; mais ils n'oferent fe permettre de la détruire entiérement.

Dans notre Europe, où les caracteres font plus mobiles, les innovations fe fuccedent fans ceffe, & la forme extérieure d'un peuple fe renouvelle fouvent plufieurs fois dans un fiecle. Il n'en eft pas de même dans l'Orient, & la forme de la fociété en eft la principale caufe : les familles y vivant plus ifolées, & les communications étant moins fréquentes, les paffions font moins promptes à s'allumer par le contact & les goûts plus uniformes, parce qu'ils dépendent moins de l'opinion d'autrui ; furtout les femmes, y reftant fans influence, ne peuvent prêter aux hommes ces caprices, ces fantaifies, principes les plus féconds des innovations qui chez nous varient continuellement le tableau de la fociété. Voilà pourquoi on ne voit encore aujourd'hui chez ces peuples que ce qu'on y voyoit il y a quatre mille ans, les mêmes mœurs, la même maniere de fe nourrir, de fe vêtir, & de combattre, la même forme de gouvernement, tandis qu'en Europe le commerce des na-

tions, le mêlange des sexes & de tous les ordres des citoyens, transmettent sans cesse de l'un à l'autre des inclinations différentes. D'ailleurs ces changemens se préparant insensiblement, comme ils sont l'ouvrage de chacun de nous, ils s'operent toujours sans résistance, au lieu qu'en Asie, ils seroient nécessairement odieux, parce qu'ils ne pourroient venir que de l'autorité.

Cette constance des usages est donc encore une digue contre l'autorité arbitraire. L'autre, comme je l'ai dit, se trouve dans les rapports d'intérêt qui unissent le peuple & le Souverain ; toutes les deux tiennent lieu en quelque sorte de ces barrieres posées dans d'autres Etats contre les usurpations des Princes : il n'y a que les grands qui, placés au milieu, ont presque également à craindre des deux côtés, toujours sûrs d'être sacrifiés aux plaintes du peuple, & plus souvent encore aux caprices du Monarque. C'est ce que vouloit exprimer sans doute Hormisdas I, un des Rois de la dynastie des Sassanides, lorsqu'il disoit que les Rois étoient comme le feu qui échauffe à une certaine distance, & qui brûle ceux qui en approchent de trop près. » Ce qui

Hist. Génér. T. VIII.

» fait passer, dit Chardin, le gouvernement
» de Perse pour tyrannique, c'est la cou-
» tume qu'on y a de passer par-dessus les
» formes de la justice, contre les Intendans,
» les Gouverneurs & tous les autres grands ;
» mais leur puissance, leur éloignement,
» & la grandeur de l'Empire rendent cette
» politique peut-être nécessaire. Hors ce cas,
» le gouvernement se regle par le droit ci-
» vil, dont on s'écarte rarement. Il faut
» encore excepter les Courtisans, qui sont
» le plus exposés aux coups d'autorité, parce
» que le Roi les regardant comme ses es-
» claves particuliers, se croit dispensé à
» leur égard de tout ménagement ; mais la
» condition du peuple est beaucoup plus assu-
» rée & plus douce. »

Il n'y a presque aucun de nos voyageurs qui ne donne des louanges à la maniere dont la justice est administrée dans la Perse, de même qu'Herodote admiroit celle qui y subsistoit de son temps ; c'étoit, comme nous l'avons vu, la fonction même des Rois, & il n'y avoit point de vertu dont ils se piquassent davantage que d'une équité toujours également prompte & impartiale. Une des maximes d'Artaxercès, fondateur de la dy-

nastie des Sassanides étoit qu'aussi long-temps que le Roi s'applique à rendre la justice, le peuple s'affectionne à lui rendre obéissance. Il disoit encore que toutes les branches de la société tiennent à un même tronc; qu'il y a des devoirs pour le Roi & pour les sujets, & que leur observation n'est pas moins indispensable pour les uns que pour les autres. Ce n'étoit point de simples maximes, échappées seulement dans la conversation, & oubliées le moment d'après; pour les mieux fixer, il les avoit consignées dans un ouvrage qu'il composa pour l'instruction de ses successeurs.

Le génie des Orientaux est naturellement tourné à la contemplation & à la morale, & par conséquent aussi propre que le nôtre à découvrir les vrais principes du gouvernement. Dans tous leurs ouvrages, ils ne cessent d'y ramener le lecteur, & il n'est pas jusqu'aux Poëtes, dont les compositions ne soient des especes d'instructions politiques, soit qu'ils les montrent à découvert, soit qu'ils les renferment à dessein sous des allégories & des emblêmes, pour les faire goûter davantage, en fournissant au lecteur le mérite de l'application; car ce n'est point

la crainte, comme on le croit communément, qui les a obligés de se cacher sous cette enveloppe, puisqu'en exprimant ces mêmes vérités, beaucoup d'autres n'ont pas cru avoir besoin de ce ménagement. Ainsi le Poëte Salidy, qui vêcut à la Cour de plusieurs Rois, composa exprès un traité qu'il intitula l'avis aux Princes, & où il leur trace avec force tous leurs devoirs. » Il n'y » a point de royauté, dit-il, dans l'injustice; » un loup ne peut être pasteur; le Roi qui » seme la graine d'injustice, sappe les fon- » demens de ses Etats, & ressemble aux hi- » boux qui n'aiment que les ruines. » Gulistan, C. I.

Pourquoi en effet les Ecrivains auroient-ils eu recours à ces déguisemens, lorsque les Princes eux-mêmes leur donnoient l'exemple de la liberté qu'ils devoient prendre? Le fameux Noushirvan ne disoit-il pas dans ses conseils à son fils : le peuple est les racines & le Roi le corps de l'arbre; le corps de l'arbre ne subsiste que par les racines; & dans un autre endroit : un Roi est comme un mur élevé; dès qu'il penche & s'écarte de la ligne droite, il est bien près de sa ruine.

C'est encore ainsi que Féridoun, que les D'Herbelot.

Auteurs Orientaux placent long-temps avant Cyrus, disoit à son successeur : regardez tous les jours de votre vie comme autant de feuillets d'un livre, & par cela même prenez garde de n'écrire sur aucun que ce que vous voulez bien qui soit vu de la postérité.

Cependant, il faut l'avouer, à côté de ces traits d'une morale sublime, on en voit d'autres où se peint toute l'atrocité du despotisme. La loi n'opposant aucun frein pour les contenir, il n'est pas étonnant que des tyrans furieux ou imbéciles, également corrompus par leur éducation & par leur pouvoir, n'usent quelquefois de ce droit de faire le mal avec impunité, & qu'ils n'immolent à leur caprice la plupart de ceux qui les approchent. Il n'est pas étonnant encore que les malheureux qui en sont les témoins & les victimes, n'applaudissent par bassesse à ces barbaries, & souvent par crainte aux coups qui les déchirent eux-mêmes ; tant qu'ils en ont de plus terribles à redouter. Ainsi Prexaspe fut forcé autrefois de louer l'adresse de Cambyse, qui venoit de percer le cœur de son fils en sa présence ; ainsi, dans le siecle dernier, le tyran de la Perse ordonna à un de ses Courtisans de couper

lui-même le nez & les oreilles de ſon pere ; Thevenot ; & enſuite de lui ôter la vie, ſans que cet voy. ordre trouvât la moindre réſiſtance, ou que le parricide inſpirât aucune horreur, parce qu'en effet la nature doit ſe taire au milieu d'une frayeur continuelle ; mais je le répete, ces ſcenes de carnage ne ſortent guere de l'enceinte du palais ; la condition du peuple eſt beaucoup plus douce, ou ſi la tyrannie s'étend juſqu'à lui, il eſt rare qu'elle ne ſoit funeſte au tyran lui-même. Sous les premiers ſucceſſeurs de Cyrus, l'Empire fut tranquille, parce que ces Princes, à l'exception de Cambyſe, régnerent avec aſſez de modération. Ochus ſe livra le premier à tous les excès de cruauté, & fut empoiſonné au milieu de ſa carriere. Sous les Parthes & & ſous les Princes Saſſanides qui les remplacerent, on ne voit que des révoltes, des conſpirations, des Princes forcés de deſcendre du trône, parce que les abus de l'autorité, en ſe multipliant, enfanterent les révolutions. Cavade, l'un de ces derniers Princes, ayant été fait priſonnier par ſes ſujets, la nation aſſemblée délibere ſi on doit lui ôter la vie, & finit par le reléguer dans le château de l'Oubli, Procop.

eſpece de priſon, ainſi nommée, parce que c'étoit un crime d'Etat de rappeller le nom de ceux qui y étoient renfermés.

Après la mort de ce même Cavade, qui avoit trouvé les moyens de ſortir de ſa priſon & de remonter ſur le trône, Caoſe, ſon fils ainé, ayant voulu lui ſuccéder, Mehode, premier Miniſtre du regne précédent, s'y oppoſe, lui repréſente qu'avant de prendre la couronne de Perſe, il falloit y faire reconnoître ſon droit dans une aſſemblée de la nation, & que ſans cette cérémonie il ne pouvoit légitimement exiger l'obéiſſance du peuple. Ce Prince n'étoit ſans doute pas le plus fort, puiſqu'il ſe ſoumit à cette condition; l'aſſemblée ſe tint, & au lieu de Caoſe, reconnut pour Roi le célebre Coſroès ou Noushirvan, un autre fils de Cavade, que ce Prince avoit déſigné pour ſon ſucceſſeur.

Id. de bell. Per. L. I.

Le grand inconvénient de ce gouvernement, c'eſt que nuls droits n'y étant fixés, ils étoient tous à la diſcrétion de la force, & que quiconque l'avoit en main, ſoit la nation, ſoit le Monarque, étoit par cette raiſon plus tenté d'en abuſer. De là ces cruautés fréquentes des Rois, qui préparoient

bientôt leur chûte ; & cette anarchie, lorſque la nation délivrée de ſon tyran ne ſavoit plus quel parti prendre, vivant, comme dit Tacite, plutôt ſans maître qu'avec les avantages de la liberté ; juſqu'à ce qu'enfin, fatiguée de cet état, elle ſe jettât dans les bras du premier venu, & qu'elle ſe ſoumît à ce nouveau joug, ſans jamais ſonger à le renfermer dans de juſtes bornes pour en alléger le poids. Tel fut ſouvent l'état de l'Empire ſous les Parthes & ſous les Saſſanides ; tel eſt celui qui déchire aujourd'hui la Perſe, & ces révolutions ſi ſemblables ne peuvent naître que des mêmes vices du gouvernement.

Grandeur de l'Empire.

Un autre inconvénient, c'étoit la grandeur démeſurée de l'Empire, qui empêchoit les différentes parties de ſe correſpondre entr'elles. Dans les armées, cette multitude immenſe n'offroit qu'un vain ſpectacle, tandis que chaque nation, diviſée d'intérêt comme de langage, ne pouvoit concourir à un but commun. Le même vice régnoit dans l'adminiſtration ; point de plan unique qui ſervît à la régir ; ſouvent la guerre déſoloit une partie de l'Empire, lorſque l'autre jouiſſoit d'une paix profonde ; quelquefois

les provinces les plus voisines éprouvoient à la fois ces deux états, la rivalité des peuples ou la haine des Gouverneurs, les empêchant de se secourir les uns les autres. Dercillidas, Général des Lacédémoniens, faisant la guerre aux Perses, & apprenant qu'il y avoit une division entre Tissaferne & Phanabase, deux Satrapes de l'Asie mineure, conclut une treve avec ce dernier, & attaquant l'autre avec toutes ses forces, s'empare de presque toute sa province. Cette mésintelligence se porta quelquefois plus loin ; toujours plus hardis & plus indépendans, à mesure qu'ils étoient loin du centre de l'autorité, on les vit souvent se faire
Corn. Nep. la guerre entr'eux. La vie de Datames en offre plusieurs preuves, & nous montre aussi qu'il y avoit dans le centre même de l'Empire, plusieurs nations qu'on n'avoit pu assujettir. (1)

Cette étendue immense ne doit donc point en imposer, puisque bien loin d'ajouter à la

(1) Les Pisidiens & les Mysiens formoient une nation indépendante au cœur même de l'Empire, ainsi que les Lycaoniens : tous ces peuples ne subsistoient que par la guerre qu'ils faisoient aux sujets du Roi. (Xenoph.)

force réelle de l'Etat, elle étoit peut-être la principale cause de sa foiblesse. Un Auteur célebre a remarqué que ce qui maintint l'Empire des Parthes, invincible contre les Romains, ce fut sur-tout parce qu'ils étoient beaucoup moins étendus que les anciens Perses, qui joignoient aux possessions des Parthes plusieurs royaumes sur la mer noire, & toute l'Asie mineure jusqu'à l'Hellespont. Montesq. Grand. des Rom.

Le royaume actuel de Perse est renfermé à peu près dans les mêmes limites que l'étoit celui des Parthes. Quel que soit l'état de dépérissement où l'aient réduit la langueur du gouvernement, les vices de ses Princes, & sur-tout l'influence d'une religion destructive qui, fondée sur des conquêtes, ne dépouilla jamais la férocité de son origine, & dont les vaines contemplations ne représentant la terre que comme un lieu de passage, n'inspirent aucun empressement pour la cultiver. Malgré toutes ces causes de décadence, l'Empire moderne contient encore, selon Chardin, cinq cens places entourées de murailles, plus de soixante mille villages, & environ quarante millions d'habitans.

Qu'on juge donc jusqu'où la population fut portée, lorsque cet Empire avoit un tiers de plus d'étendue, & que gouvernant avec plus de modération ses sujets, il prodiguoit tous les encouragemens pour les multiplier. Après la gloire des exploits militaires, la premiere étoit celle d'avoir donné le jour à une famille nombreuse, & chaque pere avoit droit aux récompenses du Monarque à proportion du nombre de ses enfans. La religion venoit à l'appui de cette politique; l'action la plus méritoire dans les principes des Mages c'étoit de faire un enfant, de planter un arbre, de faire produire quelque fruit à un terrein stérile. Cet accord de deux puissances si souvent rivales, étoit nécessité en quelque sorte, par la nature du climat, puisque, selon Chardin, l'air de la Perse est si brûlant & son terrein si sec, qu'il ne pourroit rien produire sans l'industrie de ses habitans. Elle étoit telle, que Xenophon la proposoit pour modele à la Grece, & ne se lassoit point de louer le zele des Rois de Perse pour l'agriculture, en leur donnant le beau nom de Rois pasteurs. Non contens de l'encourager par leur surveillance & leur protection, ils ne dédaignoient pas d'y chercher eux-mêmes des

Œconom. l. I.

délassemens. C'étoit Cyrus le jeune qui avoit dessiné & planté les jardins de son palais à Sarde ; & puisqu'il s'en faisoit gloire, il falloit bien que ses fonctions fussent annoblies par l'opinion publique, & que les Rois eux-mêmes en donnassent quelquefois l'exemple. Je croirois aisément que rien ne contribua plus à modérer les excès du despotisme, qui fut beaucoup moins violent sous les premiers successeurs de Cyrus, que sous les dynasties qui suivirent ; ce goût ne pouvant s'allier qu'avec une certaine simplicité de mœurs, exige moins de besoins dont la multitude tend toujours à endurcir l'ame, & il attache naturellement aux autres hommes, en les montrant comme les compagnons des mêmes travaux.

On ne peut douter qu'avec une protection si puissante, le sort des cultivateurs ne fut très-heureux ; & ce qui le prouve, c'est celui dont ils jouissent encore aujourd'hui dans la même contrée, quoique l'industrie n'y soit plus la même, & n'ait presque plus aucun encouragement. Cependant, au rapport de Chardin, » les paysans de Perse » vivent dans la plus grande aisance. Rien » de plus commun que de voir leurs femmes

» parées de coliers d'argent, de gros anneaux
» d'argent aux mains & aux pieds, avec
» des chaînes de même métal, & quelque-
» fois d'or, qui leur pendent jusqu'à la cein-
» ture ; leurs enfans ont les mêmes orne-
» mens, & soit hommes, soit femmes, tous
» sont bien chaussés, bien vêtus, bien four-
» nis de vaisselle & de meubles. »

Richesses & impôts.

Les richesses du Monarque répondoient à la grandeur de l'Empire. Jamais les Historiens Grecs ne nous les représentent qu'avec ces expressions exagérées, qui ne peignent que leur étonnement, mais qui n'en peuvent donner d'idées précises. C'est toujours pour eux le dernier terme de comparaison, pour les quantités dont l'immensité se refuse au calcul ; mais d'ailleurs ils ont négligé absolument de nous en indiquer les sources, & il y a beaucoup d'apparence qu'elles varierent ainsi que leurs produits pendant la durée de l'Empire, & selon le caractere des différens Princes. Cyrus & Cambyse, au rapport d'Herodote, n'eurent d'autre revenu que leur domaine, & les dons gratuits de leur peuple. Si le premier étoit dès-lors ce qu'il est aujourd'hui, il faudroit entendre par-là presque tout l'Empire, puisqu'à l'ex-

ception d'un très-petit nombre, la propriété de toutes les terres n'appartient qu'au Monarque, & que les ſujets ne ſont cenſés les poſſéder qu'à titre de bail, qu'ils renouvellent tous les quatre-vingt-dix-neuf ans; mais il n'eſt guere probable qu'immédiatement après la conquête, les vainqueurs aient voulu ſubir une pareille loi.

Darius I, fut, dit-on, le premier qui leva des impôts, ce qui lui fit donner le ſurnom de Marchand, au lieu de celui de Pere & de Seigneur, que ſes prédéceſſeurs avoient reçu de leur peuple. Strabon dit qu'ils ſe levoient en argent dans les provinces maritimes, & en nature dans tout le reſte du royaume, ſans doute parce que l'argent étoit beaucoup plus commun dans les premieres; mais les autres contributions étoient également converties en eſpeces après la perception. Strab. L. XV.

Quant à leur uſage, chaque province avoit ſon tréſor particulier, deſtiné à pourvoir à ſes beſoins; la ſomme en étoit fixée, & l'excédent étoit verſé chaque année dans les coffres du Prince, c'eſt-à-dire tranſporté dans quelques-unes de ſes capitales, telles que Babylone, Sus, Perſépolis, Ecbatane, où il avoit ſon tréſor particulier. Dès que l'ar-

gent y étoit arrivé, on le faisoit fondre en masse, qu'on ne réduisoit en especes qu'à proportion que le Roi en avoit besoin. Quinte-Curce & les autres Historiens ont grand soin de distinguer ces deux sortes d'argent dans le pillage qu'Alexandre fit des différentes villes. Pour donner une idée de ces richesses, je rapporterai quelques-unes de leurs supputations. A Damas on trouva dans le trésor deux mille six cens talens d'argent monnoyé, & plus de cinq cens réduits en masse; quatre mille dans le camp de Darius, après la bataille d'Arbelle; à Sus quatre mille talens en espece, plus de neuf mille talens d'or, & plus de cinquante mille réduits en masse; cent vingt mille à Persépolis; à Ecbatane environ quatre-vingt mille, & selon Justin plus de cent mille talens.

Q. Curt. L. III & V.

Toutes ces sommes étoient le fruit des épargnes du Prince, & le produit de ses tributs. Ceux-ci étoient très-modérés, au moins dans leur origine; car Plutarque rapporte que Darius ayant fixé une somme pour chaque satrapie, fit venir les principaux habitans des différentes provinces, pour savoir d'eux si cette imposition n'étoit point trop pesante; & quoiqu'ils eussent répondu qu'elle

étoit très-modérée, il la réduisit cependant à la moitié. Herodote nous a laissé l'état exact de ces tributs, qui se montoient suivant lui L. III, C. 90.
à quatorze mille cinq cens soixante talens euboiques, & dont l'évaluation à trois mille livres le talent, produit un revenu d'environ quarante-quatre millions. Justin les porte à L. XIII.
trois cens mille talens, qui feroient la somme de neuf cens millions, somme qui a trop peu de proportion avec la précédente pour ne la pas croire exagérée. Ce qui me persuade que le calcul d'Herodote est le véritable, c'est que Chardin n'évaluoit en 1672 les revenus du Roi de Perse qu'à environ trente-deux millions de notre monnoie, qui en feroient aujourd'hui à peu près soixante. Tous les autres rapports qui subsistent entre le gouvernement ancien & moderne, semblent attester la vérité de ce dernier.

D'ailleurs cette imposition en argent n'étoit qu'une partie des revenus du Prince, puisque sa maison & son armée étoient entretenues par les provinces, qui envoyoient en nature tout ce qu'on y devoit consommer. La seule ville de Babylone étoit chargée de défrayer sa maison pendant quatre Strab. L. XV.
mois, & les autres provinces pendant le

reste de l'année, suivant l'ordre qui avoit été fixé. Nous en ignorons les détails ; mais puisque cet établissement n'a point changé, nous pouvons juger de cet ordre par celui qui existe aujourd'hui. Outre les tributs, disent les voyageurs, les Kans sont tenus d'envoyer pour la subsistance de la Cour une partie des denrées de leurs provinces, soit des vivres, soit le produit des manufactures ou des curiosités naturelles. D'un autre côté, la plus grande partie de ses troupes est entretenue par les mêmes moyens ; les Ministres & les grands Officiers de la Couronne ont aussi annexé à leur charge des terres qui suffisent à leur entretien ; ensorte que les Princes n'ayant point occasion de dépenser leur revenu, ne cessent de les accumuler comme les anciens Rois, & les trésors de la nation entiere ne tarderoient pas à s'y engloutir, si les révolutions du trône, en les dispersant de nouveau parmi le peuple, ne les rendoient à la circulation.

Ces révolutions étant beaucoup plus fréquentes dans ces contrées que parmi nous, il faut bien qu'il y ait des causes qui les nécessitent, & cette avarice des Princes est

sans doute une des principales. Ces immenses trésors demeurant toujours inutiles à leurs possesseurs, ainsi qu'au reste de la nation, ne sont plus qu'un prix destiné à l'ambition & au courage. Tel Général ou tel Prince étranger qui n'eût point songé de lui-même à ravir la Couronne, ne l'entreprend qu'excité par cette amorce ; c'est par elle qu'il trouve des soldats, & qu'il anime leur courage ; & lorsqu'il s'en est emparé, ces mêmes trésors servent ensuite à le maintenir : d'ailleurs, autant ils servent à tenter la cupidité des autres, autant ils sont propres à amollir le cœur de celui qui les possede, à le remplir d'une confiance présomptueuse, comme si l'or tiroit sa défense de lui-même, & non de la discipline & du courage, qui seuls savent l'acquérir & le conserver.

La mollesse du sérail avilissoit encore plus ces Princes ; les factions y renaissoient continuellement, parce que de cette multitude de femmes consacrées à leurs plaisirs, chacune avoit son intérêt particulier ; chacune, à raison de son ascendant sur le Monarque, cherchoit à influer dans le gouvernement de l'Empire. Ainsi leur jalousie, leurs rivalités, ne cessoient de le remplir de troubles. De

même que les relations modernes nous représentent les intrigues du sérail décidant du sort des principaux officiers, & préparant toutes les révolutions, ainsi l'on voit dans l'histoire ancienne la Cour Persane toujours ensanglantée par les factions des Amestris, des Statira & des Parisatis.

Quelques nombreuses que fussent les armées, elles ne prévenoient point ces révolutions, parce que, ou bien elles se corrompoient bien vîte à l'exemple du Monarque, ou qu'elles servoient d'instrument pour le déposséder.

On ne sera point étonné de ce nombre prodigieux, lorsqu'on saura que dans cet Empire immense, personne n'étoit dispensé de prendre les armes, & qu'il arriva plusieurs fois que les Rois exterminerent une famille entiere, parce qu'un pere avoit tâché d'obtenir cette dispense pour un de ses enfans. Cette obligation du service étoit imposée pendant trente années; elle commençoit à vingt ans, & finissoit à cinquante; la noblesse servoit dans la cavalerie, & le peuple dans l'infanterie, n'ayant d'autre paie que ce qu'il pouvoit piller.

Herod., L. IV. Senec. de irâ, L. III, p. 16,

De la guerre.

Les Perses s'accoutumoient dès l'enfance

à monter à cheval, à tirer l'arc, à lancer le javelot, ou bien à la chasse, dès que l'âge permettoit d'en supporter les fatigues. Dans les promenades, dans les repas & dans le cours ordinaire de la vie, ils étoient toujours armés de leurs épées. Cet usage barbare fut celui de presque toutes les nations, & des premiers Grecs eux-mêmes. Ammien Marcellin fait honneur aux Atheniens de l'avoir abandonné les premiers. Au reste, ces épées très-courtes n'étoient que des especes de poignards, parce que l'élite de la nation servant dans la cavalerie, cette arme n'étoit presque d'aucune utilité contre l'ennemi. L. XXIII.

Il n'en étoit pas de même de l'arc; toute l'antiquité vantoit leur adresse à tirer des fleches. Xenophon atteste qu'ils n'étoient pas moins à craindre dans leur fuite qu'au fort de la mêlée, & les Parthes, qui devinrent par-là si redoutables aux Romains, avoient emprunté cet art des Perses eux-mêmes, comme ils l'ont transmis depuis aux peuples qui les ont remplacés; car quoique l'artillerie soit connue & employée aujourd'hui dans la Perse *, l'arc & les fleches y sont toujours les principales armes du cavalier Persan, & son adresse à s'en servir n'a point dégénéré.

Si l'on veut ſavoir l'ordre de leurs armées, on peut conſulter Quinte-Curce, qui l'a décrit fort au long. Tout ce qui avoit rapport à la religion marchoit au premier rang ; on y portoit ſolemnellement le feu ſacré, & les Mages l'accompagnoient en chantant des cantiques. Les Soldats venoient enſuite dans l'ordre des différentes nations, chacune combattant ſous ſes chefs particuliers. On avoit grand ſoin de placer les plus braves vers le centre, où ſe trouvoit toujours la tente du Roi, & à ſes côtés combattoient cette troupe compoſée de dix mille hommes, qu'on appelloit les immortels, parce qu'on n'y ſouffroit jamais de vuide, en réparant auſſitôt les pertes. Cette troupe, avec ceux qu'on appelloit les couſins du Roi, dont le nombre ſe montoit à quinze mille hommes, étoient ce que les gardes Prétoriennes furent à Rome. C'étoit dans l'origine l'élite de toute la Perſe ; mais dans la décadence de l'Empire elle ne ſe fit plus remarquer que par ſa molleſſe & par ſon luxe ; l'or & l'argent brilloient de toutes parts ſur leurs armes. Ce ne fut plus alors qu'une proie offerte à la valeur de l'ennemi. D'un autre côté, les femmes, les eunuques, les valets,

dont le nombre égaloit presque celui des soldats, gênoient les mouvemens de l'armée, ou ne manquoient pas d'y jetter le découragement.

Au reste, c'étoient les vices de la prospérité bien plus que ceux de la nation, qui soutint toujours la réputation de bravoure, au moins lorsqu'ayant perdu l'Asie mineure elle fut plus réduite à elle-même. Rien de plus belliqueux que les Parthes, disoit Ammien Marcellin, les paysans même braves jusqu'à la férocité, ne respirent que la guerre & les combats. Ils regardent comme le plus grand bonheur de périr les armes à la main, tandis qu'ils n'ont que du mépris pour ceux qui sont emportés par une mort naturelle. Aussi ne punissoient-ils aucun crime avec plus de sévérité que la désertion. L. XXIII.

Cette estime pour la valeur leur faisoit mépriser toutes les ruses de guerre, & tout succès acquis par cette voie, disoit Sapor, ne pouvoit jamais procurer une véritable gloire. De là l'usage constant de ces peuples, de ne point combattre la nuit, qui est si favorable aux surprises; ils s'abstenoient pareillement de tenter aucune expédition pendant l'hiver, le froid étant très-vif en Am. Marc. L. XVII.

Perſe, à raiſon de la ſéchereſſe & de la vivacité de l'air, & les chaleurs exceſſives de l'été y rendant les hommes beaucoup plus ſenſibles.

Cependant, quelques ſoins que les Perſes & les Parthes donnaſſent à la guerre, jamais l'art militaire n'y fut porté au même point que chez les Grecs & chez les Romains. La raiſon en eſt que la cavalerie fit toujours la principale force de leurs armées; l'infanterie, ramaſſée au hazard, & uniquement deſtinée à piller, ne ſervoit qu'à embarraſſer ſes mouvemens dans un jour de combat, & étoit toujours prête à ſe débander à la premiere attaque; ſur-tout le nombre prodigieux des troupes nuiſit à la perfection de l'art; il inſpiroit trop de confiance pour qu'on crût avoir beſoin de précaution, & il étoit preſque impoſſible que l'ordre pût s'y introduire. Une diſcipline ſévere qui à la guerre eſt toujours la principale cauſe des ſuccès, devoit naturellement commencer chez de petites nations, qui ayant peu de forces à mettre en campagne, devoient s'en ménager toutes les reſſources, & pouvoient les rendre plus ſouples & plus obéiſſantes, par la facilité d'en ſuivre tous les mouvemens.

Ainsi furent composées les armées des Grecs ; Rome sur-tout dut ses victoires à l'excellence de sa discipline. Il n'est pas étonnant que faisant chaque jour l'expérience de ses avantages, elle l'ait maintenue même au milieu de sa plus grande puissance ; d'ailleurs, ses armées ne suivirent jamais la proportion de l'accroissement de l'Empire ; elles restèrent toujours à peu près sur le même pied, toujours fort inférieures en nombre à celles des Perses & des autres nations qu'elle subjugua.

Les Perses furent donc toujours vaincus par les Grecs en bataille rangée : si les Parthes obtinrent quelquefois l'avantage sur les Romains, ils ne dûrent leur victoire qu'à l'excellence de leur cavalerie, quelquefois à l'inhabilité des chefs ennemis, & presque toujours à la fatigue des armées Romaines, obligées de traverser plusieurs journées de désert, ou les vastes plaines de la Mésopotamie, avant d'arriver jusqu'à eux ; mais ils ne sortirent presque jamais eux-mêmes que pour piller & faire des courses, se hâtant de regagner leur pays, dès qu'ils voyoient une armée réguliere pour s'opposer à leurs efforts.

Cet état changea sous la dynastie des Saf-

ſanides, non pas que les Perſes euſſent perfectionné leur maniere de combattre, mais par la décadence où l'art militaire tomba ſous les ſucceſſeurs de Conſtantin. Alors les incurſions de l'un à l'autre Empire devinrent plus fréquentes, & dans cette multitude de combats que les deux nations ſe livrerent, les ſuccès ſe partagerent à raiſon de la capacité des chefs. Cependant les Perſes furent plus ſouvent vainqueurs, parce que la derniere révolution qui avoit placé Artaxercès ſur le trône, en avoit fait pour ainſi dire une nation nouvelle, & que les Romains du Bas-Empire n'étoient plus qu'un peuple dégénéré.

L'art des ſieges reſta toujours dans l'enfance parmi eux; on le voit par mille exemples, & ſous les premiers Perſes, & du temps des guerres des Parthes avec les Romains. Quoiqu'ils connuſſent la plupart des machines de guerre en uſage chez les autres peuples, ils ne ſe ſervoient preſque jamais que de la ſappe. Ils n'ont point encore aujourd'hui d'autre maniere, & ſelon Chardin ils ſurpaſſent tous les peuples par l'art d'approcher une ville à la faveur des tranchées; & de s'ouvrir des routes ſouterraines par le moyen

Am. Marc., L. XX.

des mines, soit que la nature du sol leur donne cette industrie, ou qu'elle soit naturellement la ressource de ceux qui sont privés de toutes les autres.

Pendant les guerres des derniers Perses avec les Empereurs de Constantinople, on voit qu'ils faisoient souvent usage de ce que Ammien Marcellin appelle l'huile médique. C'étoit une composition d'une espece d'herbe avec du naphte, sorte de bitume très-commun dans cet empire. Les fleches destinées à le lancer étoient arrondies par le bout, pour en contenir une certaine quantité; elles s'allumoient d'elles-mêmes dans l'air, pourvu qu'elles ne fussent pas lancées avec trop de roideur, car un mouvement trop violent en eût étouffé la flamme. Le feu qu'elles communiquoient faisoit d'autant plus de ravages, que l'eau ne servoit qu'à l'enflammer, & que ce n'étoit qu'avec de la poussiere qu'on venoit à bout de l'éteindre. Il est probable que ce naphte étoit la base du feu grégeois, & que les Grecs qui s'en servirent si heureusement contre les Turcs, en avoient (1) emprunté le secret des Perses. Id. L. XXIII C. 3.

(1) Aujourd'hui que ce secret est entiérement perdu, le

Tous les premiers Rois, à l'exemple de Cyrus leur fondateur, se firent gloire de commander leur armée en personne. Quoique les Parthes fussent pour le moins aussi belliqueux, leurs Rois s'en dispenserent souvent, aimant mieux remettre entre les mains d'un Lieutenant le sort & les intérêts de l'état. Cette seule différence suffiroit pour prouver le progrès du despotisme, ou, comme le remarque Montesquieu, l'invisibilité du Souverain est comme l'attribut de sa puissance, & où l'on voit toujours un principal Ministre chargé de tout le poids de l'administration. Cette fonction n'eût point lieu chez les premiers Perses; mais chez les Parthes, cet Officier portoit le nom de Surena. Les paroles de Plutarque semblent insinuer que cette dignité étoit héréditaire, ou

Vie de Crassus.

---

naphte toujours également commun en Perse sert aux habitans, soit pour les éclairer, soit au lieu de bois. Pour cet effet, on verse deux ou trois poignées de terre dans la cheminée; on verse ensuite l'huile minérale par-dessus; puis on l'allume avec du papier, & sur le champ il en résulte une flamme assez vive; plus on agite la terre imbibée & mieux elle brûle, & quoiqu'elle répande une odeur assez désagréable, les alimens n'en contractent point de mauvais goût.

du moins nécessairement attachée à quelque famille. Il falloit, dit-il, qu'il fût le premier après le Roi en richesses, en noblesse & en gloire, & le premier des Parthes en valeur & en expérience pour la guerre, & qu'en bonne mine il égalât ou surpassât les mieux faits. Mais si cette réunion de tant de qualités étoit difficile à rencontrer dans un sujet, il l'étoit encore plus qu'elle fût un bien d'héritage. Plutarque ajoute que celui qui vainquit Crassus jouissoit du droit héréditaire de ceindre le bandeau royal aux Rois des Parthes, le jour de leur couronnement.

Le luxe du *Surena*, tel qu'il est décrit dans le même Auteur, n'étoit guere moindre que celui du Roi lui-même. Quand il marchoit en campagne, son train étoit de mille chevaux, de deux cens chariots pour ses concubines, de mille cavaliers couverts de fer, d'un plus grand nombre armés à la légere, &, de ses esclaves seuls, il pouvoit composer une armée de plus de dix mille chevaux. Si un tel pouvoir eût été héréditaire, il n'eût pas tardé de s'emparer lui-même du trône, comme l'ont fait depuis les Maires du Palais en France, les Lieutenans du Ca-

liphe en Arabie, les Généraux d'armées au Japon; & comme il est arrivé par-tout où la souveraineté, divisée pour ainsi dire en deux branches, se laissoit à l'une que le titre, & à l'autre l'exercice de toute l'autorité. Cette révolution n'ayant point eu lieu dans la Perse, il y a lieu de croire que cette dignité, toujours amovible à la volonté du Roi, ne se conféroit qu'à ceux qu'il vouloit choisir. Elle subsista sous les Sassanides, comme sous les Parthes, puisque Ammien Marcel-
L. XXIV. lin en fait souvent mention, & nomme toujours le Surena la seconde personne de l'empire, parce que, comme l'Athemadoulet ou premier Visir d'aujourd'hui, il étoit à la tête de toute l'administration.

Avant de terminer ce qui concerne la guerre, je crois ne devoir pas oublier la maniere dont se servoient ces peuples pour savoir le nombre de leurs morts. Avant la campagne, toute l'armée passoit en revue devant le Roi ou le général, chaque soldat laissant une fleche dans un carquois. Quand elles étoient toutes rassemblées, le Prince y apposoit le sceau royal, qui ne se levoit qu'au retour de l'armée. Alors chaque soldat venoit retirer une fleche, & celles qui restoient

toient apprenoient les pertes qu'on avoit faites, soit par la mort, soit par la désertion. Cette coutume, antérieure à Cyrus, subsistoit encore au temps de Procope.

Quoique la Perse se trouve placée entre deux mers, la mer Caspienne & le golphe Persique, on ne remarque pas que dans aucun temps elle en ait fait usage pour le commerce, soit qu'assez riche de ses productions, & trouvant dans l'étendue de l'Empire toute la variété nécessaire à ses besoins & à son luxe, elle ait dédaigné d'avoir recours à d'autres peuples, soit que la mollesse naturelle à son climat lui ait fait redouter les fatigues de la navigation, les mêmes causes produisent encore aujourd'hui la même indifférence. Ce qui est plus étonnant, c'est que le Tigre, l'Euphrate & l'Araxe traversant une grande partie de l'Empire, & allant se décharger dans le golphe Persique, ces grands canaux, destinés par la nature à servir de communication entre l'Inde & les autres Etats de l'Asie, aient presque toujours restés inutiles. Non-seulement les anciens Perses ne firent jamais servir ce fleuve à cet objet, ni même au commerce intérieur de leur Empire, mais ils avoient ménagé à des- De la marine. Str. L. XVI, p. 1075.

ſein des cataractes le long du Tigre & de l'Euphrate, afin qu'il fût impoſſible d'y naviguer. Alexandre les fit détruire au temps de ſa conquête, mais elles furent reconſtruites de nouveau ſous les Parthes, & elles ſubſiſtoient encore au temps d'Ammien Marcellin.

L. XXIV, C. 1.

La plupart des Auteurs prétendent qu'elles n'eurent d'autre objet que de ſe mettre à couvert d'une invaſion de la part des Scythes & des autres barbares de l'Aſie ; quelques-uns les ont attribuées uniquement à la religion des Perſes qui, leur faiſant, dit-on, regarder comme un crime de violer la pureté des élémens, leur inſpira de l'horreur pour toute eſpece de navigation ; mais il y a beaucoup d'apparence qu'on n'imagina ces raiſons que faute d'avoir découvert les véritables. En effet, ſi on n'eût eu en vue que d'éviter les invaſions des Scythes, on n'eût élevé les cataractes que ſur les frontieres, c'eſt-à-dire vers les ſources des deux fleuves, & on ne les eût point continuées tout le long de leur cours.

D'un autre côté, ſi la religion ſeule eût inſpiré cet éloignement, elle eût également empêché les Perſes d'armer des flottes, comme

ils firent pendant leurs guerres avec les Grecs. Quoiqu'elles eussent été fournies en partie par leurs alliés, c'étoit des Officiers Persans qui les commandoient, & le gouvernement eut tellement l'œil sur cette partie importante, que malgré les pertes qu'ils avoient essuyées, les Perses restoient encore les maîtres de la mer au temps de l'expédition d'Alexandre, & qu'on regarda d'abord comme une témérité dans ce conquérant d'avoir osé braver avec soixante vaisseaux, ou tout au plus cent soixante, la flotte des Perses composée de plus de quatre cens voiles, sans le secours de ses alliés.

Huet, hist. du comm. p. 96.

Si toute navigation eût été regardée en Perse comme une impiété, Darius I, un des plus sages de ses Rois, n'eût point ordonné le voyage de Scyllax, dont l'objet étoit de visiter toutes les côtes du golphe Arabique, & une partie des Indes; Xerxès n'eût point attaché la grace d'un Seigneur coupable à un voyage autour de l'Afrique, en sortant par les colonnes d'Hercule, pour rentrer dans le golphe Arabique. L'histoire de la marine ancienne offre peu d'expéditions aussi célebres, & nous parle de peu d'Etats où l'art lui-même ait trouvé autant d'encouragement.

Je tâcherai bientôt d'expliquer cette contradiction apparente : ce que j'ai dit suffit pour montrer que ces deux motifs n'eurent point l'influence qu'on a voulu leur donner. La vraie cause de l'éloignement des Perses pour la marine se tire de la nature même
T. II, p. 275. de leur pays. » J'ai toujours trouvé, dit » Chardin, la cause ou l'origine des mœurs » des Orientaux dans la qualité de leur cli- » mat, ayant observé dans mes voyages » que comme les mœurs suivent le tempé- » ramment du corps, le tempéramment suit » aussi les qualités du climat ; de sorte que » les coutumes ou habitudes des peuples ne » sont point l'effet du pur caprice, mais de » quelque cause ou de quelque nécessité na- » turelle qu'on ne trouve qu'après une exacte » recherche. »

L'air de la Perse est extrêmement sec, & la terre naturellement aride : perpétuellement exposée à l'action d'un soleil brûlant, qui n'est presque jamais obscurci par des nuages, elle est privée de ce principe de fécondité qui ranime la nature dans les autres contrées. Il n'y pleut presque jamais, & les nuits, quoique souvent assez fraiches, ne laissent point de rosées sur les arbres & dans les

prairies. Elle n'a point non plus, comme l'Egypte & l'Ethiopie, des fleuves bienfaisans, dont les inondations régulieres peuvent suppléer à la sécheresse du climat ; au contraire, les rivieres & les sources y sont si rares, au rapport de tous les voyageurs, qu'on fait souvent plusieurs journées de chemin sans rencontrer un seul ruisseau. Il n'y a donc que l'industrie qui puisse vaincre cette cause de stérilité, en répandant pour l'usage commun les eaux rassemblées seulement dans quelques cantons, & dont la nature a été si avare. De là vient qu'on trouve si peu de rivieres navigables : au lieu de croître dans leur cours comme nos rivieres d'Europe, elles diminuent à mesure qu'elles s'éloignent de leurs sources, à cause des saignées fréquentes, & de la multitude des canaux destinés à l'arrosement des terres. Xenophon parle de quatre grands canaux qui communiquoient du Tigre à l'Euphrate, qui étoient chacun larges de cent pieds, & de plusieurs autres rivieres, pareillement divisées dans une multitude de bras. Tous ces canaux subsistent encore, ou bien d'autres ont été creusés pour en tenir la place. Tout l'art des paysans de Perse est de ménager à leur

terre ces écoulemens qui peuvent ſeuls en aſſurer la fécondité ; & de peur que quelqu'un ne fût tenté d'en abuſer aux dépens des autres , les particuliers n'en ont que l'uſage limité par leurs beſoins , mais la propriété & la diſpoſition ſont dans les mains du gouvernement.

L'eau des rivieres ne pouvant remédier ſeule à cette aridité générale , les cultivateurs vont encore chercher des ſources ſur le penchant des montagnes , & les conduiſent quelquefois l'eſpace de neuf à dix lieues par des voûtes ſouterraines revêtues de brique , pratiquant de diſtance en diſtance des

T. IV , C. 17. réſervoirs faits en forme de puits. Chardin dit avoir appris d'une perſonne digne de foi , qu'on comptoit autrefois dans la ſeule province du Koraſan quarante-deux mille de ces aqueducs. Il n'y a point de province qui n'offre encore les ruines d'un grand nombre, qui atteſtent l'induſtrie des premiers habitans , & rendent raiſon de la différence de la population ancienne & moderne.

Il n'eſt donc pas étonnant que l'eau des fleuves , toute conſacrée aux beſoins de l'agriculture , n'ait pu ſervir à ceux du commerce ; d'ailleurs , plus cette premiere exi-

geoit des soins pénibles, moins l'autre devoit trouver d'encouragement. Il n'est pas même impossible que la religion ait contribué à en détourner les Perses ; de même que sur les bords du Gange elle s'oppose à la destruction des animaux nécessaires au labourage, & que presque par-tout elle s'est si souvent associée avec la politique, pour accréditer des opinions ou des préjugés dont celle-ci avoit besoin ; mais leur force commune n'est souvent que l'effet d'une nécessité locale ; aussi une nouvelle situation amena d'autres maximes & d'autres regles de gouvernement.

Après la conquête de l'Asie mineure, ouverte à une multitude de ports, & dont la fertilité naturelle laissoit un excédent de population pour la marine, les Perses changerent de systême ; ils favoriserent le commerce, & tenterent eux-mêmes plusieurs expéditions maritimes ; mais cette activité demeura toujours concentrée dans ces provinces, & l'intérieur de la Perse resta dans le même état. Alexandre entreprit le premier de le changer, pour pouvoir lier entr'elles toutes les parties de son vaste Empire. En effet, dans le dessein qu'il avoit d'assujettir les Indes, il lui falloit des communications entre la

Perſe & cette riche contrée ; il lui en falloit avec l'Egypte par le golphe Perſique & la mer rouge, pour aboutir à Alexandrie dont il vouloit faire le centre du commerce de l'univers. Alors les cataractes furent abattues, des flottes furent chargées de parcourir les mers qui bordoient ſon Empire, & par-tout on bâtit des villes pour ſervir de communication & comme de lien aux différentes contrées, & l'on creuſa des ports pour y recevoir le commerce que le conquérant appelloit de toutes parts.

Mais ces vaſtes projets tomberent avec lui ; ils ne pouvoient ſe ſoutenir qu'à l'ombre de la puiſſance d'un ſeul Monarque. Ses ſucceſſeurs, en démembrant ſon Empire, furent forcés d'adopter des ſyſtêmes & des intérêts différens. Les Seleucides qui s'étoient emparés de la Perſe, ſe gouvernerent ſur les mêmes principes que les ſucceſſeurs de Cyrus. L'aſcendant du pays l'emporta ſur l'induſtrie de la Grece ; tout le commerce de leur Etat reſta concentré dans l'Aſie mineure, & lorſqu'ils en eurent été chaſſés par les Romains, & relégués au delà du mont Taurus, la navigation tomba ſans pouvoir ſe relever ſous les dynaſties qui ſuivi-

rent. La Perse depuis ce temps ne fit plus d'autre commerce que celui qu'elle fait encore aujourd'hui, c'est-à-dire par les caravanes de terre qui viennent échanger ses denrées contre celles des autres climats.

Peut-être que le chameau qui sert à les voiturer a contribué encore à entretenir la langueur de ce commerce. Les Orientaux appellent cet animal un navire de terre, à cause des services qu'ils en reçoivent ; sa force & sa vîtesse, qui le mettent en état de faire promptement les plus longues courses, quoique chargé d'un énorme poids ; sa patience & sa sobriété, qui n'exigent de la part du maître presque ni travaux ni dépenses, ont dû naturellement faire négliger le transport des marchandises par les fleuves, parce qu'il y paroissoit moins nécessaire. Quand une ressource paroît suffire, il est rare qu'on ait recours à d'autres ; l'industrie ne se réveille que par la disette, & la facilité de la subsistance est souvent pour un pays la principale cause de sa pauvreté. Mais si la disposition du pays est telle en effet qu'elle s'oppose à cette navigation, il faut admirer la fécondité inépuisable de la nature variant ses dons suivant les climats,

& ſuppléant toujours par de nouvelles richeſſes à celles qu'elle a refuſé.

J'ai déja obſervé que c'eſt ſur-tout à ce défaut de commerce, qu'il faut attribuer la conſtance des mœurs, qui n'ont preſque jamais varié dans ces contrées, les hommes tenant naturellement à leurs uſages, tant qu'ils n'ont pas ſous les yeux de nouveaux modeles qu'ils puiſſent imiter. Ainſi les anciens Perſes garderent leur ſimplicité, tant qu'ils reſterent cantonnés dans leurs montagnes, & la perdirent avec leur vertu, quand, par les conquêtes de Cyrus, ils ſe mêlerent aux peuples qu'ils venoient d'aſſujettir. Herodote remarque qu'avant cette époque ils étoient très-laborieux, mais qu'alors le travail des métiers fut preſque regardé comme une infamie, & abandonné à des hommes vils, qui contribuerent de plus en plus à les décrier ; qu'à la tempérance & aux vertus qu'inſpire la pauvreté, ſuccéderent tous les vices qu'engendrent les richeſſes ; qu'alors le luxe & la molleſſe n'eurent point de bornes ; qu'ils commencerent à ſe teindre les cheveux & à ſe farder le viſage, à la maniere des Medes, & qu'on ne les vit plus qu'à cheval ou dans des chars.

Agesilas, au temps de son expédition en Asie, voulant encourager ses soldats, fit dépouiller & exposer en vente les Perses qu'il avoit fait prisonniers, afin qu'on remarquât par la blancheur & la molleste de leur corps combien ils étoient peu propres à la fatigue. L'ancienne frugalité fut tellement décriée, que ceux qui étoient notés d'infamie par un jugement public, ne pouvoient user que de vases de terre. Aucun peuple, comme je l'ai remarqué, n'égala la somptuosité de leurs repas, & leur intempérance y étoit telle, que les Princes eux-mêmes s'en faisoient gloire, puisque le jeune Cyrus voulant attirer les Grecs à son parti, & vantant toutes les qualités qui le rendoient plus digne de regner que son frere, citoit entr'autres la faculté qu'il avoit de porter le vin beaucoup mieux que lui. Plut. in Agef.

Mais dans ce changement, la constance du climat fut toujours la même; les Perses ne firent que prendre pour eux les coutumes des pays qu'ils venoient de vaincre; ils les avoient empruntées des Babyloniens & des Medes, comme depuis ils les transmirent aux Grecs, & successivement tous les peuples qui s'emparerent de ces riches contrées, les

cédant, pour ainsi dire, à titre d'héritage, à ceux par qui ils en furent dépouillés.

Constance des mœurs.

C'est encore ainsi que se sont conservés tous les usages qui tenoient au faste du Prince & de la nation. Du temps de Xenophon, les Rois envoyoient à ceux qu'ils vouloient honorer, une veste à la Persienne, avec une chaîne d'or, des bracelets, un cimeterre, & un cheval enharnaché, dont le frein étoit d'or; ce sont encore les seuls présens en usage à la Cour de Perse; ils sont envoyés avec beaucoup de pompe, & le Prince y ajoute ou retranche, à proportion du rang ou de la faveur de ceux à qui ils sont destinés. C'est encore, comme autrefois, la récompense des Ambassadeurs. Les anciens Perses ajoutoient un talent d'argent monnoyé, avec deux coupes du poids d'un talent, & on les défrayoit comme aujourd'hui pendant leur séjour dans l'Empire.

Elien.

Parmi les conformités de l'ancien & du nouveau gouvernement, il faut compter encore l'atrocité des supplices. Ammien Marcellin dit qu'elle distinguoit particuliérement les Perses, soit qu'il faille l'attribuer au caractere de la nation ou à la forme du gouvernement. Il est de l'essence du despotisme, dit Montesquieu, que les peines y soient

L. XXX.

Esp. des Loix, L. VI, C. 9.

plus rigoureuses qu'ailleurs, parce qu'on y est si malheureux, qu'on y craint plus la mort qu'on ne regrette la vie : peut-être encore le caractere des Orientaux, dont toutes les passions sont extrêmes, a-t-il besoin d'être frappé par de plus grands exemples ? D'ailleurs, tous les crimes y étant regardés comme un attentat à la majesté du Prince, son ressentiment, s'il prononce lui-même, comme il arrive souvent, & plus encore la flatterie des juges, ajoute presque nécéssairement à la rigueur de la peine, d'autant plus que n'étant point fixée suivant la nature du crime, elle est toujours au choix de celui qui a le droit de l'infliger.

Chez les Grecs, où les coupables n'avoient contr'eux que la sévérité de la loi, & jamais les passions du Juge, toutes les peines étoient fixes & modérées : aussi les Historiens de cette nation ne cessent-ils de se récrier contre la cruauté des Perses, & c'est à leur indignation que nous devons la description des supplices qui étoient usités parmi eux. En effet, quoi de plus révoltant pour l'humanité, que de voir un Juge entouré de bourreaux & d'instrumens de destruction, [illegible] de sang froid sur un malheureux tout

ce que la cruauté peut inventer, attaquer la ſenſibilité dans toutes ſes ſources, & par un art barbare, réunir pour ainſi dire tous les genres de mort dans une ſeule; employer enfin, pour prolonger ſa vie avec ſes tourmens, tous les efforts qu'une ame bienfaiſante voudroit faire pour dérober cette victime à ſa rage. Cette horrible fonction, qui eſt, dit-on, le partage des habitans de l'enfer, ne devroit ſans doute jamais avoir lieu ſur la terre. Telle étoit cependant celle des Juges en Perſe, toutes les fois qu'il falloit condamner un criminel; car dans le choix des ſupplices, il n'y en avoit preſque aucun qui ne fût remarquable par ſon atrocité.

Tel étoit ſur-tout celui des auges. Le malheureux qui devoit le ſubir, étoit placé entre deux auges qui le renfermoient exactement, à l'exception de ſon viſage & de l'extrêmité de ſes pieds. Le viſage toujours préſenté au ſoleil, étoit enduit de lait & de miel, pour attirer les abeilles & d'autres inſectes qui le déchiroient par de continuelles piquures. Dans cet état, on le forçoit de recevoir chaque jour de la nourriture, en lui enfonçant des aiguilles, ſ'il la [illegible]

On la choisissoit telle qu'elle pût hâter la corruption qui étoit le plus grand de ses tourmens, puisque, long-temps avant sa mort, il étoit la pâture des vers, & qu'il ne périssoit que lorsque ses chairs, rongées successivement, ou tombant en pourriture, ne laissoient en quelque sorte aucune place pour la vie. Plutarque écrit qu'un certain Mithridate languit dans cette torture pendant dix-sept jours. Les autres supplices n'étoient guere moins effrayans, ni moins cruels. Ou l'on écorchoit vifs les coupables, ou on leur brisoit la tête entre deux pierres, ou on les enterroit jusqu'à la poitrine, pour attendre lentement la mort. Quelquefois ces tourmens n'étoient que le chatiment d'une simple indiscrétion, l'effet de la vengeance d'une Sultane ou d'un Satrape. Aujourd'hui la plupart de ces supplices subsistent encore, ou ils ont été remplacés par d'autres aussi terribles. On en peut voir la triste énumération dans nos voyageurs, qui attestent tous que la mort ordonnée par la Justice ne se présente jamais que sous les formes les plus douloureuses.

Il est vrai que, suivant le rapport de ces mêmes voyageurs, on a rarement recours

à ces effrayantes punitions ; non pas que le cœur ſoit changé par elles, puiſqu'au contraire l'expérience de preſque tous les peuples prouve que les forfaits furent toujours plus communs & plus affreux par-tout où les ſupplices furent plus atroces & plus multipliés. Il ſemble qu'alors le ſcélérat, perdant tout ſouvenir d'humanité, ainſi que la loi qui le condamne, cherche à prendre une vengeance anticipée des maux qu'elle doit lui faire ſouffrir.

Ce qui ſert plus efficacement à prévenir ces exécutions, c'eſt, dit Chardin, l'excellente police qu'on obſerve ; tous les Officiers étant reſponſables des délits qui ſe commettent dans leur diſtrict, s'ils ne parviennent à arrêter les coupables. S'il arrive qu'un marchand ſoit volé, le Gouverneur de la province où le vol s'eſt fait en doit répondre, & payer le prix de la marchandiſe au marchand qui en eſt cru à ſon ſerment & à ſon livre. Il en eſt de même des meurtres que le Magiſtrat courroit riſque d'expier, s'il laiſſoit échapper le coupable. Tous les habitans d'un canton ne ſont pas moins intéreſſés à prévenir les délits, la peine ſe partageant ſur eux tous, alors qu'ils reſtent

Tavernier.

impunis,

impunis. Auſſi la crainte, ou plutôt la certitude du châtiment, y rend les crimes ſi rares, que Chardin atteſte que, pendant un ſéjour de pluſieurs années qu'il fit à Hiſpahan, on n'y vit qu'une ſeule exécution, & que dans toute la Perſe il n'y a pas même de priſon publique. Le petit nombre des coupables, la promptitude de la punition, & la ſurveillance de tous les citoyens, rendant inutiles ces triſtes dépôts où l'innocence eſt ſi ſouvent confondue avec le crime, où l'eſclavage, les mauvais traitemens, & le ſeul entaſſement de tant de malheureux offre un ſupplice moins effrayant ſans doute que ceux dont nous avons parlé, mais qui n'eſt peut-être pas moins cruel par ſa continuité & par ſa durée.

J'ignore ſi, dans ce point, l'ancien gouvernement ſe rapportoit au moderne; mais on peut le préſumer par la ſtabilité des uſages dans cette contrée. J'en trouve même la preuve dans les livres cérémoniels de Zoroaſtre, où le Prêtre, dans toutes les prieres publiques, appelle ſucceſſivement le chef de la maiſon, le chef de la rue, le chef de la ville & celui de la province, ſans doute parce que chacun étoit chargé du ſoin de

Zendaveſtâ, T. II, p. 120.

la police dans son district. C'est, comme on sait, cette même police si vantée, que le Roi Alfred introduisit en Angleterre, & qui suffit seule pour rappeller l'ordre & la tranquillité parmi un peuple de brigands. D'ailleurs les Grecs ne se lassent point de vanter la maniere dont la justice étoit administrée dans la Perse. J'en ai déja rapporté les principales regles, & je dois ajouter ici une des plus importantes: c'étoit de ne condamner jamais un coupable, sans lui confronter ses accusateurs, & sans lui fournir les moyens de produire ses défenses ; & tout délateur étoit infailliblement condamné aux mêmes peines qu'il vouloit faire subir à l'accusé, si celui-ci étoit innocent.

La seule invention des postes, inconnue à tous les autres états de l'antiquité suffit pour attester l'ordre merveilleux qui regnoit dans ce vaste empire. Ce fut Cyrus qui les établit. Ayant supputé ce qu'un bon cheval, poussé avec force, pouvoit faire de chemin en un jour, sans pourtant le ruiner, il fit construire, à proportion, des écuries également distantes l'une de l'autre, & il y envoya des chevaux & des *palfreniers pour* en prendre soin. Il y établit aussi un maître

Rollin, hist. anc. T. I.

pour recevoir les paquets des courriers qui y arrivoient, & les donner à d'autres, & pour prendre les chevaux qui avoient couru, & en fournir de frais. Ainſi la poſte marchoit jour & nuit, & faiſoit grande diligence, ſans que ni la pluie, ni la chaleur, ni aucune autre incommodité des ſaiſons y mît obſtacle. C'étoit toujours un des plus grands Seigneurs de l'empire qui ſe trouvoit à la tête de cet établiſſement, qui ſe maintint pendant toute la durée de l'empire, puiſque Darius qui fut vaincu par Alexandre avoit occupé ce poſte, avant de monter ſur le trône.

D'un autre côté, la police n'étoit pas moins bienfaiſante pour le citoyen, que prompte & terrible contre les malfaiteurs. On doit à ce même Cyrus la fondation d'un dépôt de remedes dans toutes les villes. Ils étoient fournis gratuitement aux pauvres, & on eut ſoin de choiſir des adminiſtrateurs habiles, pour les diſtribuer à chacun ſuivant ſes beſoins.

Il ne me reſte plus que quelques obſervations à faire ſur les mœurs & ſur le caractere de ce peuple célebre. Quoique la vanité des Grecs les confondît avec tous les peuples, ſous la dénomination commune de

Barbares, leurs hiſtoriens, dans le portrait qu'ils nous en ont laiſſé, ont grand ſoin de les diſtinguer des autres ; ils vantent ſurvent ſon ſavoir, ſa politeſſe, qualités qui ne peuvent en effet manquer d'éclorre dans une puiſſante monarchie, & qui ſont comme le produit néceſſaire d'une longue civiliſation.

On trouve dans ce portrait un mêlange de bien & de mal, tel qu'il ſe fait appercevoir dans toutes les ſociétés, parce qu'il eſt dans la nature de tous les individus qui la compoſent. D'un côté, Hérodote nous les repréſente comme un peuple religieux, attaché à ſes Princes, ami de l'ordre & de la décence, grave au point que le rire immodéré étoit regardé comme une action hon-
L. I. teuſe. De l'autre, il les peint ſuperbes, fanfarons, ſouples & flatteurs envers les grands, inſolens envers ceux qui leur étoient ſoumis, auſſi prompts à abuſer de la proſpérité qu'à ſe décourager dans la diſgrace, & ſacrifiant tout à l'oſtentation & à la volupté. Ce ſont encore à peu près les traits ſous leſquels Chardin nous repréſente les
T. III. Perſes d'aujourd'hui. Leur premiere paſſion, dit-il, eſt de briller aux yeux des autres,

plus jaloux de dépenser avec éclat leur fortune, quoique cette prodigalité soit bientôt suivie de la misere, que d'en jouir modestement pour leurs besoins. Leur naturel est d'ailleurs pliant & souple, facile & intriguant; de là leur assiduité à la cour, & cette profusion de complimens, dans laquelle cet Auteur croit que les Européens eux-mêmes ont bien de la peine à les égaler.

Xenophon & plusieurs autres ont loué encore la fidélité des anciens Perses à garder leur parole & leurs sermens. Rien n'étoit puni davantage, parmi eux, que l'indiscrétion. Celui qui ne pouvoit garder un secret, étoit chargé d'opprobre, & avec justice, dit Quinte-Curce, rien n'étant plus aisé que de se taire. Aussi le secret des affaires publiques étoit tel, qu'il n'y a point d'exemple qu'il ait jamais été violé. Alexandre tenta plusieurs fois de l'arracher de ses prisonniers, & employa en vain les promesses & les tourmens. Ammien Marcellin atteste que les mêmes moyens n'eurent pas plus d'effet sur les Perses de son temps; &, quoiqu'on fît, leur secret demeuroit toujours impénétrable. Un trait qui ne fait pas moins d'honneur à leur caractere, c'est leur horreur pour

L. IV, C. 23.

L. XXI.

l'ingratitude, qui n'étoit pas seulement flétrie par la loi, mais encore punie par des supplices, ainsi que les plus grands crimes.

La Perse fut, dans tous les temps, comme le principal siege de la jalousie orientale, soit qu'elle y naisse de la fermentation du sang & de la force des passions, toujours plus exaltées sous un climat brûlant, soit que l'usage d'épouser en même temps un grand nombre de femmes, exige des précautions plus séveres pour les contenir, ou qu'enfin chaque famille vivant plus isolée sous la dépendance d'un maître absolu, il s'y établisse une tyrannie domestique sur le modele de celle du gouvernement. Plutarque écrit que ces peuples étoient jaloux jusqu'à la fureur, non-seulement de leurs femmes, mais encore de leurs esclaves & de leurs concubines; qu'ils les tenoient toutes renfermées avec grand soin, & on leur attribue communément l'invention des eunuques, qu'ils imaginerent pour rassurer leur crainte. C'étoit sous les premiers Perses, comme aujourd'hui, un crime digne de mort que de jetter les yeux sur la litiere ou le char qui portoit les femmes du Prince, & l'on croit que Themistocle, redoutant les effets

Plutarque *in Them.*

de la haine que son nom avoit inspirée aux Perses, eut recours à cette ruse, pour parvenir en sûreté jusqu'à la Cour de Xerxès.

Jamais l'amour n'eut aussi moins de frein, s'il est vrai, comme on l'a écrit, qu'aucune conjonction n'y passa pour illégitime ; que le mariage des freres & des sœurs étoit autorisé par la loi, & qu'elle n'avoit pas même proscrit celui d'un pere avec sa fille, ou d'une mere avec son fils ; & selon quelques-uns, on ne choisissoit parmi les Mages que ceux qui étoient nés de cette derniere union. Cet usage fut, dit-on, introduit par Sémiramis, qui, éprise d'un amour désordonné pour son fils Ninus, périt de sa main, lorsqu'elle vouloit le forcer à commettre ce crime. Mais cet exemple ne peut servir à prouver que l'horreur qu'il inspiroit. Ce même sentiment se reproduit lorsque Parisatis, mere d'Artaxercès, ayant conçu des feux aussi criminels, ce Prince indigné lui reprocha son impiété contre les loix de la nature & du royaume, & la bannit pour toujours de sa présence. Il n'est donc pas vrai que ce désordre fut autorisé par la loi elle-même. Et quelle étrange loi en effet, que celle qui confondroit tous les rapports naturels,

Agathias, L. II.

& contrediroit dans l'union des ſexes toutes les vues de la nature. La dépravation même des mœurs ne peut en être l'origine, la diſproportion de l'âge, n'offrant preſque jamais qu'un crime ſans attrait; cependant, comme cette diſproportion ne ſe trouve pas toujours, & qu'on voit par-tout des paſſions monſtrueuſes, (1) la Perſe peut avoir offert, comme les autres pays, quelques exemples de cette débauche outrée, mais jamais ce ne fut l'uſage conſtant de la nation.

Zendaveſta. Je ne doute point qu'il n'en ſoit de même du mariage des freres & des ſœurs, puiſqu'il eſt formellement proſcrit par les loix de Zoroaſtre; mais ce qui a pu accréditer cette calomnie, c'eſt l'ordonnance de ce Légiſlateur, pour épouſer les plus proches parens, ſoit pour fortifier ces liens naturels, qui ſont par-tout la ſauve-garde des bonnes mœurs, ſoit pour fixer les biens

(1) Tacite ſemble croire qu'Agrippine voulut recourir à cet affreux moyen, pour fixer la faveur de Néron, & qu'elle tenta inutilement de le corrompre. On voit dans l'hiſtoire de France, un Comte d'Armagnac épouſer publiquement ſa fille; il avoit même eu l'audace d'en demander la diſpenſe au Pape, offrant de la payer à raiſon de la proximité du degré.

dans les mêmes familles. Il eſt naturel que des étrangers, trompés par ce précepte, & n'en connoiſſant point l'exception, aient voulu l'étendre à tous les cas, d'autant plus qu'ils rendoient leurs relations plus intéreſſantes, par le contraſte de ces uſages avec ceux de leur pays. Au moins eſt-il certain que cette pratique n'exiſte point chez leurs deſcendans, quoique ſi ſcrupuleuſement attachés à tous les points de leur religion, & qu'Herodote & Xenophon, qui ont le mieux étudié les anciens Perſes, ne leur ont jamais fait ce reproche.

Outre les femmes légitimes, dont le nombre n'étoit point fixé, ils avoient, comme aujourd'hui, la liberté de prendre autant de concubines qu'ils vouloient. Le plus grand encouragement pour les mariages, c'étoit le prix diſtribué en chaque lieu en faveur de ceux qui avoient le plus d'enfans. Il y avoit de plus un conſeil particulier, dont l'unique fonction étoit de juger tout ce qui s'y rapportoit, & ſur-tout les cauſes d'adultere, qui étoit puni avec la plus grande ſévérité. Strab. L. XV.

Je ne vois point d'autre institution remarquable à ce ſujet, & je ne ſais ſi les Perſes maintinrent cet uſage des Aſſyriens dont parle

le même Strabon. Chaque année, dit-il, on produisoit dans l'aſſemblée de la nation toutes les filles nubiles ; un héraut y proclamoit leur nom, en obſervant d'apeller les premieres celles qui étoient plus diſtinguées par leur vertu & par leur conduite. Herodote ajoute que les plus belles s'achetoient à prix d'argent, & que ces ſommes ſervoient enſuite de dot pour celles qui, moins favoriſées de la nature, n'auroient pas été ſi aiſément pourvues. Par ce réglement, la beauté étoit comme le patrimoine de toutes ; elle pouvoit jouir de l'admiration ſans exciter l'envie, puiſque ſans la poſſéder on n'étoit point exclu de ſes avantages. Je ne ſais ſi aucune nation lui rendit jamais un hommage plus flatteur.

Sciences & arts.

La légiſlation d'un peuple embraſſant tous ſes rapports, & devant ſe modifier ſuivant ſa maniere d'exiſter, & les degrés de ſes connoiſſances, on n'en auroit qu'une idée imparfaite, ſi l'on ignoroit quels furent l'état & les progrès de l'eſprit humain chez ce même peuple : il eſt donc néceſſaire d'offrir le tableau des arts, des ſciences & de la religion, qui peuvent ſeuls nous l'atteſter.

L'Orient fut le berceau de presque toutes les sciences, parce qu'il fut d'abord celui du genre humain. La fértilité du sol, la douceur de la température, y accélererent leur naissance, d'autant mieux qu'avec plus de loisir, & l'imagination plus active, l'esprit y dut étudier de bonne heure ses rapports avec les autres êtres, & dut bientôt compter le plaisir de les connoître parmi ses besoins. La nature elle-même, plus riche & plus variée dans ses productions, secondoit par-tout ces efforts. Ainsi la terre, couverte d'une multitude de plantes, qui n'avoient point à redouter l'intempérie des saisons, y présenta de bonne heure des secours pour la médecine. On a remarqué avec raison qu'Hyppocrate & Gallien ne font presque usage dans leurs remedes que des simples de l'Orient. Il falloit donc que les Grecs eussent pris les premieres idées de cette science dans ces contrées, comme ils en emprunterent presque toutes les autres.

La sérénité constante de l'air y donna pareillement naissance à l'astronomie. Le spectacle magnifique du ciel, qui n'est jamais voilé par des nuages, invitoit de lui-même à étudier les mouvemens des astres; & la curio-

ſité fut encore excitée par l'intérêt, quand on vit ces obſervations perfectionner l'agriculture, & ſervir à tous les beſoins de l'homme, en ramenant à des époques fixes le temps de ſes plaiſirs & de ſes travaux.

Les beſoins accrus par la ſociété appellerent ſucceſſivement tous les arts à leur ſecours ; l'induſtrie, qui avoit inventé les premiers, ſe perfectionna avec eux. Chaque découverte conduiſit à de nouvelles acquiſitions, de même à peu près que dans une route, chaque intervalle franchi découvre au voyageur un nouvel eſpace à parcourir. Il n'eſt donc pas néceſſaire, comme on l'a dit, que les ſiecles s'accumulent pour donner aux arts le temps de naître, puiſqu'ils germent tous pour ainſi dire les uns des autres, & que la ſociété une fois formée, voit promptement éclorre, d'abord ceux qui ſont néceſſaires à ſa conſervation, puis à meſure qu'elle-même fait des progrès, tous ceux qui peuvent ſervir ſa molleſſe & ſon luxe. Il n'y a que le goût & l'élégance qui, tenant à d'autres cauſes, ne ſe rencontrent pas toujours avec la puiſſance de l'Empire ou l'ancienneté de la civiliſation.

Je vais tâcher de montrer en peu de mots

quel fut leur état chez les Perſes, ou plutôt chez toutes les nations Orientales, qui dans la ſuite n'en compoſerent qu'une avec eux. Cette diſcuſſion ſera néceſſairement fort abrégée, & par le plan que je me ſuis preſcrit, & parce que n'ayant point les écrits originaux, nous ne connoiſſons ces peuples que par quelques paſſages épars que les Grecs nous ont laiſſés.

C'eſt ſur-tout l'aſtronomie qui conſtate leur antiquité. On ſait que de tout temps la Chaldée paſſe pour en être la premiere patrie; qu'elle fut l'école où les Grecs furent d'abord chercher toute leur connoiſſance, & que, malgré la vanité de leur *nation*, *ils* n'oſerent comparer à celles de leurs maîtres. Le ſavant Auteur de l'hiſtoire de l'aſtronomie, prétend que les Chaldéens eux-mêmes avoient été précédés par des nations plus Orientales, & entr'autres par les Perſes. Quoi qu'il en ſoit, car plus cette origine ſe perd dans l'antiquité, plus elle prête aux diverſes conjectures, au moins il ne paroît pas douteux qu'à Babylone on commençât à compter par années ſolaires l'an 2473 avant notre ere; c'eſt le temps où l'on place l'événement du premier Zoroaſtre, qui, en admettant la chro-

M. Bailly, *hiſt. de l'aſtr.*, p. 358 & ſuiv.

ib. p. 132.

nologie des ſeptante, ſe trouveroit le contem-porain d'Abraham.

Ib. p. 357. Avant cette époque, les Babyloniens comptoient par ſares, période aſtronomique, qui comprenoit deux cens vingt-trois mois lunaires, au bout de laquelle la lune ſe retrouve exactement au même point de ſon écliptique, & dans la même ſituation avec l'écliptique du ſoleil. Je ne dois pas oublier que Halley, célebre Aſtronome Anglois, ayant eu la curioſité d'examiner ſi le ſare aſtronomique avoit effectivement cette propriété, il trouva que dans le cours de deux cens vingt-trois lunaiſons, la lune épuiſoit toutes les variétés & toutes les inégalités que les Aſtronomes attribuent à ſon mouvement; ainſi une meſure ſi préciſe ne peut être que le fruit de longues obſervations.

Les Chaldéens eux-mêmes ſe vantoient d'en pouvoir produire une ſuite de 470 mille années. Ce qu'on a attribué à leur vanité pourroit bien n'être que l'effet d'une ſupputation différente, puiſque le même mot que les Grecs traduiſirent par années, ſervant à exprimer chez les Chaldéens toutes les révolutions des aſtres, ſoit du ſoleil, ou de la lune, a été appliqué quelquefois à la

seule révolution d'un jour ; en sorte qu'en s'arrêtant à cette derniere signification, ce nombre énorme se réduisoit à 1295 ans. C'est de ces différentes acceptions que naît sur-tout l'obscurité de l'ancienne Chronologie, l'incertitude des savans sur les anciens calculs astronomiques, sur la durée du nere, autre période, imaginée aussi par les Babyloniens, & qui renfermoit, dit-on, un espace de six cens ans. Il n'est point de mon sujet de m'étendre davantage sur cette matiere ; ceux qui voudront la voir plus approfondie, me sauront gré de les renvoyer aux savantes recherches de l'Auteur que j'ai déja cité ; ils y verront ces discussions exposées avec une clarté dont on ne les auroit pas cru susceptibles, & sans rien perdre de leur profondeur, ornées de toutes les graces du style, qui ont rarement coutume de les accompagner. ibid. p. 373.

Ils y trouveront les preuves de cette suite d'observations continuées pendant 1903 ans, & présentées à Alexandre à son entrée dans Babylone ; elles remontoient donc à 2234 ans avant notre ère, c'est-à-dire vers le temps d'Isaac & de Jacob, selon la chronologie du pere Pezron. Il y avoit dès-lors à Babylone

un obſervatoire dans le temple de Belus, que l'on croit avoir été fondé par ce Prince lui-même, & les Chaldéens ne tarderent pas à connoître le mouvement des aſtres, & ſur-tout celui des planetes, avec leurs révolutions. Ils prédiſoient les éclipſes de lune, mais ſans pouvoir deviner celles du ſoleil, qui furent long-temps inconnues à toute l'antiquité, parce qu'on ignoroit les effets de la parallaxe. Ils eſtimoient encore, ſelon Diodore, que de toutes les planetes la lune étoit la plus proche de la terre, que ſa révolution ſe faiſoit en moins de temps à cauſe de la petiteſſe de ſon orbite, & qu'elle n'avoit qu'une lumiere empruntée du ſoleil. Ces connoiſſances qui ne font, pour ainſi dire, que de naître dans notre Europe, remontent dans l'Orient juſqu'à l'antiquité la plus reculée. La célebre ambaſſade envoyée par le Roi de Babylone au Roi Ezechias, au temps de ſa guériſon miraculeuſe, prouve ſeule combien ces peuples étoient attentifs à obſerver les phénomenes céleſtes; & s'ils n'euſſent pas été régardés comme ſupérieurs à tous les autres dans cette partie, la fameuſe ere de Nabonaſſar, qui commence à l'an 747 ans avant J. C., & 6 ans après la fondation de Rome,

'eut

n'eût point servi d'époque à tous les peuples de l'Orient, & n'eut point été adoptée par tous les astronomes grecs, pour servir de fondement à leur chronologie.

Cette étude étoit l'occupation des seuls prêtres, connus sous le nom des Chaldéens à Babylone, & de Mages dans la Perse. L. II, p. 82.
Elle étoit comme la propriété exclusive de certaines familles : & c'est à cet usage que Diodore de Sicile attribue les progrès de la science. Comme elle se transmettoit du pere aux enfans, on la dévoiloit sans mystere ; & comme on y étoit initié dès le premier âge de la vie, on avoit plus le temps d'y *faire des progrès ; tandis, dit-il, que chez les Grecs la plupart ne se livrant que fort tard à l'étude de la physique, n'avoient pas le temps de la connoître, ou que n'ayant d'autre but que de s'en faire une ressource pour vivre, ils se donnoient bien de garde d'enseigner tout ce qu'ils savoient à leurs disciples. De là naissoit aussi la rivalité des sectes & l'opposition de leurs dogmes, tous s'efforçant de briller à l'envi les uns des autres.* Dans l'Orient au contraire, Stanley, T. II, p. 1120.
où ces motifs n'avoient point d'influence, l'enseignement garda aussi plus d'uniformité.

Au reſte, l'aſtronomie dut peut-être bien moins ſes progrès aux avantages réels qu'elle offroit à la ſociété, qu'aux chimeres dont elle flattoit les paſſions des hommes : celle de connoître l'avenir, a toujours eu d'autant plus d'activité, que ſon objet eſt plus impénétrable ; & dans tous les temps on crut pouvoir le lire dans le ciel, parce qu'on déſeſpéroit de le trouver ſur la terre. La ſuperſtition des Chaldéens fortifia encore cette idée : elle avoit placé dans les planetes & dans les ſignes du zodiaque, autant d'anges ou d'êtres ſupérieurs, chargés par le ſouverain Être de veiller au gouvernement du monde. Leur influence ſur le ſort des hommes devenoit par là une eſpece d'articles de foi, & l'on confondit bientôt l'influence de ces génies, avec celle des aſtres eux-mêmes. Il étoit encore naturel de croire que ceux qui paſſoient toute leur vie à étudier les mouvemens des aſtres, participaſſent à leur prévoyance, & puſſent révéler aux hommes tous les événemens qui leur étoient deſtinés. » L'univers matériel, dit Avicenne, » doit obéir à un homme dont l'imagination » plane dans les régions éthérées, & il ne » faut pas s'étonner qu'il prédiſe l'avenir. »

C'eſt à cette chimere que les Mages & les Chaldéens dûrent leur principale réputation. Ils paſſoient pour les plus grands aſtrologues de l'univers : chaque année ils dreſſoient des pronoſtics généraux qui s'étendoient ſur tous les détails de la vie, & que l'on ne manquoit pas de conſulter chaque jour. Leur empire croiſſant avec la crédulité des peuples, peut-être étoient-ils eux-mêmes les dupes de cette vaine ſcience. Il eſt rare qu'on ſe porte à approfondir les erreurs dont on profite, & plus rare encore qu'on ait la généroſité d'en déſabuſer les autres ſi on vient à les découvrir.

L'intervalle des ſiecles n'a rien changé à ces diſpoſitions. L'aſtrologie regne toujours en Perſe avec le même empire. On peut voir dans Chardin, que les (1) calendriers tou-

(1) Le nom Perſan de ces Calendriers eſt Almenage, d'où vient probablement celui d'Almanach. On ſait qu'avant le renouvellement des lettres, les Arabes furent nos premiers maîtres en aſtronomie; mais que ce fut ſur-tout dans la Perſe que cette ſcience fleurit davantage. Deux de leurs Rois, Hulacou & Ulagbeg rédigerent eux-mêmes des tables pour expliquer les mouvemens des cieux. Nos Aſtronomes ont admiré leur exactitude. Les dernieres ſur-tout, données dans le quinzieme ſiecle, ſe trouvent preſque par-tout d'accord avec celles de Tycho-Brahé.

jours accompagnés de prédictions, réglent preſque ſeuls toutes les actions des Perſans modernes, & que dans les armées même, un général ne ſe hazardera point de livrer bataille, ſi ſon almanach a rangé ce jour parmi les jours malheureux.

Il s'en faut beaucoup que nous ayons autant de lumieres ſur les autres parties des ſciences & des arts cultivés par les anciens Perſes; mais l'état de l'aſtronomie ſuffit pour atteſter leur progrès. Une ſcience n'arrive à un certain degré de perfection, qu'à raiſon du développement de l'eſprit humain : c'eſt l'inſtrument général qui s'applique également à toutes, & dans quelque genre qu'il s'exerce, ſon induſtrie eſt toujours la même.

Quelle idée, par exemple, ne nous donnent pas de leurs ſuccès dans les autres parties des mathématiques, les ſuperbes ouvrages exécutés à Babylone, qu'on ſeroit tenté de mettre au rang des fables, s'ils n'étoient ſurpaſſés par les ruines encore exiſtantes de Perſépolis. Je n'entreprendrai point de déterminer ſi ce ſont les reſtes de la fameuſe débauche d'Alexandre, & de la courtiſanne Thaïs, ou bien ceux d'un ou de pluſieurs temples. Les ſavans ſe partagent entre ces

Académ. des inſ. T. XXIX, p. 122.

deux ſentimens, & ne ſont d'accord que pour admirer la magnificence de ces monumens, & j'emprunterai leurs propres expreſſions, pour en donner au moins une légere idée. Une eſplanade de plus de vingt arpens, toute taillée ſur la pente d'une montagne de marbre, dont il a fallu abattre le pied & applanir toutes les parties, terminée d'un côté par un mur long de près de 600 pieds, & de l'autre de 390, dont les pierres, ſelon Chardin, ſont toutes du marbre le plus dur, & ſouvent le plus poli, & toutes ſi énormes, qu'il s'en trouve de plus de 52 pieds de longueur, & que les plus communes en ont au moins 30 ou 40 ſur quatre ou de 6 hauteur. Ce qui étoit plus difficile encore, cette montagne de marbre, traverſée dans tous les ſens par une multitude de conduits ſouterreins, tous taillés dans le roc, & dont pluſieurs ont juſqu'à 6 pieds de hauteur. C'eſt un travail, dit le Comte de Caylus, qui, quelque nombreux qu'on ſuppoſe les ouvriers, n'a pu être exécuté en moins de deux ſiecles, & qui ſemble excéder les forces de l'humanité.

Une étendue conſidérable du mur & un grand nombre de colonnes ſubſiſtent encore,

malgré les injures du temps, & tous les efforts que la superstition des Sarrasins a fait pour les détruire. Elles sont de marbre, comme le reste de ce monument. La hauteur de quelques-unes est de soixante-dix ou soixante-douze pieds, & leur fût est rarement composé de plus de trois pierres. A la place des ordres d'architecture, qui n'existoient point encore, leurs chapitaux sont chargés de divers ornemens de sculpture. Tout le reste du monument en offre aussi un grand nombre. Ce sont des bas-reliefs représentant une espece de procession, ou des emblêmes relatifs aux usages du pays, & souvent des animaux de forme bizarre & de figure colossale. On y chercheroit en vain la correction du dessein: le goût & les vraies proportions furent toujours ignorées dans l'Orient. Ce ne sont que des ébauches informes, plutôt que de véritables représentations, dans ce style roide & grossier qui caractérise les ouvrages de l'Egypte. Cependant l'ensemble de ce monument offre un spectacle si imposant & si magnifique, que les voyageurs les plus éclairés n'ont pu le voir sans admiration, ni le décrire sans enthousiasme, tous les défauts de l'art étant

couverts en quelque ſorte par l'immenſité de l'ouvrage.

Comme on ne trouve ſur les bas-reliefs aucune trace de l'adoration du feu, M. de Caylus conjecture que ce monument doit être antérieur au temps de Cyrus, & alors c'eſt une néceſſité de rétrograder encore de pluſieurs ſiecles, pour pouvoir en trouver l'époque, puiſque la nation des Perſes, qu'Hérodote nous repréſente avant ce Conquérant, comme ſi foible & ſi barbare, n'eût point été en état de produire de ſi grands efforts.

S'il m'étoit permis d'hazarder mes propres conjectures, j'oſerois croire que l'immenſité même de ces ouvrages eſt la preuve de leur haute antiquité. En effet, l'hiſtoire ne nous en offre de ſemblables chez les différentes nations, que dans les temps peu éloignés de leur origine. Soit que le ſouvenir plus récent du déluge les ait portés à élever ces maſſes énormes, pour ſe mettre à l'abri d'un ſecond bouleverſement ; ſoit que, dans ces commencemens d'aſſociation, les corps plus robuſtes, & les eſprits plus unis ſoient capables de plus grands efforts, ou que, peut-être, les autres voies de ſe ſigna-

ler n'étant point encore trouvées, les nations aient alors été plus jalouſes d'imprimer en quelque ſorte le ſceau de l'immortalité à leurs ouvrages. C'eſt ainſi, & à peu près dans le même temps, que furent élevées les pyramides en Egypte, le temple de Bélus à Babylone, & peut-être la plupart des plus célebres Pagodes de l'Inde, ordinairement creuſées dans le roc qui fournit, avec l'emplacement du temple, les colonnes qui le ſoutiennent, & juſqu'aux figures & aux bas-reliefs qui lui ſervent d'ornemens.

Zendeveſta, T. I, p. 234.

Des ouvrages ſi merveilleux atteſtent ſuffiſamment l'induſtrie & ſur-tout la patience infatigable de ceux qui les éleverent. C'eſt le principe de la perfection dans tous les arts. Pourquoi donc, au lieu d'avancer dans l'Orient, ſont-ils demeurés par-tout au deſſous de ces premieres épreuves? Ce n'eſt point, comme on l'a dit, la chaleur & la molleſſe du climat qui s'eſt oppoſé à leur progrès, puiſqu'elles n'en ont point traverſé la naiſſance, & que peut-être aucune contrée n'offre l'exemple d'un travail ſi opiniâtre. S'il n'a point perſévéré, c'eſt donc uniquement parceque le zele & le concert qui le ſoutenoient ont été étouffés de bonne heure par la tyrannie

du

du gouvernement. Pourquoi d'un autre côté, après une civilisation si ancienne, & avec l'imagination si sensible des Orientaux, le goût qui seul porte les arts à la perfection n'a-t-il jamais pu y éclorre? C'est que la portion de la société la plus propre à intéresser cette sensibilité, en est toujours absente. C'est que le goût, qui n'est qu'un calcul d'observations, & qui prend sa source dans le désir naturel qu'ont les hommes de plaire & d'en imposer les uns aux autres, n'a pas eu les moyens de se développer dans l'état presqu'isolé où les familles vivent entr'elles. Quand on ne vit que pour soi, l'attrait pour les nouveautés n'a pas beaucoup de force, & l'émulation s'affoiblit à mesure que les passions sociales ont moins d'activité.

Il n'est donc pas étonnant que les arts d'agrément aient eu peu de succès chez les anciens Perses. Le silence des Auteurs Grecs en est la preuve. Jamais ils ne nous parlent d'aucuns Poëtes, Orateurs ou Historiens, où ils aient pu puiser des lumieres. Les écrits de Zoroastre, nouvellement traduits, n'en citent pas davantage. Cet état a beaucoup changé. La Perse moderne pouvant produire

une foule d'Hiſtoriens, & ſur-tout autant de Poëtes qu'aucun autre état civiliſé, mais dont les compoſitions ne renferment qu'une foule d'idées ou d'images incohérentes, dont le génie Oriental a toujours été ſi prodigue. J'attribuërois la raiſon de cette différence à la langue Arabe dans laquelle tous ces ouvrages ſont écrits, & qui ſe prête aiſément à la poéſie, par ſon harmonie & ſa fécondité. Il n'en étoit pas ainſi de l'ancienne langue qui devoit être très-dure & très-difficile à apprendre, puiſqu'on regarda comme un prodige qu'au bout d'une année d'habitation dans ce pays, Thémiſtocle fût venu à bout de l'entendre & de la parler avec facilité.

Mais, ſi les Perſes furent inférieurs aux Grecs dans les arts d'agrément, peut-être l'emporterent-ils pour les ſaines connoiſſances de la morale; parce que les lumieres naturelles ne s'y égarerent point dans de vains ſyſtêmes, qu'il n'y eut point de rivalité de ſecte, qui, comme dans la Grece, mirent leur honneur à contredire ce que d'autres avoient avancé. C'eſt ce qu'on verra dans le tableau de la religion, où les avantages des Perſes ſont encore plus frappans.

sans doute, parce que, placés plus près des lieux qui servirent de berceau au genre humain, & formés en corps de nation, immédiatement après la dispersion des peuples, les notions primitives sur la Divinité dûrent moins s'y altérer que chez les Grecs ou les autres nations Européennes, qui ne parvinrent à former des établissements fixes qu'après de longues émigrations.

FIN.

00057704

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 15 June, 2016